

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Biblioteca digitală a Bucureștilor

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE

ION CREANGA

1837 - 1889

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : DEUX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE SUR VÉLIN LAFUMA MADAGASCAR POUR S. M. LE ROI MICHEL I^{er} ET S. M. LA REINE MARIE DE ROUMANIE; VINGT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE SUR VÉLIN PUR FIL TEINTÉ LAFUMA-NAVARRÉ POUR LA MAISON ROYALE DE ROUMANIE; VINGT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ, NUMÉROTÉS DE 23 A 42; TROIS CENT DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER COUCHÉ, NUMÉROTÉS DE 43 A 352, ET HUIT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER SURGLACÉ, CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE.

N^o 311

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by J. Gamber, éditeur à Paris, 1930.



CREANGA DANS SES DERNIÈRES ANNÉES
d'après une photographie communiquée par M. A. Gorovei.

JEAN BOUTIÈRE

*Diplômé de l'Ecole des Langues Orientales
Agrégé de Grammaire, Docteur ès Lettres*

LA VIE ET L'ŒUVRE
DE
ION CREANGA

1837 - 1889

*Ouvrage orné de 25 illustrations
d'après des documents inédits*



PARIS
LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE J. GAMBER
7, rue Danton (VI^e)

1930

PRÉFACE

Lorsque M. Mario Roques me proposa, il y a six ans, de consacrer l'une de mes thèses à l'étude de la vie et de l'œuvre de Ion Creanga, je n'acceptai pas ce beau sujet sans quelque hésitation : n'était-il pas téméraire d'entreprendre, loin de la Roumanie, l'étude d'un conteur populaire moldave, dont la vie était encore mal connue, dont la langue est difficile pour les Roumains eux-mêmes, et qui passe dans son pays pour « intraduisible » ?

Effectivement, dès que je fus à l'œuvre, je rencontrai des difficultés considérables, notamment pour l'établissement de la biographie et l'étude comparative des Contes.

D'une part, les matériaux de la vie de Creanga étaient rares, dispersés ou ignorés; et le dépouillement des nombreux articles consacrés au conteur, depuis quarante ans, par les journaux et revues de Roumanie fut loin de me donner tout ce que j'en espérais : j'y ai trouvé, à côté de quelques témoignages et jugements de valeur, de multiples inexactitudes et contradictions, des racontars et des légendes. J'ai rejeté tous les éléments qui ne m'ont pas paru suffisamment attestés, n'acceptant que le témoignage de certains contemporains, et me basant surtout sur les actes authentiques, qui — c'est pour le moins singulier — ont été presque complètement négligés jusqu'à ce jour : quarante ans après la mort de Creanga, son acte de mariage et son acte de décès — pour ne citer que ceux-là — étaient encore inédits.

D'autre part, l'étude comparative des Povesti a nécessité le dépouillement de nombreux ouvrages et recueils de contes peu abordables et dépassant de beaucoup les limites du domaine roumain.

De longues et patientes recherches, puissamment secondées par les précieux avis d'un maître bienveillant et l'aimable collaboration de plusieurs amis et correspondants de France et de Roumanie, m'ont permis de mener à bien mon entreprise.

Je tiens à exprimer ici ma vive gratitude à M. Mario Roques et à tous ceux qui m'ont prêté leur concours : MM. A. Gorovei, ami du conteur, et G.-T. Kirileanu, bibliothécaire royal, qui, depuis plusieurs années, m'ont donné le précieux secours de leurs témoignages et de leur profonde connaissance de Creanga et de la Moldavie ; MM. E. Gamillscheg, directeur du Séminaire de langues romanes de l'Université de Berlin, et A. Tzigara-Samurcas, directeur de la bibliothèque de la Fondation Carol, qui ont bien voulu mettre à ma disposition maints ouvrages ; MM. C. Moisil, directeur des Archives de l'Etat à Bucarest, et T. Ichim, secrétaire paléographe des Archives de l'Etat à Jassy, auxquels je dois la communication de plusieurs documents inédits ; M^{lle} M. Vessereau, professeur à Rouen, et M. l'économiste D. Furtuna, directeur du séminaire de Dorohoiu, qui ont aimablement contribué à l'illustration de ce volume ; M^{lles} Ec., El. et S. Bogdan et S. Borisov, de Jassy ; M^{lle} E. Jossier, de Paris ; M^{me} et M. E. Petrovici, de Cluj ; MM. E. Botez (Jean-Bart), Leca Morariu, O. Minar, et G. Reichenkron, de Berlin, qui, par leurs renseignements ou leur obligeance, ont facilité ma tâche.

Puisse cet ouvrage, auquel tant de bonnes volontés ont collaboré, accroître encore en Roumanie l'exceptionnelle faveur dont jouit l'œuvre de Ion Creanga, et faire connaître et aimer à l'étranger celui qui est à la fois l'un des écrivains moldaves les plus originaux et l'un des meilleurs conteurs populaires de l'Europe.

J. B.

Paris, le 1^{er} Janvier 1930.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE, p. XVII.

Première Partie

LA VIE

I. — L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE (1837?-1855) :

La famille, p. 1. — Les premières années à Humulești, p. 3. — Les études à Broșteni, p. 5; à Târgu-Neamțu, p. 7, et à Folticeni, p. 9.

II. — LA FORMATION (1855-1868) :

Le séminaire de Socola, p. 11. — Le mariage, p. 13. — L'entrée dans la carrière sacerdotale, p. 14. — Les études à l'école normale, p. 15. — Les débuts en politique, p. 18.

III. — LES ANNÉES D'ÉPREUVES (1868-1875) :

Le conflit de Creangă avec ses supérieurs ecclésiastiques, p. 20. — Creangă détroqué, p. 24. — La destitution de l'instituteur, p. 26. — Ecaterina Vartic, p. 28. — Le divorce, p. 29. — La réintégration de l'instituteur, p. 30.

IV. — L'ACTIVITÉ LITTÉRAIRE (1875-1882) :

Creangă dans son faubourg, p. 31. — La rencontre du poète Mihail Eminesco, p. 34. — L'entrée à la société littéraire « Junimea », p. 35. — Creangă à la « Junimea », p. 37. — Creangă et Eminesco, p. 38. — Les *Contes* et les *Souvenirs*, p. 40.

V. — LES DERNIÈRES ANNÉES (1882-1890) :

La maladie, p. 40. — La retraite prématurée, p. 44. — Le Cercle littéraire de N. Beldiceanu, p. 46. — La mort, p. 47.

Deuxième Partie

L'ŒUVRE

I. — *Aperçu général*

I. — LES OUVRAGES DIDACTIQUES, p. 49.

II. — LES CONTES, LES ANECDOTES ET LES SOUVENIRS, p. 52.

III. — CREANGA AUTEUR COMIQUE (1878-1882) (?), p. 54.

IV. — ŒUVRES DIVERSES :

a) Historiettes, p. 57. — b) Poésies personnelles et populaires, p. 57. — c) Articles, p. 58. — d) Contes pornographiques, p. 59.

II. — *Les Contes*

I. — LES POÉSIES ET CONTES POPULAIRES AVANT CREANGA :

Un précurseur : A. Pann, p. 61. — Les collections étrangères de contes roumains : les frères Schott, Fr. Obert p. 62. — Les premiers efforts pour une littérature nationale : M. Kogălniceanu, B. P. Haşdeu, G. Asachi, A. Russo, V. Alecsandri, p. 64. — Les premières collections de poésies populaires roumaines : A. Russo et V. Alecsandri, p. 65. — Les premiers recueils de contes populaires : Stănescu Aradanul, p. 66; N. Filimon, P. Ispiresco et I. C. Fundesco, p. 67. — Le rôle des *Convorbiri literare*, p. 68. — Les collections ultérieures : F. Marian, M. Pompiliu, At. Marienescu, P. Ispiresco, T. M. Arsenie, p. 69.

II. — LES CONTES DE CREANGA :

I. — LES THÈMES, p. 71. — A. *Fables animales* : 1 La petite bourse aux deux liards, p. 72; 2 La Chèvre aux trois chevreaux, p. 78. — B. *Cycle de la Sottise humaine* : 1 La Sottise humaine, p. 83; 2 Danilă Prepeleac, p. 85. — C. *Contes fantastiques* : 1 La Belle-Mère aux trois brus, p. 94; 2 La Fille de la vieille et la Fille du vieux, p. 97; 3 Făt-Frumos fils de la jument, p. 103; 4 Le Conte du porc, p. 117; 5 Harap Alb, p. 127. — D. *Contes religieux* : 1 Stan l'Echaudé, p. 136. — 2 Ivan-la-Musette, p. 139. — *Conclusion*, p. 145.

II. — LES SOURCES ET LE CHOIX DE CREANGA, p. 145.

III. — UTILISATION DES THÈMES, p. 149. — I. *Les éléments traditionnels* : A. Le respect du fond, p. 150. — B. Le respect de la forme, p. 155 : I. Expressions, phrases et dialogues stéréotypés, p. 156; II. Formules initiales, médianes et finales, p. 160; III. ASSONANCES, p. 164. — II. *La part de Creangă*, p. 165 : I. Les personnages et les scènes, p. 166; II. La couleur locale, p. 172; III. L'humour, p. 173; IV. La composition, p. 174.

IV. — L'ORIGINALITÉ DE CREANGA; SA PLACE PARMİ LES CONTEURS EUROPÉENS, p. 175.

III. — *Les Anecdotes et les Souvenirs*

I. — LE PÈRE NICHIFOR LE TROMPEUR, p. 181.

II. — LE PÈRE ION ROATA, p. 185.

III. — POPA DUHU, p. 188.

IV. — LES SOUVENIRS D'ENFANCE :

Analyse, p. 190. — Leur intérêt, p. 192. — Leur valeur, p. 195.

IV. — *La Langue et le Style*

I. — LA LANGUE :

I. — LE VOCABULAIRE, p. 199: 1 Les néologismes, p. 200; 2 Les « moldovenismes », pp. 200-201.

II. — MORPHOLOGIE : I. Adjectifs possessifs, p. 201; II. Pronoms-adjectifs démonstratifs, p. 202; III. Pronoms relatifs, p. 202; IV. Noms de nombre, p. 202; V. Verbe, pp. 203-204; VI. Conjonctions, p. 204.

III. — SYNTAXE. — I. *La proposition simple* : 1 Personne et nombre, p. 204; 2 Temps, pp. 204-205; 3 Mode, p. 205; 4 Possessifs, pp. 205-206; 5 Le complément, p. 206; 6 Ordre des mots, p. 207. — II. *La proposition complexe* : A. Propositions principales, pp. 207-208. — B. Propositions subordonnées : 1 Interrogation indirecte, p. 208; 2 Subordonnées temporelles, p. 208; 3 Causales, p. 208; 4 Finales, p. 208; 5 Consécutives, p. 209; 6 Conditionnelles, p. 209; 7 Concessives, p. 210; 8 La conjonction *de*, p. 210.

II. — LE STYLE :

A. — LES CARACTÈRES POPULAIRES : I. *La phrase*, p. 211. — II. *Les tours d'expression* : a) Métaphores, p. 212; b) Comparaisons, p. 212; c) Ellipses, p. 212; d) Répétitions, p. 212; e) Constructions pléonastiques, p. 213; f) Assonances, p. 213. — III. *La verve populaire; les dictons et proverbes*, pp. 213-214.

B. — L'ART DE CREANGA, p. 214.

CONCLUSION, p. 217.

GLOSSAIRE, p. 221.

INDEX ALPHABÉTIQUE, p. 251.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

1. Creangă dans ses dernières années (hors texte).. ..	Frontispice
2. Arbre généalogique de la famille de Creangă.. ..	p. 2
3. La maison natale de Creangă.. ..	p. 4
4. Intérieur de la maison natale de Creangă.. ..	p. 6
5. Croquis de la partie de la Moldavie où Creangă passa toute son existence.	p. 8
6. L'église des Quarante-Saints.. ..	p. 13
7. Maisonnnette habitée par Creangă dans la cour des Quarante-Saints	p. 14
8. L'église Saint-Pantelimon.	p. 15
9. Le chœur de l'église Saint-Pantelimon.. ..	p. 16
10. Le diacre Ion Creangă (hors texte).. ..	p. 16
11. L'église Bârboiu.. ..	p. 17
12. L'église Golia	p. 20
13. Le logement occupé par Creangă dans l'enceinte du monastère Golia	p. 22
14. La « mesure » de la rue Țicău-de-Sus, à Jassy.. ..	p. 32

XVI -- TABLE DES ILLUSTRATIONS

15. Acte de mariage de Creangă (hors texte)..	p. 32
16. Creangă en 1877..	p. 37
17. La « masure » et le jardin de Creangă, à Jassy.. . .	p. 39
18. Creangă à Slănic (Moldavie)..	p. 43
19. Tombeau de Creangă, au cimetière « Eternitatea », à Jassy	p. 48
20. Acte de décès de Creangă (hors texte)..	p. 48
21. Fac-similé d'une page des <i>Souvenirs</i> (hors texte).. . .	p. 192
22. Lettre de Creangă à son oncle Gheorghe (hors texte de trois pages)	p. 200
23. Lettre de Creangă au premier président du tribunal de Jassy (hors texte).	p. 208

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

I. — LES MANUSCRITS DE CREANGA

Quelques jours après la mort de Creangă, le 7 janvier 1890 (1), Xenopol, Gruber et Gr. Alexandresco, membres du Comité d'édition (2), se firent remettre par Tinca Vartic tous les manuscrits qui se trouvaient « entassés dans une petite pièce » (3) de la «asure» de la rue Țicau. C'étaient des «quarts de feuille», des «feuilles entières» et «des bouts de papier non numérotés», dont un grand nombre rédigés au crayon, avec des ratures, des lacunes, des phrases entières effacées.

C'est le professeur Gruber (4) qui conserva chez lui les manuscrits, se chargeant de les transcrire et de les publier; Xenopol garda seulement «une quantité de contes pornographiques» (5).

Mais dans les premiers mois de 1895, trois ans environ après l'apparition du deuxième volume de l'édition de Jassy, Gruber mourut prématurément; M^{me} Gruber vendit la bibliothèque de son mari au docteur A. Mendel. Ce dernier ne conserva qu'une partie des livres, ainsi que des liasses de papiers qui contenaient précisément les manuscrits de Creangă; il jeta d'ailleurs bientôt à la rue une partie de ces documents; un peu plus tard, s'étant rendu compte de leur importance, il donna ceux qui lui restaient (sauf un conte pornographique, intitulé *Ionică cel Prost*) à M. Gh. Scobăi, professeur à Jassy (6).

Les liasses données à M. Scobăi contenaient une multitude de notes diverses (dont celles, probablement, qui ont été employées par Gr. Alexandresco dans sa *Biografie*), des proverbes, des brouillons de contes très raturés, des lettres.

M. Mendel conserva l'*Album* de Gruber, qui contenait trois fragments du quatrième *Souvenir* datés, à Jassy, du

(1) *Viața românească*, XIII, p. 363 (A. Gorovei). Cf. un article anonyme de la *Lupta*, du 14 janvier 1890.

(2) Voy. p. XX.

(3) Gr. Alexandresco, dans *Șezătoarea*, 1899, p. 182.

(4) Sur Gruber, voy. *Viața rom.*, XIV, p. 374 (A. Gorovei).

(5) Nous empruntons ces renseignements, et la plupart de ceux qui suivront, au précieux article de M. T. Kirileanu : *Notiță asupra manuscriselor lui Ion Creangă*, dans la *Șezătoarea*, l. c., pp. 209-216.

(6) Dans un article de 1910 (*Luceașărul*, 1910, p. 6), M. E. Gârleanu dit que ces manuscrits doivent être encore en la possession de M. Scobăi.

29 juin 1888. Il confia, en 1899, à M. Kirileanu qui désirait étudier les manuscrits de Creangă, une copie de ces fragments faite de la main même de Gruber, l'autographe de la *Préface* que le conteur destinait à ses *Povești*, une lettre de Gruber au capitaine Creangă (1), et une photographie de Creangă lorsqu'il était diacre (2).

Cependant une partie des manuscrits jetés par M. Mendel furent retrouvés par un lycéen, M. Silvestru, chez un marchand, Nicolae Mihailescu, qui les avait achetés au poids à un Juif, pour envelopper ses marchandises. Malheureusement, un certain nombre des précieux feuillets avaient déjà été utilisés par le commerçant. Lorsque M. Kirileanu alla le voir, M. Silvestru, alors étudiant universitaire, déclara ne pouvoir lui montrer ses manuscrits, car ils étaient, dit-il, « à la campagne » ; mais il lui prêta une page des *Souvenirs* (3). Il possédait, ajouta-t-il, les manuscrits suivants :

1° Des fragments de *Harap Alb*, *Ivan Turbincă*, *Capra cu trei iezi* et des *Amintiri din copilărie*.

2° Le conte inachevé *Făt-Frumos, fiul epei*.

3° Une page d'une comédie intitulée *Dragoste chioară și Amor ghebos*.

Un peu plus tard (4), A. D. Xenopol, allant faire un achat dans un magasin de la strada Goliei, eut sa marchandise enveloppée dans du papier couvert d'une écriture qu'il connaissait bien : celle de Creangă ; il se fit donner par l'épicier tout le papier qui lui restait ; mais, cette fois encore, une partie des feuillets avait déjà été employée par le marchand. Or, c'étaient justement les manuscrits de M. Silvestru, arrivés là on ne sait comment.

Quoi qu'il en soit, ces manuscrits, « déchirés et salis », se trouvaient de nouveau réduits : il y manquait des fragments de *Harap Alb* et de la *Chèvre aux trois Chevreaux* ; vraisemblablement aussi des feuillets des autres textes.

Xenopol donna les manuscrits retrouvés (à l'exception du conte *Făt-Frumos fils de la jument*, qu'il donna à M. A. C. Cuza) (5), à M. E. Gârleanu, qui se proposait de publier une nouvelle édition de Creangă.

(1) Voy. p. XXI et note 1.

(2) Cette photographie a été reproduite dans la *Șezătoarea* de décembre 1899, puis dans l'*Arhiva*, 1902, p. 320, et dans le *Lucafărul*, 1910, 1^{er} janvier (sur la couverture). Voy. *infra*, p. 16.

(3) Un fac-similé de cette page a été donné par M. T. Kirileanu, dans la *Șezătoarea*, l. c. ; nous le reproduisons plus bas, p. 192.

(4) Emilgar (E. Gârleanu), dans *Arhiva*, XIII (1902), pp. 339-340. Mais M. Gârleanu a dit plus tard (*Lucafărul*, 1910, p. 6) que M. Silvestru donna ses manuscrits à Xenopol. Que croire ?

(5) M. Cuza possédait encore ce conte en 1910, date de l'article précité du *Lucafărul*.

Une dernière aventure était réservée aux précieux feuillets : en 1908 (1), un ami, à qui M. Gârleanu les avait confiés, les perdit (2); ils furent heureusement retrouvés, quinze jours plus tard, par un élève d'un lycée, et M. Gârleanu les vendit à l'Académie roumaine; il y ajoutait le conte *l'Homme sot (Omul prost)*, des notes et diverses lettres, qu'il s'était procurés lui-même; il ne conservait qu'une feuille du commencement des *Souvenirs*, qu'il publia en fac-similé dans la revue *Lucafărul* (3).

Des manuscrits de Creangă, l'Académie roumaine ne possède qu'une quarantaine de pages, formant le ms. n° 4.074, dont voici le détail :

1° Un feuillet écrit au crayon, contenant des considérations sur la nature du roumain (f. 7).

2° Une chanson sans titre, *Azi am bani...* (4) (f. 8).

3° Le début de la comédie *l'Amour borgne et l'Amour bossu* (f. 10).

4° Un conte sans titre, déjà publié (5) sous le titre de *la Sottise humaine* (ff. 11-14).

5° Des fragments de *la Chèvre aux trois Chevreaux* (ff. 15-18).

6° Un fragment du deuxième *Souvenir* (ff. 19-42).

7° Le texte incomplet d'*Ivan-la-Musette* (ff. 43-47).

Les folios 3-6 contiennent quatre cartes-postales adressées par Creangă à des intimes (6); le folio 9, le brouillon d'une requête au ministère de l'Instruction publique, rédigée le 2 novembre 1884.

L'Académie roumaine possède encore :

a) Dans sa collection d'autographes, trois lettres de Creangă à I. Negruzzi (données par I. Negruzzi, le 23 mai 1919).

b) Le manuscrit 3.757, acheté à l'antiquaire Israël Kuppermann de Jassy, le 19 juin 1907, et contenant des lettres reçues par Creangă de 1880 à sa mort; savoir : soixante-quinze de son fils Constantin et dix-sept de différents parents et amis.

(1) M. Gârleanu (voy. note 2) ne donne pas de date; mais on nous communique de l'Académie roumaine que les dits manuscrits ont été achetés à M. Gârleanu le 26 février 1908, et M. Gârleanu dit les avoir déposés à l'Académie aussitôt après les avoir retrouvés.

(2) *Lucafărul*, l. c. Il est surprenant que M. Gârleanu dise « qu'il y a deux mois à peine que les manuscrits de Creangă ont pris place dans la collection de manuscrits de l'Académie »; cet article, en effet, parut le 1^{er} janvier 1910, et les achats de l'Académie me sont signalés comme ayant été effectués en 1908; voy. note 1.

(3) L. c., p. 7. Voy. p. XVIII, note 2.

(4) Voy. p. 57.

(5) Voy. p. 83.

(6) Une à sa sœur Elena, une autre à son frère Zahei, et deux à Tinca Vartic.

Nous n'avons pu savoir ce que sont devenus l'*Album* de Gruber, qui était en 1899 la propriété de M. Mendel, et l'*Album* de Beldiceanu (1).

II. — LES ÉDITIONS

De son vivant, Creangă avait déjà songé à faire imprimer ses œuvres en un volume : dans une lettre du 25 mai 1883, il dit à Maioresco qu'il désire aller à Bucarest pour essayer de s'entendre avec l'éditeur Socec (2); mais nous ignorons s'il donna suite à ce projet.

En octobre 1886, il autorisa le pope Victor Zaharovschi, éditeur d'une série de brochures intitulée « Bibliothèque populaire bucovinienne », à réimprimer tous ceux de ses contes qu'il voudrait; mais nous ne savons pas si M. Zaharovschi usa de la permission qu'il avait sollicitée (3).

Un peu plus tard (4), Vasile G. Mortzun (5) entreprit la publication des « Œuvres » de Creangă, qui devaient former deux volumes, et commença l'impression des *Povești*; à ce moment, l'auteur revit une partie de ses contes, auxquels il ne fit subir d'ailleurs que quelques légères retouches. Dix « feuilles » étaient déjà imprimées, lorsque l'édition fut interrompue par la maladie de Creangă, qui mourut bientôt après sans avoir eu le temps de revoir toute son œuvre.

Quelques jours après les obsèques, le 5 janvier au soir, le capitaine C. Creangă réunit les amis du défunt au restaurant de l'hôtel Trajan, et leur fit part de son intention de consacrer la totalité de l'héritage paternel à une édition complète des « Œuvres » de Ion Creangă; on procéda immédiatement à l'élection d'un Comité de trois membres, qui serait chargé de revoir et de publier les écrits du conteur; furent élus : A. D. Xenopol, comme président, Gr. Alexandresco et E. Gruber (6).

Constantin remit à ce Comité le montant de la succession de son père, soit 9.000 lei, « pour organiser et publier la première édition des « Œuvres » (7).

(1) Voy. T. Kirileanu, *Șez.*, I. c., p. 209; il est probable que l'*Album* de Gruber contenait, outre les trois fragments des *Souvenirs*, des poésies d'Eminesco.

(2) *Convorbiri*, XL, p. 273.

(3) Voy. la réponse de Creangă à M. Zaharovschi, dans la *Junimea literară*, VII (1910), p. 19.

(4) L'édition était déjà commencée le 19 avril 1888 (E. Gruber, *Stil și Gândire, Iași*, 1888, p. 119).

(5) Sur Mortzun, voy. A. Gorovei, dans la *Viața rom.*, XV (1923), pp. 208 sqq.

(6) *Flacăra*, I. c.; *Viața rom.*, XIII, pp. 361-362 (A. Gorovei); XII, p. 35; *Lupta*, du 14 janvier 1890.

(7) Voy. C. Creangă, *Lupta p. existență*, p. 42; *Viața rom.*, XIII, p. 361; *Lupta*, I. c.; *Familia*, 1893, p. 1. Le chiffre de 12.000 lei, donné par Ienăchescu (*Șez.*, VII, pp. 132-133) est donc faux. M. P. Missir demanda que l'édit. fût confiée à la *Junimea*, mais Constantin refusa (*Viața rom.*, I. c., p. 363, et *Familia*, I. c.).

Les projets du Comité nous sont bien connus par une lettre de Gruber (datée du 16 janvier 1890) au capitaine Creangă (1) :

1° On fera une édition « dans le format des dix « feuilles » achetées à Mortzun » ; cette édition comprendra trois volumes : a) *Contes* ; b) *Souvenirs et Anecdotes* ; c) Une *Etude* sur Creangă et *Varia*. Les contes seront ornés chacun d'une illustration, et les *Souvenirs* recevront des gravures « hors texte ».

2° Les contes seront édités à part, en une édition populaire (2) ; ils seront vendus séparément, chacun avec son illustration respective.

3° On rachètera à Mortzun les 1.600 exemplaires de « dix feuilles » déjà imprimés.

Ces projets ne purent être qu'incomplètement réalisés : on n'illustra que le deuxième volume de la grande édition et l'on renonça à l'édition populaire (3).

Pour commencer, le Comité racheta les droits de Mortzun et termina l'impression des *Contes*.

En 1890, parurent à Jassy, chez l'éditeur H. Goldner, *Scrierile lui Ioan Creangă, Povestile, Vol. I*, avec une préface de A. D. Xenopol (pp. I-V), et une *Biografie* de l'auteur par Gr. Alexandresco. Ce volume comprenait, dans l'ordre de leur apparition (4), tous les contes qui furent publiés dans les *Convorbiri* de 1875 à 1878 ; il était orné d'un portrait de Creangă dans ses dernières années.

Deux ans plus tard, en 1892, fut publié, chez le même éditeur (5), le deuxième tome : *Scrierile lui I. Creangă, Volumul II, Diverse*. Ce second volume comprenait cinq parties : *Amintiri din Copilărie* ; *Anecdote (Popă-Duhu, Cinci Păini, les deux épisodes de Ion Roată)* ; *Poezii populare* ; *Poezii proprii* ; *Cuvinte, rostiri* (6) ; il était orné de sept dessins hors texte, imprimés à Paris d'après les originaux du paysagiste Teodor Buicliu, professeur de dessin à Jassy.

(1) *Șez.*, I. c., pp. 215-216 ; cette lettre ne fut pas envoyée à son destinataire, le capitaine étant, sans doute, revenu à Jassy avant qu'elle eût été postée.

(2) Cette édition est annoncée dans un article anonyme de la *Lupta*, du 14 janvier 1890 (*Adunarea scrierilor lui I. C.*).

(3) A.-D. Xenopol, I. c. ; nous lisons pourtant dans la *Familia* (1893, p. 1) : « L'impression de la première édition a été bonne ; même l'édition populaire a un aspect agréable » (?).

(4) Une seule intervention y figure : celle de *Danilă Prepeleac* et de la *Petite bourse aux deux liards*.

(5) M. Adamesco (*Contribuțiune la bibliografia românească, Fascicula I, București*, 1921, p. 122) fait erreur, quand il mentionne une édition des *Amintiri* de 1892, dans la Collection Șaraga ; cette collection n'a rien publié de Creangă.

(6) Xenopol (I. c.) ne cite pas le contenu de façon bien exacte. Voir la critique de ce deuxième volume, et notamment des gravures, dans la *Familia*, 1893, p. 2.

Dans la *Préface* du premier volume (p. IV), Xenopol avait annoncé que le tome II contiendrait « quelques fragments de morceaux que Creangă ne put terminer » (sans doute ce que Gruber désigne, dans sa lettre précitée, sous le nom de *Varia*); mais le tome II ne présente rien de tel : ces fragments doivent donc être considérés comme perdus (1).

Il y a dans ces deux volumes un nombre considérable de fautes d'impression et, ce qui est plus étrange, une quantité de « munténisme ».

Cependant le capitaine Creangă, désireux de répandre le plus possible l'œuvre de son père, demanda à l'éditeur de la *Biblioteca pentru Toți* de publier une nouvelle édition des *Œuvres complètes* (2) : Carol Müller accepta et consacra à l'œuvre de Creangă les n^{os} 28 à 33 inclus de sa collection, qui parurent sous le titre : *Ion Creangă, Opere complete, cu o biografie de d. Gr. I. Alexandrescu, portretul și o prefață autografă a autorului* (3). La *Biographie* était celle-là même qui figurait en tête de la 1^{re} édition; et, tout en modifiant quelque peu la disposition des œuvres, les cinq brochures reproduisaient exactement le contenu de l'édition de 1890-1892.

En 1898, un conte inachevé, *Făt-Frumos fiul epei*, fut publié dans les *Convorbiri* (XXII, p. 209), par M. Simon Mehedinți.

En 1902, la société « Minerva » (4) publia en un seul volume : *Ion Creangă, Opere complete*, avec une préface de Il. Chendi et St. O. Iosif. Une deuxième édition parut en 1906, avec une préface de MM. Gh. T. Kirileanu et Il. Chendi; une troisième en 1909, une cinquième en 1916, et une sixième sans date.

Cette édition (5) est supérieure à celles qui ont précédé : tout d'abord, les œuvres sont groupées de façon plus rationnelle; de plus, les auteurs ont collationné les textes des éditions antérieures avec les *Convorbiri*, « seule source authentique après la perte des manuscrits » (6); ils ont également tiré parti de corrections publiées dans la *Șezătoarea* (7), d'un fragment de *Harap Alb* en manuscrit, et d'un numéro des *Convorbiri* contenant la première partie des *Souvenirs* corrigée par Creangă. De cette façon, ils ont pu « corriger une multitude de fautes d'impression » et noter des divergences de texte souvent assez importantes; ils donnent en notes la plupart des variantes intéressantes. Enfin, ils ont publié des

(1) *Șez.*, 1899, pp. 215-216.

(2) Voy. la note de l'éditeur en tête du premier volume.

(3) Cette édition (parue en 1897) est très mauvaise; voy. p. XXV, note 6.

(4) L'ouvrage est devenu ultérieurement la propriété de la société « Cartea românească ».

(5) Nous parlons de celle de 1906, réimprimée en 1909, etc.; celle de 1902 contenait une quantité de coquilles et de « munténisme ».

(6) Préface à la deuxième édition, p. 7.

(7) Tome V, pp. 209-216.

textes nouveaux : le conte *Făt-Frumos fiul epei*, l'article *Misiunea preotului la sate*, et quelques morceaux de vers et de prose extraits des ouvrages didactiques, du *Contemporanul* et de l'*Era nouă*. A la fin du volume, un lexique explique les termes dialectaux les plus difficiles.

La société « Cartea românească » a édité également les œuvres de Creangă dans la collection de vulgarisation *Pagini alese din scriitorii români*, sous les n^{os} 2, 14, 47, 61, 63, 65, 81, 82, 90, 91, 115 et 116.

En 1920 a été publiée à Chişinău une nouvelle édition : *Ion Creangă, Opere complete* (éditions *Glasul Țării*; VI+272), ornée de deux gravures, avec une préface du regretté folkloriste T. Pamfile. Cette édition était destinée surtout aux lecteurs de Bessarabie, car, dit Pamfile, « Ion Creangă est le plus grand et le plus doux conquérant de l'âme moldave de Bessarabie » : dans son œuvre, les Moldaves ont reconnu leur langue et se sont reconnus eux-mêmes.

L'édition de Chişinău s'éloigne sur certains points de celle de M. Kirileanu : elle a placé le *Fragment de Biografie* aux côtés des *Amintiri* et a rejeté un certain nombre de morceaux : le conte *Calicul de la Talpari*, qui n'a pas été rédigé par Creangă; les vers didactiques, « qui ne peuvent rester »; les poésies populaires, les *Rostiri*, *zicători*, *cuvinte*, qui sont des œuvres populaires anonymes; enfin, l'article *Misiunea preotului* (1). Elle n'a conservé des *Felurite* que deux morceaux : *Acul și Barosul* et *Inul și Cămeșa*, « qui peuvent toujours faire l'ornement d'un livre de lecture ». On a jugé inutile de joindre un lexique pour expliquer les termes dialectaux, puisque « la plupart des lecteurs de cette édition seront les Moldaves de la rive gauche du Prut, tout aussi Moldaves que Ion Creangă ».

En 1924, la société « Cultura națională » a publié à Bucarest, dans la *Biblioteca Tinereții* : *Ion Creangă, Amintiri din Copilărie*. Les explications des termes moldaves données en note sont souvent erronées, et cette édition a été fort critiquée (2).

La même année, M. D. Marmeliuc a fait paraître une autre édition : *Ion Creangă. Opere complete*, Cernăuți, 1924, édit. Anton Roșca (XIV+410) (3).

Cette édition est très voisine de celle de M. Kirileanu, dont elle reproduit tout le contenu, dans un ordre qui est presque rigoureusement le même: toutefois, elle est heureusement enrichie de quelques documents : la demande d'ordination de 1859, la protestation adressée au Consistoire en 1872, quatorze lettres envoyées à des parents, amis et connaissances;

(1) Voy. p. 58.

(2) Voy. D. Furtună, dans *Tudor Pamfile*, III (1925), pp. 1-3, et *Gândirea*, III, p. 367.

(3) Voy. la critique de cette édition dans G. Ibrăileanu, *Scriitori români și străini*, Iași, 1926, pp. 148-157.

quelques brèves notes expliquent, à la fin du volume, les termes moldaves les moins familiers au lecteur.

Enfin, M. E. Lovinesco a publié à Bucarest, en 1928, dans la *Biblioteca clasicalor români*, une édition en trois volumes : *Ion Creangă, Amintiri din Copilărie; II, Povești; III, Amintiri, povestiri, anecdote, articole, versuri, teatru, corespondență*.

En tête de l'ouvrage figure une très courte biographie de Creangă, pour la rédaction de laquelle l'éditeur est loin d'avoir tiré parti de tous les articles et documents déjà publiés (1); suivent un certain nombre de pages, extraites de revues et d'ouvrages antérieurs, où nous voyons Creangă évoqué par ses contemporains. Il y a, enfin, quelques indications, d'ailleurs très incomplètes, sur les ouvrages didactiques et sur les manuscrits. M. Lovinesco a rassemblé au début du troisième volume différents témoignages et documents relatifs aux démêlés de Creangă avec ses supérieurs, à la carrière de l'instituteur, aux relations d'amitié avec Eminesco et Maioresco, aux années de maladie; figurent en dernier lieu quelques « épisodes » de la vie de Creangă, et un certain nombre de lettres par lui adressées à des parents ou amis. L'éditeur s'est borné, en somme, à reproduire des matériaux déjà connus, sans tenter de reconstituer la vie de Creangă.

Ajoutons, pour être complet, que beaucoup de brochures contenant des parties de l'œuvre de Creangă ont été imprimées à Cernăuți et répandues en Bucovine et en Transylvanie (2).

On peut faire à ces différentes éditions deux critiques principales, dont l'une porte sur la composition, l'autre sur la forme.

a) D'une part, exception faite pour celle de Chișinău, ces éditions sont « trop complètes » (3); une édition de Creangă ne devrait comprendre que les œuvres publiées ou réimprimées dans les *Convorbiri*, moins les poésies populaires anonymes (4), c'est-à-dire : les *Povești*, les *Anecdote* et les *Amintiri din Copilărie*. Les morceaux de prose et de poésie extraits des ouvrages didactiques, le fragment insignifiant de comédie, les *rostiri*, *zicători*, *cuvinte*, l'article *Misiunea preotului la sate*, toutes pages dont la valeur est généralement médiocre (5),

(1) Cette biographie reproduit certaines erreurs : on y lit, par exemple, que Creangă fut dénoncé aux autorités ecclésiastiques pour avoir porté un chapeau au lieu d'un potcap, et qu'il entra à la *Junimea* en 1876 (p. 11); voy. *infra*, pp. 26, note 2, et 36.

(2) Voy. la *Biographie* de Gr. Alexandresco, et la *Préface* de l'édition de Chișinău, p. VI. — Mentionnons également l'édition populaire de M. Gr. Tabacaru (éditions D. C. Patron, Tecuciu), dont nous apprenons l'existence par un article de M. Gr. Scorpan (*Edițiile lui Cr.*, dans la *Revista critică*, III, pp. 189-203) paru après la composition du chapitre ci-dessus.

(3) M. Ibrăileanu (voy. p. XXIII, note 3) a déjà donné, avec raison, ce qualificatif à l'édition de Cernăuți.

(4) Voy. p. 89.

(5) Voy. p. 57.

devraient être placées, si l'on tient à les reproduire, dans un Appendice, mais non pas à côté des autres œuvres. Quant à l'anecdote *Calicul dela Talpari* et à la poésie *Olteneii în Iași*, elles n'appartiennent pas, verrons-nous (1), à notre conteur.

b) D'autre part, presque toutes ces éditions laissent à désirer au point de vue de la forme.

Déjà, de son vivant, Creangă protestait contre les fautes qui déparaient ses contes dans les *Convorbiri* (2); et, en 1902, M. Gârleanu, comparant les manuscrits de Creangă avec l'édition des *Œuvres*, relevait dans le texte imprimé des fautes et un « bariolage de la langue » (3).

Toutes les éditions (4), exception faite pour celle de M. Kirileanu (5), ont eu tendance à donner aux termes moldaves une forme valaque, ou même à les remplacer par des mots valaques tout à fait différents, et l'on a qualifié d'« horrible » (6) celle de la *Biblioteca pentru Toți*, qui contient de multiples fautes d'impression et altère souvent le texte original. La meilleure est celle de M. Kirileanu, que les éditeurs postérieurs ont généralement suivie.

Il faut renoncer à avoir une très bonne édition de Creangă, puisque, après la perte de la plupart des manuscrits du conteur, nous n'avons plus comme source authentique que les *Convorbiri* : or, tel numéro des *Convorbiri* corrigé par Creangă montre combien le texte de cette revue est peu sûr (7).

III. — TRADUCTIONS

La gloire de Creangă a largement dépassé les frontières de la Roumanie : son œuvre est l'une des œuvres roumaines qui ont été le plus souvent traduites.

Dès 1882, du vivant de Creangă, Mite Kremnitz traduisit, dans ses *Rumänische Märchen* (Leipzig), trois des contes parus dans les *Convorbiri* : *Punguța cu doi bani*, *Ivan Turbință* et *Fata babei și fata moșului*.

(1) Voy. pp. 47 et note 7, 70 et note 4, et 57.

(2) Voy. une lettre du 16 décembre 1881 (*Convorbiri*, XXV, pp. 1118), où Creangă demande à Maioresco de faire corriger les nombreuses fautes qui figurent dans *la Belle-Mère aux trois brus* et dans *Harap Alb*.

(3) *Arhiva*, I. c.

(4) Dans son article précité (voy. p. XXIV, note 2), M. Gr. Scorpan a dressé plusieurs listes de coquilles et de « munténisme » relevés dans les principales éditions.

(5) Même dans cette édition, les typographes ont introduit un certain nombre de « moldovénismes », qui ont échappé à l'attention du correcteur.

(6) *Arhiva*, I. c., pp. 340-341; cf. *Luceafărul*, IX, p. 6, et *Viața românească*, XVII (1910), p. 334.

(7) Maioresco possédait un exemplaire des *Convorbiri* où la première partie des *Amintiri* avait été corrigée par Creangă lui-même; c'est ce numéro qui a été utilisé par MM. Kirileanu et Chendi pour l'établissement de leur édition.

En 1893, le *Magasin littéraire* de Gand publia le *Conte du Porc*, traduit pour la première fois du Roumain par Jules Brun (Introduction de Leo Bachelin).

L'année suivante, Jules-Brun et Leo Bachelin firent paraître à Paris, dans leur volume *Sept contes roumains : le Conte du Porc et Stan l'Echaudé*.

En 1910, le professeur G. Weigand publia à Leipzig : *Ion Creanga's Harap Alb, herausgegeben, übersetzt und erläutert*.

En 1912, la revue ruthène *Nedilea*, de Lemberg, a donné une traduction de *Popa Duhu* par M^{me} Catherine Mandicevski. A la même époque, le professeur ruthène Vasile Simowycz, de Cernăuți, avait traduit les *Amintiri din Copilărie*, *Moș Ion Roată* et *Ivan Turbincă*, et annonçait la publication de *Harap Alb*, avec des illustrations. Il se proposait de traduire l'œuvre entière de Creangă (1).

Enfin, plus récemment, en 1921, M^{me} Lucy Byng vient de donner une traduction de *Moș Nichifor*, dans un volume intitulé *Roumanian stories* (London-New-York, 1921).

Nous publierons prochainement une traduction française des *Contes* et des *Souvenirs*.

IV. — CREANGA ET LA CRITIQUE

Bien qu'A. de Gubernatis l'ait mentionné, en 1879, dans son *Dizionario biografico degli scrittori contemporanei* (p. 324), que I. Nădejde lui ait consacré, en 1886, un paragraphe dans son *Istoria limbei și literaturii române* (p. 474), et que Gruber, deux ans plus tard, ait fait son éloge dans *Stil și gândire* (p. 118; reproduit dans la *Șezătoarea*, V, p. 178), Creangă, de son vivant, ne fut guère connu, en dehors de Jassy, que par les lecteurs des *Convorbiri* et des autres périodiques auxquels il collabora occasionnellement; d'autant plus qu'il ne publia plus rien dans ses dernières années.

Sa mort n'eut qu'un assez faible écho dans la presse roumaine; on trouvera les articles les plus notables dans : *Era nouă* du 7 janvier 1890 (reproduit dans *Șezătoarea*, V, p. 201); *Lupta* du 10 (*Inmormântarea lui I. C.*) et du 14 janvier (N. Bogdan, *Adunarea scrierilor lui I. C.*); *Revista nouă*, II (1888-1889), p. 475 (A. Stavri, *Ion Creangă*); *Familia*, XXVI (1890), p. 104 (N. Bogdan, *Amintiri despre I. C.*); *Convorbiri literare*, XXIII (1889-1890), p. 981 (I. Negruzzi, *Ion Creangă*). La même année, Gr. Alexandresco publia, dans le premier volume de l'édition de Jassy, une importante biographie, qui, en dépit de ses lacunes et de ses erreurs, constitue encore aujourd'hui une source précieuse pour le biographe de Creangă.

(1) Voy. *Minerva*, du 31 octobre 1912. Nous ignorons si M. Simowycz a pu mener son projet à bien.

De 1890 à 1898, les journaux et revues s'occupèrent fort peu du conteur; on peut citer les articles suivants : Properțiu, *Profesorul Creangă*, dans *Lumea ilustrată*, I (1891), p. 164 (reproduit dans *Șez*, V, p. 205); N. Iorga, *Incercare de critică științifică*, dans *Convorbiri lit.*, XXIV (1890-1891), p. 244; *Scrierile lui I. C.*, dans *Familia*, XXIX (1893), p. 1; C. Litzică, *Ion Creangă*, dans *Convorb. lit.*, XXVII (1893-1894), p. 672; des notices dans *Adevărul ilustrat*, du 4 décembre 1895, et dans *Familia*, XXXII (1896), p. 277.

Exception faite pour quelques-uns (notamment pour ceux de Gr. Alexandresco, N. Bogdan et N. Iorga), les articles précités n'avaient qu'une importance médiocre. Mais en 1899, à l'occasion du dixième anniversaire de la mort du conteur, la revue de folklore de M. A. Gorovei, la *Șezătoarea*, consacra à Ion Creangă son numéro de décembre (t. V, 1899-1900, n° 12) : Gr. Alexandresco (cf. *Convorb. lit.*, XXXIII, 1899-1900, p. 1073), M. Lupesco et A. Gorovei, qui connurent de près le conteur, y évoquaient des souvenirs pleins d'intérêt; et M. T. Kirileanu y publiait une précieuse étude des mss de Creangă.

Les articles parus de 1900 à 1908 sont assez rares, et insignifiants pour la plupart; quelques-uns pourtant méritent d'être retenus : Emilgar (E. Gârleanu), *Ion Creangă*, dans *Arhiva*, 1902, p. 313; Il. Chendi, *Creangă și Eminescu*, dans *Sămănătorul*, I (1902), p. 19; M. Lupesco, dans l'*Almanach învățătorilor* pour 1902, p. 85; ajoutons plusieurs articles de la *Șezătoarea* : VII (1902-1903), pp. 46 (T. Kirileanu, *Ion Creangă*), 130 et 193 (A. Gorovei, *Dosarul lui I. C.*); VIII (1903-1904), pp. 162-163; et des notices de la *Revista idealistă* (I, 1903, p. 422) de *Făt-Frumos* (I, 1904, n° 1) et du *Sămănătorul* (IV, 1905, p. 79).

En 1909, lors du vingtième anniversaire de la mort de Creangă, une jeune revue de folklore de Bârlad, qui portait précisément le nom de *Ion Creangă*, dédia au conteur son numéro de décembre (II, n° 12) : on y trouvait, à côté d'intéressantes notes de A. D. Xenopol, N. Iorga, C. Grigoriu, G. A. Cosmovici et M. Lupesco, et d'autres de moindre importance, une lettre de I. Negruzzi et des extraits des *Amintiri din « Junimea »* de G. Panu relatifs à la vie de Creangă. A la même époque, la *Junimea literară* (VII, 1910, pp. 19, 24 et 52) publia quelques pages sur I. Creangă (notamment un article de Xenopol), et le *Luceafărul*, de Sibiu, qui s'était déjà occupé du conteur (voy. t. VI, 1907, p. 23, et surtout VIII, 1909, p. 295 : E. Gârleanu, *I. Creangă și M. Eminescu*), réserva à Creangă une partie de son numéro du 1^{er} janvier 1910 : il publiait notamment deux articles de Gârleanu, l'un sur les mss du conteur (t. IX, 1910, p. 6; reprend et complète l'article précité de M. Kirileanu), l'autre sur son fragment de comédie (p. 8); voy. aussi, *ibid.*, pp. 25, 79 et 353. Notons encore : *Neamul românesc literar*, II (1910), pp. 17 (N. Iorga, *Ceva despre I. C.*) et 330 (*Un articol necunoscut al lui C.*); *Viața românească*, XVII (1910), p. 332 (notice).

De 1911 à 1913, nous n'avons à relever que quelques notes sans grande importance; par exemple : *Ion Creangă*, IV (1911), pp. 441 et 473; *Românul* (Arad), 1911, n° 259; *Neamul românesc*, III (1911), p. 756, et *Ramuri* (Craiova), VIII (1913), p. 62 (les deux sur la « mesure » de Creangă).

En 1914, de nombreux périodiques ont publié de longs articles sur Creangă, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa mort; mentionnons en premier lieu : le numéro de novembre-décembre de *Ion Creangă* (VII, n° 11-12), avec des articles de T. Pamfile (p. 286), M. Lupesco (p. 290) et D. Furtună (p. 292); et le « numéro commémoratif » de *Flacăra* (IV, n° 9-10 de décembre), consacré à Ion Creangă, avec de nombreuses photographies du conteur et de plusieurs membres de sa famille, et des articles de I. Simionesco (p. 53), O. Minar (pp. 54-56) et Xenopol (p. 57). Citons également les articles de : Ion Savin, *Creangă ca preot*, dans le *Calendarul revistei « Ion Creangă » pe 1914*, p. 53; A. Vasiliu, dans les *Convorb. lit.*, XLVIII (1914), p. 1195; et V. Savel, dans *Minerva*, VII, numéro du 1^{er} janvier 1915. On trouvera dans une « chronique » de M. D. Furtună (*Ion Creangă*, VIII (1915), pp. 63-64) l'indication de nombreux autres articles et des principales fêtes organisées en Roumanie à l'occasion de cet anniversaire.

Cette même année 1914, M. D. Furtună a fait paraître : *Ion Creangă, Cuvinte și mărturii* (*Biblioteca pentru toți*, n° 960). Comprenant bien qu'il convenait, avant d'écrire une biographie, d'élucider tous les points obscurs de la vie du conteur, M. Furtună s'est proposé surtout de publier des documents : sa brochure contient, à côté d'intéressantes considérations sur la personnalité de l'écrivain, un nombre considérable de lettres envoyées ou reçues par Creangă (documents publiés d'après le ms. de l'Académie roumaine) et toutes les pièces relatives aux démêlés du diacre avec ses supérieurs; elle constitue, avec les témoignages et articles précités de Gr. Alexandresco, I. Negruzzi, A. Gorovei, N. Iorga et T. Kirileanu, et quelques autres que nous mentionnerons plus loin, la seule base solide d'une étude scientifique de la vie et de l'œuvre de I. Creangă.

Après la Grande Guerre, le conteur moldave a trouvé auprès des érudits et du public une faveur de plus en plus grande. En 1919, plusieurs périodiques (notamment *Ion Creangă*, XII, 1919, pp. 93-101, avec des articles de T. Pamfile, R. Manoliu, M. Lupesco et T. Kirileanu, et des photographies inédites) ont célébré le trentième anniversaire de sa mort. L'année suivante paraît l'édition de Chișinău (voy. p. XXIII), bientôt suivie de celle de la *Cultura națională* et de celle de Cernăuți (les deux en 1924), puis de celle de M. Lovinesco (1928). Mentionnons également, en 1920, la petite brochure de M. Sadoveanu : *In amintirea lui I. C.*; en 1921, deux articles importants de M. Gorovei : *Cercul literar din Iași*, dans *Viața românească*, XIII, n° 6 de juin, p. 350; et *Ion Creangă*, *ibid.*, n° 12 de déc., p. 357; cf., même revue, XII, p. 30.

Au cours de ces dernières années, de nombreuses revues ont consacré des articles à l'étude de certaines parties de la vie et de l'œuvre de Creangă; on pourra consulter notamment les collections du *Făt-Frumos* (Suceava, années 1926 sqq.), du *Glasul Bucovinei* (surtout le t. VIII, avec d'importants articles de M. Leca Morariu) et de la *Junimea literară*; voy. aussi la *Revista critică* (Jassy), II, 1928, p. 112 (*I. C. preparand la « Institutul Vasilie Lupu »*), et III, p. 189 (*Edițiile lui C.*). Les *Amintiri despre I. C.*, publiés à Jassy en 1927, par M. T. D. Sperantia, ne manquent pas d'intérêt; mais on y relève un certain nombre d'erreurs, surtout chronologiques (voy. les notes de notre biographie).

Il n'existe, à notre connaissance, que deux monographies de Creangă : Dr Emil Precup, *Viața și opera lui I. C.*, Gherla, 1921; et Leca Morariu, *Institutorul Creangă*, Cernăuți, 1925. La première est l'ébauche d'un ouvrage d'ensemble; la seconde, une étude partielle. La brochure de M. Precup ne nous fait connaître, en dépit de son titre, ni la vie, ni l'œuvre de Creangă : la biographie, très incomplète malgré son étendue, contient de multiples erreurs; l'œuvre est à peine entrevue. De plus, ne donnant à peu près aucune référence, elle ne pouvait pas (contrairement au désir fort louable de son auteur) faciliter les recherches ultérieures : nous n'en avons tiré personnellement aucun profit. Quant à M. Leca Morariu, se proposant surtout d'examiner le rôle de l'instituteur, il a laissé de côté les œuvres littéraires, et n'a pas attribué à la biographie une importance très considérable; en revanche, son étude des ouvrages didactiques est précise et intéressante: nous y renvoyons plusieurs fois le lecteur.

M. G. Ibrăileanu est, selon nous, celui qui a porté sur Creangă et son œuvre les appréciations les plus judicieuses : voy. *Povestirile lui C.*, dans *Note și impresii*, Iași, 1920, p. 76; et *I. Creangă, Tăranul și tirgovățul*, dans *Scriitori români și străini*, Iași, 1926, p. 148.

V. — ÉTUDE FOLKLORIQUE

Nous avons pris pour base de notre étude folklorique les ouvrages de L. Sainéan (*Basmele române, Studiu comparativ, București*, 1895) et d'E. Cosquin (*Contes populaires de la Lorraine comparés aux contes des autres provinces de France et des pays étrangers*, 2 vol., Paris, 1886); mais, tant pour les contes roumains que pour les contes étrangers, nous nous sommes très souvent reporté aux originaux; de plus, nous avons utilisé un certain nombre de recueils postérieurs aux deux ouvrages précités. Voici les volumes auxquels nous devons le plus :

Andersen (C.), *Contes, Traduction nouvelle d'après le Danois par P. Leyssac, préface d'E. Jaloux*, 5^e édit., Paris, 1922.

- Andrews, *Contes ligures, Traditions de la Riviera recueillies entre Menton et Gênes*, Paris, 1892.
- Basme din toate şinuturile româneşti, Bucureşti (Socec), 1909.
- Basset (R.), *Contes populaires berbères*, Paris, 1885.
- Bladé (J.-F.), *Contes populaires de la Gascogne*, 3 vol., Paris, 1888.
- Carnoy (H.), *Contes français*, Paris, 1885.
Littérature orale de la Picardie, Paris, 1883.
- Comparetti (D.), *Novelline popolari italiane*, Torino, 1875.
- Dozon (A.), *Contes albanais*, Paris, 1881.
- Dunlop (J.), *Geschichte der Prosadichtungen*, traduit par F. Liebrecht, Berlin, 1851.
- Fleury (J.), *Littérature orale de la Basse-Normandie*, Paris, 1883.
- Fundesco (I. C.), *Basme, oraşii*, 2 vol., Bucureşti, 1897.
- Graiuul nostru, *Texte din toate părşile locuite de Români, publicate de I. A. Candrea*, Ov. Densuşianu, Th. D. Sperantia, 2 vol., Bucureşti, 1906-1908.
- Grimm (I. et W.), *Kinder- und Hausmärchen*, 3 vol., Göttingen, 1856.
- Gubernatis (A. de), *Mythologie zoologique*, 2 vol., Paris, 1874.
- Hahn (Y.-G. v.), *Griechische und albanesische Maerchen*, Leipzig, 1864.
- Haltrich, *Deutsche Volksmärchen aus dem Sachsenlande*, Wien, 1885.
- Ispiresco (P.), *Legende sau Basmele Românilor adunate din gura poporului*, Bucureşti, 1892.
- Krauss, *Sagen und Märchen der Süd-Slaven*, 2 vol., Leipzig, 1883.
- Leger (L.), *Recueil de contes populaires slaves*, Paris, 1882.
- Legrand (E.), *Recueil de contes populaires grecs*, Paris, 1881.
- Luzel (F.-M.), *Contes de la Haute-Bretagne*, Paris, 1880.
Contes populaires de la Basse-Bretagne, 3 vol., Paris, 1887.
Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne, 2 vol., Paris, 1881.
Veillées bretonnes, Paris, 1875.
- Marelle, *Contes et chants populaires français*, dans *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, Braunschweig, 1876.
- Mélusine*, depuis 1878.
- Meyrac (A.), *Traditions, légendes et contes des Ardennes*, Charleville, 1890.
- Monnier (M.), *Les contes populaires en Italie*, Paris, 1880.
- Orain (A.), *Contes de l'Ille-et-Vilaine*, Paris, 1901.
- Ortoli (J. B. F.), *Les Contes populaires de l'île de Corse*, Paris, 1883.
- Pineau (L.), *Contes populaires du Poitou*, Paris, 1891.
Le Folk Lore du Poitou, Paris, 1892.

- Revue des provinces de l'Ouest*, Nantes, 1858.
- Revue des traditions populaires (R. T. P.)*, depuis 1886.
- Sbiera (I.), *Povești populare românești din popor luate și poporului date*, Cernăuți, 1886.
- Schott (Albert et Arthur), *Walachische Maerchen, herausgegeben mit einer Einleitung über das Volk der Walachen und einem Anhang zur Erklärung der Märchen*, Stuttgart und Tübingen, 1845.
- Sébillot (P.), *Contes des paysans et des pêcheurs*, Paris, 1881.
Contes populaires de la Haute-Bretagne, 3 vol., Paris, 1880-1883.
Contes des provinces de France, Paris, 1884.
Littérature orale de l'Auvergne, Paris, 1898.
Littérature orale de la Basse-Bretagne, Paris, 1885.
Littérature orale de la Haute-Bretagne, Paris, 1881.
- Sklarek (Elisabet), *Ungarische Volksmärchen ausgewählt und übersetzt*, Leipzig, 1901.
- Stăncesco (D.), *Basmе culese din gura poporului*, București, 1892.
-

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE

I. — L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE (1837? - 1855) :

Les premières années à Humulești. — Les études à Broșteni, Târgu-Neamtzu et Folticeni.

Ion Ștefănescu (1), appelé plus tard Ion Creangă, naquit le 1^{er} mars 1837 (2), au village de Humulești (district de Neamtzu) (3), à une centaine de kilomètres de Jassy, ancienne capitale de la Moldavie. Fils de « Ștefan a lui Petrea Ciubotariul » (« Ștefan, fils de Pierre-le-cordonnier ») et de « Smaranda, née de David Creangă, du village de Pipirig » (4), il était l'aîné de huit enfants (5).

La famille paternelle de Creangă nous est mal connue : Ion ne parle en aucun endroit de son grand-père ni de sa grand-mère, qu'il perdit certainement de très bonne heure. Quant à son père, il était agriculteur et faisait en même temps le commerce de vêtements paysans, que confectionnait Sma-

(1) On l'appelait à l'école de son village « Ionică a lui Ștefan a Petrei » ; plus tard, à Târgu-Neamtzu, à Folticeni et au séminaire, il fut inscrit sous le nom de « Ștefănescu Ion » (son père s'appelant « Ștefan Ciubotariul », l'enfant aurait dû se nommer « Ion Ciubotariul ») ; le nom de « Ion Creangă » apparaît pour la première fois dans une demande de certificat adressée par le jeune Creangă au séminaire de Socola, le 10 septembre 1858 (voy. p. 11, note 3).

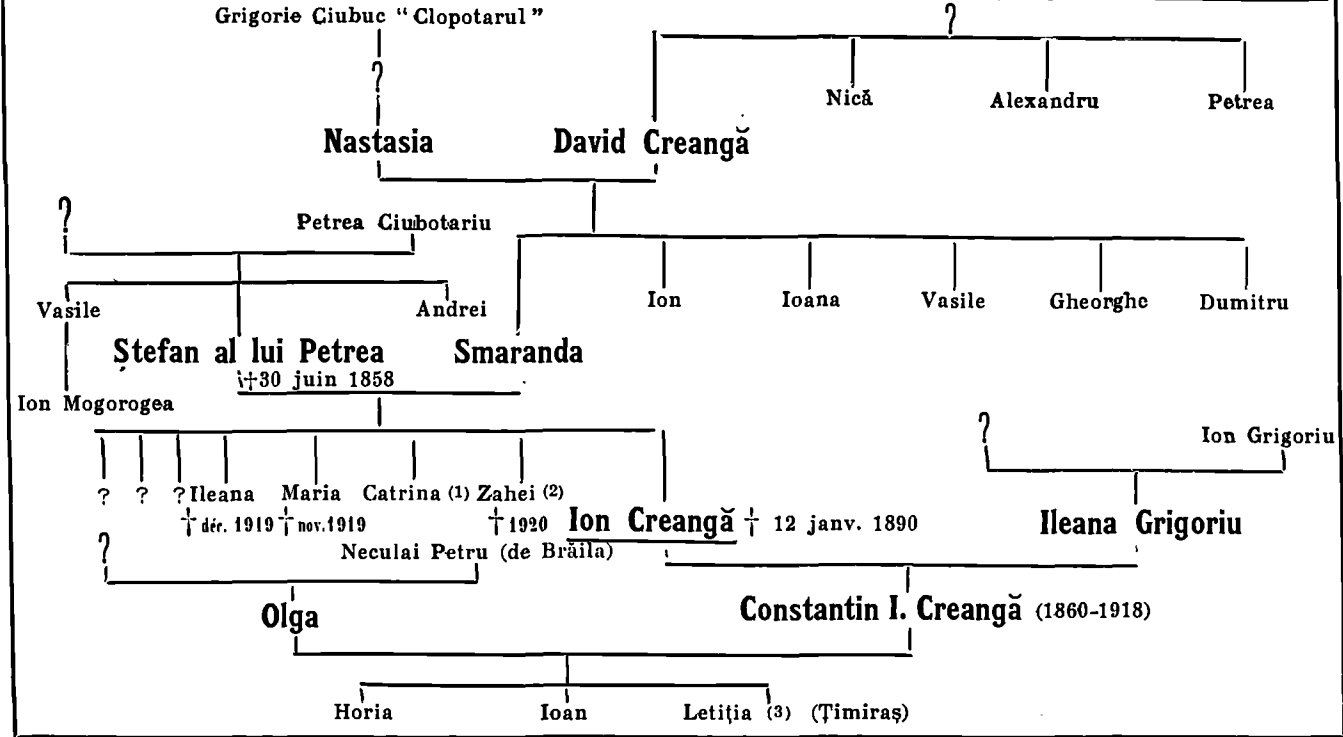
(2) Cette date, donnée par le conteur lui-même (dans un *Fragment de Biografie*, publié dans l'édition Kirileanu, p. 261), n'est pas sûre : dans son acte de mariage, du 23 août 1859, Creangă est porté comme ayant « vingt-trois ans » (il serait donc né en 1836) ; et, dans sa demande d'ordination (voy. p. 14), il déclare, le 19 décembre de la même année, qu'il a « vingt-quatre ans révolus » (il pourrait donc être né en 1835) ; au contraire, dans son acte de décès, du 1^{er} janvier 1890 (voy. p. 48), il est porté comme ayant « cinquante-deux ans », ce qui correspondrait à la date de naissance donnée ci-dessus. Voy. Leca Morariu, dans *Junimea literară*, XII (1923), p. 455, et édit. Marmeliuc, p. 371. Nous n'avons pu parvenir à nous procurer l'extrait de naissance.

(3) Sur la maison natale de Creangă, voy. Leca Morariu, *Drumuri Moldevene*, Cernăuți, 1925, pp. 83-115.

(4) D'après le *Fragment de Biografie* précité.

(5) Voy. *Amintiri*, p. 76 ; *Șezătoarea*, VIII (1904), p. 162 : Creangă dit, en parlant de ses frères : « șapte copii toți mai mici decât mine ».

Arbre généalogique de la famille de Ion Creangă



Voy. les notes p. 3,

randa; il avait deux frères, Vasile et Andrei, l'un plus âgé que lui (1), l'autre plus jeune (2).

En revanche, Creangă nous a laissé des renseignements plus complets sur la famille de sa mère : dans les *Souvenirs* (3), le grand-père maternel, David Creangă, maire de Pipirig, déclare, à l'époque où Ion a une douzaine d'années, qu'il est venu de Transylvanie « il y a plus de soixante ans » (donc vers 1789), avec son père et ses trois frères (Petrea, Vasile (4) et Nică), pour s'installer à Pipirig; de son mariage avec une Nastasia, qui était également originaire de Transylvanie (5), naquirent six enfants, quatre garçons et deux filles, dont l'une, Smaranda, fut la mère de notre conteur (6).

Fils de paysans aisés, Ion eut une enfance des plus heureuses, qui s'écoulait « sans un brin de contrariété » (7). Durant ses premières années, il grandit librement dans la

(1) *Amintiri*, p. 40. (Toutes les citations de notre étude se réfèrent à l'édition de la « Cartea Românească » : *Ion Creangă, Opere complete*, sixième édition, București, s. d.).

(2) *Amintiri*, p. 42.

(3) *Ibid.*, p. 26.

(4) C'est le texte des *Convorbiri* (XIV (1880-1881), p. 371); M. Kiri-leanu, dans son édition, corrige en *Alexandru*.

(5) Elle était parente de « Ciubuc Clopotarul », dont David Creangă dit à Ion qu'il était : « le grand-père de ta mère Smaranda » (*Amintiri*, p. 26), et Ion appelle ce personnage : « l'oncle de l'oncle de ma mère » (*Père Nichifor le Trompeur*, p. 97). Sur Ciubuc, voy. *Drumuri moldovene*, pp. 74-81.

(6) On trouvera le résumé de tout ce qui précède dans l'arbre généalogique ci-contre. — Nous négligeons l'arbre dressé par Radu Manoliu (*Neamul lui Ion Creangă*, dans *Ion Creangă*, XII (1919), pp. 98-99) car il ne repose sur aucune base solide : d'après M. Manoliu, l'aïeul maternel, Mihai Creangă, originaire du village de Dolhesti-Pipirig, aurait eu trois filles (Iona, Ana et Nastasia), dont la première aurait épousé un transylvain réfugié en Moldavie après la révolte de Horia, « Ion de la Braşov », appelé plus tard « Nică Creangă », du nom de sa femme; de ce mariage seraient nés sept enfants, dont David Creangă; cf. *Drumuri moldovene*, pp. 70-71, et l'arbre généalogique à la fin du même ouvrage.

(7) *Amintiri*, p. 33.

Notes de l'arbre généalogique :

(1) Sur Ileana, Maria et Catrina, voy. D. Furtună, *Ion Creangă, Cuvinte și mărturii*, pp. 24 (cf. édit. Marmeliuc, p. 379) et 36; *Ion Creangă*, XII, p. 100; XIII, p. 2.

(2) Zahei fut, plus tard, sacristain et chantre à l'église *Ziua Crucei*, à Jassy (C. I. Creangă, *Domnița Maria și Copilul din casă (adaptate din franțuzește)*, București, 1905, p. 18); en 1874, lorsque son frère fut réintégré dans ses fonctions d'instituteur (voy. p. 27, note 3), il géra le débit de tabac de la strada Primăriei; il avait encore ce commerce en 1905, alors qu'il avait quitté ses fonctions de chantre et recevait de l'église une pension de retraite (C. I. Creangă, *l. c.*); il est mort aux alentours de 1920. Voy. *infra*, p. 33, et Leca Morariu, *De-ale lui Creangă, Popa Duhu și Zahei Creangă*, Cernăuți, 1926, p. 12.

(3) Voy. *Ion Creangă*, XII (1919), p. 99.

maison paternelle, et n'entra vraiment dans la vie qu'aux alentours de 1847 (1), lorsque le pope du village, Ion Humulesco (2), « homme digne et plein de bonté », eut fait construire,



LA MAISON NATALE DE CREANGA, au village de Humulești (aujourd'hui faubourg de Târgu-Neamțu).

avec la contribution de ses paroissiens, une école « à la porte même de l'église » ; il fit partie, en effet, de la quarantaine d'élèves, garçons et filles, que le pope, accompagné de son chantre, recruta en allant de maison en maison ; il ne commençait pas ses études de bonne

heure, puisqu'il avait alors « environ onze ans » (3).

Les classes étaient faites par le jeune chantre, « Vasile a Ilioaiei » (4). Grâce à la bonne direction du pope, ferme et paternelle à la fois, et au bon enseignement de l'instituteur, « le travail allait comme sur des roulettes » : Ion apprit d'abord l'alphabet cyrillique (*buchile*) ; puis l'on passa à la lecture du « trătăj » (5) et, plus tard, du Livre d'heures (*ceaslov*) (6). Malheureusement, au bout de quelques mois, pendant l'été (7), Vasile fut emmené de force à l'armée, au grand désespoir de ses élèves, qui l'aimaient beaucoup ; et l'école, restée sans maître, fut fermée.

Les classes reprirent l'année suivante (1848 ?) ; mais le nouvel instituteur, Iordache, « le nasillard du grand chœur », était très vieux et quelque peu ivrogne, et il maltraitait parfois

(1) Il commença donc ses classes vers 1847, puisqu'il était né en 1837 ou 1836.

(2) *Fragment de Biografie* ; « Ion de sub deal », dans les *Amintiri*, pp. 17-18.

(3) *Fragment de Biografie*.

(4) « Vasile a Vasilcăi », dans le *Fragment*.

(5) Le *trătăj* ou *tărtaș* (du grec *tétradion*, slavon *tratalu*, *totradu* ; étymologiquement « petit cahier composé de quatre feuilles ») était un petit cahier de papier fort, sur lequel le maître écrivait les lettres de l'alphabet, puis des syllabes de deux et trois lettres ; il servait autrefois, dans les écoles roumaines, de livre de lecture pour les commençants. Sur la première page était dessinée une croix, et les élèves, avant de lire, disaient : « Cruce ajută » (« Que Dieu nous assiste ! »).

(6) Le *ceaslov* (sl. *tchastoslovu*, de *tchasu*, « heure », et *slovo* « mot ») était un livre de prières de l'Eglise orthodoxe.

(7) *Fragment* : le jour de la Sainte-Foca, fête populaire du 17 juillet.

ses élèves; Ion, rebuté, commença à aller très irrégulièrement en classe (1).

Sur ces entrefaites, survint le choléra de 1848, qui fit dans Humulești des ravages considérables; pendant l'épidémie, l'enfant fut envoyé aux champs et confié aux bergers de son père; malgré ces précautions, il aurait eu une crise de choléra, d'ailleurs sans gravité (2).

C'est à sa mère que Creangă dut de devenir ce qu'il fut plus tard. Son père, qui était par ailleurs bon et indulgent (3), n'avait reçu aucune instruction; il était d'avis que chacun devait rester à sa place dans le monde (4), et disait souvent à l'enfant :

Plutôt qu'en ville le dernier,
Sois au village le premier.

Smaranda, au contraire, qui paraît avoir été d'une intelligence très supérieure à la moyenne, rêvait pour son fils un avenir plus brillant (5); elle le faisait étudier à la maison, lisait avec lui le Livre d'heures, le psautier et l'*Alexandria*, et travaillait avec tant de cœur que ses progrès étaient plus rapides que ceux de l'enfant; elle était prête à tous les sacrifices pour permettre à Ion, qu'elle voulait faire pope, de continuer ses études (6). Aussi demandait-elle souvent à son mari qu'on envoyât l'enfant à une école plus importante que celle de Humulești; à l'entrée de l'hiver de 1848, elle insista de nouveau, mais se heurta à une résistance inébranlable (7).

Mais, pendant les jours gras de Noël, le grand-père, David Creangă, vint à Humulești, pour faire des provisions. Durant son court séjour, il fit un grand éloge de l'instruction, et proposa d'emmener son petit-fils à Pipirig, pour l'envoyer, avec son plus jeune fils, Dumitru, à l'école d'Aleco Baloș (8), à Broșteni, petit bourg situé à une dizaine de lieues de Humulești. Son offre fut acceptée, et il repartit, quelques jours plus tard, avec le jeune Ion.

Bientôt après, il accompagna à Broșteni son fils et son petit-fils, qui étaient sensiblement du même âge, et mit les deux enfants en pension, « entièrement à ses frais », chez une

(1) *Fragment* : « o zi mă duceam, două nu ».

(2) *Amintiri*, p. 23.

(3) *Ibid.*, pp. 35-36.

(4) *Fragment*, p. 261 : « Tata nu știă carte de feliu și nici mult haz nu făcă de dânsa ».

(5) *Amintiri*, p. 27; David Creangă était quelque peu instruit et prenait plaisir à lire la *Vie des Saints*.

(6) *Ibid.*, p. 22 : « Mama... eră în stare să toarcă'n furcă, și să învăt mai departe »; cf. *Fragment*, p. 262 et *Amintiri*, p. 23.

(7) *Amintiri*, pp. 33-34.

(8) Deux autres de ses fils, Vasile et Gheorghe, avaient fait à cette même école des études dont il était très satisfait.

pauvre femme, nommée Irinuca, qui habitait une vieille maison sur le penchant d'une colline bordant la rive gauche de la Bistritza (1).

Les deux écoliers avaient pour maître Nicolai Nanu (2), qui les fit étudier, dit Creangă, « suivant leur force ».

Mais, vers le milieu du grand carême (*Miezii-Păresii*) (1849 ?), Ion et son jeune oncle contractèrent la gale des chèvres d'Irinuca, et leur professeur ne voulut plus les ac-



INTÉRIEUR DE LA MAISON NATALE
DE CREANGĂ.

L'ameublement de l'unique pièce
a été complètement renouvelé.

cepter à l'école (3) : ils restaient donc à la maison et se soignaient avec des remèdes de bonne femme. Vers l'Annonciation (25 mars), le temps se mettant au beau, ils commencèrent à s'amuser au dehors, et, le samedi de saint Lazare, ils firent dévaler sur le flanc de la colline un gros rocher, qui vint défoncer la maisonnette d'Irinuca et tua l'une des chèvres de la pauvre femme (4). Epouvantés, les deux coupables rassemblèrent à la hâte leurs affaires, et se firent porter par un conducteur de radeau jusqu'à Borca, où habitait un frère de Dumitru, Va-

sile; le jour suivant, dimanche de Pâques-fleuries, ils se mirent en route pour Pîpirig, en compagnie de deux montagnards, et arrivèrent à destination (5) le lendemain, après avoir passé une nuit dans la neige. Soignés par la grand'mère, ils furent bientôt guéris (6), et, la veille de Pâques, Ion fut renvoyé chez ses parents.

(1) *Amintiri*, p. 29.

(2) Sur Broșteni et Nicolai Nanu, qui enseigne à l'école d'A. Balș de 1840 à 1850, voy. *Drumuri moldovene*, pp. 20 sqq. et 134-140.

(3) *Amintiri*, p. 30; *Fragment*, l. c.

(4) *Amintiri*, l. c.; cf. le *Fragment*, p. 262, où Creangă ne parle pas de cet accident.

(5) Sur Pîpirig et la maison de D. Creangă, voy. *Drumuri moldovene*, pp. 65 sqq.

(6) Telle est la version des *Amintiri*; cf. le *Fragment*, l. c.

Nous ignorons ce que fit Ion après Pâques; il est vraisemblable, toutefois, qu'il resta à Humulești durant tout l'été, pour aider ses parents aux travaux de la campagne et de la maison.

Durant l'hiver, sa mère l'envoya chez un chantre de l'église de l'« Assomption », à Târgu-Neamtzu, petite ville presque attenante à Humulești (1), pour y apprendre la musique religieuse. Mais, dès que le beau temps revint, il resta à la maison, car, dit-il : « Je devais aider à filer, à peigner, à ourdir, à faire des bobines avec le rouet.... ». Si nous l'en croyons, il était si habile pour filer, que les jeunes filles du village l'avaient surnommé « Ion Torcâlău » (« Ion-le-filleur ») (2).

Nous ne possédons aucun renseignement sur les années 1850 et 1851.

En 1852 (3), à quinze ans, Ion assista, à Târgu-Neamtzu, avec les autres choristes de l'église de Humulești, à la bénédiction de la chapelle de l'hôpital, et à l'inauguration de l'« école princière », cérémonies présidées toutes deux par Grégoire Ghica, dernier prince régnant de Moldavie.

Il entra, dit-il, « sans retard » (4) à la nouvelle école, où il fut inscrit sous le nom de « Ștefănescu Ion » (5), et eut, semble-t-il, comme maîtres, deux popes qui se partageaient les heures de cours : G. Conta (6) et Isaia Teodoresco (7), surnommé « Popa-Duhu » (« le pope-esprit »), qui lui fournit plus tard le sujet de l'une de ses nouvelles (8).

(1) *Fragment*, p. 262; l'église « Adormirea » se trouvait, dit-il, « à environ deux jets de pierre de notre village ». Le village de Humulești est aujourd'hui rattaché à Târgu-Neamtzu.

(2) *Ibid.*

(3) *Amintiri*, p. 54.

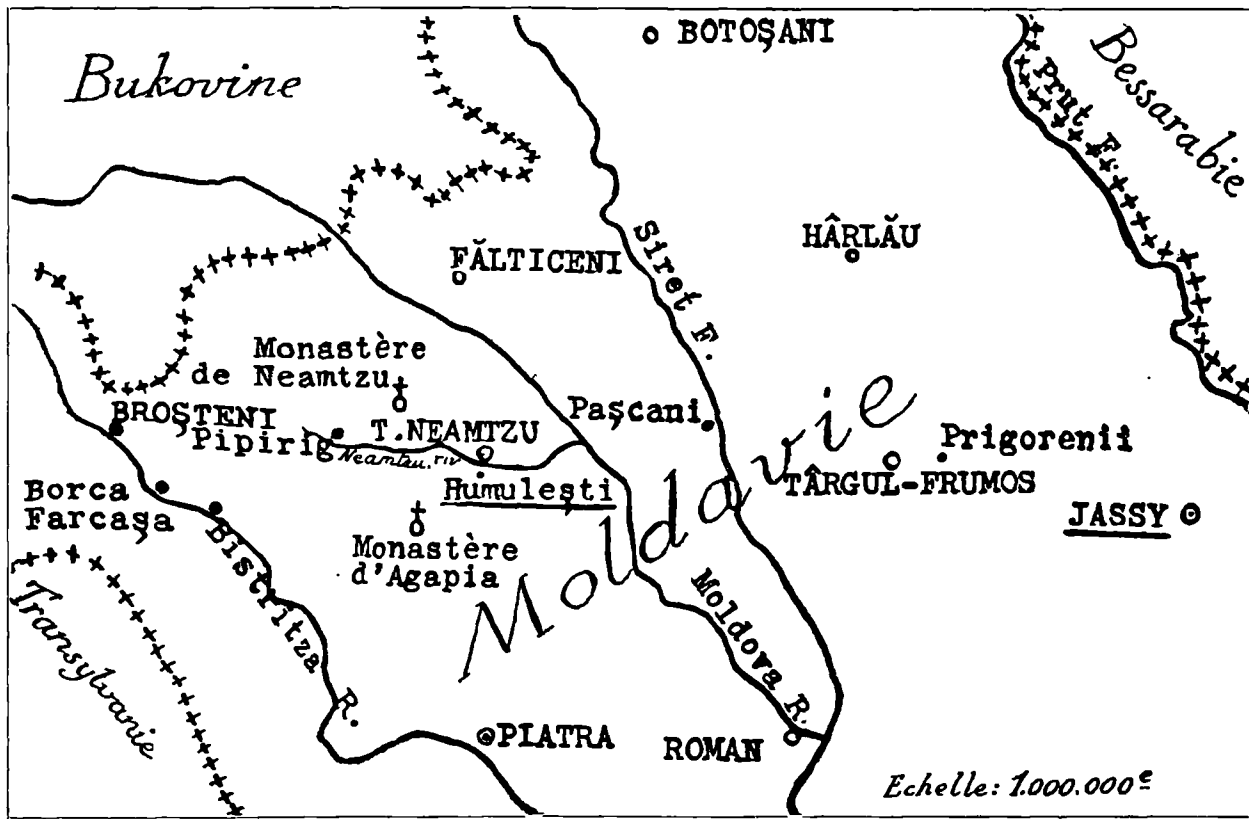
(4) *Ibid.* Il semblerait donc qu'il y fut inscrit aussitôt après l'inauguration, soit en 1852, et tel est l'avis de M. Leca Morariu (*Institutorul Creangă*, p. 8; cf. *Convorbiri*, XV, p. 446); cependant, nous croyons que cette date doit être avancée jusqu'en 1853 : en effet, d'une part, Ion entra à Socola à l'automne de 1853; or, il avait passé auparavant à Folticeni l'année scolaire 1854-1855, et, par conséquent, à Târgu-Neamtzu l'année 1853-1854. D'autre part, on a conservé, à l'école primaire de garçons « Gr. Ghica Vodă », le registre des élèves de la troisième classe pour le deuxième semestre de 1854 (juillet) : Ștefănescu figure parmi les vingt et un écoliers inscrits (*Ion Creangă*, II, pp. 330-331).

(5) Voy. *Ion Creangă*, II, p. 331; XII, p. 95; *Arhiva*, XIII, p. 314.

(6) *Ion Creangă*, I. c.; l'auteur de l'article l'appelle « părintele Gr. Conta ». Creangă ne parle que du pope Isaia; cf. *Amintiri*, p. 57, où Creangă dit qu'il fallait apporter des cadeaux au catéchiste de Folticeni, puis ajoute : « ... ș'apoi lasă-te în conta sfînției sale, că te scoate poponei, ca din cutie... »; l'éditeur ajoute, en note : « Aluzie la catihetul Conta »; or, le catéchiste ne s'appelait pas Conta, mais Grigoresco (voy. *infra*, p. 9). Comme M. Leca Morariu (I. c., p. 8, note 8), nous ne savons que penser.

(7) Isaia était « arhimandrit cu mitră » et rédigea, en 1864-1865, la publication *Predicatorul moralului evanghelicu, sau alu umanității* (Iași). (Voy. *infra*, p. 189; Leca Morariu, I. c., p. 8, note 7; et *De-ale lui Creangă*, pp. 3-12). C'est le pope Teodoresco qui aurait donné à notre conteur le nom de « Ștefănescu Ion » (*Ion Creangă*, XII, p. 96).

(8) Voy. pp. 188-190.



Croquis de la partie de la Moldavie où Creangă passa toute son existence

Ion nous dit qu'à l'époque où il entra à l'école de Târgu-Neamtzu il était « paresseux sans pareil », car sa mère, qui voulait à tout prix faire de lui un prêtre, lui évitait toute besogne autre que le travail intellectuel, et ne l'envoyait même plus « chercher un seau d'eau ». Cependant les documents prouvent qu'il était assez appliqué et que sa conduite seule laissait à désirer (1). On comprend d'ailleurs qu'il ait travaillé volontiers avec ce singulier pope Téodoresco, original à l'extrême et ennemi de toute contrainte, mais si plein de bonté que tous ses élèves ont gardé de lui un excellent souvenir. De plus, Ion, qui avait alors quinze ou seize ans, était le plus âgé de sa classe (2), et il est probable qu'il n'avait pas beaucoup de peine pour dépasser ses camarades plus jeunes, dont certains n'étaient peut-être pas encore allés en classe. Remarquons, en tout cas, qu'il n'avait acquis pour l'instant que quelques notions élémentaires de lecture, d'écriture, de grammaire, de géographie et de mathématiques, bagage bien mince pour un grand adolescent et un futur écrivain.

Cependant plusieurs élèves, amis de Ion, dont son cousin Mogorogea, quittèrent Târgu-Neamtzu dans le courant de l'année, pour aller à l'école de catéchistes de Folticeni; le jeune Creangă, privé de ses meilleurs camarades, profitant de ce qu'il fut battu un jour par le pope Duhu (3), obtint, à force d'insistances auprès de sa mère, qu'on l'envoyât, lui aussi, à la « fabrique de popes » (4).

À l'automne de 1854, Creangă entra à l'école de Folticeni, où il fut accepté contre « deux mertzé (5) d'orge et deux d'avoine »; il logeait, avec plusieurs condisciples de Humulești, chez un cordonnier de la rue Rădășeni.

Malheureusement, le catéchiste (6) était un joueur impatient : il consacrait à sa passion une bonne partie de ses

(1) *Ion Creangă*, I. c., p. 330 : en juillet 1854, il est noté « bon » à toutes les matières, et l'un de ses anciens camarades déclare qu'il était un « meteor în școala primară din T. N. »; en revanche, la conduite de Ion n'était pas parfaite : il aimait assez faire du bruit. D'ailleurs, le dossier de l'école lui donne la note « mal » pour la conduite, et mentionne « trente absences » (*Ion Creangă*, XII, p. 87).

(2) *Ibidem*, II, pp. 330-331.

(3) *Amintiri*, p. 56.

(4) *Ibid.*, p. 57.

(5) La « mertă », mesure de capacité de volume variable, contenait de 210 à 250 litres.

(6) L'éditeur des *Opere complete* paraît faire erreur, quand il voit une allusion à un catéchiste Conta, dans la phrase de Creangă mentionnée ci-dessus (p. 7, note 7); en effet, le catéchiste de Folticeni s'appelait Vasile Grigoresco; en 1914, malgré ses quatre-vingt-cinq ans, il officiait encore à l'église « Adormirea », et a déclaré à M. M. Lupesco que Creangă était resté à l'école de l'automne aux alentours de Pâques : il ne revint pas après les fêtes. Creangă ne garda pas un mauvais souvenir de son ancien maître : il fut heureux de recevoir, plus tard, sa visite à l'école de Păcurariu (M. Lupesco, dans *Ion Creangă*, XII, pp. 290-292; avec un portrait du catéchiste).

nuits, et « venait rarement à l'école » ; aussi les élèves allaient-ils très irrégulièrement en classe : ils passaient presque tout leur temps à danser et à chanter, parfois durant toute la nuit, chez leur hôte, au son de la flûte, à faire bombance dans quelque auberge, ou à vagabonder à travers champs.

Dans ces conditions, Ion ne pouvait guère étudier, et le catéchiste disait plus tard que si Creangă avait une belle voix, en revanche il travaillait assez peu, et aimait surtout les farces et les plaisanteries (1). Creangă avoue lui-même (2) qu'il ne se fatiguait pas au travail « jusqu'à en mourir », car il n'avait pas femme et enfants à la maison, comme une soixantaine d'autres élèves qui, déjà mariés, étaient venus à Folticeni pour y compléter leur culture.

On voit d'ailleurs par les *Souvenirs*, tout en faisant la part de l'exagération, que l'enseignement était donné à Folticeni de façon tout à fait défectueuse, la mémoire devant suppléer en toutes choses à l'intelligence : il fallait retenir sans comprendre (3) ; et Ion, au lieu de se casser la tête, comme son ami Trăsnea, à apprendre les pronoms personnels, allait faire la cour à la jolie fille du pope de Fălticeni-Vechi (4). Il étudia pourtant quelque peu la musique vocale religieuse (psaltichie), le Grand catéchisme, l'*Histoire du Vieux Testament*, de Filaret Scriban, et la *Grammaire* de N. Măcăresco (5).

Il passa les fêtes de Noël (1854) à Humulești, et rentra à Folticeni après l'Epiphanie (6 janvier) (6).

Il continua, comme ses camarades, à fréquenter très irrégulièrement l'école, où ils allaient, dit-il, « pour la forme ». Un peu plus tard, ils se brouillèrent avec Pavăl, leur logeur, et allèrent habiter chez un forgeron.

Pendant le grand carême, se répandit le bruit que l'école de catéchistes allait être supprimée, et que les plus jeunes des élèves passeraient au séminaire de Socola, à Jassy (7) ; quelques jours avant Pâques, les jeunes gens se dispersèrent : Ștefănescu rentra chez lui et ne revint plus à Folticeni.

De Pâques à l'automne de 1855, Ion resta dans sa famille. C'est bien à contre-cœur, sur les instances de ses parents, qu'il partit pour le séminaire : ce qui le chagrinait surtout, c'était de s'éloigner assez de Humulești pour ne pas avoir la possibilité de venir revoir souvent tous ceux qui lui étaient chers (8).

(1) Voy. p. 9, note 1.

(2) *Amintiri*, p. 59.

(3) *Ibid.*, pp. 59-61.

(4) *Ibid.*, pp. 60-62.

(5) *Ibid.*, pp. 58-59. Cette *Gramatică romină* parut à Jassy, en 1858.

(6) *Ibid.*, p. 68.

(7) *Ibid.*, p. 73.

(8) *Amintiri*, p. 75. Voy. *infra*, p. 193.

C'est un voisin qui le porta à Jassy, en voiture, le matin du jour de la décollation de saint Jean-Baptiste, en compagnie d'un autre adolescent du village, Zaharia, qui allait également au séminaire; du sommet des bois de Pașcani, Ion dit un dernier adieu à Humulești (1); les voyageurs passèrent la nuit à Blăgești, au-delà du Siret; repartis le lendemain avant le jour, ils entrèrent dans Jassy au coucher du soleil et, à la nuit tombante, arrivèrent à Socola, où ils trouvèrent « une multitude de chantres », qui venaient de chez les catéchistes de tous les districts de Moldavie (2).

II. — LA FORMATION (1855-1868) :

Le séminaire de Socola. — Le mariage. — L'entrée dans la carrière sacerdotale. — Les études à l'école normale. — Les débuts en politique.

L'entrée à Socola marque une date importante dans la vie de Creangă : jusqu'à ce moment, le jeune paysan de Humulești avait vécu libre, sans contrariétés, sans soucis; le départ pour le séminaire lui causa un véritable déchirement, qui est très sensible dans la quatrième partie des *Souvenirs*, et ce premier chagrin fut suivi de beaucoup d'autres. Creangă connaîtra, certes, encore des joies : il jouira de bonnes et solides amitiés, comme celle d'Eminesco, il aura la grande satisfaction de voir le succès de ses ouvrages, il verra son unique fils grandir et se créer une situation enviable; mais c'en est fait désormais de ce bonheur sans mélange qui avait été jusqu'à présent son lot.

Ștefănescu entra donc, à l'automne de 1855, au séminaire de Socola, qui avait un éminent directeur et la personne de l'archimandrite Filaret Scriban, helléniste et théologien distingué; il y resta jusqu'au 10 septembre (ou au 12 décembre) 1858 (3).

Ces années de la vie de notre conteur nous sont très mal connues, Creangă ne nous ayant laissé aucun renseignement sur cette période : lorsqu'on lui demandait de raconter cette partie de son existence, il répondait en souriant : « Mais voyons, vais-je assommer longtemps encore les gens avec mes paysanneries? » (4).

(1) *Ibid.*, p. 79.

(2) *Ibid.*, p. 80; Creangă a également décrit ce départ pour Socola dans un morceau, intitulé *Plecarea la Seminarul Socola*, qui est dans l'*Album de Gruber* (sur cet *Album*, voy. pp. XVII et XX).

(3) Voy. dans la *Șezătoarea*, VIII, pp. 162-163, le certificat de fin d'études qui fut délivré à Ion, et la demande qui précéda; cf. p. 12, note 7.

4) *Préface* déjà citée de Gr. Alexandresco.

Il semble que le séjour au séminaire modifia assez profondément le caractère de Ion (1); la gaieté débordante qui lui était coutumière disparut en partie dans l'internat; élève très appliqué, il était désormais « sérieux, silencieux, toujours plein du désir de revoir Humulești ». L'assiduité au travail du futur ecclésiastique est attestée par le certificat qui lui fut délivré à la fin de ses trois années d'études; à toutes les matières, il est noté « bon » ou « excellent » (2); et sa conduite, qui laissait fort à désirer à Târgu-Neamtzu, est devenue très bonne.

Dans l'internat, Ion se lia avec un de ses camarades de banc, Ienăhesco, qui fut plus tard son collaborateur pour la rédaction de plusieurs ouvrages didactiques; bien que leurs caractères fussent opposés (3), leur amitié dura, inaltérable, jusqu'à la mort de Creangă.

C'est au cours de sa dernière année de séjour à Socola que Creangă perdit son père, décédé le 30 juin 1858 et inhumé à l'église du village de Prigoreni, près de Târgul-Frumos (4). Sa mère (5), restée veuve avec sept enfants, malade depuis quatre ans et endettée, ayant beaucoup de peine à vivre, le jeune séminariste renonça à « passer au deuxième cours », et demanda, le 10 septembre 1858, qu'on lui délivrât une « attestation » certifiant qu'il avait fait quatre classes à Socola (6); il obtint ce certificat le 12 décembre (7).

(1) Voy. *Flacăra* du 20 décembre 1914, p. 55.

(2) Aussi ne pouvons-nous pas admettre, avec M. Sperantia (*Amintiri despre Ion Creangă, Iași*, 1927, p. 9), que Creangă avait une intelligence paresseuse, et qu'il eut à subir parfois les rigueurs de ses maîtres, notamment celles du professeur de chant.

(3) Sur G. Ienăhesco, voy. C. Grigoriu, dans *Ion Creangă*, II, pp. 315 sqq. : les deux amis ne se ressemblaient guère que par leur haine des Israélites.

(4) Voy. la demande de certificat déjà citée (p. 11, note 3), où Creangă déclare que son père « nu au murit la locul nașterii lui ». Cependant, une note mise par notre conteur sur la couverture d'un livre, le 29 septembre 1861, donne comme date du décès le 28 juin (Șez., 1899, p. 213). Nous ignorons à la suite de quelles circonstances le père de Creangă mourut à Prigoreni.

(5) Nous ne savons pas en quelle année mourut la mère du conteur; c'est, vraisemblablement, avant septembre 1880, date de la publication des *Amintiri* (voy. *Amintiri*, pp. 33-36). Dans une lettre à sa sœur Elena, du 30 août 1883 (Furtună, I. c., pp. 24-25), Creangă parle du partage des biens de Humulești : Ștefan Ciubotariu étant décédé en 1858, il s'agit probablement du règlement consécutif à la mort de Smaranda.

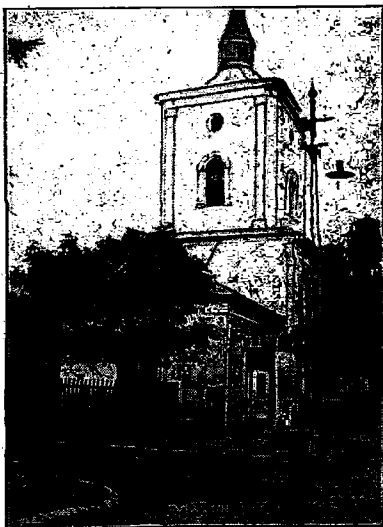
(6) Creangă ne resta que trois ans à Socola : il fut probablement dispensé, en raison de son âge, du cours de première année.

(7) Voy. p. 11, note 3. Nous ne savons pas si Ion quitta le séminaire avant d'obtenir cette pièce, ou seulement après qu'elle lui eut été délivrée; cf. Furtună, *Cuvinte și măturii*, p. 40, et *Ion Creangă*, IV, p. 41; M. Gârleanu (*Arhiva*, XIII, p. 316) dit, à tort, que notre conteur quitta le séminaire et reçut son « attestation » en 1859; de même, Precup, p. 22. M. Sperantia (I. c., p. 9) explique autrement la décision de Creangă : ce sont les mauvais traitements dont il était l'objet qui auraient donné à Ion le désir d'abandonner le séminaire et de se faire diacre, double désir qui put être réalisé grâce à l'appui d'un hoyard; mais ce témoignage isolé, en contradiction avec le document écrit de la main même de Creangă, ne saurait être retenu.

Creangă passa l'hiver de 1858 et les premiers mois de 1859 à son village natal.

Au début de l'été (1), il vint à Jassy, pour des raisons que nous ignorons, et c'est là qu'il se décida à se marier d'une façon assez originale pour être contée.

Si nous en croyons G. Alexandresco (2), Ion rencontra, dans une rue de la ville, le pope Ivanciu, ami de longue date; ce dernier lui demandant pourquoi il ne se mariait pas, il répondit que c'était faute d'argent; le pope lui mit alors dans la main une pièce de deux sous (« pitac de zece parale »); Creangă empocha la pièce et déclara qu'il était prêt à prendre femme : le pope l'emmena sans retard faire sa demande en mariage, après qu'ils eurent vidé une carafe de vin dans une auberge voisine.



L'EGLISE DES QUARANTE-SAINTS, où Creangă officia dès qu'il eut été ordonné diacre (1859).

Le mariage suivit de près la demande : le 23 août (3), Ion épousa Ileana Grigoriu, âgée de quinze ans à peine, fille de Ion Grigoriu, économiste de l'église des Quarante-Saints (4). De cette union naîtra un unique enfant, Constantin, le 19 décembre 1860 (5).

(1) D'après Gr. Alexandresco : voy. note 2. Comme le mariage fut célébré le 23 août, la venue à Jassy se place vraisemblablement en juin ou juillet.

(2) *Biografie de l'édition de Jassy*; il ajoute, en note : « După însăși arătarea lui Creangă pe când era în viață »; récit reproduit dans *Arhiva*, XIII, p. 316. Il est intéressant de se rappeler que Creangă a écrit, dans la *Povestea lui Stan Pățitul* (p. 165) : « Jusqu'à vingt ans, on se marie tout seul; de vingt à vingt-cinq ans, ce sont les autres qui vous marient »; or, Creangă avait, au moment de cette singulière demande en mariage, vingt-deux ans révolus, et faisait justement partie de la seconde catégorie par lui mentionnée.

(3) Acte n° 125 du *Registru pentru căsătorii din poporul bisericii paruzeci mučenici din orașul Iași pe anul 1859*. La mère de Creangă était présente et signa l'acte de mariage; nous croyons que Ion Grigoriu était veuf, puisqu'il n'est nulle part question de sa femme. Creangă est porté sur l'acte comme domicilié à Jassy.

(4) Voy. la « supplique » du 19 décembre 1859.

(5) Constantin I. Creangă, *Lupta pentru existență*. București, 1896, pp. 40-45, et *Memoriu în chestia înființării, de către Stat, a monopolului hârtiei de țigară*, brochure in-folio de 16 pages. București, 30 mars 1900, p. 1 (Documents communiqués par M. Th. Kirileanu).

De bonne heure, pour des motifs mal connus, mais vraisemblablement à cause de la légèreté de sa compagne (1), Creangă fit avec sa jeune femme un très mauvais ménage; il a gardé un souvenir amer des quatre années qu'il a passées avec elle aux Quarante-Saints, et il écrit lui-même qu'il a vécu



MAISONNETTE HABITÉE PAR CREANGA, de 1859 à 1863, dans le jardin de l'église des Quarante-Saints.

alors dans la pauvreté, « dans une maison où il était trempé par la pluie et aveuglé par la fumée et par sa femme » (2). Nous ignorons les détails de ces ennuis domestiques; nous savons seulement que, plusieurs fois, des réconciliations furent tentées par des tiers, mais échouèrent par la faute de la

volage Ileana; en tout cas, Creangă demeura avec son épouse jusque vers 1867, époque où Ileana quitta le domicile conjugal (3), laissant à son mari la charge de l'unique enfant né de leur union; et il ne demanda et n'obtint le divorce que six ans plus tard, en 1873, lorsque, ayant quitté la soutane, il fut libre de ses actes (4).

Le 19 décembre 1859, quatre mois environ après son mariage, Ion adressa au métropolitain, Sofronie Miclesco, une « supplique » pour solliciter son ordination comme diacre (5). Après avis du directeur de conscience, le métropolitain accueillit favorablement cette demande : le 26 décembre, « Ion

(1) M. N. Bogdan, qui habita chez Creangă en 1866, nous dit (*Familia*, 1890, p. 105) qu'Ileana était « gingașă, frumoasă și cu un caracter din cele mai dulci »; il semblerait, d'après son récit, que Creangă et sa femme vivaient en excellents termes aux alentours de 1866 : Ileana calmait son mari dans ses moments de colère; un jour, elle faillit se brûler vive, en allumant une lampe à pétrole : Creangă parvint à éteindre les flammes dont sa femme était enveloppée, et fut très affligé de cet accident, qui faillit avoir une fin tragique. Mais il est des choses qu'un enfant ne remarque pas : voy., p. 29, le témoignage de plusieurs ecclésiastiques, lors du procès de divorce.

(2) Note trouvée dans les papiers de Creangă et publiée par Gr. Alexandresco, dans sa *Biografie*.

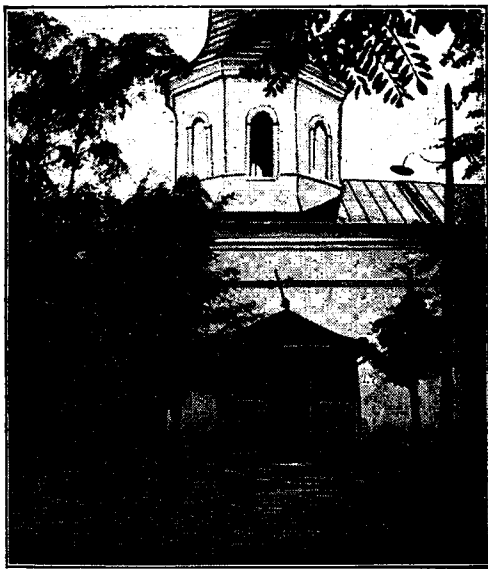
(3) Voy. p. 30. Dans sa *Biografie*, G. Alexandresco dit que Creangă « a laissé » sa femme : c'est le contraire qui s'est produit. M. D. Furtună nous fait connaître qu'Ileana alla vivre avec un moine.

(4) Voy. pp. 29-30.

(5) Furtună, *l. c.*, p. 40.

Creangă » fut ordonné « d'abord lecteur, ensuite sous-diacre et diacre définitif » par l'évêque Ghenadie Șendrea de Tripoleos, à l'église Sainte-Paraschiva de Târgu-Frumos (1). Il officia d'abord, pendant quatre ans (2), en qualité de diacre, à l'église des Quarante-Saints, où il habitait avec sa femme (et son beau-père ?) une petite maison dans la cour même de l'église; il passa plus tard aux paroisses Saint-Pantelimon, Bârboiu et Galata; enfin, au monastère Golia, où il logeait déjà en 1866 (3).

C'est en 1864 que Creangă, désireux, sans doute, d'améliorer sa maigre situation de diacre, commença à suivre, à vingt-sept ans, à l'« Institutul Vasile Lupu », installé au monastère des Trei Ierarhi de Jassy, « le cours préparatoire d'instituteurs des classes primaires » (4).



L'EGLISE SAINT-PANTELIMON, où Creanga officiait aux alentours de 1865.

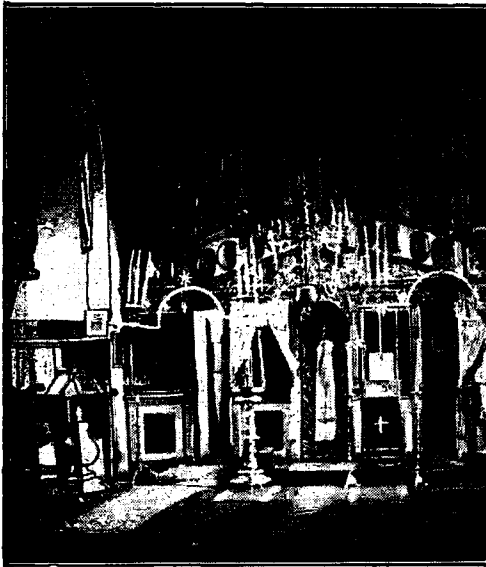
(1) *Ibid.*, p. 42.

(2) Donc jusqu'à la fin de 1862, ou jusqu'au début de 1863. Aussi croyons-nous que la lettre de Creangă à son oncle Gheorghe, récemment publiée par M. D. Furtună (*Făt Frumos*, mars 1927, pp. 33-37; voy. le fac-similé p. 224) est postérieure à 1862, puisqu'il y est question d'un déménagement sans importance, qui n'est certainement pas celui que fit Creangă lorsqu'il quitta les Quarante-Saints. — Dans ce document, Creangă ne prononce pas le nom de sa femme; nous lisons seulement au début : « Despre noi veți ști... că suntem senătoși... Dorim deci... », ces premières personnes du pluriel désignant vraisemblablement Creangă, sa femme et son fils; en tout cas, cette extrême réserve prouve, selon nous, que Creangă vivait alors en mauvaise intelligence avec son épouse.

(3) N. Bogdan, dans *Familia*, l. c.; voy. p. 14, note 1.

(4) Les co-auteurs (dont Creangă faisait partie) de l'*Invuțătorul Copiilor* (voy. p. 50), déclarent : « De la anul 1863 până la 1867, școala normală Vasile Lupu... avu norocul să aibă director și profesor de pedagogie pe D. Maiorescu. În cei doi ani de la început (1863-1865), unii dintre noi am urmat în școala normală ca școlari înscriși; iar alții, deși eram institutori, am urmat și noi cu mare folos » (*Răspuns la criticele... îndreptate... de către D. Ioan Pop Florantin*, Iași, 1888, p. 3). Effectivement, Maiorescu fut nommé directeur de l'école le 8 octobre 1863; mais les cours de l'année scolaire 1863-1864 ne commencèrent qu'en janvier 1864; voy. les documents publiés par G. Polcovnicu : *Ion Creangă preparand la « Institutul Vasile Lupu »*, dans la *Revista critică*, II (1928), pp. 112-117. MM. Furtună (*Făt-Frumos*, l. c., p. 34) et E. Gârleanu (*Arhiva*, l. c., p. 319) donnent, à tort, la date de 1862.

Les cours de l'année scolaire 1863-1864 auraient dû s'ouvrir en octobre 1863; mais, comme trois candidats seulement (qui, d'ailleurs, ne remplissaient pas les conditions requises) s'étaient présentés au concours d'entrée, l'école normale se trouva sans élèves; aussi le ministre de l'instruction publique décida-t-il, pour remédier à cet état de choses, d'une part, de choisir dans chaque district « l'écolier le plus



EGLISE SAINT-PANTELIMON : le chœur

capable », et, d'autre part, d'envoyer à Berlin T. Maioresco, directeur de l'école, pour qu'il y étudiât l'organisation des écoles normales de Prusse. Effectivement, Maioresco partit pour l'Allemagne le 24 octobre 1863, et ne rentra qu'en décembre. A ce moment-là, on sélectionna les candidats à l'« Institut Vasile Lupu », et l'on admit dix-huit élèves, dont deux furent externes : G. Ienăchesco et Ion Creangă (1); d'autre part, la durée des études, qui était antérieurement d'une année (les élèves n'étudiaient guère que la pédagogie et les sciences naturelles), fut portée à deux ans, et certaines matières essentielles (comme la grammaire et la composition), jusqu'alors négligées, furent inscrites au programme. Les cours commencèrent le 8 janvier (2).

(1) M. Sperantia (*l. c.*, p. 10) rapporte que Creangă lui raconta un jour dans quelles circonstances il s'était décidé à étudier à l'école normale; bien que ce témoignage soit contredit, sur certains points, par les documents, nous le reproduisons ci-après : « J'entends dire à travers la ville, rapportait Creangă, que M. Maioresco a inauguré un « cours d'école normale » aux Trei-Ierarhi, qu'il fait des cours de pédagogie, qu'il parle bien, et qu'une multitude de gens, boyards, dames et tous ceux qui le désirent, vont l'écouter. Allons, je vais y aller moi aussi. M. Maioresco parlait bien, mais je ne comprenais pas trop. Mais je n'ai pas perdu courage; j'ai suivi les cours jusqu'aux grandes vacances d'été; à l'automne, j'y suis revenu; M. Maioresco a commencé à me connaître et j'ai commencé à lui parler; puis, un jour, je lui ai demandé si je ne pourrais pas me faire, moi aussi, instituteur; il m'a répondu qu'il croyait que oui. Il m'a promis de parler pour moi et, un jour, quand il me vit au cours, il me donna une feuille de papier : c'était le décret qui me nommait instituteur ».

(2) Sur tout ce qui précède, voy. Polcovnico, *l. c.*



LE DIACRE ION CREANGA

d'après une photographie communiquée par M. G.-T. KIRILEANU, qui possède l'original. — (L'original lui-même, retouché par le zincographe Marvan, n'offre qu'une ressemblance approximative).

A l'école normale, Creangă retrouva son ancien camarade de séminaire, Ienăchescu, et c'est là aussi qu'il connut, en 1864, Constantin Grigoriu, qui devait collaborer plus tard avec lui à la rédaction de plusieurs ouvrages didactiques, et qui, déjà instituteur à l'école de garçons des Trei-Ierarhi, suivait des cours de pédagogie et de méthodique.

A « Vasile Lupu », Creangă fut un élève très distingué : il était « en tête des jeunes normaliens », et le directeur lui décerna le premier prix à la fin de l'année 1864 (1). C'est à cette époque, assurément, que remonte le respectueux et inaltérable attachement du conteur à T. Maioresco (2).

Au cours de sa deuxième année d'études à l'école normale, Creangă fut nommé, par décret du 5 novembre 1864 (3), grâce à l'appui de Maioresco, instituteur à la « deuxième section de la première classe de l'école primaire des Trei-Ierarhi » (4), où il enseignait d'ailleurs depuis le 7 mai (5).

Toutefois, il continua à travailler à « Vasile Lupu », et ne passa l'« examen général » de fin d'études que le 10 juin 1865 (6).



EGLISE BARBOIU. — Creangă fut diacre à cette paroisse avant de passer à Galata, puis à Gollă.

(1) Voy. *Anuarul Institutului Vasile Lupu din Iași, pe anul 1863-1864*, Iași, 1864, p. 66 : « Din preparanții Institutului nostru fură distinși cu premii : 1) Ion Creangă... » (Communiqué par M. T. Kirileanu).

(2) Voy., p. ex., les touchantes lettres de Creangă à Maioresco publiées dans les *Conborbiri*, XI, p. 272; XV, p. 1117; XXXIX, p. 1152.

(3) Dossier n° 1039 du ministère de l'Instruction publique (déposé aux Archives de l'État, à Bucarest), folio 100, décret n° 53.231. Un document du même dossier (folio 63) prouve que Creangă enseignait à la même école à compter du 1^{er} octobre 1864. Enfin, l'instituteur nous apprend lui-même, dans une demande de promotion de classe du 5 novembre 1864 (*Făt-Frumos*, I (1904), n° 1; reproduit dans *Lucașărul*, IX, p. 25), avec des documents à l'appui, qu'il exerçait aux Trei-Ierarhi depuis le 7 mai de la même année.

(4) L'ancienne dénomination était « Trei-Sfetitele » (de *sfetitel*, slave *svetitel*, qui a, comme *ierarh*, le sens de « prélat », « évêque in partibus »).

(5) Voy. note 3.

(6) D'après l'« atestat » qui lui fut délivré le 15 juin par « l'Institutul Vasile Lupu », en vertu d'une Décision ministérielle du 17 mai (Archives de l'École normale « Vasile Lupu », registre d'« Attestations »

La fréquentation des conférences de Maioresco changea profondément la mentalité de Creangă; « d'ourson » (1) qu'il était à la sortie du séminaire, il devint un homme qui savait voir, observer et raisonner. De très bonne heure, il déploya une activité considérable; d'une part, il se mêla assez activement à la politique et fut bientôt connu dans les milieux militants de Jassy; d'autre part, il s'occupa, avec plusieurs de ses collègues, de la préparation et de la publication d'ouvrages didactiques.

Creangă nous dit lui-même (2) que, de 1866 à 1872, il fit « un peu de politique ». Effectivement, en 1866, il prit une part active à la petite révolution du 3 avril : il était, ce dimanche-là, parmi les quelques milliers de citoyens qui, sous la conduite du métropolitain Calinic Miclesco, se rendirent au palais princier, pour présenter leurs revendications à la « lieutenance princière » (3). Lorsque, les troupes tirant sur la foule, le métropolitain tomba blessé, c'est Creangă, aidé de Ienăchescu, qui le releva, l'emporta et le dissimula dans une cave, lui sauvant ainsi la vie (4).

Pendant les grandes luttes politiques qui eurent lieu au moment de l'élection des premières Chambres du prince constitutionnel Carol, il se rendit au parlement électoral, et y prit la parole (5).

Il faisait partie de la « fraction libre et indépendante » (6), et, en compagnie de ses amis Buta, Damaschin et Corduneanu, il assistait aux réunions politico-électorales et, plus généralement, à toutes les réunions publiques de Jassy; il posa même une fois sa candidature aux élections législatives, d'ailleurs sans succès, car on ne le prit pas au sérieux (7).

Aux alentours de la trentaine, le jeune diacre était grand et mince; il avait le visage régulièrement ovale, des joues colorées, à peine ombragées d'une légère barbe blonde, le regard clair et malicieux; il parlait intelligemment, et savait émailler ses improvisations de bons mots et de plaisanteries.

pour 1867, n° 15. — Communiqué par M. T. Ichim). A cet « examen général », Creangă obtint la note « eminentă » à toutes les matières étudiées (religion, pédagogie, grammaire roumaine, arithmétique, cosmographie, physique, calligraphie, musique vocale) ainsi qu'en « aptitude pédagogique » et en conduite.

(1) C'est le terme très juste employé par M. Sperantia, *l. c.*, p. 11.

(2) *Voy. Şez.*, 1899, p. 180 (Gr. Alexandresco) et p. 193 (A. Gorovei). Il conserva le goût de la politique bien au delà de 1872 : en 1880, par exemple, il surveillait les opérations du vote à la mairie de Jassy (Sperantia, *l. c.*, p. 37).

(3) N. Iorga, *Istoria Românilor*, p. 396.

(4) *Biografie de Gr. Alexandresco*; cf. Gârleanu, *Arhiva, l. c.*, p. 321. I. Negruzzi (*Aminţii din Junimea*, pp. 63 sqq.) ne parle pas du rôle de Creangă et dit que le métropolitain fut blessé d'un coup de baïonnette.

(5) *Neamul românesc literar*, II, p. 18.

(6) I. Negruzzi, *l. c.*, p. 209.

(7) *Familia*, 1890, p. 106.

Aussi devint-il rapidement « un orateur aimé et populaire » (1).

En tant que membre de la « fraction libre », il était l'ennemi des « Junimistes », qui le tournaient en ridicule; aussi le directeur des *Convorbiri literare*, I. Negruzzi (2), présente-t-il, dans un pamphlet intitulé *Electorale* (3), dirigé contre ses adversaires politiques, une caricature du jeune diacre, en la personne du « părinte Smântână » (« le popela-crème ») (4).

On peut se demander ce qui attirait ainsi Creangă vers la politique, dès le début de sa carrière : nous croirions volontiers, avec M. Leca Morariu (5), que l'instituteur assistait à toute sorte de réunions et prenait fréquemment la parole « non pas tellement par amour de la politique », mais parce que la tribune était vraiment pour lui « une soupape de déchargement pour les étincelantes explosions de paroles à double sens », de bons mots et de plaisanteries (6); les discours de Creangă plaisaient à la foule non par leur portée politique, mais par les anecdotes et les saillies dont ils étaient agrémentés; ces anecdotes étaient de premiers essais, qui préparaient la voie aux contes.

Cependant, les services religieux, les heures d'enseignement et les réunions politiques ne suffisaient pas à l'activité de Creangă : dès qu'il eut quitté l'école normale, il songea à publier, en collaboration avec quelques-uns de ses anciens condisciples, des ouvrages didactiques à l'usage des écoles primaires (7). C'est probablement à la fin de 1867 que parut le premier, un abécédaire intitulé *Nouvelle méthode d'écriture et de lecture*.

(1) Voy. *Era nouă* du 7 janvier 1890; I. Negruzzi, *Ion Creangă*, II, p. 313 et *Amintiri din Junimea*, p. 210.

(2) I. Negruzzi avait eu aussi, paraît-il, un différend avec Creangă : voy. A. Gorovei, *Șez.*, 1899, pp. 193 sqq et *Viața românească*, XIII, p. 360.

(3) *Opere complete*, 1893, I, *Copii de pe natură*, p. 148 : l'auteur décrit une réunion publique où les citoyens doivent choisir un candidat à la députation ; plusieurs orateurs montent à la tribune; puis voici Creangă : « ... presidential sună | Clopoțelul, și-i îndeamnă toți tăcere să păzească, | Căci părintele Smântână acum vrea să le vorbească. | « Fraților », începe acesta, măneccele suflecând, | Și potcapul ce-l apasă mai pe ceafă asăzând; | « Frați iubiți, eu știu de sigur că voi toți gândiți ca mine, | Că'n iubita noastră țară n'ar fi rău să fie bine » (p. 150); il se plaint ensuite de la perte de la foi, de la désertion des églises par les fidèles; enfin du salaire trop maigre des prêtres : les protestations des auditeurs ennuyés le forcent à quitter la tribune.

(4) D'autres le surnommaient « popa dracu », « birdăhănosul Creangă » ; plus tard, dans les faubourgs, « răsopitul Creangă » ; cf. *Șez.*, I, c., pp. 180 et 193; G. Panu, *Amintiri de la Junimea*, p. 224.

(5) *L. c.*, p. 16.

(6) Pour ces mots d'esprit, voy., p. ex., *Ion Creangă*, IV, p. 4; *Șez.*, V, pp. 79-80.

(7) Voy. pp. 49-51.

III. — LES ANNEES D'EPREUVES (1868-1875) :

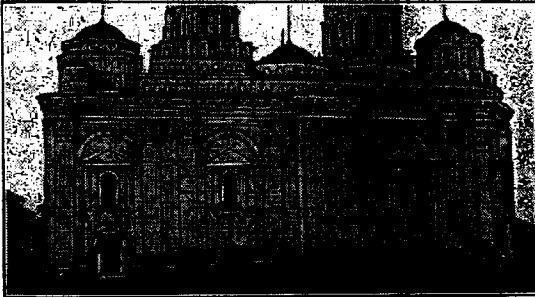
Le conflit de Creangă avec ses supérieurs ecclésiastiques. — Les deux destitutions. — Ecaterina Vartic. — Le divorce. — La réintégration de l'instituteur.

C'est en 1868 que Creangă entama avec ses supérieurs ecclésiastiques un conflit qui devait se terminer, trois ans plus tard, par la destitution (1).

A vrai dire, dès 1863, Creangă avait été remarqué pour être allé au théâtre (2), et il reçut certainement des observations à ce moment-là; mais c'est en 1868 que s'ouvrit nettement le conflit.

Tout d'abord, cette année-là, Creangă fut puni, puis grâcié, pour être allé de nouveau au théâtre, et pour avoir essayé de démontrer que les prêtres pouvaient très bien prendre cette liberté : pour légitimer sa conduite, il avait osé écrire, en effet, le 2 mars : « Je suis allé quelquefois au Théâtre national; je n'y ai rien vu de scandaleux ni de démoralisateur, mais, au contraire, la lutte contre tous les vices, et la protection de tout ce qui est juste en ce qui concerne le devoir de l'homme envers Dieu et la société » (3).

Un peu plus tard, au mois de mai, le *Courrier de Jassy* (n° 6) publia, sous le titre « *Le tir à la cible et la chasse aux*



L'EGLISE GOLIA, où Creanga était en exercice lorsqu'il entra en conflit avec ses supérieurs (1868).

oiseaux au milieu de la ville », un article injurieux à l'adresse de Creangă; le 6 mai, le métropolitain demanda à l'archiprêtre (« protoiereu ») C. Butzureanu d'ouvrir une enquête : l'archiprêtre apprit effectivement que Creangă, qui officiait alors à

Golia, avait tiré un coup de fusil dans la cour de l'église, où

(1) Sur toute cette affaire, voy. les documents publiés par M. D. Furtună : *Ion Creangă, Cuvinte și mărturie*, pp. 37-64 (*Biblioteca pentru Toți*, n° 960, București, 1914, réimprimé chez Alcalay, en 1925; nous citons d'après la deuxième édition).

(2) Le nom de Creangă figure dans un dossier du consistoire, de 1863, intitulé *Mergerea la teatru a preoșilor* (Furtună, l. c., p. 49). Creangă racontait lui-même : « Când eram diacon, m'am dus și eu odată la teatru, la *Cristof Colomb*. Metropolitul m'a oprit de la slujbă, și atunci m'am dus a doua oară. M'a oprit să mă duc la biserică, dar la teatru ba » (*Biografie* de Gr. Alexandresco).

(3) Document inédit, communiqué par M. D. Furtună. Sur la défense faite aux prêtres d'aller au théâtre, voy. D. Furtună, dans *Făt-Frumos*, II (1927), p. 140.

se trouvait son logement. Quoique cet acte méritât le retrait provisoire du permis d'officier, le métropolitain voulut bien pardonner cette première incartade, mais il nota sur le dossier qu'il convenait de surveiller de près le jeune diacre (1).

Il est probable que ces deux incidents firent réfléchir Creangă, car les années 1869-1870 paraissent s'écouler sans difficultés nouvelles; à cette époque, Ion est d'ailleurs fort absorbé par les rééditions de la *Nouvelle méthode* et par la préparation du *Maître des enfants* (2), qui paraîtra en 1871. Notons au passage que c'est en 1870 que Creangă fut nommé instituteur à l'école n° 2 de Sărârie, faubourg de Jassy.

Mais, en 1871, le conflit de Creangă avec ses chefs entra dans une phase nouvelle, bien plus aiguë que la première. Le 11 août, l'archimandrite Hieronim Butzureanu, supérieur du monastère Golia, fit connaître au métropolitain que Creangă s'était fait couper les cheveux « comme les civils » (3), et demanda si le diacre pouvait « officier en pareil état ». Le métropolitain soumit le cas au consistoire (« dicasteria spirituală »), et, le 27 août, la haute assemblée, considérant que Creangă avait été « absous à plusieurs reprises, et toujours pour des faits analogues, ce qui prouvait son indifférentisme », et que, « en se coupant les cheveux, il avait contrevenu tant à la parole des saints canons qu'à la règle de l'Église d'Orient », décida qu'il devait être frappé de la peine prévue par le synode de Sofia, la suspension. Le métropolitain approuva cette sentence, et le supérieur de Golia reçut l'ordre de suspendre Creangă et de le sommer de comparaître, le 11 septembre, devant le consistoire, pour fournir des explications.

Creangă, prétextant une indisposition, ne se présenta pas devant ses chefs à la date fixée; il ne vint pas davantage le 13 septembre, et le rapport du consistoire constate que le prévenu « demande encore un délai, sans indiquer de maladie » (4); en conséquence, on lui refusa un troisième ajournement.

Le consistoire, réuni de nouveau le 22 septembre, entendit la lecture d'un long rapport, qui rappelait : 1° Qu'en 1868, le prévenu avait été puni, puis absous, pour être allé au théâtre; 2° que, la même année, il avait été suspendu pour avoir tiré des coups de fusil « dans la cour de l'église et même sur l'église », et qu'il avait été de nouveau absous; 3° qu'il avait essayé de démontrer que les prêtres peuvent aller au théâtre; 4° qu'il ne vivait plus avec sa femme depuis plusieurs années, sans avoir prouvé qu'il avait le droit pour lui; 5° que, au lieu de s'amender après tant de pardons, il avait encore pris la liberté de se faire couper les cheveux.

Il décida, après délibération, de « mettre le prévenu en interdit pour toujours ».

(1) Furtună, *l. c.*, pp. 45 sqq.

(2) Voy. p. 50.

(3) Voy. D. Furtună, *l. c.*, pp. 45 sqq.; Gârleanu, *l. c.*, p. 317; voy., dans la *Biografie* de Gr. Alexandresco, le récit fantaisiste de ces événements.

(4) Furtună, *l. c.*, pp. 48-49.

Le métropolitain approuva ce jugement et en ordonna l'exécution au protopope de Jassy, qui adressa à Creangă la lettre suivante (1) :

ROMANIA
PROTO-IERIA URBEI IASSI
1871 OCTOMVRE II
N° 265

Onorabile Părinte,

Din motivul Înălții ordonanței n° 1651, subsemnatul Protoiereu are onoare a vă face cunoscut, că sunteți oprit de lucrarea diaconiei *pentru totdeauna până când veți da probare de îndreptare*; dând legale probe de îndreptare întru aceasta atunci veți fi ertat.

Primiți încredințarea osebitei mele considerațiunii.
p. proto-ieru : A. GAVRILESCU ICONOMU.

Comme l'on peut en juger par ce document, « l'interdit pour toujours » pouvait prendre fin, si Creangă donnait « des preuves d'amendement » ; nous reconnaissons bien volontiers



Photo Haberhauer.

LOGEMENT OCCUPÉ PAR CREANGA, jusqu'en 1871, dans l'enceinte du monastère Golia (l'église se trouve au milieu de cette même enceinte).

que la phrase de l'économiste Gavrilenco n'est pas un modèle de style et présente quelque confusion : c'est d'ailleurs pour ce motif qu'elle figurait dans le « dossier » de la *Junimea*, avec des sottises du même genre soigneusement recueillies par J. Negruzzi et ses amis ;

avons toutefois qu'elle était suffisamment claire, et que nous ne pourrions guère suivre Creangă, lorsqu'il prétendra, dans la lettre de protestation qu'il fera porter au consistoire le 10 octobre 1872 (2), que la phrase du protopope annonçait évidemment une « interdiction pour toujours » (3), et rien de plus.

Quoi qu'il en soit, après avoir reçu communication de l'arrêt du consistoire, le jeune diacre se défroqua, très vraisemblablement peu après le 11 octobre 1871.

(1) Cette lettre, parue dans le *Curierul român* (n° 112), a été conservée dans le *Dosar* de la *Junimea*, et reproduite par I. Negruzzi, dans ses *Amintiri din Junimea*, p. 159. C'est nous qui avons écrit, & dessein, le passage essentiel en italiques.

(2) Voy. pp. 23-24.

(3) Creangă ne cite que la première moitié de la phrase du protopope : « oprit de lucrarea diaconiei pentru totdeauna ».

Cet événement fit à Jassy un bruit considérable (1). Mais ce qu'il y a de plus grave, c'est que le métropolitain écrit, le 15 juin 1872, au ministre de l'instruction publique (2), pour lui faire connaître l'interdiction dont le diacre venait d'être frappé; c'est à la suite de cette communication que Creangă fut destitué de son poste d'instituteur.

Le 16 septembre, le protopope informa le métropolitain (3) que Creangă, après avoir été avisé qu'on lui donnait un an pour s'amender, bien loin d'avoir une conduite meilleure, « avait abandonné de lui-même les attributs et les vêtements de diacre, s'habillant en civil », et qu'il vivait du métier de « gérant d'un bureau de tabac » à la strada Primăriei.

A la suite de ce rapport, invité à comparaître, le 28 septembre, devant le consistoire, Creangă ne se présenta pas; de nouveau convoqué pour le 4 octobre, il ne vint pas davantage et fit porter, par son frère Zahei, au président du consistoire, une longue lettre dans laquelle il s'expliquait, se défendait et ne craignait pas d'attaquer les puissants de l'Eglise (4). Voici le résumé de cet important document :

Après avoir décliné la compétence du consistoire (comme il l'avait déjà fait, dit-il, dans sa « protestation » de l'année précédente), Creangă s'élève contre la « sentence arbitraire » qui fut rendue, « en son absence », le 22 septembre 1871, et contre la communication de sa destitution au ministère de l'instruction publique, « supplément d'injustice », dicté « seulement par un esprit de vengeance », qui lui a valu la perte de son poste d'instituteur.

S'il a été réduit à faire du commerce pour gagner son pain quotidien, il ne croit pas avoir mérité pour cela des poursuites : il estime, au contraire, que sa « conduite modeste après les injustices qu'il a subies du fait de ses supérieurs ecclésiastiques... sera approuvée par l'opinion publique éclairée. »

Pour ce qui est de l'abandon du costume sacerdotal, il croit pouvoir retourner contre ses accusateurs la pierre qu'on veut lui lancer : « Aussitôt, dit-il, que mes supérieurs m'ont interdit de porter ces signes caractéristiques, et cela à nouveau de façon arbitraire, je n'ai plus osé y toucher; par conséquent, ce n'est pas moi qui les ai abandonnés — comme vous l'avez laissé supposer — mais ce sont mes supérieurs qui me les ont ôtés. »

Si ses chefs « mettaient la main sur la conscience », ils seraient obligés de reconnaître que ce qui a attiré leur « haine », ce sont les qualités de Creangă : « esprit de modestie, indépendance, sincérité, honnêteté, franchise, courage de ses opinions, fermeté de caractère »; qualités dont il suffirait « d'adopter le contraire » pour se réhabiliter à leurs yeux.

La lettre se terminait par l'émouvante péroraison suivante : « Si, conduits par un esprit de haine et de vengeance, vous croyez

(1) Gh. Panu, *Amintiri de la Junimea*, I. c. : « Despopirea lui Cr. a produs un scandal enorm în Iași ».

(2) Furtună, I. c., p. 52. Voy., *infra*, p. 27, note 1, l'acte de destitution.

(3) Furtună, I. c., p. 53.

(4) *Ibid.*, pp. 54-58. Reproduite dans l'édition Marmeliuc, pp. 372-375.

qu'en blessant dans leur honneur et dans leur existence les hommes qui n'ont pour se protéger que leurs larmes et les prières qu'ils adressent au ciel, vous faites acte de moralité et vous apportez un hommage à Dieu, qu'il en soit suivant votre croyance. Pour ma part, je n'ai qu'à vous prier, si vous avez encore dorénavant quelque prétention sur ma personne, de bien vouloir me poursuivre devant les tribunaux civils. »

Quelques jours plus tard, le 10 octobre (un an exactement après que l'on eut fait connaître à Creangă qu'il était interdit), le consistoire se réunit de nouveau : il constata que l'« année de correction » accordée au diacre insoumis avait été sans résultat, prit acte des « injures » contenues dans la dernière lettre du prévenu et décida, en conséquence, « de l'exclure tout à fait des catalogues des membres du clergé » (1). Le 5 novembre, le synode canonique de Moldavie approuva la sentence du consistoire.

Creangă se défroqua donc dans les derniers mois de 1871. Cette résolution extrême a donné lieu à des interprétations très diverses (2). Les uns ont voulu voir en Creangă un mécréant, un athée (3); les autres, au contraire, ont loué les mérites, l'« âme » du diacre « incompris de ses supérieurs » (4). Ces deux opinions nous paraissent également forcées.

En effet, par la conscience avec laquelle il s'acquittait de son office de diacre et par les idées qu'il professait (5), Creangă fournit la preuve qu'il était, au fond, un bon chrétien (6). En revanche, il était de son devoir, après qu'il eut reçu de multiples observations pour ses incartades, de se conformer à la règle commune; manquer à cette règle constituait indiscutablement une faute, qui l'exposait à de justes sanctions.

Il faut rechercher ailleurs, croyons-nous, les origines et les causes de développement du conflit : dans l'amour de la vie et de l'indépendance, qui animaient depuis toujours le jeune paysan de Humulești (7).

(1) Furtună, *l. c.*, p. 59.

(2) Voy. *Arhiva*, XIII, p. 317; Leca Morariu, *l. c.*, p. 13; Furtună *l. c.*, p. 63.

(3) *Biografie* de Gr. Alexandresco. Creangă faisait partie, à la *Junimea*, du groupe des *Români*, hostiles aux théories d'esthétique et de métaphysique développées par Maioresco, Pogor et Conta; il n'est pas certain, malgré les plaisanteries un peu lourdes qu'il prodiguait parfois au clergé, qu'il soit devenu athée vers la fin de sa vie.

(4) Ion Savin, dans *Calendarul Revistei Ion Creangă pe 1914 : Creangă ca preot*, pp. 53-58.

(5) Voy., p. ex., l'article *Misiunea preotului la sate*, pp. 58-59.

(6) Voy. également, ci-dessus, la lettre au consistoire.

(7) M. Savin (*l. c.*) note avec raison que Creangă, séparé de bonne heure de sa femme, ne pouvait être ordonné pope; condamné à rester diacre, il ne pouvait réaliser les rêves qu'il avait faits sur « la mission du prêtre » (voy. note 5) : de là son découragement. Mais Creangă, même devenu pope, aurait eu, croyons-nous, les mêmes conflits avec ses chefs, en raison de son caractère.

La première occasion de conflit, la fréquentation du théâtre, était en soi assez peu grave; Creangă commit néanmoins une faute en passant outre à la défense de ses supérieurs, et, surtout, en essayant de démontrer que la fréquentation des spectacles était légitime et même utile : ce plaidoyer en faveur de la liberté des prêtres irrita les autorités ecclésiastiques, auxquelles les manières et le langage libres du jeune diacre déplaisaient (1). C'est encore au nom de la liberté individuelle que Creangă se permit, plus tard, de tirer des coups de fusil dans la cour de son église, et, ce qui est plus grave, de violer la règle qui exigeait alors des prêtres orthodoxes le port des cheveux longs. En somme, depuis quelques années, le jeune diacre ne faisait rien moins que de se jouer des remontrances répétées du clergé, et couronnait à présent ses incartades par une sorte de provocation. Nous sommes obligés de reconnaître qu'avant d'en arriver à de sévères sanctions, qui laissaient d'ailleurs la porte ouverte à un pardon ultérieur, les autorités ecclésiastiques firent preuve d'une très grande patience. Or, Creangă s'entêta dans ses désirs d'indépendance et, avec une obstination qui rappelle singulièrement celle de Ion Roată (2), il ne vit dans le respect pur et simple des règles que l'on voulait exiger de lui, qu'un désir de haine et de basse vengeance.

C'est donc bien l'amour de l'indépendance qui compromit, dès le début, la situation de Creangă; les longues discussions entamées avec le consistoire durent, de bonne heure, lui faire regretter d'avoir pris la robe; aigri contre ses supérieurs, il sentit qu'il s'était décidément fourvoyé. Constantin ne nous rapporte-t-il pas, d'ailleurs, le propre témoignage de son père, quand il écrit, après avoir quitté l'armée : « Mon père n'était pas fait pour être pope, et s'est défroqué, ni moi pour être soldat, et j'ai quitté l'armée. Ion Creangă a jeté sa soutane et son « potcap » (3), et s'est fait marchand de tabac; on ne saurait trouver plus grande ressemblance; on peut bien dire que je suis le fils de mon père » (4).

Aussi, lorsqu'il fut destitué provisoirement, avec un délai d'un an pour s'amender, Creangă ne se soucia nullement d'obtenir un pardon qu'il se sentait incapable de mériter longtemps, et jeta aux orties une soutane qui lui paraissait depuis longtemps trop lourde.

(1) Panu, *l. c.*, p. 140, et Leca Morariu, *l. c.*, p. 15; voy. aussi, dans *Familia* (1890, p. 105), le récit d'une farce que Creangă aurait jouée au métropolitain Calinic.

(2) Voy. p. 186.

(3) Coiffure en forme de cylindre, que portaient autrefois les prêtres roumains.

(4) C. I. Creangă, *Lupta pentru existență*, București, 1896, p. 41; cf. *Domnița Maria și copilul din casă*, p. 16 : « ... mie unul mi-a plăcut libertatea, mi-a plăcut să trăesc din munca și seul meu propriu, când mai bine, când mai rău, dar slobod și cât mai stăpân pe actele și faptele mele. Încă o meteahnă a Românului ».

Nous ne saurions blâmer Creangă d'avoir eu le courage de prendre cette décision radicale. Eût-il mieux valu qu'il continuât à exercer à contre-cœur un sacerdoce qui n'était pas fait pour lui ? Il préféra, avec raison, le sacerdoce de l'enseignement, auquel il semble avoir été prédestiné. Désormais, il retrouva sa liberté et son indépendance; il put se lier avec tous ceux vers lesquels l'entraînait son affection, et rédiger et publier ses *Contes* et ses *Souvenirs*. Aurait-il écrit ses chefs-d'œuvre, s'il était resté diacre ? Il est permis d'en douter.

Il convient de jeter à présent un coup d'œil rétrospectif.

Lorsque, après le 11 octobre 1871 (1), Creangă se défroqua (2), il habitait à Golia; il avait avec lui son fils Constantin, dont prenait soin une gouvernante, M^{me} Braun, qui donnait aussi à l'enfant des leçons d'allemand (3). Selon toute vraisemblance, il quitta immédiatement l'église, et nous croyons qu'il se fixa à ce moment-là dans sa « bojdeucă » (masure) de la strada Țicăul-de-sus, n° 4 (4).

Pour l'instant, il avait encore son poste d'instituteur, qui lui permettait de vivre et de faire élever son fils; mais, quinze jours après avoir reçu communication de la décision du consistoire, le ministre de l'Instruction publique, le général Christian Tell, considérant, après avis du Conseil permanent d'Instruction, que Creangă, « n'étant plus prêtre, ne pouvait plus figurer dans le corps didactique, car la perte d'une telle dignité sacerdotale entraîne aussi la perte de la dignité et du caractère de membre de ce corps », suspendit de ses fonctions.

(1) Voy. p. 22.

(2) Maintes légendes ont circulé sur les circonstances dans lesquelles Creangă se défroqua. M. Gârleanu (*Arhiva, l. c.*, pp. 317-319) rapporte que, durant l'été de 1871, Creangă fut dénoncé au métropolitain par les prêtres de Jassy, pour avoir porté, au lieu d'un « potcap », un grand chapeau, pareil à celui des prêtres de Bucovine (sur le peu de gravité qu'aurait eu ce fait, voy. *Sperantia, l. c.*, p. 7); c'est aussi ce que dit I. Negruzzi (*Amintiri din Junimea*, pp. 210-211). Sommé de comparaître devant le Consistoire, Creangă ne se serait pas présenté et aurait été frappé, à ce moment-là, de la suspension provisoire : c'est alors qu'il se serait fait couper les cheveux et aurait pris des vêtements civils (mais la suspension est, nous l'avons vu, postérieure à la coupe des cheveux); cf. la *Biografie* de Gr. Alexandresco, et Precup, p. 23. M. Gorovei (*Șez.*, 1899, p. 195; reproduit dans *Flacăra, l. c.*, p. 61) raconte également (d'après le témoignage d'un pope de Stroești) que Creangă aurait coupé ses « tresses », après qu'il fut défroqué, pour offrir ses cheveux à la femme d'un diacre, chez lequel il logea à Roman; cf. encore *Revista nouă*, II, p. 476, et *Flacăra, l. c.*, p. 57.

(3) D'après le témoignage du commandant Ienăchescu (fils du pope, ami et collaborateur de Creangă), qui était le compagnon d'enfance de Constantin, avec lequel il jouait à Golia, en 1870. (Renseignement fourni par M. T. Kirileanu).

(4) Dans une lettre à Maioresco, du 19 septembre 1887 (lettre trouvée dans les papiers du conteur et publiée en partie dans la *Biografie* de Gr. Alexandresco), Creangă dit qu'il habite sa « bojdeucă » « depuis dix-huit ans environ »; ce chiffre approximatif correspond assez bien aux années 1871-1887; nous avons vu, ci-dessus, que Creangă habitait encore Golia en 1870.

d'instituteur le diacre défroqué, par un décret en date du 1^{er} juillet (1).

C'est en vain que Creangă demanda au ministre un nouveau poste (2); privé de moyens d'existence, montrant une belle énergie après les deux coups pénibles qui venaient de le frapper, il se mit à faire du commerce, et prit à ferme un débit de tabac dans la strada Primăriei, non loin de la métropole (3). Nous savons, d'autre part, mais sans pouvoir donner de dates précises, qu'il fut professeur à une école libre, le Liceu Nou (4).

Cette même année 1872, il fit entrer son fils, qui n'avait pas encore douze ans, à l'école militaire de Jassy (5), voyant

(1) Ce décret parut dans le *Monitorul oficiale*, n° 155, du 14/26 juillet 1872; voici le texte de ce document inédit, que nous devons à l'obligeance de M. C. Moisil, directeur général des « Arhivele Statului », à Bucarest : « Din adresa Prea Sănșitului mitropolit al Moldovei și Sucëvei, n° 1.182, Iuându-se cunoscință că diaconul Ion Creangă, institutorele clasei I de la scôla sucursală n° 1 de băeți din Iași, pentru fapțele sële necorigibili și incompatibili cu caracterul seu de cleric, a fost judecat de autoritatea bisericăscă respectivă și esus în urmă dintre clericii altarului, ministerul, audind pe consiliul permaninte al instrucțiunii și considerând că numitul diacon este esclus din cler și prin urmare, ne mai fiind preot, nu pôte ca perdënd a sea demnitate de preot să mai figureze în corpul didactic, din cauză că lipsa de uă asemenea demnitate sacerdotale, în respectul moral și social, atrage după sine și perderea demnității și caracterului seu de membru al acelui corp; pentru aceste motive l-a destituit, cu începere de la 1 Iuliu, din postul de institutor ».

(2) I. Negruzzi, dans *Convorbiri literare*, XXIII, p. 981, et *Amintiri din Junimea*, p. 211.

(3) Il s'y installa avant le 16 septembre (voy. p. 23, la lettre du protopope au métropolit); lorsqu'il obtint un nouveau poste, c'est son frère Zahai qui géra le magasin, qui resta d'ailleurs sous le nom de « Ion Creangă ». Il n'est pas surprenant que, dans sa demande de divorce (voy. p. 29), Creangă se dise domicilié « strada Băncei », tandis que le rapport du consistoire parle de la « strada Primăriei »; les deux voies étaient adjacentes et le débit se trouvait, sans doute, à l'angle des deux rues; voy. le plan annexé aux *Noțiuni elementare de geografie județului Iași*, de C. Tincu, Iași, 1899.

(4) Gr. Alexandresco, *Biografie*; Gârleanu, l. c., p. 319. Sur ce *Liceu Nou*, voy. une lettre de A. Gorovei, dans *Glasul Bucovinei*, VIII, n° 1876.

(5) Constantin dit lui-même qu'il entra à l'école militaire sans vocation (*Lupta pentru existență*, p. 40), « qu'il y fut mis » par son père. Durant les vacances de juillet 1877, il alla, dit-il, à la guerre, bien qu'il n'eût pas encore dix-sept ans. Il passa ensuite à l'école militaire de Bucarest, d'où il sortit, en 1879, avec le grade de sous-lieutenant. En 1883, il alla suivre à Vienne les cours de l'Ecole supérieure du génie, et fit en même temps de l'espionnage pour le compte de la Roumanie (*Viața Românească*, XIII, p. 362); il étudia, de 1885 (*Lupta pentru Existență*, l. c.) à 1888, à l'Ecole de guerre de Bruxelles. A la mort de son père, en 1889, il était capitaine du génie à Brăila et déjà marié avec la fille d'un négociant de cette ville, Neculai Petru. Peu après, sans avoir quitté l'armée, il se mit à fabriquer des cahiers de papier à cigarettes portant, sur la couverture, le portrait d'un écrivain

sans doute de grandes difficultés, au milieu de sa gêne, à subvenir à tous les besoins de l'enfant.

C'est peut-être à la fin de 1871, au moment où il se fixa dans sa « mesure », ou, plus vraisemblablement, en 1872 (1), après la perte de son poste d'instituteur, quand il devint marchand de tabac, que Creangă prit à son service cette Ecaterina Vartic qui devait jouer dans sa vie un rôle d'une certaine importance (2).

Nous ne savons rien des origines d'Ecaterina Vartic, sinon qu'elle était Roumaine et de basse condition (3). Quand elle vint chez Creangă, elle était encore jeune (4); elle avait un

célèbre de la Roumanie, et contenant, à l'intérieur, avant le papier à fumer, sur huit feuilles de papier ordinaire, des extraits de l'œuvre de l'auteur dont le portrait figurait en première page. Cette entreprise échoua, et Constantin contracta, sur l'avoir de sa femme, une dette de 160.000 lei, à laquelle il put faire face grâce à l'aide de son beau-père. Après ce « désastre », en 1892, il démissionna de l'armée et continua la vente du papier à cigarettes « Creangă », en renonçant toutefois aux portraits et aux extraits littéraires; en 1900, lors de l'établissement du monopole du papier à cigarettes, il demanda, mais en vain, des dommages-intérêts à l'Etat. Il lança ensuite différents produits (les « cozonaci moldovenesti » et le thé « Pax »); fut entrepreneur, à Constantza, « de jardins d'été et de casinos ». Avant 1914 (*Flacăra*, l. c. p. 57), il reprit du service comme commandant, puis participa à la Grande guerre, comme lieutenant-colonel, et fut président de la Cour martiale de Botoșani. Il mourut d'une maladie de cœur, dans un hôpital de Jassy, le 1^{er} avril 1918 (communiqué par M. Th. Kirileanu), à l'âge de cinquante-huit ans. Voy. les ouvrages cités, p. 13, note 5, et notre arbre généalogique, note 2.

(1) Si Creangă avait eu cette jeune femme à son service à Golia, le rapport du Consistoire de septembre 1871 aurait insisté sur ce fait à l'argument quatrième; s'il l'avait prise chez lui à la fin de 1871, le rapport du 16 septembre 1872 l'aurait sans doute mentionné (voy. pp. 22 et 23). C. Grigoriu (*Ion Creangă*, II, p. 320) dit qu'il a connu « Duda Tincă, menagera lui Creangă », quand il s'occupait, avec ses collègues, de la composition ou de la revision des leçons de l'abécédaire, le travail en commun ayant lieu soit chez Răceanu, soit chez Creangă; or, l'abécédaire fut commencé en 1867; mais il est certainement question ici, non pas de la première édition, mais d'une édition ultérieure, par ex. de la sixième, qui est de 1872.

(2) M. O. Minar (*Cum a iubit Eminescu*, p. 50) l'appelle « Ecaterina Creangă Deliu » : nous rappelons qu'aucun lien officiel ne l'unit jamais à Creangă. Elle était fille « d'Andrei et de Rucsandra Vartic »; après la mort de Creangă, elle vécut avec un certain C. Deliu, dont elle devint sans doute la femme, puisqu'elle est portée, dans son acte de décès, sous le nom d'« Ecaterina Deliu ». Elle mourut, le 3 septembre 1912, dans la « mesure » de la strada Ticău (Voy. l'acte de décès dans le vol. 8 du registre 1471/1912 de l'état civil de la mairie de Jassy. — Communiqué par M. T. Ichim).

(3) M. T. Kirileanu m'écrit : « Impresia ce mi-a rămas cste că eră o femea de mahală, inteligentă, dar cu foarte puțină învățătură ».

(4) Elle avait « trente-cinq ans environ », au moment où Gruber et ses amis allaient souvent chez Creangă, soit aux alentours de 1888; elle était donc d'une quinzaine d'années plus jeune que notre conteur (*Șez.*, V, pp. 181-182).

physique agréable et parlait intelligemment (1). Ses rapports avec Creangă furent être, de bonne heure, assez intimes (2); en tout cas, elle fut bientôt considérée non plus comme une servante ou une gouvernante, mais comme un membre de la famille, non seulement par tous les amis de la maison, dont elle avait su gagner la sympathie par sa bonne grâce et ses excellents plats, mais encore par le fils, le frère et la sœur de Creangă (3).

Si l'on en croit Gr. Alexandresco (4), Tinca aurait été, plus tard, pour le conteur « un puissant auxiliaire » : nous étudierons plus loin quel a pu être son rôle exact (5). Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle fut pour Creangă une excellente compagne : elle le soigna avec dévouement durant ses longues années de maladie, et resta auprès de lui jusqu'à son dernier jour.

Lorsqu'il fut redevenu simple particulier, Creangă songea à divorcer d'avec sa femme, dont il vivait séparé depuis plusieurs années : le 25 février 1873, il écrivit au premier président du tribunal de Jassy (6), pour introduire une instance en divorce contre son épouse, alors domiciliée « strada Palatului, n° 102 » ; il invoquait les motifs suivants : « abandon du domicile conjugal depuis six ans et autres insultes tout aussi graves », qu'il se faisait fort de prouver par des témoins.

Le 19 juin, trois ecclésiastiques déposèrent que, plusieurs années auparavant, ils avaient essayé, à la demande de Creangă, de réconcilier les deux époux : Ileana leur déclara

(1) Gr. Alexandresco (*Œz.*, V, pp. 181-182) dit qu'elle était « intelligente et sensée ». Ienăchescu, qui a bien connu Tinca, avec laquelle il aimait « raconter des blagues » (*Ion Creangă*, II, p. 320), parle d'elle dans les termes suivants : « ... o oarecare Tincă Vartic, ce eră de o deșteptăciune foarte cu mult superioară lui Creangă » (*Œz.*, VII, pp. 130-133; cf. p. 147).

(2) Nous possédons plusieurs lettres que Creangă lui adressa en 1884 (*Furtună*, I. c., pp. 81, 84, 85) : le conteur l'appelle simplement « Tincă » et s'entretient cordialement avec elle; il termine, par exemple, sa lettre par : « al vostru sincer prieten » ; elle-même l'appelait familièrement par le diminutif de son prénom : « Ionică » (*Voy. Flacăra*, I. c., p. 59).

(3) M. Mușnețanu, ami de Creangă, écrivant à ce dernier à Slănic, lui parle de « Duda Tincă » ; la sœur de Creangă, Ecaterina, n'oublie pas non plus, dans ses lettres, « Tăta Tincă » (*Furtună*, pp. 33-36) ; lorsque Zahei écrivit à son frère pour lui demander d'intervenir en faveur de son fils Hristea, il dit : « Te rog pe Dta și pe Duda Tincă, faceți toate chipurile și mai scrieți... » ; enfin, Constantin, en juin 1881, engage son père malade à aller aux bains à Odessa, afin que, « Doamna Tinca » ait l'occasion de voir la mer (*Furtună*, p. 80) ; plus tard, Constantin appellera Tinca « prietena lui I. Creangă » et « tovărășă lui I. Creangă » (*Memoriu*, I. c.).

(4) *Œz.*, V, pp. 181-182.

(5) *Voy.* p. 147 et note 3.

(6) Ce document, dont nous donnons le fac-similé à la p. 208, est conservé aux Archives de l'Etat, à Jassy : dossier n° 7253, f° 1. Il nous a été communiqué par M. l'archiviste T. Ichim.

alors, sans donner une raison quelconque de sa conduite, qu'elle se refusait absolument à vivre plus longtemps avec son mari; deux des témoins affirmaient aussi qu'Ileana avait refusé, en 1867, d'accompagner son mari à Neamtzu, qu'elle avait profité de l'absence de Creangă pour se rendre coupable d'adultère, et qu'au reste elle avait reconnu sa culpabilité; les témoins firent connaître enfin que l'épouse infidèle avait abandonné depuis plusieurs années le domicile conjugal (1).

Le 5 septembre 1873, le tribunal prononça le divorce aux torts de l'épouse, et Constantin fut confié à son père (2).

Débitant de tabac depuis 1872, Creangă devait, heureusement pour la littérature roumaine, quitter bientôt ce commerce, qui, sans aucun doute, ne l'aurait guère poussé à écrire ses *Contes* et ses *Souvenirs* : en 1874, Titu Maioresco devint, à trente-quatre ans, ministre de l'Instruction publique et, par un décret du 27 mai (3), réintégra dans ses fonctions son ancien élève, dont il avait gardé un excellent souvenir; il le fit nommer, « à titre provisoire » (4), « instituteur de 1^{re} et 2^e classes » à l'école primaire n° 2 de Păcurariu; Creangă conserva tant qu'il resta en exercice ce poste situé dans un village à plus de deux kilomètres de son domicile.

Cette réintégration causa certainement à Creangă une profonde joie, non pas seulement parce qu'elle le mettait dorénavant à l'abri du besoin, mais aussi parce qu'elle lui permettait de reprendre une profession à laquelle il était très attaché : Creangă fut, en effet, en même temps qu'un excellent pédagogue (5), le plus dévoué et le plus paternel des maîtres (6).

Quand il était satisfait de l'application ou des bonnes réponses d'un enfant, il l'embrassait ou lui donnait une pièce de monnaie (7); lorsqu'il voyait les élèves fatigués ou distraits, il leur racontait, pour les délasser, quelque histoire

(1) Procès-verbal n° 1188, du 19 juin 1873, conservé aux Archives de l'Etat, à Jassy; cf. p. 29, note 6.

(2) Nous ignorons en quelle année mourut Ileana; c'est, en tout cas, avant 1883, car cette année-là, un élève lui rappelant le souvenir de sa femme, Creangă dit avec beaucoup d'émotion : « Hei! Cucoana mea o fi amă un pumn de țărână » (*Ion Creangă*, II, pp. 334-335).

(3) Creangă resta donc sans poste près de deux ans (voy. p. 26).

(4) Voy. une demande de titularisation du 8 janvier 1875 (*Ion Creangă*, IV, p. 41).

(5) Par exemple, pour graver l'alphabet dans l'esprit des enfants, il usait de procédés mnémotechniques très judicieux (*Șez.*, 1899, p. 189); parmi les maîtres de Jassy, il fut l'un des premiers à utiliser des tableaux muraux représentant des animaux, des machines, etc. (*Familia*, 1890, p. 104); voy. encore *Almanahul Invățătorilor*, 1902, p. 85. Aussi jouit-il bientôt, en tant qu'instituteur, d'une réputation considérable : on lui amenait des élèves de quartiers assez éloignés.

(6) *Familia*, I. c.

(7) *Șez.*, I. c., pp. 189 et 196; voy. aussi Sperantia, I. c., pp. 17-20.

amusante (1); durant les belles journées de printemps ou d'été, le jeudi, il les emmenait à la campagne : après avoir joué quelques instants avec eux, il s'asseyait sur l'herbe, et les regardait en souriant (2). Même les normaliens, qui faisaient leur stage pédagogique dans la classe de Creangă, s'attachaient rapidement à cet homme cordial qui, dans sa modestie, sollicitait leurs critiques, et, bien souvent, ils oubliaient l'heure du déjeuner, pour le raccompagner jusqu'à sa « masure », tandis qu'il riait et plaisantait bruyamment avec eux (3).

Il est vrai que l'instituteur était parfois, en classe, nerveux et irascible (4), et, ces jours-là, il donnait implacablement des coups de baguette sur la paume des mains de ceux qui n'avaient pas fait leur devoir ou ne savaient pas bien leur leçon (5); puis, au milieu des visages terrifiés, il sortait de la salle sans mot dire. Mais M. Furtună (6) fait observer, avec raison, que Creangă était un « éducateur suivant les idées pédagogiques du paysan roumain » : très bon et très ferme à la fois. Effectivement, lorsque ces tempêtes, d'ailleurs fort rares, étaient passées, les élèves reprenaient bientôt confiance en leur maître et lui conservaient leur affection; la preuve en est que, aujourd'hui encore, ceux qui ont eu Creangă pour instituteur parlent de lui avec admiration et respect, souvent même avec émotion (7).

IV. — L'ACTIVITE LITTERAIRE (1875-1882)

Creangă dans son faubourg. — Les relations d'amitié avec le poète Mihail Eminesco. — L'entrée à la société littéraire Junimea. — Les Contes et les Souvenirs.

Lorsque Creangă redevint instituteur, en 1874, il avait déjà trente-sept ans.

Avec l'âge, il avait pris peu à peu de l'embonpoint, ses

(1) *Şez.*, I. c., pp. 205-208.

(2) *Ibid.* et *Ion Creangă*, VII, p. 294.

(3) *Şez.*, I. c., p. 189; *Ion Creangă*, VII, pp. 295-296, et XII, p. 100.

(4) Creangă fut, de même, assez sévère pour son fils, qui lui demande souvent, dans ses lettres (*Furtună*, I. c., pp. 55-13), de montrer moins de rudesse. Voici ce que dit ailleurs Constantin : « Nu l'aşi cunoscut pe Tată; eră el cum eră cu alţii, dar cu de-ai lui, cu de-ai casei şi dealde mine mai ales, pleosc! una peste gură! » (*Domnişa Maria şi copilul din casă*, pp. 14 et 16).

(5) *Şez.*, I. c., pp. 206-208; *Familia*, I. c., p. 104.

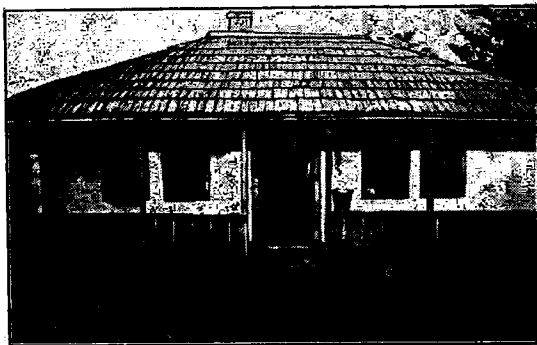
(6) *L. c.*, pp. 10-12.

(7) Constantin rend également hommage à la bonté de son père, auquel il doit, dit-il « un bon cœur » (*Ibid.*, p. 16; *cf.*, p. 13), et il écrit de Vienne (*I. c.*, p. 80) : *Dacă te ascultam, părintele meu..., care din ce în ce îmi devii mai scump* ».

traits s'étaient épaissis, sa face était congestionnée (1); mais il avait gardé son air souriant et aimable.

Vêtu d'habits mal coupés, trop larges pour sa taille, et coiffé d'un grand chapeau de feutre enfoncé sur la nuque, portant, durant l'hiver, le vaste manteau de laine rude (2), le bonnet de fourrure grise et les bottes à longues tiges des paysans moldaves, l'instituteur traversait quatre fois par jour, d'un pas pesant, en s'appuyant sur une grosse canne noueuse, les quartiers boueux qui séparaient son domicile de l'école de Păcurariu.

Dans une ruelle d'un modeste faubourg de Jassy, au numéro 4 de la strada Țicăul-de-sus, au fond d'un jardinet



LA « MASURE » DE LA RUE ȚICĂUL-DE-SUS, A JASSY (état actuel). — La maisonnette, aujourd'hui restaurée, appartient à l'université.

où poussaient quelques pieds de romarin et de basilic, et où coulait une source dont il avait l'habitude d'offrir l'eau à ses visiteurs, il habitait, depuis 1871, une petite maison paysanne, sa « mesure », comme il disait : deux pièces de dimensions médiocres, l'une planchéiée, l'autre au sol recou-

vert de terre battue, séparées par un couloir.

Creangă avait gardé, en effet, à peu de chose près, en dépit du séminaire et de l'école normale, l'extérieur et le genre de vie des agriculteurs de son village natal. Il avait conservé aussi leur mentalité (3). Pendant toute sa vie, il

(1) Voy. Gr. Alexandresco, *Biografie*; Sperantia, I. c., *passim*; *Familia*, 1890, p. 104; *Ion Creangă*, II, p. 323; VII, p. 293; *Șez.*, V, pp. 179-180, 192-208; *Viața românească*, XIII, p. 358; I. Negruzzi, *Amintiri din J.*, p. 209.

(2) Dans une carte postale du 30 août 1883, il demande à sa sœur Elena de lui procurer du « suman de noaten » (étouffe grossière de laine d'agneau), pour faire un manteau (Furtună, I. c., p. 25).

(3) Dès 1888, du vivant du conteur, E. Gruber (*Stil și Gândire*, p. 118; repris dans le discours prononcé sur la tombe de Creangă : voy. *Lupta* du 10 janvier 1890) disait avec raison que, par « sa délicate intelligence, sa présence d'esprit, son humour, sa fine ironie, ses sarcasmes mordants et, surtout, par son caractère sentimental et enthousiaste, qui avait toujours à sa disposition un fond inépuisable de sage philosophie populaire », et, inversement, par sa « verbosité », Creangă était « une vaste synthèse ethnique du peuple roumain »; et, plus récemment, M. N. Iorga écrivait : « Creangă est le résumé de la manière d'être du paysan roumain de Moldavie, et spécialement de celui de la deuxième moitié du XIX^e siècle » (*Convorbiri*, XXIX, p. 253).

ACTE DE MARIAGE

DE

ION CREANGA

(23 août 1859)

(Voy. p. 13)

№	Дата	Дата	Адрес на адресанта, етажа	Адрес на получателя	Адрес на получателя	Адрес на получателя
№	№	№	№	№	№	№
№	№	№	№	№	№	№
125	1909	1909	Това е писмо...	Това е писмо...	Това е писмо...	Това е писмо...
126	1909	1909	Това е писмо...	Това е писмо...	Това е писмо...	Това е писмо...
127	1909	1909	Това е писмо...	Това е писмо...	Това е писмо...	Това е писмо...
128	1909	1909	Това е писмо...	Това е писмо...	Това е писмо...	Това е писмо...
129	1909	1909	Това е писмо...	Това е писмо...	Това е писмо...	Това е писмо...

Това е писмо...



Това е писмо...

TRANSCRIPTION

(Acte n° 125 du registre d'état civil n° 14 de l'église Patruzezi-de-Sfinți, registre actuellement déposé aux « Arhivele Statului », à Jassy; transcription communiquée par M. l'archiviste Traian Ichim.)

REGISTRU PENTRU CĂSĂTORIȚI... PE ANUL.. 1859.. ORAȘUL EȘII

N° 125.

Data cununiei : luna august, ziua 23.

N° peciului : 231.

Numele și pronumele, starea sau meseria Mirelui : Ioan Kriangă, holtei cleric din siminarie, ficioru răposatului Ștefan Griangă.

Vrâsta mirelui, de câți ani : 23 ani.

Locul locuinței mirelui : In orașul Eșii.

Numele și pronumele Miresei, starea sau meseria părinților ei : Eleana, fată mare, fiica lui Ioan Grigoriu Iconomu.

Vrâsta ei : de 15 ani.

Locul locuinței Miresei : In oraș Eșii.

A câta cununie : Intâia cununie.

Numele și pronumele Nunului și a Nunei, locul și locuința lor : Ștefan Botez și soția sa Zoița, în orașul Eșii.

Iscăliturile preotului, a însoțirilor, a părinților și a nunilor : Constantin Agapie Sechilar, Ioan Kriangă și Eleana soția sa, Ștefan Kriangă și Ioan Grigoriu Iconomu, Ștefan Botez și Zoița soția sa.

Au bas des cases réservées à l'acte de mariage de Creangă, a été ajoutée, à l'encre bleue, la mention suivante :

PROCES-VERBAL

Anul 1873, luna Dechemvrie, ziua 10. Noi, Dimitrie Miller, ajutor d.lui Primar și oficier stat-Civil a Comunei Iași Desp. III, conform sentinței Trib. Iași s. II n° 983 relativă la divorciul D.lui Ioan Creangă de Ana Elena născută Grigoriu, după ce s'au înscris în registrul jurnal de căsătorie la n° 93 a. c., s'a dresat și mențiunea prezentă cf. art. 35 c. c., spre a se cunoaște această căsătorie desfăcută de oficierul civil. — D. Miller.

témoigna aux humbles la plus grande sympathie : dans le faubourg populeux de Țicău, où sa silhouette devint bientôt familière, il saluait aimablement tous ses voisins, même les plus modestes (1); il s'attardait volontiers à causer avec les petits commerçants, avec les paysans qui venaient au marché, avec les enfants. Cordial et serviable, il prêtait son concours bénévole à plusieurs œuvres philanthropiques (2), et, maintes fois, il donna son appui à des gens misérables (3). Nationaliste fanatique, il était l'ennemi déclaré des Juifs et, plus généralement, de tout ce qui était étranger. Dans une ville où tous les gens cultivés étaient polyglottes, il dédaigna d'apprendre une autre langue que celle de ses pères; en classe, il prêcha toujours l'amour de la pure langue roumaine et le patriotisme. Enfin, très attaché aux coutumes ancestrales, il fut, sa vie durant, hostile à toutes les innovations.

Creangă était fort occupé par ses fonctions d'instituteur, qui l'obligeaient à se rendre, matin et soir, au village de Păcurariu, à deux kilomètres de la strada Țicău.

Lorsqu'il était libre, il aimait assez rester à sa « masure », pour travailler à ses ouvrages didactiques; il recevait également, de temps à autre, quelques amis. Mais, souvent aussi, il descendait en ville : tantôt il allait retrouver, chez C. Grigoriu ou à l'auberge de la « Bolta rece », ses collègues et collaborateurs G. Ienăchesco, N. Climesco, V. Răceanu et A. Simionesco, ou passait quelques instants chez son frère Zahei (4); tantôt il se rendait à des réunions politiques, ou au théâtre, qu'il continuait à fréquenter assidûment; les jours de fête, il ne manquait jamais d'assister aux parades et aux revues.

En somme, Creangă menait l'existence laborieuse et obscure d'un modeste instituteur des faubourgs, et il serait mort sans gloire, s'il n'avait eu la bonne fortune, en 1875, de faire la connaissance du poète Mihail Eminesco. C'est ce dernier, en effet, qui l'introduisit à la société littéraire *Junimea* et lui permit de faire, un peu avant la quarantaine, un brillant début dans les lettres, en publiant dans la revue de la société, les *Convorbiri literare* (« Les Entretiens littéraires »), son premier conte : *La Belle-Mère aux trois brus*.

(1) *Biografie* de Gr. Alexandresco, et *Ion Creangă*, II, p. 335; cf. A. Gorovei, *l. c.*, p. 359.

(2) *Șez.*, *l. c.*, p. 180; *Flacăra*, *l. c.*, p. 55.

(3) Il intercédait, notamment, auprès de Maioresco, afin d'obtenir un secours pour la famille du diacre Vasile Vasilescu, qui était cloué par la maladie sur un lit d'hôpital; il intervint également auprès de la municipalité, en faveur du montreur de marionnettes Ioan Hangan, dont le maire avait interdit les représentations traditionnelles de la Noël et du Carnaval.

(4) Voy. arbre généalogique, note 2, et p. 27, note 3.

En 1874, Eminesco rentra d'Allemagne, où il faisait ses études de philosophie; n'ayant pas rapporté le diplôme de docteur que Maioresco l'avait engagé à préparer, il ne put être nommé professeur à l'université de Jassy (1); mais il obtint, le 1^{er} septembre, le poste de directeur de la Bibliothèque de la ville; le 1^{er} juillet 1875, il fut nommé inspecteur d'académie (revizor școlar), et devint ainsi le chef de Creangă.

Nous ignorons à quelle date précise Creangă et Eminesco se rencontrèrent pour la première fois; en tout cas, le 10 août 1875, quelques semaines à peine après sa nomination, Eminesco adressa au ministère un rapport sur les réunions pédagogiques auxquelles il avait convié les instituteurs du district : il y énumérait les conférences faites par les différents maîtres, et citait notamment : « M. V. Creangă, instituteur à l'école de garçons n° 2 de Păcurariu, sur la méthode pour enseigner aux enfants la lecture et l'écriture (méthode logographique) » (2). Comme M. Leca Morariu (3), nous sommes convaincu que ce rapport, qui passe si rapidement sur le conférencier Creangă, auquel il attribue, en outre, un prénom commençant par la lettre V, a été rédigé au moment où l'inspecteur ne connaissait pas encore intimement l'instituteur; on peut même imaginer, avec assez de vraisemblance, que c'est à la dite conférence, peu postérieure à la nomination d'Eminesco, que Creangă vit son chef pour la première fois.

La publication du premier conte de Creangă dans les *Convorbiri* du 1^{er} octobre 1875, suppose que l'instituteur entra à la *Junimea* au plus tard dans le courant de septembre; et, dans ces conditions, il est permis de conjecturer que le « revizor », après avoir vu l'instituteur de Păcurariu à la conférence pédagogique de juillet ou d'août, eut l'occasion de le rencontrer de nouveau dans le courant de ce dernier mois, et devint bientôt son ami.

Nous savons, en tout cas, par Eminesco lui-même (4), que cette rencontre eut lieu à la « Bolta rece », auberge fameuse du temps, où Creangă se rendait assez souvent en compagnie de plusieurs de ses collègues.

(1) N. Zaharia, *Mihail Eminescu, Viața și Opera sa*, București, 1912, pp. 31-32; cf. *Viața românească*, XIII, p. 361 (A. Gorovei).

(2) I. Scurtu, *Eminescu, Scrieri politice și literare*, 1905, p. 246.

(3) *Junimea literară*, 1923, pp. 455-456; cf. *Institutorul Creangă*, pp. 42-45.

(4) Dans une lettre à Veronica Micle : voy. O. Minar, *Veronica Micle*, 1914, pp. 32-33; cf. toutefois un article de *Flacăra* (l. c., p. 56), où M. Minar dit que la rencontre eut lieu aux « Trei sarmale ». La « Bolta rece » était le rendez-vous des « Junimistes », qui s'y rendaient notamment le dimanche, à la sortie des conférences publiques faites par les membres de la société (I. Negruzzi, *Amintiri din Junimea*, pp. 211 et 253-54); Creangă et ses collaborateurs y corrigeaient parfois des épreuves (*Ion Creangă*, II, p. 316).

Il n'est pas surprenant, malgré les apparences, que des liens d'étroite amitié se soient noués si tôt entre le poète, nourri de philosophie et de culture étrangère, et l'humble instituteur du faubourg de Țicău : l'inspecteur, qui avait pour le peuple une cordiale sympathie, fut heureux de se rapprocher de cet homme simple et intelligent, qui incarnait si bien le paysan de Moldavie, avec tout son esprit et toute son innocente malice (1). Dès qu'ils se connurent un peu plus intimement, Creangă et Eminesco trouvèrent aisément matière à de longues conversations; ils devaient s'entretenir surtout de la littérature populaire, connue par Creangă depuis son enfance, et pour laquelle Eminesco avait une profonde admiration; au reste, en 1875, le poète avait déjà recueilli de nombreuses poésies populaires, et il avait publié, dans la *Familia* et dans les *Convorbiri*, des pièces inspirées de ces poésies (2). Lorsqu'il apprit que Creangă savait nombre de contes, il l'engagea certainement à les écrire (3), en vue de leur publication, ou, plutôt, à les parachever; car, selon toute probabilité, Creangă, qui avait déjà rédigé des anecdotes pour ses ouvrages didactiques, devait avoir depuis assez longtemps des brouillons de contes (4).

C'est vraisemblablement Eminesco, dont les *Convorbiri* avaient publié, depuis 1870 (5), différentes œuvres, qui proposa à Creangă de l'introduire à la *Junimea* (6) : dans ce cercle cultivé, l'instituteur de Păcurariu pourrait faire connaître ses contes, que l'organe de la société publierait, s'ils étaient jugés assez bons. Creangă, ennemi politique des

(1) Voy. V. Savel, dans *Minerva*, 1915, n° du 1^{er} janvier; E. Gârleanu, dans *Lucașfărul*, VIII (1909), pp. 295-97; Ibrăileanu, *Note și impresii*, pp. 80-81.

(2) Savoir : *De aș avea (Familia de 1866)*; *Făt-Frumos din lacrima*, conte (*Convorbiri*, IV, 1870-1871); *Făt-Frumos din teiu (ibid., février 1875)*.

(3) C'est aussi l'opinion de M. A. Gorovei (*Era nouă*, 7 janvier 1890); c'est également ce qu'a rapporté Tinca à M. Gârleanu (*Lucașfărul*, VIII (1909), p. 295).

(4) Il nous paraît impossible d'expliquer autrement comment Creangă put faire accepter et imprimer, dès octobre 1875, un conte de forme aussi parfaite que *la Belle-Mère aux trois brus*.

(5) C'est en février ou mars 1870 qu'Eminesco adressa, de Vienne, à I. Negruzzi sa *Venere și Madona*, qui fut publiée peu de temps après (I. Negruzzi, *Amintiri d. J.*, p. 260).

(6) Si nous en croyons Tinca, c'est Eminesco qui proposa, un soir, à son ami de l'emmener à la *Junimea* : Creangă aurait d'abord refusé, mais se décida lorsque le poète lui demanda de l'accompagner « au nom de leur amitié » (*Lucașfărul*, l. c.). Alexandresco dit que c'est Creangă qui, vers 1876, aurait demandé à Castan de l'introduire à la *Junimea*, « en disant qu'il avait écrit, lui aussi, quelque chose » (la date de 1876 est évidemment erronée, puisque le premier conte de Creangă parut en octobre 1875); selon M. Sperantia (l. c., pp. 33-34), c'est T. Maioresco que l'instituteur aurait prié de le conduire à la *Junimea*; d'après Negruzzi (l. c., p. 211), il aurait insisté auprès de différents membres de la société, et notamment auprès d'Eminesco.

Junimistes, dut faire au premier abord quelque résistance, mais son amitié pour Eminesco, son admiration et sa reconnaissance pour Maioresco (1), et son amour de la littérature lui firent, sans doute, oublier ses griefs personnels. Dans tous les cas, Eminesco nous apprend que c'est lui qui conduisit Creangă à la *Junimea* pour la première fois (2). Ce témoignage est confirmé par celui de I. Negruzzi (3); et, si nous en croyons le directeur des *Convorbiri*, l'entrée des deux amis ne manqua pas de pittoresque : « Creangă et Eminesco, dit-il, avaient le visage rouge et les yeux troubles, et ils riaient tranquillement avec la félicité de l'homme ivre : ils venaient ensemble directement de la « Bolta rece ».

Ce n'est certainement pas ce soir-là que Creangă fit sa première lecture, mais en tout cas bientôt après.

Nous savons de plusieurs sources (4) que le premier conte lu par l'instituteur fut la *Belle-Mère aux trois brus*, que les *Convorbiri* publièrent dès octobre 1875. Dès cette première lecture, tous les assistants reconnurent le talent original du nouveau venu, qui fut encouragé et conseillé (6). Aussi Creangă devint-il bientôt un « Junimiste enflammé », et il se rendit régulièrement, chaque samedi soir, aux réunions de chez Negruzzi (7).

(1) N'oublions pas que c'est à Maioresco que Creangă dut, en 1874, l'attribution d'un nouveau poste (voy. p. 30). Cf. I. Negruzzi, *l. c.*, et Sperantia, *l. c.*, pp. 16 et 35.

(2) *Flacăra*, *l. c.*, p. 56. M. A. Gorovei rapporte que Creangă lui disait avoir été conduit pour la première fois à la *Junimea* par Eminesco et Bodnăresco, successeur de T. Maioresco à la direction de l'École normale (*Şez.*, 1899, p. 193 et *Viaţa românească*, XIII, p. 360); il dit aussi, par inadvertance, que Creangă et Eminesco s'étaient connus chez Bodnăresco, en 1866 ou 1867, lorsque l'instituteur imprimait son abécédaire : à cette époque, Eminesco, âgé de seize ou dix-sept ans, était à Cernăuţi, puis à Botoşani et en Transylvanie.

(3) *L. c.*, p. 211 : « Eminesco vint avec lui (Creangă) chez moi, un samedi soir ».

(4) *Şez.*, *l. c.*, p. 182 (Gr. Alexandresco); Panu, *l. c.*, p. 141.

(5) Cependant, C. Grigoriu, collègue et collaborateur du conteur, a rapporté que Creangă commença par la lecture d'une satire publiée en brochure et intitulée *Moş Nichifor şi maica Evghenia desăgârîta*, satire inspirée par des souvenirs personnels, écrite au retour d'une excursion faite avec Ienăchescu aux monastères du district de Neamtzu; mais ce témoignage isolé, en contradiction avec ceux de Gh. Panu et Gr. Alexandresco, nous paraît suspect.

(6) Voy. I. Negruzzi, *l. c.*, p. 212; Gr. Alexandresco, *l. c.*; Panu, *l. c.*, p. 141. M. Sperantia (*l. c.*, pp. 34-35) rapporte que Creangă aurait lu ses essais à Maioresco avant de les soumettre à la critique de la *Junimea*. Voy. p. 181 et note 2.

(7) I. Negruzzi, *l. c.*, p. 212; *Ion Creangă*, II, pp. 312 sqq. — La société littéraire *Junimea* (« La Jeunesse ») avait été fondée, en 1864, par cinq jeunes intellectuels qui venaient de terminer leurs études: Titu Maioresco (qui fut le maître de Creangă), Iacob Negruzzi, Th. Rosetti, V. Pogor et P. Carp (voy. I. Negruzzi, *l. c.*, pp. 15 sqq). Elle publia, à partir de 1867, les *Convorbiri literare*, dont I. Negruzzi fut le directeur (sur l'activité de cette revue, voy. pp. 67-68). Les « Junimistes », dont le nombre s'accrut rapidement, se réunissaient chaque samedi soir, chez I. Negruzzi.

Lorsque l'instituteur apportait quelque manuscrit, il était plein d'émotion, car il redoutait beaucoup l'implacable critique des jeunes écrivains; mais, dès qu'il commençait à lire, les auditeurs étaient « captivés par le charme de ses contes », et les soirées où il prenait la parole étaient considérées comme de véritables fêtes. Quand on faisait la moindre observation, Creangă, sans mot dire, traçait un signe sur la marge de son texte, afin de retrouver chez lui le passage imparfait (1).

Malgré les marques de vive sympathie qu'on lui donnait, Creangă, qui était resté un paysan par sa mentalité et ses dehors, se sentit toujours un peu gêné au milieu des membres de la *Junimea*, cultivés et élégants; il n'était vraiment à son aise que les soirs où les *Junimistes*, n'ayant rien à lire ni à discuter, le priaient de leur dire quelque anecdote : ces soirs-là, il rivalisait d'entrain avec Caragiani, roumain de Macédoine, qui obtenait, lui aussi, un grand succès. Suivant le désir des

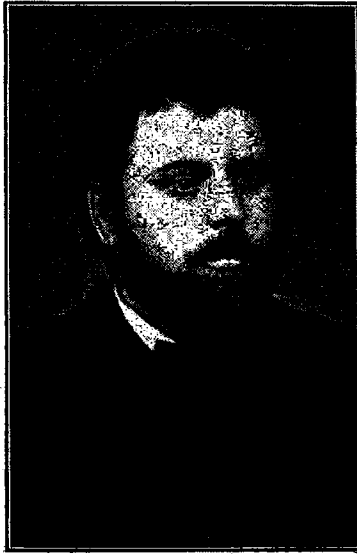


Photo Heck.

CREANGA EN 1877, d'après une photographie de l'original, communiquée par M. T. Kirileanu.

assistants Creangă racontait « pe ulița mare sau pe ulița mică », c'est-à-dire des histoires légères ou sérieuses; mais c'étaient les premières qu'il emportaient généralement (2), et « le rire des assistants n'avait plus de fin » (3); le conteur lui-même lançait de grands éclats de rire, qui faisaient résonner la salle. Il disait notamment, à chaque banquet anniversaire, une anecdote plaisante, l'*Impôt des célibataires (Burlăcăritul)*, dont on ne se lassait jamais (4).

La fréquentation de la *Junimea* ne changea pas le caractère Creangă : il resta, comme par le passé, « correct,

(1) I. Negruzzi, dans *Ion Creangă*, I. c.

(2) Panu, I. c., pp. 235-236 : on demandait surtout la *Povestea lui Ion cel prost*, et une version du *Père Nichifor* toute différente de celle des *Conorbiri* (voy. p. 59); on les appelait « anecdote porcești » (Creangă) ou « corosive »; cf. I. Negruzzi, I. c., p. 212.

(3) I. Negruzzi, dans *Ion Creangă*, II, p. 313, et *Amintiri*, I. c.

(4) Sur ces banquets, qui avaient lieu entre le 20 octobre et le 20 novembre, voy. Negruzzi, I. c., pp. 214 sqq. et 234.

doux, bienveillant pour les petites gens » (1); mais il n'est pas douteux que le contact des membres de la société, les lectures et les discussions de chaque samedi, donnèrent à l'instituteur du faubourg de Țicău une culture qu'il n'avait pu acquérir au cours de ses médiocres études; de plus, ce sont certainement les conseils et les encouragements qu'on lui prodigua, qui le décidèrent à publier dans les *Convorbiri* toute une série de contes (2).

Si Creangă passait désormais des heures charmantes à la *Junimea*, il était plus heureux encore de l'amitié, bientôt profonde, qui le liait à Eminesco, pour lequel il avait une cordiale admiration.

Creangă et Eminesco, délaissant la plupart de leurs anciennes relations, devinrent inséparables : toutes les fois que l'instituteur avait quelques heures de liberté, il allait retrouver son « chef » dans les jardins publics de la ville, à Copou, à Tătărași, à Galata; là, les deux amis faisaient d'interminables conversations et se plaisaient à observer le peuple et à écouter les tziganes (3); souvent aussi ils allaient excursionner dans la campagne, notamment à Țirgușor, où ils se régalaient de « porc à l'ail » chez l'aubergiste Țiru (4); ils ne rentraient que vers le soir, ou même, parfois, dînaient et passaient la nuit dans quelque modeste auberge de village (5).

En somme, durant l'année 1875, Creangă connut un bonheur parfait : redevenu, depuis mai 1874, membre de l'enseignement public, il fait paraître, à côté des rééditions de ses deux ouvrages didactiques, ses premiers contes dans les *Convorbiri*, il jouit de la cordiale amitié d'Eminesco et de l'accueil chaleureux de la *Junimea*.

Mais l'année 1876, au cours de laquelle il publia plusieurs nouveaux contes et le *Povățuitor la cetire prin scriere*, fut troublée par un léger nuage : Eminesco, qui était pourtant un excellent fonctionnaire, accusé calomnieusement au ministère, reçut du « Conseil permanent » un « avis », basé sur les déclarations mensongères du préfet; il répondit, le 4 mai, par une longue « protestation » assez violente, dans laquelle il se justifiait, mais fut destitué, le 1^{er} juin, de ses fonctions de « revizor » (6).

(1) E. Gârleanu, dans *Arhiva*, XIII, p. 322.

(2) *Ion Creangă*, II, p. 314 (I. Negruzzi); cf. Sperantia, I. c., p. 33.

(3) *Biografie de Gr. Alexandresco*.

(4) Voy. A. Gorovei, dans *Viața românească*, XIII, p. 360. Zahei, frère de Creangă, était parfois de la partie (*Luceafărul*, I. c., p. 296).

(5) G. Panu (qui, de son propre aveu, ne sympathisait pas avec Creangă) donne certains détails qui nous paraissent forcés (*Amintiri de la Junimea*, pp. 142-145) : ses affirmations ont été démenties par C. Grigoriu (*Ion Creangă*, II, pp. 316 sqq).

(6) *Zaharia*, I. c., pp. 35 sqq.

Resté sans ressources, Eminesco alla habiter chez Creangă (1) : quand il faisait beau, les deux amis couchaient sous le « cerdac » (large galerie couverte) qui, à la partie postérieure de la maison, donnait sur le paysage dénudé de la colline Ciric (2) : ils regardaient les astres à la lunette et philosophaient.

Cependant, grâce à l'appui des « Junimistes », Eminesco fut nommé rédacteur du *Courrier de Jassy*, qu'il dirigea jusqu'à l'automne de 1877, époque où il entra en conflit avec le directeur de l'imprimerie du journal et donna sa démission; il partit alors pour Bucarest, où il fut rédacteur de la feuille conservatrice *le Temps* (3).



LA « MASURE » ET LE JARDIN DE CREANGA
(état actuel).

Ce départ causa à Creangă une profonde douleur, qui est très sensible dans les lettres qu'il adressa alors à son ami (4) : sa « masure » devait lui paraître bien triste, à présent qu'il n'avait plus les visites de son inséparable compagnon.

Toutefois, il ne faudrait pas exagérer, comme l'ont fait certains biographes, la solitude du conteur : son caractère affectueux et son humeur joyeuse lui valurent, durant toute sa vie, et notamment à la *Junimea*, de nombreuses et solides

(1) Voy. O. Minar, dans *Flacăra*, I. c., p. 56; nous ignorons pendant combien de temps Creangă donna l'hospitalité à son ami.

(2) C'est dans ce « cerdac » qu'Eminesco aurait écrit *La steaua care a răsărit* et la *Doina*. Voy. une lettre de Creangă à Eminesco, de décembre 1877, dans *Pentru amintirea lui Ion Creangă*, Iași, Tipografia serviciului geografic, 1918; cf. O. Minar, I. c.; *Șez.*, V, p. 194, et *Viața românească*, XLII, p. 360.

(3) Zaharia, I. c., pp. 38 sqq.; il s'installa à Bucarest avant le 3 novembre, puisque V. Micle lui écrit là-bas à cette date (Leca Morariu, I. c., p. 56).

(4) Il écrit, par exemple : « Vino, frate Mihai, vino, căci fără tine sunt străin » (*Flacăra*, I. c., p. 58); les deux amis se visitèrent, d'ailleurs, assez souvent (*Luceafărul*, I. c., p. 296). Malgré cette séparation, qui, au reste, ne sera pas définitive (voy. p. 51), Creangă conserva toute sa vie un véritable culte pour son ami; il est l'un des rares contemporains qui aient reconnu le génie du poète; il gardait précieusement un vieux livre de géographie qui portait l'annotation suivante : « Dăruită mie de dl. Mihai Eminescu, eminentul scriitor și cel mai mare poet al Românilor, 1878 » (*Șez.*, V, p. 194; T. Kirileanu).

amitiés : celles de Maioresco, de Lambrior, de Conta, de M. Pompiliu, de Xenopol, d'Agura, de G. Alexandresco, et bien d'autres encore, dont témoigne la correspondance récemment publiée par M. Furtună (1).

Nous avons vu, ci-dessus, que Creangă fit ses débuts comme conteur dans les *Convorbiri* du 1^{er} octobre 1875; encouragé par ce premier succès, il écrivit ou, plutôt, mit au point (2) de nouveaux contes, qui parurent dans la même revue de 1875 à 1879, à raison de deux ou trois par an (3); il continua, mais à intervalles plus longs, par les fragments de ses *Souvenirs*, dont la première partie fut publiée en 1880, la deuxième en 1881; en 1882, il fit paraître la troisième partie des *Souvenirs*, la nouvelle *Popa Duhu*, et une *Anecdotă* pour la société *România jună*, association des étudiants roumains de Vienne. Dès lors, il ne publia plus, jusqu'à sa mort, qu'une nouvelle *Anecdotă* et un conte insignifiant, les deux en 1883 (4).

V. — LES DERNIERES ANNEES (1882-1890) :

La maladie. — Le Cercle littéraire de N. Beldiceanu et A. Gorovei. — La mort.

C'est qu'en effet, dès une époque assez malaisée à fixer (5), mais, en tout cas, avant 1880 (6), Creangă ressentit les atteintes du mal incurable (l'épilepsie) qui devait l'emporter prématurément (7).

Le malade n'eut d'abord que de légères crises (8); mais son état s'aggrava rapidement, surtout après qu'il eut commis

(1) *L. c.*, pp. 27 sqq.; cf. *Şez.*, I. c., p. 180, et *Convorbiri lit.*, XXIX, p. 1151.

(2) Voy. p. 35 et note 4.

(3) Pour le détail, voy. pp. 52-53.

(4) Il faut ajouter plusieurs ouvrages didactiques, écrits en collaboration; voy. pp. 49-51.

(5) Dans sa seconde lettre au consistoire, d'octobre 1872 (voy. p. 23), Creangă dit déjà qu'il a « sacrifié sa santé », en s'imposant trop de travail à son école (édit. Marmeliuc, p. 373).

(6) A la fin de 1880, Constantin écrit de Bucarest à son père : « Efforce-toi d'écouter les conseils des docteurs de là-bas », et l'engage à aller voir un docteur, ou, mieux encore, à faire venir un docteur chez lui (Furtună, I. c., p. 79); d'autre part, en 1881-1882, Creangă demandait à ses élèves la permission de rester couvert en classe, en leur disant qu'il était malade (*Ion Creangă*, XII, p. 292). M. Gârleanu donne l'année 1877 (*Arhiva*, I. c., p. 324).

(7) Si nous en croyons Gr. Alexandresco (*Biografie*), cette maladie aurait été un mal héréditaire, dont la mère de Creangă aurait souffert pendant plusieurs années, mais serait arrivée à se guérir.

(8) I. Negruzzi, dans *Ion Creangă*, II, p. 314. Cf. C. Grigorin (*Ibid.*, p. 322), qui attribue les premiers malaises au régime de vie adopté par Creangă.

l'imprudence de se mettre en traitement chez une guérisseuse de son faubourg (1), le régime imposé par la vieille prédisposant aux maladies du cerveau et du système nerveux.

S'il nous est impossible de savoir à quelle époque Creangă commença à être souffrant, nous pouvons, en revanche, suivre, à partir d'une certaine date, les progrès de la maladie.

C'est à compter de 1879 que la production littéraire de Creangă se réduit à quelques pages par an, et il est probable que dès ce moment le conteur commence à se sentir sérieusement atteint. D'après Ienăchesco (2), Creangă eut besoin « d'être suppléé à l'école » à partir de 1877; en tout cas, dès 1880, Constantin engage son père à suivre les conseils des docteurs (3); et, la même année, le malade est trop souffrant pour se rendre à la séance de la *Junimea* où Caragiale donna lecture de sa pièce *O Noapte furtunoasă* (4).

Malgré les soins, la maladie devait progresser lentement, puisque, le 12 juin 1881, Constantin conseille à son père d'aller faire une cure aux bains d'Odessa (5).

Une lettre d'avril suivant nous laisse penser que l'année 1882 fut un peu meilleure (6); Creangă fit partie, en septembre ou octobre, du bureau d'un Congrès antisémite (7). Toutefois, vers l'automne, le malade a de la peine à écrire les quelques pages qui lui ont été demandées par la société « România Jună » de Vienne, et, absorbé par ce travail, il ne se rend pas, le 13 novembre, au banquet anniversaire de la *Junimea*, se privant ainsi du grand plaisir de voir Maioresco (8).

(1) Nous avons, pour cette « punere în salce », le témoignage cumulatif de I. Negruzzi (*l. c.*) et C. Grigoriu (*Ion Creangă, l. c.*, p. 322) : le premier dit que ce traitement fut essayé « environ dix ans après l'entrée de Creangă à la *Junimea* », donc vers 1886; la cure consistait, dit-il, à s'enfermer pendant trente jours dans une chambre chauffée à trente degrés, et à boire de grands verres de thé, de salsepareille et d'autres drogues; enfin, à prendre des bains et à faire des fumigations. D'après les *Amințiri din Junimea* (p. 212), Creangă serait resté six semaines en traitement; C. Grigoriu rapporte, au contraire, que Creangă ne put supporter le régime imposé par « mama Mariea » que pendant quatre ou cinq jours.

(2) *Șez.*, VII, pp. 131-132; Ienăchesco dit, plus exactement, que Creangă a été « douze ans en congé »; ces douze années nous renvoyant à 1877, période de pleine production de Creangă, il ne peut être question que de courtes suppléances, nécessitées, vraisemblablement, par des crises d'épilepsie; nous savons que Creangă exerçait en 1883-84 (*Șez.*, 1899, pp. 205-208) et en 1885 (cf. pp. 42-43).

(3) *Voy.* p. 40, note 6.

(4) Caragiale, édit. O. Minar, I, p. 438; *voy.* p. 59, note 1.

(5) *Furtună, l. c.*, p. 80 : Creangă ne s'y rendit pas.

(6) *Ibid.*

(7) A. Gorovei (*Șez.*, 1899, p. 191, et *Viața rom.*, XIII, pp. 357-359) nous apprend que ce congrès fut le premier et le dernier d'une sorte d'association antisémite qui devait se réunir chaque année et s'intitulait : « Comitet al Congresului economic român ».

(8) *Voy.* une lettre à Maioresco, du 13 novembre 1882 (*Convorbiri*, XXXIX, p. 1151) : c'est ce jour-là qu'il écrivit sa deuxième *Anecdote* (*voy.* p. 53).

Il semble, à la lecture de la lettre pleine de bonne humeur qu'il écrivit le 25 mai à Maioresco, pour lui demander de le faire élire membre du « Conseil général d'instruction », que le conteur dut mieux se porter en 1883 (1); c'est la même année, d'ailleurs, qu'il songeait à faire imprimer ses œuvres chez Socec (2); et M. Lupesco, qui, à l'automne, assista, comme normalien, à maintes classes de Creangă, déclare que l'instituteur était encore, à ce moment-là, assez robuste (3).

Cependant Creangă devait éprouver bientôt un vif chagrin : le 28 juin, Eminesco perdit la raison, et l'on peut facilement imaginer la douleur que ressentit certainement le conteur à cette nouvelle (4).

Une après-midi de mai 1884 (5), en ouvrant la porte de sa classe, Creangă tomba sur le sol en gémissant; il fut transporté, inanimé, dans la salle des professeurs, et le bruit courut qu'il était mort; les journaux de Bucarest publièrent même des articles sur son décès (6).

Le même mois, dans une lettre à son oncle Zahei (7), Constantin se montre très inquiet de l'état de santé de son père, qui a parfois des crises pendant la nuit. Creangă, poussé sans doute par son fils, se décida à aller faire une cure à Slănicul-Moldovei, où il arriva le jeudi 14 juin, après un voyage de deux jours au cours duquel il eut des évanouissements (8). Il prit des bains, but des eaux minérales, et, le 24 juin, il se trouve mieux. Mais il écrit à Tinca, le 12 juillet, qu'il a eu de nouvelles crises, qui ont nécessité l'intervention du médecin, au cours des nuits du 17 juin et du 3 juillet (9).

Creangă rentra à Jassy au début d'août; le mois suivant, il eut le bonheur de retrouver son fidèle ami : Eminesco, soigné à Bucarest, puis à Döbling, près de Vienne, avait à peu près recouvré la santé, et, après un voyage en Italie, avait regagné la capitale moldave, où il avait été nommé, à compter du 2 septembre, sous-bibliothécaire de la Bibliothèque centrale. Mais le poète n'avait pas retrouvé toute sa vive intelligence d'autrefois (10), et il est certain que sa fréquen-

(1) Lettre publiée dans les *Convorbiri*, XL, p. 273; Creangă venait d'être élu pour la deuxième fois membre de ce Conseil; mais des trois élus, un seul, choisi par le ministre, devait effectivement siéger.

(2) Voy. p. XX.

(3) *Ion Creangă*, II, p. 334.

(4) Toutes les fois que l'on parlait en sa présence de son malheureux ami, Creangă avait les yeux pleins de larmes (A. Gorovei, dans *Șez. et Viața rom.*, II, cc.).

(5) D'après M. Eugen Botez (Jean-Bart), témoin oculaire.

(6) *Familia*, 1890, p. 106.

(7) *Furtună*, I, c., p. 81.

(8) *Ibid.*, p. 83.

(9) *Ibid.*, p. 85.

(10) *Zaharia*, I, c., pp. 31-32.

tation ne réserva plus à Creangă les mêmes joies que par le passé.

Vers la fin décembre, l'état de santé du conteur s'aggrava de nouveau : une lettre de Constantin trahit une assez vive inquiétude. Mais, le 1^{er} janvier 1885, le malade paraît reprendre confiance : il écrit à son fils qu'il est « complètement rétabli », et qu'il est même capable de composer des contes gais « sur les Juifs de chez nous » (1).

L'année 1885 réservait à Creangă une nouvelle peine :

I. Negruzzi, nommé professeur à l'université de Bucarest, quitta Jassy, après avoir été fêté par les membres de la *Junimea*, qui lui offrirent un banquet (2); dorénavant les *Convorbiri* furent imprimés dans la capitale par Socec et Teclu, et le Cercle de Jassy, privé de son directeur et animateur, disparut bientôt.

Cependant la maladie suivait son évolution normale : une fois encore le conteur s'était bercé de faux espoirs; et à Negruzzi, qui lui a demandé d'écrire quelque chose pour les *Convorbiri*.

En juillet, les crises reprirent, violentes (5), et Creangă alla faire, en compagnie de N. A. Bogdan, une nouvelle cure



Photo Haberhauer.

CREANGA A SLANIC (Moldavie), en juillet 1885. (A droite et à gauche du conteur, ses amis A. C. Cuza et N. A. Bogdan). — D'après une photographie de la revue *Lupta pentru viata*.

il répond, le 15 mai, qu'il est « malade et presque, sinon complètement idiot » (3). Il continue pourtant à assurer son service d'instituteur, qui l'occupe « trente heures par semaine » et l'oblige à faire quatre fois par jour, « au milieu de la pluie et de la boue, de la gelée et de l'ardeur du soleil », le long trajet qui sépare sa « mesure » de l'école

de Păcurariu. Vers la même date, il devait être inquiet de son état de santé, puisque son fils lui écrit, le 23 mai : « N'aie crainte, car tu peux mourir de vieillesse, mais non pas de cette maladie » (4).

(1) Furtună, *I. c.*, p. 86.

(2) I. Negruzzi, *Amintiri d. J.*, pp. 292 sqq.

(3) Lettre publiée dans *Ion Creangă*, XII, p. 102.

(4) Furtună, *I. c.*, p. 88.

(5) *Ibid.*

à Slănic; il n'avait cependant perdu ni sa bonne humeur, ni son extraordinaire appétit (1); c'est durant ce deuxième séjour, pendant lequel il eut encore, la nuit surtout, de fréquentes crises (2), qu'il se fit photographe, avec vingt-sept autres membres de l'Enseignement, sous les sapins de Slănic (3).

En 1886, le malade fut obligé de se soigner de nouveau à Slănic, et il écrivit à son fils, alors étudiant à Vienne, pour lui demander des renseignements sur les médecins de la capitale autrichienne. Cette même année, il participa à un Congrès économique, qui se tenait au Théâtre national de Jassy, et trouva même une saillie spirituelle pour mettre fin à l'interminable discours d'un orateur ennuyeux (4).

Le 6 novembre, Creangă éprouva une nouvelle douleur : Eminesco, qui, pour la seconde fois, donnait des signes de déséquilibre mental, fut interné, le 9 novembre, à l'asile du monastère de Neamtzu (5). Le conteur, au milieu de ses souffrances, n'oubliait pas son malheureux ami; il alla lui rendre visite, par exemple, en compagnie de Mortzun, le 2 février 1887 (6). Il eut la satisfaction de le voir quitter l'asile au mois d'avril; mais le poète, dont l'intelligence était presque morte à présent, ne resta pas à Jassy, mais alla se fixer à Botoşani, auprès de sa sœur Henrieta (7).

C'est entre les années 1885 et 1887 que Creangă, trop souffrant pour assurer ses classes, fut contraint d'abandonner son poste d'instituteur; mais nous ignorons à quelle date exacte (8), les documents officiels n'ayant pas été publiés. Comme il n'était âgé que d'une cinquantaine d'années, il fut obligé de se démener pour faire liquider sa pension de-

(1) Voy., dans *Familia* (l. c., pp. 106-107), le récit du voyage de Jassy à Slănic.

(2) *Ibid.*

(3) *Ion Creangă*, II, p. 331. La photographie a été reproduite dans *Flacăra*, l. c., p. 61.

(4) *Ion Creangă*, IV, p. 4, et *Flacăra*, l. c., p. 60.

(5) *Zaharia*, l. c., pp. 45 sqq.

(6) *Şez.*, V, p. 213. Un peu plus tard, Creangă proposa aux jeunes écrivains avec lesquels il était lié (notamment à Vasile Mortzun et Aleco Cuza), la création de cahiers de papier à cigarettes portant le portrait d'Eminesco : le dixième des bénéfices devait être employé à soigner le poète; mais ce projet, qui nécessitait une avance de 20.000 lei environ, n'eut pas de suite; il fut repris et amplifié par Constantin Creangă : voy. p. 27, note 5.

(7) *Zaharia*, l. c., pp. 45 sqq.

(8) Creangă enseignait encore en 1885 (voy. p. 43); en 1887 « il ne faisait plus de classes depuis longtemps » (A. Cosmovici, dans *Ion Creangă*, II, p. 332).

retraite, et fit notamment plusieurs voyages à Bucarest (1). Il vécut alors dans la gêne (2).

Nous ignorons si le malade fit une nouvelle cure à Slănic en 1887.

En octobre (il n'enseignait déjà plus) (3), il alla à Neamtzu, pour revoir ses parents et ses amis (4). Chez son oncle Gheorghe, pope de la chapelle de l'hôpital (5), il eut la visite de l'instituteur de la localité, M. Cosmovici, qu'il entretint de l'impression en cours de ses *Contes*, et auquel il lut quelques « feuilles » qu'il venait de recevoir de l'imprimeur (6); le lendemain, il alla voir M. Cosmovici à son école, celle-là même où il avait étudié en 1853, et lui parla longuement de son ancien maître, Isaia Teodoresco, en lui montrant l'endroit où le pope s'asseyait; il tint même à faire un cours, et, à la fin de l'heure, il offrit à son collègue un exemplaire du *Povăţitor*, pour la bibliothèque de la classe.

En 1888, Creangă put encore rédiger, avec ses collaborateurs, la brochure intitulée *Răspuns la criticele de Ion Pop Florantin*; mais sa santé déclina de plus en plus rapidement. Le 1^{er} juin, son oncle de Neamtzu lui écrivit pour l'engager à l'accompagner à Slănic; mais il ne se décida pas à faire ce voyage (7); c'est également en vain qu'on l'attendit, à l'automne, à Neamtzu et à Humuleşti, où il avait promis de se rendre (8); et nous croirions volontiers, avec M. Furtună, que le conteur, qui se rendait bien compte des progrès de

(1) Il se rendit à plusieurs reprises au ministère de l'instruction publique. De plus, il voulut demander, une fois encore, l'appui de Maioresco; cette démarche lui valut, paraît-il, une pénible déception, dont il fit plusieurs fois le récit à M. Gorovei, avec des larmes dans les yeux : quand il arriva à la strada Mercur, où habitait Maioresco, il aperçut son ancien maître à un balcon de l'immeuble; il sonna et se fit annoncer par un valet, qui revint en lui disant que Maioresco n'était pas chez lui; or, en s'en allant, Creangă aurait aperçu, toujours à la même fenêtre, Maioresco qui le regardait; il serait revenu en vain une deuxième et une troisième fois (A. Gorovei, dans *Viaţa rom.*, XII, pp. 361-363). On a trouvé, pourtant, dans les papiers de Creangă, une lettre à Maioresco, du 19 septembre 1887, dans laquelle le conteur s'entretient cordialement avec son ancien maître; devons-nous en conclure que l'incident que nous rapportons ci-dessus est postérieur à cette lettre?

(2) En 1888, E. Gruber (*Stil şi gândire*, p. 119) demandera qu'on ne laisse pas Creangă « lutter contre les cruelles difficultés de la vie ».

(3) Voy. p. 44, note 8.

(4) Voy. G. A. Cosmovici, dans *Ion Creangă*, II, p. 332.

(5) C'était l'un des frères de Smaranda, mère de Creangă; il était sensiblement du même âge que son neveu et plus vieux en ordination de cinq ans (*Făt-Frumos*, mars 1927, p. 34). Voy. p. 224.

(6) C'était, peut-être, les premiers feuillets de l'édition des *Contes* préparée par Mortzun (cette édition était en cours d'impression en avril 1888; voy. p. XX); peut-être aussi s'agit-il de *Moş Roata şi Cuza Vodă*, Craiova, 1887.

(7) Furtună, *l. c.*, p. 99.

(8) *Ibid.*, p. 91.

son mal, ne voulait pas montrer aux siens les ravages qu'il avait causés.

En effet, son état de santé ne lui interdisait pas tout déplacement, puisqu'il put accepter de se rendre aux réunions du Cercle littéraire que N. Beldiceanu, professeur à un « gymnase » de Jassy, A. Gorovei, étudiant en droit, et quelques autres jeunes gens avaient fondé la même année (1), pour concurrencer, semble-t-il, les intellectuels que V. Mortzun groupait autour du journal *Contemporanul*.

Un soir, l'un des membres du Cercle, E. Gruber, apporta la nouvelle qu'il avait « deterré » Creangă, oublié dans son faubourg, et qu'il l'avait décidé à venir au Cercle (2), où son œuvre était très appréciée (3); effectivement, le conteur assista, chez N. Beldiceanu, à la réunion du 4 mai, et y lut la quatrième partie de ses *Souvenirs*; ces pages soulevèrent chez les jeunes écrivains un « véritable délire », et l'on décida, pour rester sous le charme, de ne faire aucune autre lecture ce soir-là.

Il n'est pas douteux que ces soirées durent rappeler à Creangă, vieilli avant l'âge, les séances de la *Junimea*, où il connut le succès, et « donner quelques instants de satisfaction à son âme pleine d'amertume » (4). Le conteur fut bientôt lié d'une bonne amitié avec les membres du Cercle, dont la fréquentation semblait le rajeunir. Souvent, les jeunes gens venaient passer quelques heures à la strada Țicău; quand il faisait beau, ils trouvaient généralement leur vieil ami dans le « cerdac » situé derrière l'habitation : drapé dans une longue robe de chambre, chaussé de pantoufles et coiffé d'un bonnet, il était étendu sur un matelas posé sur le sol, et, au milieu d'une douzaine de chats familiers qu'il connaissait tous par leur nom, il écrivait, du moins lorsque sa maladie ne le tourmentait pas; quand la température était moins clémente, il se tenait dans sa chambre, et, allongé sur son lit, il était occupé à rédiger quelque page sur une petite table encombrée de paperasses. Ces visites se prolongeaient fréquemment jusqu'à la nuit : tantôt on discutait sur des questions sérieuses, tantôt Creangă lisait des fragments de ses *Contes* ou de ses *Souvenirs*; et ces journées-là étaient considérées par les visiteurs comme des « jours de fête » (5).

Malheureusement, dès l'arrivée des grandes vacances, les jeunes gens se dispersèrent, et les réunions du Cercle

(1) A. Gorovei, dans *Șez.*, V, p. 192, et *Viața rom.*, XIII, pp. 350 sqq. (*Cercul literar din Iași*). Citons, parmi les membres les plus connus, outre N. Beldiceanu et A. Gorovei, E. Gruber et sa cousine, M^{lle} Sevastos; A. Stavri. Les réunions du Cercle avaient toujours lieu chez N. Beldiceanu.

(2) *Viața rom.*, I. c., p. 358.

(3) *Ibid.*; la première lecture faite au Cercle avait été empruntée à l'œuvre de Creangă.

(4) *Ibid.*, p. 359.

(5) *Șez.*, 1899, p. 199.

furent suspendues jusqu'à l'automne. D'ailleurs, dorénavant, le Cercle, privé de la collaboration de plusieurs de ses membres les plus actifs, n'eut plus, malgré les efforts d'E. Gruber, qu'une vie assez précaire (1).

Cependant les crises devenaient de plus en plus fréquentes et se reproduisaient deux et trois fois par jour; malgré tout, le malade ne perdait pas courage : il était toujours « joyeux et loquace »; mais il paraissait fatigué et faible (2) : son teint devenait terreux, ses yeux n'avaient plus leur éclat d'autrefois; lorsqu'il racontait quelque chose, il semblait avoir les idées moins nettes et la parole moins facile.

En 1889, Creangă ne quitta pas Jassy, pour aller à Humulești ou à Neamtzu; cependant il assistait encore aux réunions du Cercle (3), et devait même collaborer à un *Album littéraire* (composé de pages des quinze membres de la société) qui avait été projeté par Gruber dès le début de 1889, mais ne fut jamais réalisé (4). Il assista également au Congrès didactique de Jassy et y prit la parole (5).

Dans cette dernière année de sa vie, Creangă éprouva une grande douleur : Eminesco, qui avait de nouveau perdu la raison, dut être interné encore une fois dans une maison de santé de Bucarest, et mourut dans la matinée du 15 juin, après quelques instants de lucidité (6).

A la mi-décembre, deux semaines avant sa mort, Creangă ne paraissait pas très malade; il était prêt à plaisanter, comme toujours, et raconta à M. I. S. Ionesco, qui était venu lui rendre visite, l'anecdote du *Calicul de la Talpari* (7). Le jour où ses amis le virent pour la dernière fois, il les reconduisit jusqu'à la porte de son jardinet, et leur dit avec sa bonne humeur coutumière : « Portez-vous bien; et la « fuite » dans mille ans! » (8).

Il mourut, dans sa cinquante-troisième année, le 31 décembre (12 janvier, n. st.), jour de Saint-Basile, à une

(1) A. Gorovei, *l. c.*; le Cercle disparut dans les derniers mois de 1889.

(2) Gr. Alexandresco, *Biografie*.

(3) Voir le récit d'une soirée chez Stavri, en novembre 1888, dans la *Șez.*, 1899, p. 201.

(4) *Viața rom.*, *l. c.*, p. 360.

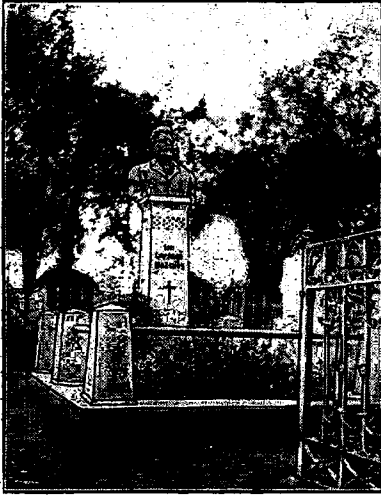
(5) *Neamul românesc literar*, II, p. 18.

(6) Zaharia, *l. c.*, p. 70. Quelques jours avant sa mort, il était venu à Jassy, pour l'inauguration de la statue d'Etienne le Grand, et il avait certainement vu Creangă; mais il n'avait déjà plus sa raison. (I. Negruzzi, *Amintiri d. J.*, p. 282).

(7) D'après le témoignage de M. Ionesco lui-même (*Șez.*, V, p. 168), qui a publié cette anecdote, rédigée par lui, dans *l'Era nouă* du 22 décembre 1891; voy. *infra*, p. 70.

(8) « Cu bine și sănătate, și de acum într'o mie de ani bejânie » (Gr. Alexandresco, *Biogr.*).

heure de l'après-midi, non pas dans sa « mesure », mais chez son frère Zahei, au n° 51 de la strada Golia (1) (aujourd'hui strada Cuza-Vodă); décédé dans la force de l'âge, il n'avait pas les traits ravagés : « son visage était rouge, sa bouche entr'ouverte comme pour parler..., ses paupières baissées, comme pour dormir » (2).



TOMBEAU DE CREANGA, au cimetière « Eternitatea », à Jassy.

Creangă fut inhumé le 2 janvier 1890, sans aucune pompe, au cimetière « Eternitatea » de Jassy; les lettres de faire part n'ayant pas été distribuées à temps, il ne fut accompagné à sa dernière demeure que par un maigre cortège de parents, d'amis, d'étudiants et d'élèves des écoles publiques; devant son cercueil, orné de quelques couronnes, furent prononcés deux discours : un vieil instituteur, Toma Savesco, loua le maître disparu; un intime, le professeur E. Gruber (3), fit l'éloge de l'écrivain.

Au milieu des riches sépultures voisines, dans la première « classe » du cimetière, la tombe de Creangă resta nue, comme celle des gens les plus misérables, et fut bientôt recouverte d'herbes et de ronces : c'est seulement plus de vingt ans après, en 1911, qu'une croix de bois, achetée avec le produit d'une collecte faite par quelques élèves des écoles de la ville, vint marquer la place où reposait l'un des plus grands conteurs de Roumanie (4).

(1) Voy. l'acte de décès, du 2 janvier, dans le *Registru stărei civile pentru morți*, vol. I de 1890, acte n° 5. Nous en donnons, ci-contre, le fac-similé.

(2) *Neamul rom. literar*, l. c.

(3) Voy. ce discours dans la *Lupta* du 10 janvier 1890.

(4) On ne mit un entourage en fer qu'en 1914 (*Ion Creangă*, XII, p. 288).

REGISTRU STAREI CIVILE

PENTRU MORȚI

Apoplexie Cerebrala

N. 5.

Ion
Creanga

Act de morțe

Am anul nua mie opt sute nouezeci lina
Ianuaris nua doua ora doue supi amazet.
Act de morțe a L. Ion Creanga de cinea
Lezsi: doi ani de religie ortodoxa profesor
vaidur domiciliat dupa III morh aluilexeni
la trei Lezi si nua Decembris anul expirat
nua mie opt sute opt Lezi si noue, ora nua
post meri nua m casa din strada Golica cu
N. 51. chatlur au fost din vabale Jh. Coto.
claniu de cinea Lezi m cinea nua functionar
domiciliat dupa II si din Nicola S. Ghor
ghiu de trei Lezi nua functionar domiciliat
dupa II care au subderis vact. vact dupa
ca hr sau cetit m prauia eu noi si eu din
Gheorghe Luloua. medic si verificator de
morh domiciliat dupa III care lau consti
lat vact. caz de morțe. Facut. de noi
dumtrie of Greciano apitor de vincer
oficer Stat civil comunet Lasy.

Marturi

G. M. Bibatony
Nicolai S. Ghorghiu

Verificator

Oficer Stat Civil

Photo Huberhauer

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE

I

APERÇU GÉNÉRAL

L'œuvre littéraire de Creangă est peu considérable : elle tient tout entière en un volume, et l'on est tenté, au premier abord, d'appliquer à son auteur l'observation qu'il a faite lui-même sur la nature de ses compatriotes : « Le Roumain a de la peine à se mettre à l'ouvrage, mais il est toujours prêt à le laisser » (1).

Mais il convient de ne pas oublier, d'une part, que Creangă a consacré la plus grande partie de son activité à l'enseignement primaire, et à la rédaction et à la réimpression de plusieurs ouvrages destinés aux écoles; d'autre part, que, de très bonne heure, la maladie vint affaiblir considérablement sa force de travail, et lui ôter ce « goût » qu'il jugeait si nécessaire pour faire une œuvre belle et durable (2).

I. LES OUVRAGES DIDACTIQUES

Bien avant d'écrire ses *Contes* et ses *Souvenirs*, Creangă participa à la rédaction de plusieurs ouvrages didactiques.

I. — Dès 1863 (3), au sortir de l'école normale, il songea à composer un abécédaire, en collaboration avec ses collègues C. Grigoriu, G. Ienăchescu, N. Climesco, V. Răceanu et A. Simionescu.

(1) Note trouvée dans les papiers de Creangă et conservée à l'Académie (voy. p. XIX); cf. *Revista nouă*, II, p. 477.

(2) Lettre à Maioresco du 15 mai 1885; voy. p. 43 et note 3.

(3) C. Grigoriu (*Ion Creangă*, II, p. 318) donne la date de 1867; voy. aussi la *Préface*, où les auteurs disent qu'ils ont rédigé leur ouvrage après avoir suivi le cours de pédagogie de Maioresco, et après une pratique de cinq années (*Sez.*, V, p. 196, N. Vasiliu); 1867 est sans doute la date de la rédaction définitive; mais les auteurs disent eux-mêmes que l'idée première de l'ouvrage remonte à 1863-1864 (*Răspuns la criticete*, p. 5; voy. p. 15, note 4).

Le volume, intitulé *Metodă nouă de Scriere și Cetire pentru uzul Clasei I primară*, parut vraisemblablement en 1867 (1).

Cet ouvrage eut un extraordinaire succès, malgré les attaques de I. Pop Florantin, professeur de philosophie dans un lycée de Jassy, qui accusait les auteurs d'avoir plagié l'abécédaire de Schwartz; on compte vingt éditions en moins de vingt ans (2); le livre fut approuvé par décret princier (3), et adopté dans les régiments et les cours d'adultes; il pénétra dans tous les coins de la Roumanie (4).

II. — En 1871, Creangă publia, avec C. Grigoresco et V. Răceanu, un livre de lecture : *Invățătorul Copiilor, Carte de cetire în clasele primare de ambe secse* (5).

Ce nouvel ouvrage, qui subit de profondes modifications dans ses éditions successives (6), eut, comme le précédent, un succès considérable. Bien qu'il eût été vivement critiqué par I. Nădejde (7), qui prétendait y relever des erreurs scientifiques, les éditions se succédèrent assez rapidement; d'abord de deux en deux ans (la cinquième est de 1878), puis un peu plus lentement (la neuvième est de 1889); aussi a-t-on dit que ce livre « était recherché en un temps comme une herbe médicinale » (8).

III. — Cinq ans plus tard, en 1876, parut le *Povățuitoriu la cetire prin scriere după sistema fonetică*, rédigé en collaboration avec G. Ienăchescu. C'est Titu Maioresco (9) qui avait demandé à Creangă (en octobre 1875) de composer cet

(1) M. Adamesco (*Contribuțiune*, 1921, p. 121) ne cite pas la première édition et note que la deuxième parut en 1868; mais il ne faut pas oublier que le premier tirage fut épuisé en quelques semaines (*Răspuns*, p. 11) : le livre put donc paraître au début de 1868; d'autant que, dans une lettre à I. Negruzzi, du 22 février 1885 (*Ion Creangă*, XII, p. 102), Creangă dit qu'il a commencé à faire paraître des ouvrages didactiques « de pe la 1868 ».

(2) La vingtième édition est de 1887; une vingt et unième paraît en 1889 et une vingt-deuxième en 1891.

(3) Lettre précitée à Negruzzi; voy. note 1.

(4) *Șez.*, 1899, pp. 190 et 197; *Ion Creangă*, I. c., p. 99. Pour le détail, voy. Leca Morariu, *Institutorul Creangă*, pp. 26-37.

(5) Ce livre, comme la *Metodă nouă*, fut approuvé par décret princier; les ouvrages ultérieurs le seront par décisions ministérielles (Lettre à Negruzzi, dans *Ion Creangă*, XI, p. 101).

(6) Par exemple, la cinquième édit. (1878) a quatre parties en un seul volume; la neuvième (1889), deux parties, en deux brochures différentes.

(7) Dans le *Contemporanul*, 1881, n° 6. Creangă répondit à ces critiques dans le même journal, même année, p. 278.

(8) *Șez.*, I. c., p. 190. Voy., pour le détail, l'ouvrage cité de Leca Morariu, pp. 38-41.

(9) Lettre de T. Maioresco, du 21 octobre 1875, dans *Răspuns*, p. 12.

ouvrage, destiné à être une sorte de guide pour les instituteurs qui continuaient à « enseigner suivant l'ancien système ».

Nous sommes très mal renseignés sur cet opuscule de quarante-huit pages, dont on ne sait pas s'il fut réédité (1). En tout cas, Creangă ne se montre pas trop satisfait de son travail; il nous fait connaître, le 10 novembre, avec humour, bien qu'il ait fait avec son collaborateur une avance de quinze à vingt louis, que l'ouvrage a été « refusé » par le ministère et qu'« il gît au frais » dans le grenier de Ienăchescu (2).

IV. — En 1879, Creangă publia, avec V. Răceanu et Ienăchescu, un volume intitulé *Geografia Județului Iași*; ce livre, qui contenait un croquis et une étude de la population, du sol et des eaux de chaque « plasă » (arrondissement), présentait, à la fin, une carte du département; il obtint un succès considérable (une quatrième édition parut en 1886) et fut plagié par le colonel A. Gorjan; les auteurs protestèrent dans une petite brochure de quelques pages, intitulée *O întrebare Domnului A. Gorjan, autorulu de mai multor cărți, de Geografie, Iași, 1886* (3).

C'est sans doute vers la même date que parut la *Harta Județului Iași, Intocmită de institutorii V. Răceanu și I. Creangă* (4).

V. — Enfin, en 1880, Creangă imprima, avec l'autorisation de l'auteur, *Regulele limbei române, pentru începători (Gramatica pentru clasa II primară) de T. Maiorescu, retipărită de Ion Creangă* (5).

Si ces ouvrages (surtout la *Metodă nouă* et l'*Invățătorul Copiilor*) gagnèrent rapidement la faveur du public, c'est qu'ils étaient fort bien conçus, suivant une méthode nouvelle en Roumanie, et judicieusement composés. Au reste, leur excellence a été souvent proclamée depuis la mort de Creangă, et même au cours de ces dernières années, par des professeurs qui ont exprimé le désir de les voir rééditer (6).

Comme ils ont été rédigés en collaboration, il n'est pas possible, exception faite pour quelques rares morceaux de prose où l'on reconnaît la langue et le style de Creangă, et pour quelques poésies qui sont signées, de déterminer la part qui revient à chacun des co-auteurs (7). On trouvera plus loin (8) des indications sur les morceaux qui appartiennent certainement à notre conteur.

(1) Voy. Leca Morariu (*l. c.*, pp. 52-55) et C. Grigoriu (*Ion Creangă*, II, pp. 322 et 332).

(2) Lettre à Maiorescu, publiée dans les *Convorbiri*, XL (1906), p. 272; il qualifie son ouvrage de « prostișor lucru ».

(3) Voy. Leca Morariu, *l. c.*, pp. 58-61 et 66-68.

(4) *Ibid.*, p. 75.

(5) *Ibid.*, pp. 75-76.

(6) Voy., p. ex., A. Naum (*Convorbiri literare*, LIX, janv.-avril 1927, p. 208) et T. Teodoresco-Braniște (*Adeverul literar și artistic*, 1928).

(7) D'après M. Sperantia (*l. c.*, p. 43), Creangă aurait eu le rôle le plus important : il semble diriger la rédaction de l'*Invățătorul Copiilor*; mais en fut-il de même pour tous les ouvrages ?

(8) Voy. pp. 57-58.

II. LES CONTES, LES ANECDOTES ET LES SOUVENIRS

C'est dans les *Convorbiri* que parurent pour la première fois, entre le 1^{er} octobre 1875 (*La Belle-Mère aux trois brus*) et le 1^{er} mars 1883 (l'anecdote *Cinci pâini*), la plupart des œuvres littéraires de Creangă; celles qui avaient été composées pour d'autres publications y furent également reproduites, la dernière (*Moş Ion Roată şi Unirea*) le 1^{er} février 1885.

Elles forment deux groupes bien distincts, entre lesquels il y a une solution de continuité : les *Contes*, publiés du 1^{er} octobre 1875 au 1^{er} octobre 1878, et les *Souvenirs*, dont la première partie parut le 1^{er} janvier 1881, et la troisième et dernière le 1^{er} mars 1882. Nous devons mettre à part deux *Anecdotes* et l'historiette *Cinci pâini*, qui sont d'ailleurs toutes trois postérieures aux *Contes* (la première anecdote est de 1880).

Les *Contes* furent tous publiés dans les *Convorbiri*; en voici la liste dans l'ordre chronologique :

- | | | |
|---------------------|---|------------------------------------|
| Tome IX (1875-76). | N° 7 (1 ^{er} octobre 1875), p. 283 : | <i>Soacra cu trei nurori.</i> |
| — — | N° 9 (1 ^{er} décembre 1875), p. 339 : | <i>Capra cu trei iezi.</i> |
| — — | N° 10 (1 ^{er} janvier 1876), p. 402 : | <i>Pungaşa cu doi bani.</i> |
| — — | N° 12 (1 ^{er} mars 1876), p. 453 : | <i>Daniĭă Prepeleac.</i> |
| Tome X (1876-77). | N° 3 (1 ^{er} juin 1876), p. 105 : | <i>Povestea porcului.</i> |
| — — | N° 10 (1 ^{er} janvier 1877), p. 374 : | <i>Moş Nichifor Coşcariul.</i> |
| Tome XI (1877-78). | N° 1 (1 ^{er} avril 1877), p. 21 : | <i>Stan Păţitul.</i> |
| — — | N° 5 (1 ^{er} août 1877), p. 172 : | <i>Harap Alb.</i> |
| — — | N° 6 (1 ^{er} septembre 1877), p. 212 : | <i>Fata babei şi Fata moşului.</i> |
| Tome XII (1878-79). | N° 1 (1 ^{er} avril 1878), p. 22 : | <i>Ivan Turbincă.</i> |
| — — | N° 7 (1 ^{er} octobre 1878), p. 257 : | <i>Povestea unui om leneş.</i> |

En 1880, après plus d'une année de silence, Creangă publia, dans l'*Album macedo-român* (p. 26) de V. A. Urechia, une *Anecdota* qui fut réimprimée cinq ans plus tard, le 1^{er} février 1885, dans les *Convorbiri* (T. XVIII (1884-85), N° 11, p. 456), sous le titre de *Moş Ion Roată şi Unirea*.

Le 1^{er} janvier 1881, parut dans les *Convorbiri* (T. XIV (1880-1881), N° 10, p. 365) la première partie des *Amintiri*, datée, à Bucarest, de septembre 1880, et dédiée à M^{lle} Livia Maioresco (1); elle fut reproduite dans le journal *Timpul*, du 11 janvier

Les *Convorbiri* du 1^{er} avril (T. XV (1881-82), N° 1, pp. 1-14) publièrent la deuxième partie des *Amintiri*, avec « dédicace à M^{lle} L. M. (Livia Maioresco) », et sans date; le numéro de novembre (N° 8, p. 313), contenait la nouvelle *Popa-Duhu*, et celui du 1^{er} janvier (N° 10, p. 383) une poésie populaire, intitulée *Impresiuni d' Lina Catalina*, recueillie par Creangă au « Spital Brâncovenesc » (2).

La troisième partie des *Amintiri*, également dédiée à « M^{lle} L. M. », et datée, à Bucarest, de septembre 1881, fut imprimée dans les *Convorbiri* du 1^{er} mars 1882 (T. XV, N° 12, p. 445). La quatrième partie, lue par Creangă, en 1888, chez Beldiceanu (3), ne fut publiée qu'après la mort de son auteur, en 1892, dans l'édition de Jassy (4).

Le 13 novembre 1882, Creangă écrivit à Jassy, pour l'*Albumul Societății « România jună »*, de Vienne, pour l'année 1883, une *Anecdota* (5), qu'il reproduisit dans les *Convorbiri* du 1^{er} juin 1883 (T. XVII, N° 3, p. 114), en l'intitulant *Ioan Roată și Vodă Cuza*.

Enfin, le 1^{er} mars 1883, paraît dans les *Convorbiri* (T. XVI, N° 12, p. 485) l'historiette *Cinci pâini*.

Dès lors, Creangă, dont l'état de santé s'aggrave de jour en jour, n'écrit plus. Nous n'avons à signaler, au cours des années 1883-1889, qu'une réimpression des deux *Anecdote* citées plus haut : *Moș Roată și Cuza Vodă, două istorioare din viața lui Cuza, Craiova, 1887*.

Ce n'est qu'en 1898, huit ans après la mort de Creangă, que fut publié le conte inachevé *Făt-Frumos fiul epei*.

L'œuvre littéraire de Creangă, parue presque tout entière dans les *Convorbiri*, consiste donc en une quinzaine de contes, nouvelles et historiettes, et en des *Souvenirs*, en quatre parties, dont la dernière est inachevée.

(1) Fille unique de l'ancien maître de Creangă. Elle fut demoiselle d'honneur de Carmen Sylva, puis épousa M. de Dymcza.

(2) Voy. la note de Creangă, à la page 333 des *Convorbiri*, et *infra*, p. 58.

(3) Voy. p. 46.

(4) Trois fragments de cette quatrième partie figuraient dans l'*Album* de Gruber (Șez., V, p. 310, et *Arhiva*, XIII, p. 337); voy. p. XX.

(5) Elle parut aux pp. 29-35. Creangă la lut, en 1883 ou 1884, aux élèves de l'École normale de Jassy (M. Lupesco, dans Șez., 1899, p. 189).

III. CREANGĂ AUTEUR COMIQUE (1878-1882) ?

A maintes reprises Creangă fit part à différents amis, et notamment à Gr. Alexandresco (1), de son intention d'écrire « une pièce paysanne ». Dans une lettre sans date, qui est, selon toute vraisemblance, des alentours de 1878 (2), il annonce à Eminesco qu'il a commencé à rédiger une comédie, mais qu'il ne sait quand il la finira; il ajoute que le sujet en est pris « dans la vie des faubourgs », où il habite depuis qu'il a quitté Humulești. Enfin, Tinca Vartic a déclaré (3), après la mort de Creangă, que son compagnon lui avait dit, un jour, qu'il songeait à composer une comédie, et qu'il lui avait communiqué, un peu plus tard, le sujet de sa pièce; voici le sommaire donné par Tinca elle-même : « Une querelle pour l'amour d'une femme d'officier, chassée par son mari, et réfugiée dans la maison d'un propriétaire qui avait pour voisins des femmes des faubourgs. Intrigue, puis scandale ».

Ce désir d'écrire une comédie ne saurait nous étonner chez Creangă; on n'oublie pas que c'est la fréquentation du théâtre qui ouvrit le conflit entre le jeune diacre et ses supérieurs, et que le coupable osa même soutenir que les spectacles étaient moraux. Après avoir quitté la robe, Creangă fut plus assidu encore aux représentations, où il emmenait souvent Tinca (4). Il est donc assez naturel qu'il ait songé à écrire lui-même des pièces, d'autant plus que les anecdotes plaisantes, qu'il aimait à raconter, étaient un acheminement vers la comédie.

Mais Creangă n'a publié aucune pièce de son vivant, et, après sa mort, on n'a retrouvé dans ses papiers qu'un feuillet contenant la première scène et le début de la scène II d'une comédie en trois actes, en prose, *Dragoste chioară și Amor ghebos* (5) (« L'Amour borgne et l'Amour bossu »), dont l'action se passe à Tătărași, l'un des faubourgs de Jassy où Creangă et Eminesco se rendaient le plus souvent.

(1) Voy. la *Biografie*.

(2) Cette lettre (*Flacăra*, I. c., p. 58) est postérieure à l'automne de 1877, époque où Eminesco alla habiter Bucarest (voy. p. 39); comme c'est précisément en 1878 que Creangă écrivit son dernier conte, il est fort possible que cet essai de comédie se place aux alentours de cette date, avant la publication des *Souvenirs* (janv. 1881); il ne saurait être, en tout cas, postérieur à juin 1883, date où Eminesco, devenu fou, quitta Bucarest (voy. p. 42).

(3) *Flacăra*, I. c., p. 59 (anonyme). Toutefois, il est assez singulier que le sommaire donné par Tinca ne nous apprenne rien de plus que le fragment insignifiant retrouvé dans les papiers de Creangă.

(4) *Ibid.*

(5) La pièce, intitulée d'abord *O dragoste chioară și un Amoriu ghebos*, devait être en un acte; mais les deux indications primitives, barrées par un simple trait, ont été remplacées par celles données ci-dessus. Ce fragment a été publié plusieurs fois : *Arhiva*, XIII, p. 342; *Lucașărul*, IX, p. 8; *Flacăra*, I. c., p. 59; édit. Marmeliuc, p. 367.

Cette page, « écrite précipitamment, avec des ratures faites à la hâte, manifestement le premier jet de la plume » (1), se termine au cours de la scène II : elle est évidemment détachée d'un manuscrit, perdu comme tant d'autres (2), et présente, sans nul doute, le commencement de la pièce que Creangă annonçait à Eminesco, et dont le résumé nous a été conservé par Tinca; mais quelle étendue avait le manuscrit dont elle faisait partie? Contenait-il une ébauche de la pièce entière ou de quelques scènes seulement?

L'étude du texte subsistant et l'examen de certains faits semblent bien prouver non seulement que la comédie n'a jamais été achevée, mais encore qu'une faible partie en a été rédigée.

En effet, d'une part, l'écriture hâtive et les ratures dénoncent clairement une première rédaction; plus significatif encore est le fait que le titre de la pièce et, surtout, l'indication du nombre des actes (élément d'importance capitale) ont été raturés (3). Ces corrections prouvent que Creangă ne savait pas encore, lorsqu'il écrivit cette page, quelle serait exactement l'action de sa comédie : dans ces conditions, pouvait-il la rédiger en entier ?

D'autre part, Gr. Alexandresco (4) nous apprend que le conteur, toutes les fois qu'on lui demandait des nouvelles de sa pièce, répondait par quelque plaisanterie, montrant manifestement par là qu'il n'avait fait encore aucune ébauche sérieuse. D'ailleurs, si Creangă avait composé une partie importante de sa comédie, il n'aurait pas manqué d'en communiquer des scènes, soit à Tinca, à laquelle il donnait lecture de tous ses contes (5), soit à quelqu'un de ses nombreux amis, dont il sollicitait si souvent les conseils (6). Or, c'est seulement après sa mort que ses intimes ont appris l'existence du fragment précité, et Tinca n'a jamais connu que le sommaire reproduit plus haut.

Il semble donc bien que Creangă ébaucha seulement les premières scènes de sa comédie, et c'est à ce fragment qu'il ferait allusion dans sa lettre à Eminesco. Quand il les eut rédigées, non sans peine, après avoir hésité longtemps sur l'étendue qu'il donnerait à l'ensemble, il se rendit compte de la médiocrité de son essai, et, comprenant que ce genre de littérature n'était pas fait pour lui, il ne poussa pas sa tentative plus loin, et ne voulut pas communiquer, même à ses intimes, des pages qu'il trouvait indignes de lui; de là ses

(1) Emilgar (E. Gârleanu), dans *Arhiva*, I. c., p. 343.

(2) Voy. pp. XVII-XX.

(3) Notons encore que c'est la scène première qui devait, seule, se passer à *Tătărași*; le mot « scène » a été corrigé en « acte ».

(4) *Șez.*, V, p. 187.

(5) Voy. p. 147.

(6) Voy. p. 148 et note, et Sperantia, I. c., p. 22.

réponses évasives aux questions de Gr. Alexandresco. Le manuscrit resta donc abandonné dans un coin, et c'est de celui-là même, sans doute, que l'on a retrouvé un feuillet.

Effectivement, le fragment conservé est bien plat et ne nous laisse guère espérer une belle œuvre. Nous ne croyons pas, avec M. Gârleanu (1), qu'il faille regretter la perte de la comédie de Creangă; rien ne nous permet d'affirmer que Zărghilă, le chanteur amoureux, aurait été « un type unique, une sorte de Pierrot du faubourg moldave, illustrant un genre théâtral que personne n'a tenté, en dehors de Caragiale » (2).

On peut se demander pourquoi Creangă ne s'essaya pas d'abord à écrire une pièce paysanne, puisque les gens de la campagne étaient les premiers qu'il eût connus de près, et qu'ils jouent le rôle le plus important dans les *Contes* et les *Souvenirs*? M. Gârleanu voit dans l'essai de Creangă « un acheminement vers la comédie paysanne » (3) : le conteur, qui, depuis son départ de Humulești, habitait le « mahala », aurait voulu tenter d'abord de dépeindre les faubouriens. Il nous paraît étrange que l'inverse ne se soit pas produit. En effet, certains contes, notamment *Stan-l'Echaudé*, contiennent de véritables scènes de comédie : tout le monde a présente à l'esprit la première entrevue d'Ipate et de Chirică; une telle scène est vraiment « un acheminement vers la comédie paysanne »; et nous croyons que c'est justement le choix d'un sujet faubourien, d'ailleurs fort banal, qui a compromis par avance la réussite de l'essai entrepris. De fait, Creangă n'a été écrivain de génie que lorsqu'il a dépeint ses frères les paysans, avec leur langage pittoresque, leurs mœurs et leurs coutumes; il n'était pas fait pour exprimer la fade galanterie d'un Zărghilă et pour présenter les vulgaires aventures de la femme infidèle d'un officier.

Peut-être faut-il admettre que Creangă, lorsqu'il ébaucha sa comédie, s'inspira d'un événement qui se serait réellement passé dans son faubourg? Son essai malheureux, sur un sujet d'actualité, l'aurait fait renoncer à tenter la comédie paysanne (4).

(1) *Arhiva*, I. c., p. 337, et *Luceafărul*, I. c., p. 8. Nous sommes entièrement d'accord, sur ce point, avec M. Ibrăileanu, *Scriitori români și străini*, pp. 154-155.

(2) *Flacăra*, I. c.

(3) *Arhiva*, I. c.

(4) Ce n'est certainement pas la maladie qui le fit renoncer à écrire des pièces de théâtre, car sa lettre à Eminescu date vraisemblablement des alentours de 1878 (voy. p. 54), c'est-à-dire d'une époque où il était encore très valide.

IV. — ŒUVRES DIVERSES

Outre ses *Contes* et ses *Souvenirs*, et le fragment de comédie précitée, Creangă nous a laissé quelques pages de prose et de vers, dont la plupart sont de valeur très médiocre; nous ne les mentionnons ci-dessous que pour mémoire :

a) *Historiettes*. — Quatre historiettes, dont deux (*Inul și cămeșa*, *Acul și barosul*) ont un but didactique, tandis que les autres (*Poveste*, *Ursul păcălit de Vulpe*) développent des thèmes populaires bien connus et ne visent qu'à récréer, ont été publiées par Creangă (1) dans ses ouvrages classiques, les trois premières dans l'*Invățătorul Copiilor* (2), et la quatrième dans la *Metodă nouă* (3).

Ces morceaux, sans être comparables aux *Contes* et aux *Souvenirs*, ont une certaine valeur littéraire et sont encore dignes aujourd'hui de figurer dans les livres de lecture destinés aux classes. Nous aurons l'occasion de parler ultérieurement (4) des deux derniers.

b) *Poésies personnelles et populaires*. — Creangă fit également paraître, dans la *Metodă nouă* (5) et dans l'*Invățătorul Copiilor* (6), quatre petites pièces de vers qui, spécialement rédigées pour les jeunes élèves des écoles primaires, n'ont aucune valeur littéraire et ne méritent vraiment pas de prendre place dans une édition de Creangă. La même observation s'applique aux vers sans titre du ms. 4074 de l'Académie roumaine (7), que la revue *Flacăra* (8) a imprimés en 1914, en les intitulant *Satirice*.

Nous nous arrêterons seulement à la pièce *Ottenii în Iași*, publiée dans le deuxième volume de l'édition de Jassy; ce n'est pas que ces vers soient meilleurs que les autres; mais ils ont été composés dans des circonstances qu'il est intéressant de rappeler, et n'appartiennent probablement pas à Creangă.

A une date que nous ne saurions préciser, mais, en tout cas, après 1875, un groupe de jeunes gens d'Olténie vinrent

(1) Elles sont toutes anonymes, mais nous possédons le ms. de la troisième, et, pour les trois autres, la langue et le style attestent la paternité de Creangă. Voy. Leca Morariu, *l. c.*, pp. 34-36 et 40.

(2) Cinquième édit., 1878, pp. 101, 139, 175; la troisième historiette parut d'abord sans titre.

(3) Edit. de 1891, p. 79.

(4) Voy. pp. 72, note 1, et 83.

(5) *Păsărica*, sous les initiales I. C.

(6) *Ia! Clopoșelul sună, Nu lucrezi — N'ai ce mâncă*; la quatrième, *Cunoaște-te pe tine însuși*, ne parut que dans l'édition de Jassy.

(7) Voy. p. XIX.

(8) IV, n° du 20 décembre, p. 49; ces vers ont été reproduits dans l'édition Marmeliuc, p. 330.

à Jassy, pour essayer d'enlever aux Juifs une partie du commerce ambulant; comme ils étaient habiles marchands, on fonda beaucoup d'espoir sur leur tentative, et d'on imprima, en feuilles volantes anonymes, sous le titre de *Olteni în Iași*, une pièce de vers de six strophes, qui chantait, sur le ton épique, la venue des jeunes gens d'Olténie, et dont le refrain était alternativement : *Cumpărași dela Olteni !* (« Achetez aux Olténiens ! ») et : *Nici un ac dela Jidani!* (« Pas une aiguille des Juifs ! »). Creangă, qui connaissait l'auteur (peut-être le conteur Miron Pompiliu ?), porta un exemplaire de cette poésie à la *Junimea*, et en donna lecture (1). Quand il fut décédé, le Comité d'édition trouva chez lui un (ou plusieurs) de ces textes et, lui en attribuant d'autant plus facilement la paternité qu'il était l'ennemi déclaré des Juifs (2), le publia dans l'édition de 1892.

D'autre part, en 1881-1882, Creangă fit paraître dans les *Convorbiri* (3) et dans le *Contemporanul* (4) plusieurs morceaux de poésie populaire, recueillis de la bouche d'une vieille gardienne du « Spital Brâncovenesc », originaire de Craiova, « Mama Balașa ». Ces vers ne sont que des variantes de thèmes folkloriques bien connus; ils n'appartiennent pas à Creangă, dont le rôle s'est borné à les transcrire, et il n'y a aucune raison pour qu'ils figurent dans les *Œuvres* de notre conteur.

c) *Articles*. — Creangă écrivit, en 1872, dans le *Curierul de Scipione Bădescu*, trois articles, dont l'un, *Misiunea preotului la sate*, a été reproduit par B. P. Hașdeu, dans la *Columna lui Trajan* (5).

La paternité de Creangă, pour ce dernier article, a été plusieurs fois rejetée; Tudor Pamfile (6), par exemple, « ne peut s'imaginer que le diacre Creangă publié en 1872, en le signant comme « preot » (curé), un article sur le rôle des prêtres à la campagne, et cela précisément durant les années où ses supérieurs lui causaient les plus noirs chagrins »; cependant le doute n'est pas permis, puisque cet article figure dans la liste de ses œuvres que Creangă lui-même fournit à E. Gruber (7).

Nous croyons, avec M. Savin (8), que ces pages, « par leurs nombreux néologismes, qui conservent encore le style des manuels de « pastorale » du séminaire, et par leur élan de

(1) Sur tout ceci, voy. *Familia*, 1893, p. 2.

(2) Voy. p. 33.

(3) T. XV (1881-1882), p. 383 : *Lina Catalina*.

(4) T. I (1881), pp. 431-432 et 483.

(5) Troisième année, n° 10, du 7 mars 1872, pp. 78-79.

(6) Préface à l'édition de Chișinău, p. VI (voy. p. XXIII, et *Ion Creangă*, XII, p. 286). Voy. aussi Leca Morariu, dans *Junimea literară*, XIII (1924), pp. 63-64.

(7) E. Gruber, *l. c.*, p. 180.

(8) *Calendarul revistei « Ion Creangă » pe 191½*, pp. 56-57.

jeunesse, trahissent le séminariste qui vient de terminer ses classes et qui est avide de travail et riche en projets ». Toutefois, Creangă ayant quitté le séminaire en 1858, on s'explique mal pourquoi il ne fit paraître cet article qu'au début de 1872 (soit plus de treize ans plus tard), alors qu'il était sans doute déjà défroqué; cette publication nous eût paru bien plus naturelle aux alentours de 1860, lorsque le jeune diacre, tout à l'ardeur de son sacerdoce, ne s'occupait ni d'enseignement ni de politique. Faut-il conjecturer que Creangă, déjà en butte aux critiques du public à la suite de l'interdit dont il avait été frappé, voulut montrer, par une ardente profession de foi, que ses sentiments à l'égard de l'Eglise n'avaient pas changé ?

d) *Contes pornographiques*. — Creangă a écrit, enfin (1), un certain nombre de contes pornographiques, qu'il se plaisait à raconter à ses intimes, notamment aux réunions de la *Junimea* (2). Les titres de deux de ces récits, dont les originaux étaient illustrés de la main du conteur (3), nous ont été conservés : *Povestea poveștilor* (« Le Conte des contes ») et *Povestea lui Ionică cel prost* (« Le Conte de Jeannot-le-sot »); ce dernier fut lu par son auteur au treizième anniversaire de « la *Junimea* vieillie dans de mauvais jours » (4). Creangă avait aussi pour ses amis une deuxième version du *Père Nichifor le Trompeur* (5).

(1) Les papiers de Creangă, recueillis dès les premiers jours de janvier 1890 (voy. p. XVII), contenant précisément les œuvres que l'auteur publia de son vivant (plus quelques morceaux sans grande importance, qui furent imprimés dans l'édition de Jassy), on était en droit de penser que Gruber avait en main tous les manuscrits existants; d'autant plus que le conteur, qui entretenait constamment ses intimes de ses œuvres en cours, et leur parla même de la comédie qu'il avait à peine ébauchée, ne leur dit jamais qu'il possédait, en manuscrit, des œuvres inédites, ni même qu'il eût l'intention d'écrire autre chose que des *Contes*, des *Souvenirs* et une comédie paysanne. Or, M. O. Minar a signalé (*Caragiale, Omul și Opera*, București, s. d., p. 208; cf. *Caragiale, Teatru, ediție critică de O. Minar*, București, s. d., T. I., p. 438), il y a quelques années, l'existence de « *Mémoires* en manuscrit, conservés par M^{me} Ecaterina Creangă, épouse du conteur » (voy. p. 28, note 2), mémoires dont il donne un court extrait, relatif aux relations d'amitié entre Creangă et I. L. Caragiale. Il vient de nous faire connaître qu'il possède, dans sa collection de manuscrits, ce « *Memoriul lui Creangă*, arrangé et transcrit par la femme du conteur »; en voici, dit-il, « les trois parties distinctes » : « 1° Détails relatifs à la vie de Creangă dans sa « bojdeucă »; différentes discussions avec Eminesco. 2° Rencontres de Creangă avec Maioresco, le pope Ienăchescu, les instituteurs Răceanu, Grigoresco et autres; entretiens de Creangă avec divers amis, sur les hommes et les choses contemporains. 3° Une sorte de testament didactique et littéraire, dans lequel Creangă entame différents problèmes de pédagogie et d'esthétique, et donne des solutions pratiques et théoriques ». Espérons que M. Minar se décidera quelque jour à publier ce document.

(2) Voy. p. 37.

(3) Voy. M. Savel, dans *Minerva*, 1915, n° 2170, du 1^{er} janvier.

(4) C'est l'expression même de Creangă, dans une note à la fin du manuscrit (Communiqué par M. T. Kirileanu). Nous ne résumerons pas ces deux contes par trop scabreux.

(5) Voy. pp. 37, note 2, et 181.

Nous avons signalé (1) que M. Mendel trouva dans les papiers du conteur l'original de *Ionică cel prost*, et qu'il prêta ce manuscrit à M. Scobăi; nous ne savons pas si ce conte a été rendu à M. Mendel, ni qui le possède aujourd'hui. Plusieurs autres contes, également en manuscrit original, ont été vendus par Constantin Creangă au docteur Obreja, directeur du Service sanitaire, qui les conservait encore en 1899 (2) : nous ignorons où ils se trouvent actuellement.

En somme, l'œuvre de Creangă comprend essentiellement les *Contes* et les *Souvenirs* : les autres pages (prose scolaire, vers didactiques ou autres, poésies populaires, articles de journaux, fragment de comédie) ne présentent quelque intérêt que pour le biographe et nous nous en tiendrons, pour ces dernières, aux indications données ci-dessus.

Notre étude se divisera naturellement en deux parties : nous ne comprendrons dans la première que les récits qui développent des thèmes populaires contenant des éléments merveilleux; nous rattacherons donc *Moș Nichifor*, les deux *Ion Roată* et *Popa Duhu* aux *Souvenirs*.

(1) Voy. p. XVII.

(2) Voy. T. Kirilcanu : *Șez.*, 1899, pp. 215-216.

II

LES CONTES

Creangă nous a laissé quatorze contes et anecdotes. Il n'a pas tiré de son imagination, comme ont paru le croire certains critiques (1), la matière de ses récits; il s'est contenté d'emprunter les thèmes populaires, bien connus non seulement en Roumanie, mais encore dans beaucoup de pays; il suffira, pour s'en convaincre, de se reporter à l'étude comparative que nous ferons plus loin (2). Mais, tout en respectant, même dans leurs détails, les thèmes empruntés au folklore national, il a su leur donner une forme toute personnelle : c'est là ce qui constitue son seul, mais très suffisant mérite.

Avant d'étudier ces contes, nous allons faire un bref historique de la littérature populaire en Roumanie : nous replacerons ainsi Creangă parmi les conteurs de son temps, et nous pourrons apprécier plus exactement son talent et son originalité.

I. — *Les poésies et contes populaires avant Creanga*

M. N. Iorga a noté que la première mention de la poésie populaire roumaine date de la fin du XVII^e siècle : elle se trouve dans la *Préface (Predoslovie)* de la Chronique de C. Cantacuzino (3); l'auteur, parlant de ses sources d'information, signale, entre autres, « les chants qui racontent les actions héroïques, ou autres, des Princes, ou celles d'autres hommes dignes qui ont travaillé » (4). Mais nul ne songea, au XVIII^e siècle, à s'occuper de ces chants populaires.

Dans un article de la *Gazeta de Moldavia* de 1852, G. Asachi prétend (5) qu'il aurait recueilli, vers 1822, des poésies populaires et que le folkloriste serbe Vuc Stefanovitch lui en aurait fourni un certain nombre, rassemblées par lui en pays roumain : malheureusement ces documents auraient été détruits en 1827. Mais quelle créance devons-nous accorder à un article paru si tard, l'année même où Vasile Alecsandri publiait ses *Balade*?

C'est un modeste et infatigable chercheur, successivement chantre, professeur de musique et imprimeur à Bucarest,

(1) Par ex. *Convorbiri*, XLVIII, n^o 12, déc. 1914 (E. Ciucu).

(2) Voy. pp. 70 sqq.

(3) *Alexandru Russo, Scrieri, publicat de P.-V. Haneş, Bucureşti, 1903*, p. 380.

(4) Cette Préface est de mars 1694; voy. G. Pasco, *Istoria literaturii romine din secolul XVII*, p. 167.

(5) Russo, *Scrieri*, *ibid.*

A. Pann, « folkloriste sans le savoir » (1), qui mit au jour, en 1822, les premières poésies populaires roumaines, dans sa brochure *Cântări de stea* (Chants de Noël); il en publia quelques autres, neuf ans après, en tête de ses *Poezii deosebite sau Cintece de lume* (1831); beaucoup plus tard, il imprima un recueil de proverbes accompagnés d'anecdotes, intitulé *Proverburi sau Povestea vorbei* (1847); puis, quelques « doïne » et « hore » (2), au milieu des romances du *Spitalul Amorului* (1850-1852); et, dans l'amusante épopée de la vie paysanne *O șezătoare la țară* (1852), il donna de nombreux spécimens de poésies, de contes et de devinettes.

Mais A. Pann était un isolé dont les brochures étaient destinées au peuple, et ses publications ne se rattachent nullement au courant populaire qui ne se dessina que près de vingt ans après l'apparition de *Cântări de stea*.

Quant aux premiers contes populaires, ils furent publiés hors de Roumanie, en 1845, à Stuttgart, par deux Allemands, les frères Schott (3); ces derniers avaient vécu pendant plusieurs années dans le Banat, et la plupart des contes qu'ils éditérent, en allemand, leur avaient été communiqués par un avocat roumain d'Oravița, M. Dragoesco (4).

Le volume comprenait, en tête, une étude sur le peuple roumain, puis vingt-sept contes, seize morceaux plus courts et quelques superstitions; il se terminait par un Appendice, dans lequel les auteurs, fervents disciples des frères Grimm, interprétaient les récits suivant la théorie mythologique.

En 1857-1858, Fr. Obert imprima, dans le journal *Ausland*, des *Rumänische Märchen und Sagen aus Siebenbürgen*, et, en 1859, dans le *Magazin für Geschichte Siebenbürgens* (1, pp. 112-121), des *Rumänische Märchen*.

Mais ces collections, comme les publications d'A. Pann, n'ont aucun lien avec l'histoire de la littérature populaire en Roumanie : depuis l'apparition des *Kinder — und Hausmärchen* des frères Grimm (5), les contes populaires étaient très en faveur en Allemagne; après que Bechstein eut publié son *Trésor des Légendes de la Thuringe* (1835-1838) et son *Märchenbuch* (1845), les savants allemands, non contents de mettre au jour les richesses folkloriques de leur pays, commencèrent à publier, à partir de 1850, des contes populaires des principales nations européennes; ce que firent les frères Schott pour la Roumanie, fut fait, par exemple, par Stier, pour la Hongrie; par Wenzig, pour la Serbie; par Benfey, pour les Indes.

(1) Gh. Adamesco, *Istoria literaturii române*, București, 1913, p. 19.

(2) La *doină* (pl. *doine*), poésie lyrique, peut être de sujets très variés; la *horă* (pl. *hore*), est une chanson de danse.

(3) *Walachische Maehrchen herausgegeben von Arthur und Albert Schott*, Stuttgart und Tübingen, 1845.

(4) L. Sainéan, *Basmele române*, București, 1895, p. 187.

(5) Trois volumes, parus de 1812 à 1815.

C'est qu'en effet, aux alentours de 1840, deux courants, puissants l'un et l'autre, orientaient le développement de la littérature roumaine : le courant latiniste et le courant français.

D'une part, dès 1816 (date de l'arrivée en Valachie de G. Lazăr), des professeurs transylvains avaient été appelés dans les Principautés, soit pour réorganiser un enseignement désuet, soit pour créer des écoles nouvelles. Après 1820, le nombre de ces maîtres s'accrut considérablement, et certains d'entre eux obtinrent des postes très élevés (1). De plus, dès le début du XIX^e siècle, les écrivains roumains qui faisaient imprimer leurs œuvres à Braşov ou à Sibiu, étaient en relations assez suivies avec leurs confrères de Transylvanie; enfin, un certain nombre de jeunes gens allaient faire leur études dans les écoles renommées d'au delà des Carpathes, et les livres transylvains étaient fort employés dans les établissements scolaires des Principautés. Aussi se répandirent rapidement en Moldavie et en Valachie les grandes idées des maîtres de l'Ecole latiniste, Nico Mico, G. Şincai et Petru Maior : recherches historiques à base scientifique, publication des anciennes chroniques, et, surtout, étude de la langue. C'est sous cette influence que furent publiés alors les traités de philosophie, la plupart des ouvrages d'histoire et de nombreux lexiques et grammaires.

D'autre part, l'influence française, qui avait commencé à se faire sentir au XVIII^e siècle, au temps des Fanariotes et des occupations russes, s'accrut fortement par suite des immigrations qui suivirent la Révolution de 1789 et la Restauration; elle devint plus puissante encore au début du XIX^e siècle, lorsque de nombreux étudiants roumains, dont un certain nombre étaient boursiers, furent envoyés dans les universités françaises. Aussi lorsque, en avril 1829, dans le premier numéro de son *Curierul românesc*, Heliade Rădulesco eut déclaré avec courage, à l'élite de ses compatriotes, qu'ils devaient avoir honte « d'être plus bas que la populace des autres nations », tous les regards se tournèrent vers la France, pour y chercher des modèles. Dès 1830, Heliade et ses amis entreprirent des traductions nombreuses, surtout françaises, et tous les poètes de ce temps traduisirent ou imitèrent nos grands poètes, principalement les Romantiques.

Toutefois, les théories nouvelles ne s'imposaient pas sans difficultés.

Dès 1839, le journal *Pământeanel* avait publié un article anonyme qui faisait une âpre critique des réformes du grammairien Heliade (2); les théories orthographiques et linguistiques des Latinistes, critiquées en Transylvanie même,

(1) Par ex., Damaschin Bôjincă, G. Munteanu, F. Aaron, Ion Mioresco et, surtout, A. T. Laurian, qui, d'abord professeur à l'Université du Bucarest, fut l'un des membres fondateurs de l'Académie roumaine.

(2) Préface de O. Densuşianu à l'*Alexandru Russo* de P.-V. Haneş, p. IV.

entre 1838 et 1850, par des articles de la *Foaia literară* et de la *Foaia pentru minte*, furent combattues, dès 1840, dans la revue *Dacia literară*, par M. Kogălniceanu, qui continua la lutte dans la *România literară* et la *Steaua Dunărei*.

Les patriotes roumains ne se contentaient pas, d'ailleurs, de protester contre les influences étrangères; ils leur opposaient la littérature nationale et songèrent bientôt à mettre au jour des productions populaires.

De bonne heure, B. P. Haşdeu s'occupa des chants populaires dans des articles parus en russe; Asachi recueillit dans les montagnes de Neamtzu quelques légendes, notamment celle de *Dochia şi Traian*, publiée à Jassy en 1840; en 1839, la *Foaia pentru minte* imprima plusieurs poésies populaires de Transylvanie, d'ailleurs très retouchées; et, l'année suivante, Costache Negruzzi écrivit pour la *Dacia literară* un article sur les *Cânteccele populare ale Moldovei* (1), dans lequel il essayait de classer les poésies anonymes et reproduisait fidèlement un certain nombre de vers; enfin, dans la même revue, M. Kogălniceanu publia, d'après un vieux manuscrit, les *oraşii* (chants de mariage) qui avaient été dites à la noce des filles de son arrière-grand-père (2).

De plus, aux alentours de 1840, quelques jeunes hommes, notamment M. Kogălniceanu, C. Negruzzi, A. Russo, V. Alecsandri et N. Bălcesco, fondèrent à Jassy une sorte d'école littéraire, qui se proposait de lutter contre les courants étrangers; ils exposèrent leur programme, dont le point fondamental était « la littérature nationale » (3), dans la *Préface de la Dacia literară* (1840) : Kogălniceanu, auteur de l'article, y combattait la manie des imitations et des traductions, et disait notamment : « Notre histoire possède assez de faits héroïques, nos belles provinces sont assez grandes, nos coutumes sont assez pittoresques et poétiques, pour que nous puissions trouver chez nous des sujets à traiter, sans avoir besoin d'emprunter aux autres nations » (4).

Ces excellents principes furent repris et développés (5) par un écrivain de valeur, Alexandru Russo, qui jusqu'à sa mort, survenue prématurément en 1859, combattit avec énergie les ennemis de la littérature nationale (6). Russo déplore vivement la perte des mœurs et des usages d'autrefois, fait ressortir clairement les erreurs des écoles latiniste et

(1) Cet article n'a malheureusement pas été réimprimé dans l'édition des « Œuvres » de 1872; voy. Densuşianu, *l. c.*

(2) *Ibid.*, p. VI.

(3) Russo, *Scrieri*, p. 407.

(4) Densuşianu, *l. c.*, p. VI.

(5) « L'initiateur de ce courant critique est M. Kogălniceanu, et le théoricien A. Russo » (Densuşianu, *l. c.*, p. 403).

(6) Il a développé ses idées dans : *Studie moldovană (Zimbrul. II, 1851-52)*, *Cugetări (România lit., 1855)*, *Amintiri (Rom. lit., 1855)*, *Poezia populară (en manuscrit)*; voy. *Scrieri*, pp. 10-23, 24-31, 161-165, 175 sqq.

italianiste, évoque le passé avec un charme infini, et demande instamment que l'on ne s'inspire que de l'admirable poésie populaire, dont la valeur ne saurait être dépassée, et qui, lorsqu'un peuple abandonne sa vieille civilisation, « devient le palladium de la langue et des coutumes ancestrales » (1).

Russo qui, depuis son retour de Suisse (2), en 1839 (3), s'était mis à recueillir des poésies populaires dans le district de Neamtzu (4), engagea certainement ses amis à l'imiter (5), et prêcha d'exemple en rédigeant trois légendes inédites et en consacrant plusieurs pages à l'étude du montagnard roumain (6); il paraît avoir communiqué sa flamme notamment à V. Alecsandri, avec qui il était particulièrement lié (7).

Quoi qu'il en soit, Alecsandri, qui n'avait pas, heureusement, la modestie excessive de Russo (8), songea bientôt à tirer parti des productions anonymes qu'il avait rassemblées avec son ami; il se contenta d'abord de les imiter; puis, en vrai folkloriste, il les publia; c'est lui qui révéla à ses compatriotes la littérature populaire nationale et, jusqu'aux alentours de 1860, fut à peu près le seul éditeur de poésies populaires.

En 1843, il fit paraître, dans divers calendriers et dans la revue *Albina*, plusieurs pièces de vers imitées de poésies populaires recueillies l'année précédente dans les montagnes de Moldavie, au cours d'un voyage qu'il avait fait avec Russo, après la mort de sa mère (9). En 1844, il imprima, dans la *Foaia științifică și literară*, une nouvelle série de poésies inspirées par des croyances ou des contes populaires : *Doina, Baba-Cloanță, Strunga, Cinel-Cinel, Făt-Logofăt*, etc... En 1846, il publia, dans le *Calendarul pentru poporul român, Ursii*,

(1) *Scrieri*, p. 187.

(2) M. Bianu croit que l'amour de Russo pour la poésie populaire s'explique par le « démocratisme » qu'il avait gagné en Suisse (cité dans les *Scrieri*, p. 391).

(3) Haneș, *l. c.*, p. 13.

(4) *Scrieri*, p. 385. C'est à ce moment qu'il dut écrire la *Pierre du tilleul* et *Studii naționale*.

(5) *Scrieri*, p. 389; M. Haneș croit même que Kogălniceanu et C. Negruzzi auraient appris de Russo à admirer les œuvres populaires (p. 381).

(6) Haneș, *l. c.*, pp. 80 sqq. et 95.

(7) Une question fort débattue est de savoir lequel des deux amis a été le premier à s'occuper de la poésie populaire, et quelle est la part qui revient à chacun d'eux dans la collection que publia un peu plus tard Alecsandri; les arguments invoqués par M. Haneș (*l. c.*, pp. 382-83) nous ont convaincu que la priorité doit être accordée à Russo; voy. *ibid.*, pp. 381-90, la discussion de l'opinion opposée de M. Bodgan Duică.

(8) Russo n'a publié aucun article sous son nom, et n'a pas fait paraître de son vivant ses remarquables études sur la poésie populaire; il a généreusement mis tous ses matériaux à la disposition d'Alecsandri.

(9) *Crain-Nou et Tătarul (Albina), Iarna vine vara trece (Calendarul românesc, 1843), Hora (Calendarul pentru poporul românesc), Cantic ostășesc (Calendarul pentru Români)*.

et, en 1849, dans la revue *Bucovina* des frères Hurmuzachi, quelques-unes des poésies populaires qu'il avait rassemblées en 1842; par exemple, *Mioara*, *Codreanu*, *Strigoitul*; en 1850, *Sburătorul*.

Mentionnons qu'en 1845 le boyard Iordache Golesco † 1848) avait composé un important recueil de proverbes et de contes, intitulé *Pilde, povăţuri, cuvinte adevărate şi poveşti* (1); mais il ne fit pas imprimer cet ouvrage, dont l'Académie roumaine conserve le manuscrit.

L'année 1852 est à retenir, car c'est alors que parut la première collection de poésies populaires roumaines, le tome I des *Balade* (2) d'Alecsandri. Cette brochure, imprimée à Jassy, fut suivie d'une deuxième, en 1853. Il y avait, en tête du volume, une courte notice sur la poésie populaire : l'éditeur y déclarait que les poésies populaires constituaient des « trésors inestimables de tendres sentiments, d'idées élevées, de renseignements historiques, de croyances superstitieuses, de coutumes ancestrales et, surtout, de beautés poétiques pleines d'originalité », et qu'elles représentaient « un avoir national, digne d'être mis au jour, comme un titre de gloire pour la nation roumaine ».

Le public, préparé par les articles de C. Negruzzi (3) et d'A. Russo, réserva aux deux brochures un favorable accueil (4).

L'année suivante, Alecsandri publia ses *Doine*, inspirées des poésies anonymes (5).

C'est vraisemblablement sous l'influence des exhortations d'Alecsandri et de Russo que furent composés, un peu plus tard, quelques recueils de poésies populaires; par exemple, ceux d'Oprea Dumitresco et de Cristu Ioanin, en 1858. L'année suivante, At. Marienescu fit paraître, à Budapest, des *Balade*, puis des *Colinde* (cantiques de Noël).

En 1860, Stănescu Aradanul (6) publia, à Temişoara (Banat), sous le titre de *Prosa populară, Poveşti culese şi corese, Tom. I, Broş. I*, une brochure « insignifiante » (7), qui avait cependant le grand mérite de présenter les premiers contes populaires recueillis par un Roumain.

(1) Ce recueil a été signalé pour la première fois par A. Lambrior (*Convorbiri*, VIII, pp. 66-82); c'est, à l'Académie, le ms. n° 213; il a été publié en partie par D. Zanne, *Proverbe*, troisième volume.

(2) *Balade adunate şi îndreptate*, Iaşi, 1852, *Partea I; Partea II*, Iaşi, 1853.

(3) Negruzzi a publié également (Lettre XVII) une collection de proverbes.

(4) En France, la *Revue des deux mondes* (1859) publia un article élogieux : *La Nationalité roumaine d'après les chants populaires* (Elena Ghica, sous le pseudonyme de Dora d'Istria).

(5) *Doine şi Lăcrămioare*, Paris, 1853.

(6) A. T. Marienescu (*Albina*, de Budapest, du 19 février 1871) l'appelle B. Em. Stănescu; cette publication fut sans lendemain.

(7) Sainéan, *l. c.*, p. 197.

Bientôt Odobesco vint joindre ses efforts à ceux de Russo et d'Alecsandri : il fit paraître, en 1861, dans la *Revista română*, plusieurs articles sur la poésie populaire; après avoir examiné, dans une « Introduction », le caractère et l'importance des productions anonymes, il étudiait un certain nombre de questions folkloriques : *Deochiul, Năluca, Mioara, Moș-Ajunul*.

C'est le journal *Țăranul român* qui imprima, en 1862, les premiers contes populaires parus en Roumanie même (1), recueillis les uns par Nicolae Filimon, les autres par Petre Ispiresco (2); le premier en date est le *Românul năzdrăvan* de Filimon.

En 1866 seulement, Alecsandri publia la collection complète de ses *Poezii populare* (3), en un beau volume dédié à la princesse Hélène (4); cette nouvelle édition fut aussi bien accueillie que celle de 1853, et valut à son auteur un article élogieux de T. Maioresco, dans les *Convorbiri* alors à leurs débuts (5).

L'année suivante, allait se révéler un collectionneur de grand mérite, I. C. Fundesco, qui avait réuni, dès 1865, un nombre considérable de contes populaires, mais ne pouvait les publier faute d'argent. Il demanda au Ministère de l'instruction publique de se charger de l'édition de son recueil; mais, en 1867, l'impression n'avait pas encore été faite; Fundesco se décida alors à faire paraître l'ouvrage à ses frais, en plusieurs brochures, dont la première, intitulée *Basme, poezii, păcălituri*, fut publiée en 1867; elle contenait douze contes, dix « păcălituri » (attrapes) et dix-sept devinettes (6).

En somme, les pressants appels de Russo, d'Alecsandri et d'Odobesco ne trouvèrent qu'un écho assez faible: au cours des vingt années qui s'écoulent de 1848 à 1867, le nombre des productions populaires mises au jour fut tout à fait restreint; on ne publia que deux collections de quelque importance : les *Poezii populare* d'Alecsandri, et les *Basme* de Fundesco.

C'est qu'en effet, tous les efforts des patriotes n'influencèrent pas fortement l'esprit public; la preuve en est que le courant latiniste fut plus puissant encore après 1860, et

(1) Voy., p. 62, les recueils parus à l'étranger.

(2) Voy. *Sainéan, l. c.*, p. 197. Ceux d'Ispiresco parurent dans les numéros 11, 13, 14, 24, 25.

(3) *Poezii populare ale Românilor, adunate și întocmite*, București, 1866. Voy. Vărnăv Liteanu, dans les *Convorbiri*, VI, p. 405.

(4) Epouse du prince A. Cuza, qui, le premier, réunit sous son autorité, en janvier 1859, les principautés de Moldavie et de Valachie.

(5) I (1857), p. 301.

(6) Cette première édit. parut chez Soccec; elle fut suivie bientôt d'une deuxième, et d'une troisième en 1875; en 1896, Fundesco vendit ses droits à Steinberg, qui fit une quatrième édit. : *Basme, Orașii, adunate de I. C. Fundesco*, Vol. I; Vol. II, *Anecdote, păcălituri, ghicitori și orașii*; les deux en 1897.

que son principal représentant, A. T. Laurian, devint l'un des membres les plus influents du Conseil général d'instruction; dès sa formation, la *Societate academică*, la future Académie, délaissa les saines idées de Russo, et son *Dictionnaire*, publié en 1871 par A. T. Laurian et Ion Massim, consacra le succès des adversaires de l'École moldave (1). De nouveaux et persévérants efforts, notamment ceux de T. Maioresco et de la *Junimea*, furent nécessaires pour préparer et assurer le triomphe de la littérature nationale.

Dès leur apparition (1^{er} mars 1867), les *Convorbiri*, organe de la *Junimea*, entreprirent la lutte contre les courants venus du dehors : ils firent ressortir la médiocrité des œuvres écrites sous les influences étrangères (2), critiquèrent âprement l'orthographe et la langue corrompue de certains auteurs (3), et demandèrent le retour à la pure langue roumaine et à l'inspiration nationale (4).

On pouvait lire, dès le 15 juin (5), dans un compte rendu élogieux des *Balade* d'Alecsandri, qu' « une collection de poésies populaires est plus précieuse et plus artistique que tous les écrits des poètes de métier qui, souvent, n'ont écrit que pour écrire »; et, le 15 janvier suivant (1868), un article plus étendu sur le recueil d'Alecsandri disait : « La plupart de nos poètes chantent sans cause naturelle, simulent des inspirations qui ne les agitent pas... Rien de tout cela dans la poésie populaire » (6).

La nouvelle revue ne se borna pas à critiquer : elle fit paraître un nombre considérable de contes et de poésies populaires ou d'inspiration populaire; donna le compte rendu des principaux recueils de littérature populaire, au fur et à mesure de leur apparition; publia, enfin, des articles sur la littérature populaire et le folklore roumains (7).

Il n'est pas douteux que cette activité des *Convorbiri* contribua dans une mesure considérable au mouvement

(1) A. Russo, *Scrieri*, p. 409 (Haneş).

(2) T. Maioresco, *Despre poesia rumână : Convorbiri*, I, pp. 2, 17, 38, 53, etc...

(3) *Convorbiri*, I, pp. 137, 158, etc.; II, pp. 97, 113, etc.; VII, pp. 277, 320.

(4) A. D. Xenopol, *Cultura națională* (II, pp. 159, 181, etc.).

(5) I, pp. 133 sqq.

(6) I, p. 304.

(7) Des légendes, contes et nouvelles d'inspiration populaire furent publiées par N. Gane (I, p. 29; II, p. 77; VIII, p. 440), I. Negruzzi (I, p. 346), V. Mortzun (I, p. 240; II, p. 91), V. Alecsandri (VI, p. 137; IX, p. 84), I. Slavici (VI, pp. 90, 226, 341; VIII, p. 287; IX, p. 121), M. Pompiliu (VI, pp. 17 et 185), et M. Eminesco (VIII, p. 443); des poésies populaires, par M. Pompiliu (III, pp. 301-304; V, p. 120) et I. Caragiani (II, pp. 335, 368 et 381); des articles sur la poésie populaire et le folklore, par A. D. Xenopol (VI, p. 174), V. Alecsandri (VI, pp. 442, 445 et 448) et Lambrior (IX, pp. 1, 151, etc.); des comptes rendus de recueils, dans les tomes : V, pp. 357, 361 et 377; VI, p. 209; VIII, p. 66.

d'admiration pour la littérature populaire qui se forma aux alentours de 1875.

Signalons également que, le 1^{er} avril 1869, fut fondé à Bucarest le cercle « Orientul », dont le but était « la culture littéraire par les discussions, et les collections de contes populaires et des documents qui intéressent l'histoire et la littérature roumaines ». Des commissions furent nommées le 29 juin, pour faire, en juillet et août, des excursions dans les montagnes, afin de recueillir tout ce qui touchait à la littérature populaire (1) : Eminesco fit partie de celle de Moldavie, et M. Pompiliu de celle de Transylvanie.

Tandis que les *Convorbiri* s'efforçaient de provoquer chez leurs lecteurs de l'admiration pour la poésie populaire roumaine, dont ils leur donnaient des spécimens bien choisis, d'autres écrivains, stimulés peut-être par l'exemple de la *Junimea*, composaient, eux aussi, des recueils d'œuvres populaires.

En 1869, S. F. Marian, qui fut plus tard un remarquable folkloriste, publia, à vingt-deux ans, à Botoșani, des *Poezii populare din Bucovina, Balade române*.

L'année suivante, M. Pompiliu, collaborateur des *Convorbiri*, fit paraître, à Jassy, un volume de *Balade*, et I. Pop, à Bârlad, ses *Cântece haiducești* (2).

En 1871-72, le D^r At. Marienescu publia deux contes suivis de commentaires, l'un dans la *Familia* (n° 34), l'autre dans la *Federațiunea* (n° 64); il fit paraître, vers le même temps, dans la revue *Albina* de Budapest (tomes VI et VII), trois contes de Fundesco, interprétés suivant les théories mythiques des frères Grimm, à côté de trois autres récits qu'il avait recueillis lui-même. Il imprima ensuite, en brochures, *Arghir și Ileana Cosinzeană* et *Uriașul cu ochiu în frunte* (3).

En 1872, Ispiresco, qui avait fait paraître des contes dans le *Țăranul român* dès 1862 (4), imprima la première partie de ses *Legende sau Basme ale Românilor*. Dès lors il publia un volume à peu près chaque année : *Snoave sau Povești populare, broșura I* (1873); *Broșura II* (1874); *Legende sau Basme, 2^e part., fasc. I* (1874); *2^e part., fasc. II* (1876); et, pendant longtemps, il eut, pour ainsi dire, le « monopole » des contes populaires.

Signalons toutefois que T. M. Arsenie fit paraître à Bucarest, en 1872, la première partie de sa *Nouă colecțiune de Basme*, dont le deuxième volume fut imprimé, deux ans plus tard, à Turnu-Măgurele; en 1873 et 1875, S. Marian publia

(1) M. Eminesco, *Opere complete, I, Literatură populară*, București, s. d., préface de Il. Chendi, pp. IX-X.

(2) « Chansons de *haidouks* », qui vantent les exploits des *haidouks*, héros plus ou moins légendaires, défenseurs du peuple contre les oppresseurs, à l'époque fanariote.

(3) Sainéan, *l. c.* p. 52, note.

(4) Voy. p. 67.

les deux tomes de ses *Poezii poporale române* (1); en 1874, A. Odobesco donna, dans un traité de chasse intitulé *Pseudo-cynegeticos*, plusieurs contes populaires; et, à partir de cette même année, N. D. Popesco édita, à Bucarest, le *Calendarul basmelor*, dont il réunit ultérieurement les principaux morceaux en quatre brochures.

En somme, au cours des huit années qui vont de 1867, époque de la fondation des *Convorbiri*, à l'automne de 1875, date où Creangă publia son premier conte, le trésor des œuvres populaires s'accrut sensiblement, bien que ces œuvres ne jouissent pas encore de la grande faveur qu'elles connurent à partir de 1880 et, surtout, après 1885.

Durant cette période, les contes, négligés plus longtemps que les poésies (la première en date des collections de contes, celle de Fundesco, ne parut qu'en 1867, soit quinze ans après les *Balade* d'Alecsandri), retinrent l'attention des chercheurs à l'égal des ballades et des chants populaires: au maigre recueil de Fundesco s'ajoutèrent, en effet, les quelques contes de Slavici, de M. Pompiliu, de At. Marienescu et de N. D. Popesco, deux brochures d'Arsenie et, surtout, les importantes collections d'Ispiresco.

Tel était le bilan des contes populaires parus en Roumanie, lorsque, le 1^{er} octobre 1875, Creangă commença à écrire dans les *Convorbiri*. Nous pouvons étudier à présent les *Povești* de notre conteur.

II. — Les Contes de Creanga

Parmi les quatorze contes et anecdotes de Creangă, trois présentent un intérêt médiocre: *l'Histoire d'un paresseux* et *Cinq pains* (2), récits très courts, dont le fond est insignifiant; et *l'Ours berné par le renard* (3), dont le thème, exceptionnel en Roumanie, semble bien être une importation étrangère. Nous avons donc à examiner onze contes, dont l'un (*Făt-Frumos fils de la jument*) est inachevé (5).

Nous étudierons, en premier lieu, les thèmes, en les comparant aux variantes roumaines et étrangères que nous avons pu rassembler; nous chercherons ensuite à retrouver « les sources » de Creangă; nous examinerons enfin comment

(1) Le tome I contient des ballades, le tome II des *doine* (poésies lyriques) et des *hore* (chansons de danse).

(2) M. G. Ibrăileanu (*Scritori români și străini*, p. 151) dit, avec raison, que ce conte est « la solution d'un problème d'arithmétique dans une anecdote à tendance morale ».

(3) Voy. p. 72, note 1.

(4) Voy. p. 53. Nous ne comptons pas, naturellement, l'anecdote *Calicul de la Talpari*, qui a été publiée par M. I. S. Ionesco, en 1891, après la mort de Creangă, et reproduite dans l'édit. Kirileanu, p. 266 (voy. *supra*, p. 47 et note 7), non plus que *Acul și barosul* et *Inul și cămeșa*, qui appartiennent à la littérature didactique (voy. p. 57).

le conteur a utilisé les récits empruntés au folklore national : nous essayerons de déterminer les éléments traditionnels (fond et forme) et la part de Creangă.

I. — LES THEMES

Les contes de Creangă peuvent être classés de la manière suivante :

A. Fables animales :

- 1 *La petite Bourse aux deux liards.*
- 2 *La Chèvre aux trois chevreaux.*

B. Cycle de Păcală (1), ou de « la sottise humaine » :

- 1 *La Sottise humaine.*
- 2 *Daniilă Prepeleac.*

C. Contes fantastiques :

- 1 *La Belle-Mère aux trois brus.*
- 2 *La Fille de la vieille et la Fille du vieux.*
- 3 *Făt-Frumos fils de la jument.*
- 4 *Le Conte du porc.*
- 5 *Harap Alb.*

D. Contes religieux :

- 1 *Stan l'Echaudé.*
- 2 *Ivan la Musette.*

Après avoir brièvement résumé chacun de ces contes, nous les rapprocherons des variantes roumaines et, s'il y a lieu, des variantes étrangères (2).

A. — FABLES ANIMALES

Les fables animales apparaissent dans la littérature depuis les temps anciens : Esope et Phèdre nous en ont laissé chacun un nombre considérable; le *Pantchatantra* en contient quelques-unes.

Au moyen âge ont été composées les nombreuses et vastes branches du *Roman de Renard*.

Aujourd'hui, tandis que ces fables abondent chez les peuples germaniques, slaves et africains (3), elles sont

(1) Păcală, personnification de la stupidité, est le Jean-le-diot des contes roumains.

(2) Nous n'avons évidemment pas la prétention de citer toutes les variantes existantes, dont le nombre est infini; nous voulons seulement montrer, par quelques rapprochements, la nature des thèmes utilisés par Creangă.

(3) Voy. Sainéan, *Basmele române*, București, 1895, p. 945; R. Basset, *Contes populaires d'Afrique; Contes berbères; Nouveaux contes berbères; Revue des traditions populaires, passim.*

devenues relativement rares dans les pays romans. La Roumanie, en particulier, ne connaît que deux thèmes de ce genre (1), représentés d'ailleurs par un nombre restreint de variantes : le thème de « la chèvre et ses petits », et celui du « coq qui a trouvé un trésor » ; et encore ce dernier ne constitue pas à proprement parler une fable animale, puisque, à côté du coq, figurent plusieurs personnages humains.

Creangă nous a laissé, précisément, une version de chacun de ces deux thèmes : nous allons les étudier tour à tour.

I

LA PETITE BOURSE AUX DEUX LIARDS (1^{er} janvier 1876)

PUNGUTA CU DOI BANI

Un vieillard a un coq, et une vieille une poule qui pond deux fois par jour. Le vieillard lui demandant quelques œufs, la vieille lui conseille de faire pondre son coq : il suffit pour cela, dit-elle, de lui donner des coups. Maltraité, le coq s'enfuit ; en errant sur les routes, il trouve une petite bourse contenant deux liards, et rebrousse chemin pour la porter à son maître ; mais il croise une voiture occupée par un boyard ; ce dernier le fait saisir et lui ôte la bourse ; le coq se met alors à courir derrière la voiture, en criant sans trêve :

*Cocorico, grands boyards,
Rendez-moi la bourse aux deux liards.*

Le boyard essaie à plusieurs reprises, mais vainement, de se débarrasser de l'importun : le coq absorbe toute l'eau du puits dans lequel on le précipite ; avec cette eau, il éteint la braise du four où on l'enferme ensuite ; enfin, il avale les bœufs qui doivent l'écraser sous leurs pieds, et tout l'or contenu dans un coffre où le boyard l'a jeté ; et, chaque fois qu'il a échappé au danger, il recommence ses cris. Le boyard, exaspéré, se décide à lui rendre la bourse, et le coq, devenu « plus gros qu'un éléphant », suivi de toutes les volailles du seigneur, regagne la ferme de son maître.

En secouant ses ailes, il remplit de troupeaux la cour et le pré du vieux ; puis il rejette sur une bêche un monceau de pièces d'or. Le vieux refuse à sa voisine, jalouse, de lui donner des « louis », et lui conseille de battre sa poule ; mais la pauvre bête ne rapporte qu'une perle de verre, et la vieille, furieuse, la tue de coups. Le vieux, compatissant, prend la vieille à son service, comme fille de basse-cour, et vit heureux avec son coq, qu'il entoure des plus grands soins.

(1) Nous ne saurions prendre en considération l'*Ours berné par le Renard* (voy. p. 57), dont il n'existe, à notre connaissance, aucune version populaire roumaine. Ce récit, constitué par deux épisodes principaux qui figurent déjà dans l'*Ysengrimus* de Maître Nivard de Gand, dans la Branche III du *Roman de Renard* et dans le *Reinhart Fuchs* de Heinrich der Glichesaere, a été vraisemblablement pris par Creangă hors de la Roumanie ; cet emprunt ne saurait, au reste, nous étonner, puisque ce conte a été publié dans un ouvrage scolaire, dans le seul but d'amuser les enfants ; les intentions de l'auteur étaient tout autres lorsqu'il fit paraître, à partir de 1875, la série de contes des *Convorbiri* (voy. p. 176).

Nous connaissons quatre variantes roumaines de ce conte (1) : deux valaques : *le Coq du vieux et le Coq du vieux et la poule de la vieille*; une moldave : *l'Histoire de l'œuf*; et une méglynite (2) : *la Vieille et le Coq*. Ces variantes sont toutes postérieures à celle de Creangă; la plus voisine par la date, celle de Stăncesco, ne parut qu'en 1885, soit dix ans plus tard.

Le récit de Stăncesco ne diffère de celui de Creangă que sur quelques points : le coq, après avoir quitté la maison du vieux, ne fait aucune trouvaille; mais, en passant près du palais royal, il lance un grand cocorico, pour éveiller le souverain et lui demander quelque chose pour son maître; le roi, furieux, tente de faire périr le coq par les mêmes moyens que le boyard. Le coq rapporte au vieux toutes les volailles du roi, qu'il a absorbées, et tout l'or du coffre-fort. La poule de la vieille ne rapporte, au contraire, qu'un liard, et sa maîtresse, furieuse, tente de la tuer d'un coup de massue; elle va alors se réfugier dans le poulailler du vieux; mais ce dernier, plein de générosité, donne de l'argent à sa voisine (3).

La variante méglynite s'écarte sensiblement des contes précédents, pour se rapprocher des versions étrangères (4) :

En cherchant sa nourriture dans le fumier, un coq trouve un centime, qu'il donne à sa maîtresse; la vieille porte cette piécette au roi, en acompte sur ses impôts en retard. Le coq, mécontent, va réclamer au roi sa trouvaille. Chemin faisant, il rencontre un renard, un loup, une abeille et un ruisseau, qu'il emmène avec lui, et qu'il met dans son ventre pour les porter, lorsque la route leur paraît trop longue.

Quand il arrive chez le roi, il demande sa piécette à grands cris. Le roi le fait jeter successivement au poulailler, dans l'écurie et dans un four : mais le coq est sauvé par le renard, le loup et la rivière, qu'il rejette l'un après l'autre; le roi le met ensuite dans son pantalon, pour l'écraser en s'asseyant dessus : il est piqué par l'abeille; enfermée, enfin, dans le coffre-fort, le coq rapporte à la vieille tout l'or du roi.

Le dernier épisode diffère aussi de celui des autres variantes :

Une femme apprend par une pièce d'or restée au fond du boisseau que la vieille lui a emprunté pour mesurer son avoir, la fortune subite de sa voisine; sur les conseils de la vieille, elle bat son coq, pour lui faire pondre des « louis », et le maltraite tant qu'elle le tue.

(1) Stăncesco, n° 19; N.-D. Popesco, dans le *Calendarul basmelor* pour l'année 1895; *Șezătoarea*, I, pp. 279-281; Papahagi, *Megleno-Românii*, II, pp. 1-2; les trois premiers cités dans Sainéan, pp. 948-950.

(2) Du pays de Meglen, district de la Macédoine méridionale (province de Salonique), habité par des Roumains mahométans, au nombre de 20.000 environ.

(3) La version de N. D. Popesco n'est qu'une amplification de celle de Stăncesco.

(4) Voy. pp. 74 sqq.

Il faut mettre à part la variante moldave : ce n'est plus un coq qui y joue le rôle principal, mais un œuf enchanté, qui va chercher des trésors pour son maître. L'œuf fait route avec une écrevisse, une souris, un chat, un coq et un bouc; les compagnons arrivent à une maison isolée au milieu des bois; ils épouvantent, sans se montrer, les voleurs qui l'habitent, et ces derniers, croyant leur maison hantée, s'enfuient en abandonnant tous leurs biens. L'œuf, après avoir récompensé ses auxiliaires, porte le reste du butin à son maître.

Nos quatre contes roumains développent le thème bien connu du « coq qui va chercher des trésors »; toutefois le *Conte de l'œuf* superpose au thème primitif un thème tout différent (1) : un groupe d'animaux, accompagnés parfois d'un homme, ou même de certains objets présentés comme des êtres vivants (épingles, aiguille, meule, etc.), s'installent dans une maison, habitée ordinairement par des voleurs, plus rarement par des bêtes sauvages, et causent aux propriétaires tant de mésaventures qu'on leur abandonne le domicile.

Au contraire, les autres variantes ont bien conservé le thème primitif qui, déjà indiqué dans une fable ésopique (2) et dans un conte du *Pantchatantra* (*L'Oiseau qui pondait de l'or*), est largement représenté aujourd'hui dans le folklore de nombreux pays, notamment en Grèce, en Albanie, en Serbie et en Afrique; en France, les variantes sont plus nombreuses encore (3).

(1) Ce thème a été étudié par Cosquin (II, pp. 102-106), à la suite du conte *Le chat et ses compagnons*. La contamination a dû être facilitée, dans le conte roumain, par le fait que, dans plusieurs variantes du dernier thème cité (par exemple, dans Grimm, n° 41, et dans une version japonaise, citée par Cosquin), figure non seulement un coq, mais encore un œuf.

(2) Edit. Coray, Paris, 1810, fab. 136; cf. Babrius, fab. 123; La Fontaine, V, 13.

(3) Sainéan, pp. 102-106. Basset, *Contes berbères*, p. 83 (*Moitié de Coq*), et *Notes*, pp. 187-190; Bladé, *Contes de la Gascogne*, pp. 121 (*Le voyage du coq*) et 225 (*Le coq et ses amis*); Carnoy, *Litt. orale de la Picardie*, p. 211 (*Coquelet en voyage*); Dozon, n° 23 (*Le coq et la poule*); Meyrac, *Tradition, légendes et contes des Ardennes*, Charleville, 1890, pp. 454-455 (*Moitié-Poulet*); *Mélusine*, I (1878), p. 180 (Pays-Messin: *Mitan de Jô*); Marelle, *Contes et chants populaires français : Bout-de-Canard* (Champagne); Sébillot, *Contes des paysans et des pêcheurs* (n° 61 : *Moitié de Coq*); *Contes des provinces de France*, p. 281 (Poitou, *Moitié de Cane*); A. Orain, *Contes de l'Ille-et-Vilaine*, p. 59 (*La boursée d'or*); *Revue des provinces de l'Ouest*, Nantes, 1858 : *Mouété-de-Quene*; R. T. P., III, p. 388 (Flandre : *Le Demi-Coq*); IV, p. 422 (Bas-Limousin : *Le Poussin Pelé*); X, p. 362 (Haute-Marne : *Le coq et ses amis*); XVII, p. 512 (Pays de Bigorre : *Le Petit Poulet*); XIX, p. 204 (Pays de Saint-Pol : *Mitan d' Cô*); XXII, p. 433 (Bresse : *Demi-Poulet*); p. 437 (Côtes-du-Nord : *Moitié-de-Coq*); XXXI, p. 44 (Sologne : *Moitié de Co*); voy. encore Hahn, n° 85; Haltrich, n° 45; Wenzig, pp. 104-107. Le thème de ce conte est déjà mentionné dans la *Fausse Agnès* (1759) de Destouches (acte II, sc. VI), et le *Nouvel Abeillard* de Restif de la Bretonne en donne, en 1778, une version assez conforme au récit populaire.

Le héros de la plupart des variantes de ce thème est un coq (poulet) (1), bien plus rarement (en France seulement) un canard ou une cane. Ce volatile se présente d'ailleurs généralement sous la forme incomplète d'une moitié-de-coq ou d'une moitié-de-canard, détail assez singulier, inconnu de la Roumanie et, semble-t-il, de l'Orient (2); au reste, le récit nous apprend parfois le pourquoi de cette bizarrerie (3).

Les variantes orientales ont, seules, un début semblable à celui des contes roumains : dans le conte albanais de Dozon, figure l'épisode initial du vieux et de la vieille; et, comme dans la version de Stăncesco, le coq va chanter dans le jardin du roi; de même, l'introduction d'un conte des Slaves-du-Sud (4) est très voisine de celle de Creangă : un mari et sa femme, en se séparant, ont gardé, le premier un coq, la seconde une poule; le mari, malade, se voyant refuser un œuf par sa femme, chasse son coq, qui va chercher fortune.

Au contraire, dans la plupart des contes occidentaux, le coq (ou le canard), en fouillant dans le fumier ou au pied d'un pailler, trouve une ou plusieurs bourses remplies d'or ou d'argent (5), et, généralement, prête cette petite fortune, soit à un homme du commun, soit au roi ou, plus rarement, au fils du roi; mais, son débiteur se montrant peu pressé de lui payer les intérêts ou de lui rembourser le capital, il doit aller le relancer à domicile.

Parfois (6) le coq va se faire restituer son argent, qu'il a sottement échangé contre quelques menues provisions.

Dans la première variante de Sébillot, où le roi de France remplace le boyard du conte de Creangă, Moitié-de-Coq va réclamer à Paris la bourse d'or que le souverain lui a prise en passant avec son carrosse.

Ailleurs (7), le coq quitte sa ferme pour aller à la fête, pour faire un pèlerinage, pour vendre à Paris une perle qu'il a trouvée, ou simplement pour voir du pays.

(1) Exceptionnellement, un poussin, dans le conte du Bas-Limousin.

(2) Toutefois il figure dans la variante berbère.

(3) Dans le conte de Sébillot, le coq est le dernier bien d'une femme et d'une femme; dans la variante solognote et dans la variante berbère, il est la propriété indivise de deux femmes; dans la version des Côtes-du-Nord et dans celle de Flandre, il constitue tout l'héritage de deux enfants; aussi, dans les trois cas, est-on obligé de le couper en deux; mais, tandis que l'une des moitiés est mangée ou jetée par son propriétaire, l'autre reste en vie. Dans le conte du pays de Saint-Pol, Mitan d' Cò est né d'une moitié d'œuf, et, dans la variante de Bresse, Demi-Poulet est la moitié d'un poulet dont une paysanne a fait cuire l'autre partie. Notons que dans les contes roumains le petit nain Stătu-Palmă-Barbă-Cot est parfois représenté comme « une moitié d'homme à califourchon sur une moitié de lièvre boiteux »; voy. p. 108.

(4) Krauss, *Sagen und Maerchen der Süd-Slaven*, I, n° 26: *Coq et Poule*.

(5) Un boisseau d'argent, dans la variante solognote.

(6) Conte breton d'Orain, variante solognote.

(7) Haute-Marne, première variante de Bladé — Conte berbère — Variante picarde — Pays-de-Bigorre.

Enfin, dans la variante des Côtes-du-Nord, Moitié-de-Coq va se faire rembourser l'argent prêté à diverses personnes par le père de son maître; et, dans le conte flamand, il va chercher « trois bourses d'argent » au château de Bruinkasteel.

Tandis que dans les contes roumains, exception faite pour la variante méglénite, le coq va seul chez le roi ou chez le boyard et se tire lui-même d'affaire, dans toutes les variantes étrangères (1), il rencontre en cours de route certains animaux et certaines choses (généralement au nombre de trois), auxquels il propose de les emmener avec lui (2); parfois ces compagnons commencent par marcher auprès du coq (3) et sont, d'ailleurs, bientôt las; mais, d'ordinaire, le coq les place dès l'abord dans son ventre (4), plus rarement sur son dos, sur son cou ou sous ses plumes (5) : ce sont, presque toujours (6), le loup, le renard et la rivière (7); moins souvent, une échelle (8) et des guêpes ou des abeilles (9).

Dans tous les contes où figure un débiteur, ce dernier tente trois fois de se débarrasser de l'importun, en le jetant, d'habitude (10), dans la basse-cour, dans une étable (ou écurie)

(1) Il faut excepter le conte albanais de Dozon, dans lequel le coq va chanter dans le jardin du roi; enfermé dans le trésor, il s'y gorge de sequins, puis fait le mort; on le jette dehors et il rentre chez lui.

(2) Dans le conte berbère, Moitié-de-Coq n'appelle les animaux (en brûlant un poil, qu'il a pris à chacun d'eux) que lorsqu'il est en péril; les deux premiers sont accompagnés de leurs « frères ».

(3) 1° variante de Bladé, version bressanne; celle-ci présente une parfaite analogie avec le passage correspondant de la variante méglénite.

(4) Nous employons un euphémisme que les contes ne connaissent guère.

(5) Dans le conte breton d'Orain, le loup, le renard et la rivière se changent respectivement, pour être avalés, en grain de blé, grain de millet et grain de sable.

(6) Figurent ailleurs : des frelons, des ânes et un troupeau de bœufs (1° var. de Bladé); le feu (qui enflammera la grange) (Bas-Limousin); deux voleurs (Flandre); un rat (qui rongera le « coffre du fil », dans lequel Demi-Poulet sera enfermé) et le soleil (qui réchauffera le coq, quand on le fera coucher dehors, alors qu'il gèle à pierre fendre) (Bresse); « compère (sic) la fougilière » (les fourmis piqueront les servantes, dans le lit desquelles on jettera Moitié-de-Co) (Sologne).

(7) Quelquefois, un ruisseau, un étang, une flaqué d'eau; la Seine, dans le premier conte de Sébillot; la mer, dans la variante du Pays de Bigorre. Dans le conte berbère, le loup et le renard sont remplacés par un lion et un chacal; un sanglier met le coq en liberté, en défonçant l'un des murs de la « chambre du trésor ».

(8) Dans quelques variantes françaises (Pays Messin, Champagne, Poitou, Pays Nantais) où le coq est jeté dans un puits.

(9) Pays de Saint-Pol, Champagne, Slaves-du-Sud : elles piquent le débiteur ou ses domestiques; dans la variante des Côtes-du-Nord, elles maltraitent un serviteur, dans le pantalon duquel le fermier a voulu faire écraser Moitié-de-Coq; pour ce dernier détail, cf. la variante méglénite, p. 73.

(10) Voy. les variantes orientales, p. 77.

et dans un four (1); mais le coq appelle ses compagnons à son aide : le renard étrangle les volailles, le loup égorge les bestiaux ou les chevaux, la rivière éteint le feu et inonde la maison.

Dans les autres variantes, le coq est cause des mêmes méfaits dans les habitations où il loge en cours de route (2).

Toutes les variantes se terminent favorablement pour le coq : il rentre chez lui sans encombre, après avoir, suivant le cas, récupéré son argent, bien vendu sa perle ou obtenu les sommes qu'il désirait (3).

Deux épisodes des contes de Roumanie ne figurent que dans les variantes orientales :

a) C'est, d'abord, l'absorption de tout le trésor du roi. Dans la variante berbère, Moitié-de-Coq demande à sa maîtresse de le battre sur une natte, pour lui faire dégorger son or; dans le conte albanais, comme dans la variante méglénite, le coq se fait suspendre par les pattes, pour subir le même traitement.

b) C'est, en deuxième lieu, la contre-partie morale, qui montre la punition de la femme jalouse : dans le conte slave, la poule de la femme du vieux ne rapporte qu'un denier, une épingle et des cailloux; dans le conte albanais, la vieille est dévorée par des serpents rejetés par sa poule. Enfin, dans le conte berbère, une chienne, envoyée en pèlerinage par la deuxième femme, ne rapporte qu'une « pierre jaune », et sa maîtresse la tue de coups.

Notons enfin la présence fréquente de formules en vers, employées par le coq :

a) pour réclamer son bien en route et, à trois reprises, dans la cour de son débiteur (4);

b) pour appeler ses compagnons à son secours (5).

(1) Dans le poêle, dans le conte de Krauss; sur un bûcher, dans la première variante de Sébillot;

(2) Dans la première variante gasconne, qui a altéré le thème primitif, le coq libère à la fois tous ses compagnons dans un château où il loge (cf. p. 74); toute la maisonnée, épouvantée, s'enfuit et abandonne le château au coq.

(3) Dans le conte du Bas-Limousin, Poussin-Pelé décide de vivre en commun avec ses compagnons; dans la variante du Pays de Bigorre, le Petit-Poulet continue sa course « comme le Juif errant »; dans le conte bressan, le roi donne sa fille en mariage à Demi-Poulet.

(4) La formule de la variante champenoise rappelle celle de la *Petite bourse aux deux liards* : « Quand, quand, quand me rendrez-vous mon bel argent? »; voy. le conte de Meyrac, la variante bressanne, le conte berbère et le conte slave.

(5) Contes de Marelle, de la Haute-Marne, du Pays de Saint-Pol, de la Sologne; conte berbère et conte slave.

Il y a également, dans plusieurs variantes (1), un dialogue de forme stéréotypée entre le coq et ses compagnons, soit au moment de la rencontre, soit en cours de route, lorsque les compagnons, fatigués, demandent à être portés.

En résumé, les contes roumains de ce type se rattachent étroitement aux autres versions orientales; ils n'ont en propre aucun élément. Quant à la variante de Creangă, elle ne présente aucun détail que l'on ne retrouve soit dans les versions roumaines, soit dans celles d'autres pays.

II

LA CHÈVRE AUX TROIS CHEVREAUX (1^{er} décembre 1875)

CAPRA CU TREI IEZI

Une chèvre, qui laisse souvent ses petits à la maison, pour aller chercher de la nourriture dans la forêt, se fait reconnaître, au retour, en disant aux chevreaux un couplet convenu.

Un loup, compère de la chèvre, en écoutant au dos de la maison, entend le mot de passe et, en l'absence de sa commère, essaye de se faire ouvrir la porte; sa première tentative échoue, car le plus petit des chevreaux ne se laisse pas tromper par sa grosse voix; alors il va se faire aiguiser la langue et les dents chez un forgeron, « pour rendre sa voix plus fine », puis il tente un deuxième essai: malgré l'opposition du plus petit, qui se cache à la hâte dans la cheminée, l'aîné des chevreaux ouvre la porte, tandis que le cadet se dissimule sous une huche. Le loup dévore l'imprudent et, bientôt après, le cadet, qui révèle sa présence en prenant bien sottement la parole; puis il s'en va, après avoir placé les têtes de ses victimes sur la fenêtre et enduit de sang les murs de la maison.

Lorsque la chèvre revient, elle est d'abord pleine de joie en croyant voir à la fenêtre deux de ses petits qui lui souhaitent la bienvenue: mais elle se rend compte, peu après, de la cruelle réalité, et son dernier né lui raconte le drame.

Désireuse de se venger, la chèvre va inviter le loup au repas mortuaire; elle lui donne un siège de cire, posé sur un plancher factice qui dissimule une fosse pleine de braise: bientôt le siège fond, le sol s'affaisse, et le loup tombe dans le brasier. Bien loin d'écouter les supplications de son compère, la chèvre lui décoche des sarcasmes; puis, avec l'aide de son petit, elle jette du foin dans le feu, pour l'aviver, et assomme le loup avec de grosses pierres.

Toutes les chèvres du voisinage se réjouissent avec elle de la mort du loup.

(1) Variante solognote et version bressanne; cf. la variante méglenite.

Lorsque parut le conte de Creangă, le thème de *la Chèvre aux trois chevreaux* n'était connu en Roumanie que par la version valaque de Fundesco, *Un paye pour tous*, parue en 1867. Trois autres variantes, dont deux de Valachie (*Stancutza et Miêrloutza* et *Cousin Loup*) et une de Bucovine (*La Chèvre et les chevreaux*) furent publiées ultérieurement (1).

Très voisines les unes des autres, ces cinq variantes diffèrent pourtant sur certains points :

Tandis que le conte de Creangă et la variante de Bucovine mettent en scène une chèvre et ses chevreaux, dans les trois variantes valaques figurent une brebis et ses agnelles.

Dans toutes les versions (sauf celle de Măldăresco), lorsque la mère rentre au logis, elle emploie, pour se faire reconnaître de ses petits, un mot de passe ou, plus exactement, un couplet peu étendu en prose ou en petits vers assonancés; ces formules convenues, qui demandent l'ouverture de la porte et énumèrent tous les vivres dont s'est chargée la chèvre, se ressemblent beaucoup et présentent de frappantes analogies avec celles de certaines versions étrangères (2).

C'est généralement le loup (le renard, aidé de l'ours et du loup, chez Fundesco; l'ours, compère de la chèvre, chez Sbiera) qui tente de se faire ouvrir la porte, lorsque les petits sont seuls. Pour y parvenir, il emploie le mot de passe convenu, qu'il a entendu en se dissimulant près de la maison, et il s'efforce d'imiter la voix de la mère.

Dans la variante de Măldăresco, les agnelles demandent au loup de montrer sa queue sous la porte; aussi est-il obligé, pour leur faire illusion, d'emprunter la queue du renard. La même garantie supplémentaire est exigée du renard, dans le récit de Fundesco; dans la variante de Sbiera, l'ours n'a pas recours à un forgeron, comme dans le conte de Creangă, pour se faire « aiguïser la voix » (détail que nous retrouverons ailleurs) (3); il arrive lui-même à la rendre plus fine, à force d'essais.

Les versions de Sbiera et de Creangă sont les seules qui présentent le désaccord entre les chevreaux, lorsqu'il s'agit d'ouvrir la porte; dans celle de Creangă seulement, l'un des petits, le plus jeune, échappe au massacre (détail qui n'est pas inconnu des versions d'autres pays) (4), tandis que partout ailleurs ils sont tous dévorés.

Chez Fundesco, le renard procède comme le loup de Creangă : après avoir mangé les trois agnelles, il dispose

(1) Sainéan, pp. 945-948 : *Unul pate pentru toți* (Fundesco, n° 12), *Stâncuța și Mierluța* (Ștăncescu, dans *Vătra*, première année, n° 19), *Vâr Lup* (Măldăresco, n° 4); *Capra cu Iezii* (Sbiera, n° 22).

(2) Voy. *infra*, p. 161.

(3) Voy. p. 81.

(4) *Ibid.*

les têtes et les intestins sur la fenêtre, et, lorsque la brebis revient, elle croit apercevoir ses petits.

L'épisode de la vengeance se présente partout sous la même forme : la mère convie l'auteur du forfait soit à un *praznic* (repas mortuaire) (Creangă, Sbiera), soit à un dîner, soit simplement à manger quelques gâteaux (Fundesco); et elle le fait asseoir sur un siège de cire, au-dessus d'une fosse pleine de bois enflammé (1) : le loup (ou l'ours) tombe dans le brasier (2) et supplie en vain son hôtesse de ne pas le laisser périr; parfois, la chèvre hâte, comme chez Creangă, la mort de la bête malfaisante, en attisant le feu (Stăncesco).

Il est intéressant de noter que, chez Stăncesco, le loup, quand il est dans la fosse, rejette Stancoutza et Mierloutza intactes, comme dans plusieurs versions étrangères à la Roumanie.

Il existe des variantes de ce conte dans beaucoup de pays (1), notamment en Allemagne, en Catalogne, en Ecosse, en Espagne, en Grèce, en Italie, en Russie, en Slavonie, et en France, où elles sont particulièrement nombreuses.

Dans presque tous ces contes, il s'agit d'une chèvre et de ses chevreaux (la France préfère les termes familiers de « bique » et « biquets » ou « biquetons »); par exception, nous trouvons une renarde et ses petits, dans un conte du Bolonais; un renard qui élève un poulain, et une renarde qui a adopté un petit mouton, en Grèce.

Nous ne connaissons aucune variante qui présente une brebis et ses agnelles (3).

Ici également, c'est le loup qui, d'ordinaire, essaie de dévorer les petits. Dans la variante du Bas-Limousin, le loup et le renard sont complices. Tout à fait exceptionnellement, ce rôle est attribué au renard seul, dans une version écossaise, et à une sorte de loup-garou (*carlanco*), dans un conte espagnol qui s'écarte d'ailleurs, sur plusieurs points, du type commun. Dans aucune de nos variantes ne figure l'ours, comme chez Sbiera.

(1) Exceptionnellement, chez Sbiera, elle a pratiqué à la partie supérieure de son four, agrandi pour la circonstance, une large ouverture qu'elle recouvre très légèrement de lattes et d'argile; elle prie l'ours de s'y reposer, en attendant que les gâteaux soient prêts.

(2) Cosquin, II, p. 247 (N° LXVII), et *Remarques*, pp. 248-252; Carnoy, *Contes français*, n° 3; Meyrac, I. c., pp. 462-465; Sébillot, *Contes des paysans et des pêcheurs*, p. 339 (n° 68); *R. T. P.*, IV, p. 424 (Bas-Limousin); III, p. 292 (Alsace); XV, p. 424 (Auvergne); XIX, p. 102 (Pays de Saint-Pol); VIII, p. 30 (Grèce); La Fontaine, IV, 15.

(3) La présence d'une brebis, dans plusieurs contes de Roumanie, est due, sans doute, à la grande extension de l'élevage des brebis dans ce pays. Une variante de Slavonie, évidemment altérée, présente une femme et ses sept enfants.

Pour arriver à ses fins, l'ennemi emprunte souvent le mot de passe de la chèvre (1); mais dans presque toutes les versions, même dans celles où le loup imite la voix de la bique, les chevreux demandent, comme garantie, de voir « patte blanche » (2); le loup est alors obligé de recourir à divers subterfuges : d'habitude, il plonge sa patte dans la farine, plus rarement dans la chaux (Cosquin, Catalogne), ou encore il l'enveloppe « d'une coiffe blanche » (Cosquin); ailleurs, il a été blessé d'un coup de hache, lors d'une première tentative, et il montre sa patte bandée « d'un beau linge blanc » (Meyrac).

Dans la version écossaise, le loup « se déguise en chèvre », et, dans plusieurs versions françaises, il endosse le vêtement d'un pèlerin (3).

D'ordinaire, le loup se contente de contrefaire sa voix; mais, dans un conte russe et dans un conte grec (4), voyant qu'il n'obtient aucun résultat, il a recours à un forgeron, comme dans le conte de Creangă, pour « se faire forger une voix fine »; dans le second, même, l'opération n'ayant pas réussi, il met sa langue dans une fourmière, et l'y laisse jusqu'à ce que les fourmis l'aient suffisamment aiguisée.

D'habitude, les biquets sont tous dévorés; toutefois, dans une variante française de Montiers-sur-Sault, Frérot seul est mangé, tandis que Sœurlette s'est cachée « dans un sabot »; et, dans la variante d'Auvergne, la plus petite des chevrettes s'est blottie « dans un soulier de sa mère » (5); dans le premier conte russe, c'est, tout comme dans la version de Creangă, le plus jeune des chevreux qui, dissimulé sous le poêle (dans la cheminée, chez Creangă), échappe à la mort.

Nulle part le loup ne dispose sur la fenêtre les têtes de ses victimes, mais, dans la deuxième variante grecque déjà citée, le loup « accroche la peau du mouton en face de la porte ».

Dans aucune des versions étrangères, l'épisode final n'est identique à celui des contes roumains; souvent la chèvre invite le loup chez elle, mais nulle part ne figure le siège de cire placé sur une fosse dissimulée. La variante la plus voisine est celle de Meyrac, dans laquelle la chèvre fait asseoir son hôte sur des herbes qui dissimulent un puits.

(1) Variantes françaises de Cosquin, de Sébillot et de Meyrac; contes du Bolonais, de Catalogne et d'Espagne.

(2) Dans la variante grecque de la *R. T. P.*, la formule adoptée est : « Mets le pied dans le trou ».

(3) Contes d'E. Rolland (cité par Cosquin), de Carnoy et du Pays de Saint-Pol.

(4) Cosquin, p. 250. Une sorcière use du même procédé, dans un autre conte russe, pour tromper un petit garçon.

(5) Cette version incomplète, où le loup mange seulement la queue du biquet, se termine là.

Les autres présentent les formes suivantes :

a) Tantôt la chèvre défie le loup de sauter aussi bien qu'elle par-dessus un trou rempli de cendre brûlante ou de braise (contes russes), ou par-dessus un chaudron d'eau bouillante (Grèce, Sébillot), et le loup est mortellement échaudé (1).

b) Tantôt le loup passe par la cheminée de la chèvre, soit qu'on refuse de lui ouvrir (Cosquin), soit qu'on l'engage à emprunter cette voie (2), et tombe dans un chaudron de liquide bouillant ou dans le feu, où il meurt (3).

c) Dans les variantes d'Allemagne, d'Alsace et de Slavonie (4), le loup va se coucher après avoir avalé gloutonnement ses victimes : la mère n'a qu'à lui ouvrir le ventre avec des ciseaux, pour retrouver ses petits (5); puis elle remplace les chevreaux par des pierres, et recoud la plaie; bientôt après le loup va boire, et il est entraîné par le poids au fond de l'eau.

Dans la variante écossaise, la chèvre trouve le renard en train de dîner, lui fend la panse et recouvre ses biquets.

Il faut rapprocher de ces versions l'un des deux contes russes, dans lequel, comme dans la version de Stăncesco, les chevreaux sortent vivants du ventre du loup, après que ce dernier est tombé dans un trou plein de braise.

d) Notons enfin que, dans le conte du Bolonais, la renarde fait descendre le loup dans un puits, au bout d'une corde, et l'y laisse périr; dans l'un des contes grecs, elle le tue d'un coup de couteau dans le cœur.

En somme, les variantes de ce thème présentent dans tous les pays une grande unité.

Les versions roumaines, très voisines les unes des autres, ne diffèrent entre elles que par quelques détails, et celle de Creangă est strictement conforme au type commun.

Nos contes roumains ne s'éloignent guère des variantes étrangères que sur deux points : d'une part, ils présentent souvent, sous l'influence locale, une brebis au lieu d'une chèvre; d'autre part, tandis qu'ailleurs le loup périt géné-

(1) Dans la version catalane, le loup a mangé, une première fois, des fromages; quand il revient, il tombe dans un chaudron d'eau bouillante placé à la porte; dans la version du Bas-Limousin, la chèvre pousse le loup et le renard dans un chaudron d'huile bouillante; dans un conte serbe (Cosquin, p. 250), le renard défie le loup de sauter par-dessus un pieu aiguisé.

(2) Variantes françaises de Montiers et du Pays Messin, de E. Rolland et de Carnoy.

(3) A la fin de la variante de Montiers-sur-Sault, évidemment altérée, la chèvre laisse partir le loup; dans le conte du Pays de Saint-Pol, on le reçoit avec des fourches.

(4) Cosquin, p. 249. Cf. Bechstein, *Die sieben Geizlein*,

(5) Cf. la fin de *Rotkäpchen* de Grimm.

ralement dans l'eau bouillante (d'ordinaire, à la suite d'un défi), ou, moins souvent, se noie dans un puits, après que la chèvre lui a mis dans le ventre des pierres à la place de ses biquets, ici figure partout le siège de cire placé au-dessus d'une fosse pleine de braise.

B. — CYCLE DE LA SOTTISE HUMAINE

I

LA SOTTISE HUMAINE (1878) (1)

PROSTIA OMENEASCA

Une femme a placé le berceau de son enfant auprès du feu; apercevant soudain un bloc de sel sur la cheminée, elle commence à se lamenter, en disant que le chat va faire tomber le bloc, et que l'enfant sera tué; sa mère accourt et se met à pleurer, elle aussi; mais aucune des deux sottes n'a l'idée de déplacer le berceau ou le sel. Outré d'une telle niaiserie, le mari de la fermière quitte la maison, après avoir déclaré aux deux femmes qu'il ne reviendra que s'il trouve des gens plus stupides qu'elles.

Il est bientôt de retour, car il rencontre successivement : un homme qui essaye de transporter avec un boisseau du soleil dans sa maison sans fenêtres; un charron qui a construit dans son atelier un char plus large que la porte; un paysan qui veut lancer des noix dans son grenier avec une fourche; et un autre qui, pour faire manger sa vache, s'efforce de la hisser dans la grange.

Une variante moldave, *la Vieille stupide et le garçon malin*, publiée très postérieurement (2), est presque identique à notre conte; le début seul diffère :

Un jeune homme, après avoir affilé sa hache, a posé la pierre à aiguiser sur la cheminée; la vieille paysanne se met à sangloter, en disant qu'elle va marier sa fille, que sa fille aura un enfant, que la pierre tombera sur la tête du bébé et le tuera; la jeune fille accourt aux cris de sa mère et se lamente de la même façon.

Le récit est ensuite en tous points semblable (3) à celui de Creangă.

(1) Publié dans *l'Invățătorul Copiilor*, cinquième édit., Iași, 1878, pp. 175-176; voy. édit. Kirileanu, p. 280.

(2) *Șezătoarea*, I (1892), pp. 187-190; cf. Sainéan, pp. 917 sqq.

(3) Notons seulement que le paysan hisse ses bestiaux au grenier pour leur donner du sel, et non du foin.

Nous connaissons neuf variantes de ce conte : une variante allemande, une italienne, une russe et six françaises (1).

Il s'agit, dans ces contes, non pas d'une femme mariée, comme dans le récit de Creangă, mais, comme dans la variante moldave, d'une jeune fiancée (2).

D'autre part, la scène se passe non plus dans la cuisine, mais dans la cave, où la jeune fille est allée tirer du vin (du cidre ou de la bière), ou à la fontaine (3).

Le conte allemand est celui qui se rapproche le plus des versions roumaines : tandis qu'elle emplit sa cruche, Else aperçoit au-dessus de sa tête une hache oubliée par des maçons, et elle pleure, en pensant qu'elle aura peut-être un enfant qui sera assommé par l'outil, quand il descendra à la cave; la servante, le valet, sa mère et son père viennent successivement la rejoindre.

Dans le conte italien, une jeune fille se lamente en songeant qu'elle pourrait voir mourir un jour l'enfant qu'elle aura, peut-être, après son mariage; son père et sa mère l'imitent. La variante russe se rattache aussi aux contes précédents : les parents du jeune Lutonya pleurent la mort imaginaire d'un neveu imaginaire.

Dans les variantes françaises, la jeune paysanne se demande comment elle appellera, le cas échéant, son enfant, puisque « tous les noms sont déjà pris » (4); elle est si absorbée par cette pensée, qu'elle ne songe plus à remonter de la cave (ou à revenir de la fontaine); et même, dans la variante poitevine et dans celle de Sébillot, elle oublie de replacer le fausset du tonneau; sa mère et, parfois, son père viennent la rejoindre et se mettent à réfléchir, eux aussi (5).

Exception faite pour le conte de Grimm (6), où Hans se hâte d'épouser la « prudente Else », dans toutes les variantes le fiancé quitte la maison, en faisant la même déclaration que dans les contes roumains; mais les exemples de la sottise humaine, généralement au nombre de trois, ne sont pas partout les mêmes.

(1) Grimm, n° 34; Crane, *Italian popular tales*, London, 1885, pp. 279-82; Afanassief, II, n° 8; Luzel, III, pp. 381-400 (Bretagne); Pineau, *Contes populaires du Poitou*, p. 253; Bladé, III, p. 70; A. Orain, *Contes de l'Ille-et-Vilaine*, p. 157; Sébillot, *Contes des paysans et des pêcheurs*, p. 239; *R. T. P.*, V, p. 632; cf. Sainéan, pp. 917-919.

(2) Il faut mettre à part la variante russe.

(3) Conte russe, variantes bretonnes de Luzel et d'Orain, variante gasconne de Bladé.

(4) Dans la variante gasconne, elle songe qu'elle n'a pas de berceau.

(5) Dans la variante de la *R. T. P.*, le père est descendu le premier (sans doute par une altération du thème primitif), et sa femme, puis sa fille, viennent voir ce qu'il fait.

(6) Ce conte et les variantes de Luzel et de Sébillot présentent d'autres épisodes qui mettent en relief la stupidité de la fiancée.

L'emploi d'une fourche pour lancer des noix (ou des pois) figure dans cinq des variantes françaises (1); dans la variante russe et dans une variante citée par Sébillot, un paysan veut hisser sa vache sur le toit, pour qu'elle y mange une touffe d'herbe (2); dans le conte de Sébillot, une femme essaie de transporter des brouettées de soleil. Mais nous ne retrouvons dans aucune des variantes citées la construction d'un char plus grand que la porte (3), et plusieurs des exemples de la sottise humaine donnés par les versions étrangères n'ont rien de commun avec ceux de la Roumanie (4).

II

DANILA PREPELEAC (1^{er} mars 1876)

Danilă Prepeleac (5), pauvre paysan sans malice, désireux d'acheter des bouvillons et un chariot, va vendre ses bœufs à la foire. Mais, en route, il troque ses bêtes contre un chariot, le chariot contre une chèvre, la chèvre contre un jars, et le jars contre une bourse de cuir, qu'il donne à son frère, n'ayant pas d'argent à y placer.

Après avoir sottement écrasé, en abattant un arbre, les bœufs et le chariot de son frère, il enfourche une jument et va tâcher de retrouver sa cognée, qu'il a maladroitement jetée dans un étang. Puis, son frère lui ayant dit qu'il aurait mieux fait d'entrer dans

(1) Dans le conte de Sébillot, des paysans moissonnent épi par épi.

(2) Dans le conte breton, un homme hisse dans la cheminée son cheval, dont il veut panser les blessures avec de la suie; dans la variante du Poitou, le paysan veut faire monter sa vache sur le fourneau, et, dans celles de l'Ille-et-Vilaine et de la Gascogne, une femme essaie de faire grimper son porc sur un chêne.

(3) M. Mario Roques nous signale une variante française où figure cet épisode.

(4) Dans la variante russe, une femme sort du lait de sa cave avec une cuillère; dans celle de Bretagne, une paysanne coupe un morceau de chair à son fils, pour qu'il puisse entrer dans un pantalon trop étroit. Dans la variante de Sébillot, des paysans tentent de déplacer un château, et, dans celle de la R. T. P., ils essayent de reculer une église; dans la dernière citée, une paysanne pare de beaux atours sa truie, qu'on a feint d'inviter à une noce; dans celle de l'Ille-et-Vilaine, une femme graisse avec du saindoux ses choux encore sur pied. Enfin, dans le conte vénitien, un homme transporte de l'eau avec un crible; un autre ne sait pas mettre son pantalon (détail que nous retrouvons dans la variante gasconne); et, dans une localité où il est d'usage que les fiancées entrent à cheval par la porte assez étroite de la ville, on se demande un jour si l'on doit trancher la tête de la jeune fille ou couper les jambes du cheval.

(5) Le terme moldave populaire *prepeleac* (ou *prepeleag*) désigne une forte branche portant plusieurs rameaux transversaux taillés assez court, et qui, fixée en terre, sert à suspendre divers objets, notamment les ustensiles de ménage que l'on vient de laver; les bergers y accrochent les blocs de sel destinés à leurs troupeaux. Danilă a reçu le surnom de *Prepeleac* parce qu'il n'a, pour tout bien, qu'un *prepeleac*, qu'il a fabriqué lui-même.

les ordres que de tracasser les humains, il entreprend la construction d'un monastère dans une prairie au bord de l'eau, et commence par dresser une croix.

Scaraotzki, chef des diables qui habitent l'étang, fait porter à Danilă une outre pleine d'argent, pour qu'il renonce à son projet. Mais il regrette bientôt son acte, et exige que Danilă se mesure avec plusieurs démons. Il s'agit d'abord de faire trois fois le tour de l'étang, en portant la jument sur les épaules : Danilă monte à califourchon sur la bête « qu'il porte ainsi entre ses jambes ». Viennent ensuite une épreuve de course et une épreuve de lutte : Danilă engage le diable à se mesurer d'abord avec « son plus jeune fils » (un lièvre), puis avec « son vieil oncle » (un ours), et le diable se contente de ces essais malheureux. Suit un concours de cris : Danilă bande les yeux et les oreilles de son concurrent, pour éviter, dit-il, que les vibrations ne lui brisent le crâne, et provoque les dites vibrations par une grêle de coups de bâton, au point que le diable s'avoue vaincu. Il faut ensuite lancer dans les airs une lourde massue : mais Danilă annonce qu'il va jeter cette arme dans la lune, et le diable l'arrête, ne voulant pas risquer de perdre « ce bien de famille ». Vient enfin une sorte de concours de malédictions, dans lequel Danilă est passablement maltraité; heureusement, sous prétexte qu'il n'a pas sur lui ses « malédictions familiales », il décide le diable à continuer cette épreuve à son domicile. Le diable, prenant l'outre et Danilă sur son dos, vole jusqu'à la chaumière de son adversaire; mais les nombreux enfants de Danilă le reçoivent avec des coups et des malédictions : il s'enfuit en criant et abandonne son trésor. Danilă, riche désormais, vit heureux au milieu des siens.

Ce conte comprend deux parties bien distinctes, qui forment contraste et appartiennent, d'ailleurs, à deux thèmes différents : la première nous présente un paysan borné, qui perd son unique bien, à la suite d'une série de trocs désavantageux; dans la seconde partie, au contraire, nous voyons un homme qui fait preuve d'intelligence et, suppléant à la force par la ruse, parvient à se jouer de diables beaucoup plus puissants que lui.

Nous allons étudier successivement ces deux parties.

I

Il existe des variantes du thème des « trocs successifs » dans beaucoup de pays; M. Cosquin (1) en a réuni sept (Allemagne, Angleterre, Belgique (2), Norvège, Russie, Tyrol et

(1) I, n° XIII, p. 155 et *Remarques*, pp. 156-157; *Ortoli*, p. 246, *U Bastelicacciu*; Grimm, n° 83, *Hans im Glück*; *Bechstein*, *Hans im Glück*.

(2) Il faut mettre à part ce conte belge, fortement moralisé, où le pauvre Jean, trompé par le diable, troque une robe d'or, reçue de saint Pierre, contre divers objets, et finit par ne plus avoir qu'un caillou; un ange lui rend, d'ailleurs, son trésor.

Corse), à la suite du conte lorrain *les Trocs de Jean-Baptiste*; il faut y joindre *Ce que le vieux fait est bien fait* d'Andersen.

Le héros de ces contes est toujours, comme dans le récit de Creangă, un paysan (ou un homme de modeste condition), qui possède pour tout bien une vache ou, plus rarement, un cheval (1).

Les animaux qui figurent le plus souvent dans les trocs ultérieurs sont une oie ou une chèvre (2); moins fréquemment un porc, une brebis, un coq, une poule et ses poussins, un canard.

Aucune de nos variantes ne présente, comme le conte roumain, un chariot et une bourse.

À la fin de tous nos contes, le paysan rentre chez lui les mains vides, ou presque, comme Danilă :

Dans le conte danois, il rapporte un sac de pommes rabougries; une pièce de monnaie, dans le conte norvégien; dans les variantes russe et anglaise, le sot obtient, en fin de compte, un bâton, et encore, dans le conte anglais, M. Vinaigre perd ce dernier bien, en voulant châtier un perroquet qui se moque de lui; dans les variantes de France et du Tyrol, il ne lui reste plus, respectivement, qu'un crottin et une crotte de poule; enfin, parfois, le dernier objet du troc étant trop lourd (sac de pommes de terre, meule), le paysan le jette (Corse) ou se félicite de l'avoir perdu (Grimm).

Dans la plupart de ces variantes (3), lorsque les trocs sont terminés, un voisin (4) parie que le naïf sera battu par sa femme; mais il perd toujours la gageure, car la fermière est enchantée de ce qu'a fait son mari.

Dans deux variantes seulement, auxquelles manque l'épisode du pari, le paysan est maltraité par sa femme (Angleterre, Russie).

Enfin, dans le conte de Grimm, Hans (qui n'est pas marié) est si content d'être débarrassé de tout souci, qu'il se considère comme l'homme le plus heureux de la terre.

(1) Dans les variantes d'Angleterre et de Corse, il s'agit d'un homme (un meunier, dans le conte corse) qui achète une vache pour placer un petit capital; dans les contes de Russie et d'Allemagne, un paysan échange l'or qu'il possède (un énorme lingot, qu'il a reçu de son maître en récompense de ses services, chez Grimm) contre un cheval; dans le conte danois, un vieux paysan veut troquer son cheval contre un objet utile.

(2) Il y a aussi des bœufs, une chèvre et un jars, dans *Danilă Prepeleac*. Dans la variante anglaise, la vache est troquée contre une cornemuse, la cornemuse contre des gants.

(3) France, Tyrol, Norvège, Danemark. Il n'y a pas de gageure dans la variante corse, mais la femme du meunier est très satisfaite.

(4) Deux Anglais, dans le conte d'Andersen.

II

La deuxième partie développe un autre thème, dont M. Sainéan (1) fait le second type (*Type Hercule-Păcală*) du *Cycle de l'homme vaillant* : un homme du peuple, grâce à sa finesse, berne des géants ou des diables, auxquels il fait croire qu'il a une force redoutable.

Ce thème est très répandu en Roumanie; M. Sainéan en donne, outre *Daniilă Prepeleac*, neuf variantes (2), dont deux seulement (la première et la quatrième) (3) avaient paru avant celle de Creangă, en 1872 :

1) Quatre valaques : *Bogdan le Brave, le Pauvre et le diable, le Diable et le broc; Sdrinco, Terreur-des-zmėi.*

2) Deux moldaves : *le Fils malin de la vieille, Ghibirdic le Vaillant.*

3) Une de Transylvanie : *Stan Bolovan.*

4) Deux de Bucovine : *le Voleur renommé, Titirez et le zmėou.*

Les variantes roumaines forment deux groupes qui sont, d'ailleurs, étroitement apparentés :

1) Dans le premier groupe (4), un homme du peuple (5), qui se glorifie généralement d'avoir tué un grand nombre d' « âmes » (en réalité, de mouches), s'endort auprès d'un puits, sur la margelle duquel il a gravé l'inscription de sa victoire; un zmėou (6) survient, lit l'inscription et, pris de peur, fait avec le brave un pacte d'amitié.

Toutefois cet épisode initial manque à trois variantes de ce groupe : Sdrinco entre en service dans le palais de douze zmėi; Stan Bolovan va lui-même attaquer un zmėou qui dévaste des troupes; quant à Titirez, c'est un pauvre

(1) Pp. 818 et 829-834.

(2) *Bogdan Viteazul* (Ispiresco, n° 16), *Săracul și dracul* (Stăncescu, n° 25), *Dracul și cana* (N. D. Popesco, IV, n° 5), *Sdrinco, Spaima zmeilor* (Arsenie, I, n° 3). *Șotia babei* (*Șeșantia*, dans *Revista nouă*, 1889), *Ghibirdic cel voinic* (N. A. Bogdan, p. 85). *Stan Bolovan* (Pop-Reteganul, IV, 3). *Tălharul cel vestit* (Șbiera, n° 37), *Titirez și zmeul* (Șbiera, n° 17). Ajoutons une très courte variante de Putna (*Graiul nostru*, I, p. 275), très voisine de *Titirez*.

(3) Ces deux contes appartiennent au premier type que nous étudierons ci-dessous; *Daniilă Prepeleac* est donc la première variante du deuxième type publiée en Roumanie.

(4) Première et quatrième variantes valaques; les deux var. moldaves; var. de Transylvanie; deuxième var. de Bucovine.

(5) Cordonnier, dans *Bogdan le Brave* et *Ghibirdic*.

(6) Le « zmėou » (du sl. *zmii*, « serpent, dragon ») des contes roumains est un géant de forme humaine; mais il a, comme certains reptiles, une queue écailleuse; il monte généralement un cheval enchanté, qui a plusieurs cœurs; transformés en vents ou en nuées, les zmėi enlèvent des princesses, qu'ils cachent dans « l'autre monde », au fond de leurs magnifiques palais. Voy. pp. 104 et 109.

homme chargé de famille, qui rencontre un zméou, en mendiant dans la campagne (1).

En revanche, tous les contes de ce type présentent les deux épisodes suivants :

a) Le zméou, pour éprouver la force du héros, lui propose plusieurs épreuves, qui se scindent parfois en deux parties, les unes se plaçant, dans ce cas, au moment de la rencontre, les autres durant le séjour chez le zméou (*Stan Bolovan, le Fils malin de la vieille*).

b) Effrayé par les victoires imaginaires de son nouveau compagnon, le zméou essaye de le tuer pendant la nuit; mais le héros, méfiant, quitte son lit juste avant l'attentat, après avoir mis sous ses couvertures quelque objet pour faire illusion au zméou. Il déclare, le lendemain matin, qu'il a été piqué par quelques puces (ou moustiques).

A ces deux épisodes s'en ajoute parfois un autre : le héros est envoyé à la guerre et, sans le vouloir, met en fuite l'armée ennemie (*Bogdan, Ghibirdic*).

Ghibirdic est la seule variante qui mentionne la lutte contre un dragon, épisode qui appartient, on le verra (2), au thème primitif.

2) Dans le deuxième groupe, dont fait partie *Danilă Prepeleac*, le héros a affaire à des diables qui habitent un étang (3), soit pour se faire donner de l'argent (4), soit pour obtenir la libération d'un enfant (5), soit, comme dans notre conte (et c'est le thème primitif) (6), par pur hasard.

Dans toutes ces variantes, il effraye les démons en feignant de construire au bord de l'eau un monastère ou une église. Dans *le Diable et le broc*, il manifeste l'intention d'emporter l'étang et les arbres qui l'entourent.

Dans les deux premiers contes, le diable, avant d'accéder au désir du héros, exige l'accomplissement de certaines épreuves. Dans *le Voleur renommé*, après avoir rendu le fils du boyard, il se ravise, tout comme chez Creangă après avoir donné de l'or à Danilă, et oblige le brigand à se mesurer avec plusieurs démons.

Dans les deux groupes, le héros, incapable de lutter contre les adversaires qu'on lui oppose, supplée à la force par la

(1) La hâblerie initiale se présente, à vrai dire, dans *Titirez*, mais elle se place durant le séjour chez les zméi.

(2) Voy. *infra*, p. 91.

(3) Dans *le Voleur renommé*, dont le début appartient à un thème différent, les diables habitent sous terre.

(4) *Le Pauvre et le diable, le Diable et le broc*.

(5) *Le Voleur renommé*.

(6) Voy. p. 92.

ruse et berne, d'ailleurs aisément, les diables ou le zméou, dont l'intelligence est moins que médiocre.

Mais les épreuves imposées ne sont pas les mêmes dans les deux types :

a) Dans le premier, figure partout le transport d'une ou plusieurs outres énormes et de gros arbres (le héros feint de vouloir emporter à la maison le puits et le bois entier); la plupart des variantes présentent également l'écrasement d'une pierre entre les mains (1) (le héros prend un fromage frais); puis une épreuve de lutte et le jet d'une massue dans les airs (2) : le héros échappe à ces deux dernières épreuves en déclarant qu'il va lancer son adversaire dans les nuages, et la massue (bien de famille du zméou) dans la lune, dans le soleil ou dans les nues (3).

b) Dans le deuxième type, les contes *le Pauvre et le diable* et *le Diable et le broc* ont en commun le lancement du « bouzdougan » (lourde massue) et la course autour de l'étang, en portant une jument (ou un cheval) sur les épaules. Le premier présente, en plus, le transport d'une outre, épreuve ordinaire, nous l'avons vu, dans le groupe précédent.

Dans le conte de Sbiera, le voleur doit se mesurer avec le diable d'abord à la course et à la lutte (4); en troisième lieu, on joue à qui sifflera le plus fort.

Danilă Prepeleac réunit les cinq épreuves que nous venons de citer, à cela près qu'il s'agit, chez Creangă, en cinquième lieu, non pas de siffler, mais de crier : *Danilă* et le voleur bernent, d'ailleurs, le diable à peu près de la même façon, puisque, chez Sbiera, le voleur lui entoure la tête d'un cercle, pour qu'il puisse résister aux commotions, et le maltraite si bien qu'il renonce à la lutte.

Notons que le conte de Creangă présente une sixième épreuve, une sorte de « concours de malédictions », qui est comme une anticipation de l'épisode final.

Toutes les variantes roumaines ont une fin identique : le héros reçoit une quantité de pièces d'or ou d'argent, dans une outre (5), et le zméou (ou le diable) transporte à travers les airs, jusqu'au domicile de son adversaire, non seulement

(1) Dans les deux variantes moldaves, dans celle de Transylvanie et dans la deuxième de Bucovine; c'est, généralement, la première épreuve au moment de la rencontre.

(2) Exceptionnellement, une pierre (que le héros remplace par un moineau), dans *Ghibirdic*.

(3) Dans *Titirez*, figure, à côté de l'épisode de la forêt, le transport de choux énormes (*Titirez* déclare qu'il va rapporter le jardin entier). Dans *Ghibirdic*, il s'agit, en outre, de combattre un dragon; voy. p. 89.

(4) La lutte avec un ours et la course avec un lièvre figurent aussi dans une variante saxonne et dans une variante moravo-roumaine (*Sainéan*, p. 832).

(5) Parfois dans une besace, un sac ou un tonneau.

ce trésor, mais encore le héros lui-même; accueilli avec des menaces et des malédictions (le diable, avec des signes de croix), il est persuadé que les nombreux enfants du héros sont friands de chair de zméou, et s'enfuit, épouvanté, en abandonnant sa charge d'or (1).

De multiples variantes de ce thème ont été recueillies en Europe, en Asie, en Orient et jusqu'en Laponie.

Des versions très proches des récits de Roumanie existent dans plusieurs pays de l'Europe orientale : par exemple, un conte saxon de Transylvanie, le *Maître rusé et le diable* (2), une variante moravo-roumaine (3) et le conte hongrois de Sklarek sont très voisins du *Voleur renommé* de Sbiera; de même, le conte néo-grec *Lazare et les zmeï* (4) et le conte albanais *l'Ours et le Derviche* (5), sont identiques aux contes du premier groupe, la seconde variante présentant les mêmes péripéties que *Stan Bolovan*, à cela près que le zméou est remplacé par un ours.

Mais, d'une façon générale, les versions étrangères se rattachent à deux types distincts (6) qui, dans tous les pays, se sont fréquemment mêlés (7); la contamination a été particulièrement étendue en Roumanie, où le premier type s'est profondément altéré au contact du deuxième, qui l'a presque totalement éliminé.

1) Dans le premier groupe, un jeune homme (souvent cordonnier ou tailleur), qui a généralement tué d'un seul coup une quantité de mouches (8), s'en va à travers le monde, après avoir mis sur son chapeau, sur son épée ou sur une pancarte la mention de sa victoire; il arrive ainsi chez un souverain, qui lui propose successivement : a) de tuer quelque bête dangereuse (ours, sanglier, dragon, licorne; tigre, éléphant, crocodile, en Orient); b) de délivrer le royaume

(1) Il faut mettre à part la variante de Bogdan, à la fin de laquelle Ghibirdic épouse la fille du roi dont il a conduit l'armée à la victoire (voy. *infra*, p. 93), et celle de Sbiera, où le voleur peut emporter en paix le fils du boyard.

(2) Sainéan, p. 832.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, p. 830, et Cosquin, I, p. 98.

(5) Dozon, n° 3.

(6) Voy. l'étude comparative de Cosquin (I, pp. 95-102 et 258-262), à la suite de ses numéros VIII (*Le tailleur et le géant*) et XXV (*Le cordonnier et les voleurs*); Andrews, n° 44; Orain, *Contes de l'Ille-et-Vilaine*, p. 50; R. T. P., VII, p. 699; IX, p. 336-337; XVIII, pp. 109 et 363; XXIV, p. 443; XXXII, pp. 93 et 185; Sklarek, n° 24; Sainéan, pp. 830-834.

(7) Cosquin, p. 260.

(8) Ce détail se retrouve en Orient, dans un conte des Avars du Caucase et dans un conte du Cachemire (Cosquin, I, pp. 99 et 102); dans une version du Cambodge, le héros prétend avoir tué un tigre dangereux; et, dans un conte de l'Inde, il en a capturé un par hasard (Cosquin, I, p. 101).

d'un ou plusieurs géants (1) (ou ogres); c) de diriger les opérations militaires contre l'ennemi. La ruse ou, plus souvent, une heureuse chance permettent au héros de sortir victorieux de ces différentes épreuves, et lui font obtenir la main de la fille du roi.

2) Dans le deuxième groupe, auquel manquait originellement la hâblerie initiale, qu'il a souvent empruntée par la suite, le jeune homme (très souvent, ici aussi, tailleur ou cordonnier) rencontre par hasard (2) un ou plusieurs géants (un zméou ou drakos, en Grèce et en Serbo-Croatie) avec lesquels il est obligé de se mesurer.

Les diables, qui figurent seuls dans les contes roumains du deuxième type, n'apparaissent pas souvent dans les variantes étrangères. Pourtant, dans un conte du Morbihan (3), le diable promet de l'argent à Jean-Louis, qui veut être riche pour se marier, s'il sort vainqueur de différentes épreuves. Dans un conte auvergnat de Sébillot (4), dont l'introduction est tout autre, Pipète doit se mesurer avec le diable, dans le bois duquel on l'a envoyé garder les porcs. Enfin, un conte hongrois (5) est très proche de nos contes roumains, et notamment du *Voleur renommé* de Sbiera : un tzigane, pour se faire rendre une princesse enlevée par le diable, feint de préparer la construction d'une église devant la porte même de l'enfer; le diable, effrayé, met la prisonnière en liberté; mais bientôt il se ravise et propose au tzigane de lutter successivement avec six de ses sujets (6).

C'est en faisant sortir de l'eau d'une pierre (7) (en réalité, du petit lait d'un fromage frais), que le héros donne une première fois au géant une haute idée de sa force; viennent

(1) L'association du géant et du héros, pour l'accomplissement de certaines épreuves, association que nous retrouvons dans *Ghibirdic*, ne se présente qu'exceptionnellement; voy. Cosquin, I, p. 98. C'est par une altération du thème primitif que les géants sont remplacés par des voleurs, dans *le Cordonnier et les voleurs* de Cosquin.

(2) Il en est de même dans *Danilă Prepeleac*; les autres variantes roumaines ont altéré le thème primitif, sans doute sous l'influence du premier groupe. La rencontre a lieu près d'un puits, comme dans les contes roumains, dans une variante grecque de Hahn (n° 23; voy. Sainéan, p. 830).

(3) R. T. P., XXVIII, p. 109.

(4) *Littérature orale de l'Auvergne*, p. 57.

(5) Sklarek, n° 24; le début de ce conte appartient à un autre thème.

(6) L'une des épreuves consiste à faire claquer un fouet : le tzigane dit au diable qu'il doit lui entourer la tête d'un cercle, pour qu'elle n'éclate pas sous l'effet des vibrations, ce qui est un prétexte pour le maltraiter; ce détail rappelle l'épreuve de cris de *Danilă Prepeleac*; trois des autres épreuves (combat au travers d'une haie, concours de couture, habileté pour faire sortir des porcs) sont tout à fait exceptionnelles.

(7) Dans deux variantes françaises (Cosquin, I, p. 260), il s'agit de faire sortir « du lait » ou « du sang » (de la sève) du tronc d'un arbre.

ensuite plusieurs épreuves, qui sont toutes connues de nos contes roumains.

Le jet d'un projectile dans les airs figure dans la plupart des variantes : il s'agit souvent, comme en Roumanie, d'un objet très pesant (généralement, un marteau ou une massue) (1), et, dans ce cas, le tailleur se soustrait à l'épreuve de la même façon que dans les contes roumains; mais parfois aussi il faut seulement lancer une pierre, que le jeune homme rusé remplace par un oiseau (2).

Dans de nombreuses variantes également, le héros feint de vouloir rapporter à la maison la forêt entière (3) ou le puits (4).

Les épreuves de lutte et de course manquent aux variantes étrangères, exception faite pour celles déjà citées des pays voisins de la Roumanie (5). Nous ne connaissons aucune variante où il s'agisse de faire le tour d'un étang en portant un cheval sur ses épaules (6).

Tous les contes présentent, à de rares exceptions près (7), l'épisode dans lequel le géant tente vainement d'assommer son hôte pendant la nuit, et partout figure, comme en Roumanie, la hâblerie destinée à effrayer le géant.

À la fin, le héros reçoit, en général, une grande somme d'or (8); plus rarement, le roi lui donne sa fille en mariage (9).

(1) Marteau de fer, dans un conte lapon (Cosquin, I, p. 270), dans un conte écossais (*Ibid.*, p. 269) et dans un conte saxon (Sainéan, p. 832); massue de fer, dans une variante norvégienne (Cosquin, I, c., p. 269); lourd bâton pour mouler le grain, dans une version italienne (Cosquin, *ibid.*); boules énormes ou meule, dans des contes français (*R. T. P.*, IX, p. 336; XVIII, p. 109 et 363).

(2) Cosquin, I, p. 260; même détail dans *Ghibirdic*.

(3) Cosquin, I, p. 261; dans le n° XXV de Cosquin, le cordonnier entoure la tête d'un arbre avec une pelote de laine, comme pour l'emporter, et dans une variante auvergnate, déjà citée, de Sébillot, Pipète commence, dans le même but, à encercler une forêt avec de la ficelle; cf. la variante d'Ille-et-Vilaine.

(4) Cosquin, I, c.

(5) Voy. pourtant *R. T. P.*, XVIII, p. 109, et le conte déjà cité de Sklarek.

(6) Dans le conte albanais de Dozon, il s'agit, en premier lieu, de voler un bœuf. Le saut par-dessus un étang, exécuté par le héros sur le dos d'une pie qu'il a sauvée précédemment (*R. T. P.*, XXIIV, p. 443), est une altération du thème primitif.

(7) Cosquin, I, p. 261.

(8) Dans un conte néo-grec et dans un conte serbo-croate (Sainéan, pp. 830 et 832), le zméou, comme dans les variantes roumaines, transporte lui-même l'or donné au héros, puis s'enfuit devant les menaces des enfants. Dans le conte albanais déjà cité, le derviche persuade l'ours d'entrer dans un bain de lait bouillant.

(9) Versions hongroises (Sklarek, n° 24; Sainéan, p. 381), conte sicilien (Sainéan, p. 834), contes français (*R. T. P.*, XXXII, p. 93; XVIII, p. 363; Orain, I, c.).

Somme toute, les deux types primitifs de ce thème, assez bien conservés dans la plupart des pays, n'ont pas eu en Roumanie la même fortune; le premier a presque totalement disparu au profit du second, qui lui a souvent emprunté, comme dans beaucoup de variantes étrangères, la hâblerie initiale : deux des trois épisodes principaux (la direction d'une guerre et la lutte contre un dragon) ne se présentent que tout à fait sporadiquement, le premier dans *Bogdan le Brave* et *Ghibirdic*, le second dans *Ghibirdic* seul.

En revanche, la Roumanie s'est constitué un deuxième groupe, très homogène, qui n'a guère d'équivalent que dans les nations voisines, et dont la première variante connue est précisément celle de Creangă, étroitement apparentée, d'ailleurs, à celles qui ont suivi.

C. — CONTES FANTASTIQUES

I

LA BELLE-MÈRE AUX TROIS BRUS (1^{er} octobre 1875)

SOACRA CU TREI NURORI

Une vieille paysanne, pour garder ses trois fils auprès d'elle, fait construire deux maisons, à droite et à gauche de la sienne, mais elle décide de n'attribuer une demeure à chacun de ses enfants qu'à la veille de sa mort.

Bientôt elle marie son fils aîné avec une jeune fille de son choix, laide, mais laborieuse et soumise. Dès le lendemain de la noce, les trois hommes, absorbés par leur métier de rouliers, s'en vont pour plusieurs jours, et la vieille commence à faire travailler sans trêve, même durant la nuit, sa malheureuse bru, qui n'ose protester.

Peu de temps après, la vieille marie le cadet, et la nouvelle belle-fille se laisse tyranniser comme la première.

Mais, un jour, le dernier fils, malgré l'opposition de sa mère, épouse une jeune fille vive et intelligente qui, dès le lendemain du mariage, s'insurge contre les prétentions de la vieille : elle refuse de travailler pendant que sa belle-mère dort, et prépare, durant la nuit, un bon festin, qu'elle fait partager à ses belles-sœurs timorées : les trois brus mangent, boivent et chantent si bien qu'elles s'endorment à table, dans la cuisine, où la vieille les retrouve le lendemain matin.

Désormais la belle-mère rend la vie impossible à ses brus; aussi les trois jeunes femmes, à l'instigation de la dernière venue, décident-elles de se débarrasser de leur tyran : l'aînée lui heurte la tête contre le mur de l'est, la seconde contre le mur de l'ouest, la troisième contre le parquet; puis, pour empêcher sa victime de parler, la plus jeune lui transperce la langue avec une aiguille et la lui saupoudre avec du sel et du poivre; ensuite les trois brus mettent au lit la pauvre vieille qui est presque mourante.

Lorsque les fils reviennent de leur travail, la belle-mère, incapable d'articuler une syllabe, a à peine la force de désigner

du doigt, successivement, le mur de l'est et l'aînée de ses brus, le mur de l'ouest et la seconde, le plancher et la troisième, pour tâcher de faire connaître la vérité; mais ses enfants ne comprennent pas ce qu'elle veut dire. La jeune bru explique alors que la belle-mère vient de faire son testament par signes, en attribuant une maison à chacun des jeunes ménages : ce partage est accepté.

Le lendemain, à l'enterrement de la vieille, les trois jeunes femmes, les cheveux épars, faisaient retentir le village de leurs lamentations.

Ce récit est constitué par deux thèmes différents : le thème de « la belle-mère » et celui de « la fille ingénieuse ».

a) La belle-mère méchante figure assez fréquemment dans les contes, surtout dans ceux qui développent le thème des « enfants en or » (1) : son rôle malfaisant (qui est plus souvent attribué à des sœurs jalouses) consiste à substituer de petits animaux aux enfants nouveau-nés de sa bru, qu'elle n'hésite pas, quelquefois, à enterrer vivants (2). C'est tout à fait exceptionnellement qu'elle remplace la marâtre dans une légende du Banat, *les Jours de la vieille*, qui appartient au Cycle de la marâtre : elle y charge sa bru de lourds travaux, et même de blanchir de la laine noire (3).

b) Tandis que les femmes apparaissent généralement dans les contes sous un aspect défavorable (mères, sœurs, épouses et fiancées sont, la plupart du temps, têtues, sottes (4), ingrates ou perfides), les jeunes filles se distinguent par leur bravoure ou par leur intelligence : tantôt, revêtues d'un costume masculin, elles accomplissent des exploits guerriers (5), à la suite desquels elles sont demandées en mariage par un fils de roi; tantôt, ingénieuses et, parfois, perfides, elles épousent, en dépit de leur modeste origine, un roi ou un prince (6). De là deux cycles principaux, représentés par de nombreuses variantes. C'est au deuxième groupe que se rattache, en partie, *la Belle-Mère aux trois brus*, à cela près que l'ingéniosité est attribuée non pas à une jeune fille, mais, exceptionnellement, à une femme mariée.

M. Sainéan (7) ne cite qu'une « forme parallèle macédo-roumaine » de notre conte : *la Belle-Mère et la bru*; mais il ne fournit aucune indication sur cette variante, qui est tirée des *Basme macedo-române*, collection manuscrite de

(1) Voy. Sainéan, pp. 391 sqq.

(2) *Ibid.*, pp. 395, 397 et 402; Hahn, n° 69; Legrand, p. 77.

(3) Sainéan, p. 708; voy. *La Fille de la vieille et la Fille du vieux*, pp. 98 sqq.

(4) Voy. *la Sottise humaine*, pp. 83 sqq.

(5) Voy. Sainéan, pp. 517 sqq.

(6) *Ibid.*, pp. 916 sqq.

(7) *L. c.*, p. 1000 : *Soacra și nora*.

Cosmesco, que nous n'avons pu nous procurer. Nous manquons donc complètement en Roumanie de matériaux comparatifs; et comme, en outre, le thème assez singulier de notre conte n'est pas répandu hors de la Roumanie, on serait tenté, au premier abord, de conjecturer que Creangă l'a tiré, au moins en grande partie, de son imagination; mais il convient de ne pas perdre de vue que tous les autres contes publiés par Creangă vers la même époque reproduisent avec fidélité les thèmes roumains traditionnels (2); on ne saurait donc admettre que Creangă ait forgé de toutes pièces, ou même qu'il ait profondément modifié le thème du premier conte qu'il fit paraître dans les *Convorbiri*.

On a d'ailleurs recueilli en Arménie un conte, intitulé *la Belle-Mère* (3), qui développe le même thème que *la Belle-Mère aux trois brus*; nous le reproduisons ci-dessous, car il est peu étendu et va nous fournir de précieux éléments de comparaison :

« Une mère avait trois fils. Ayant marié l'aîné, elle montait sur le dos de sa bru, qui portait le fardeau sans se plaindre.

Après le mariage du second fils, elle montait sur le dos de sa nouvelle bru. La femme de l'aîné consolait celle-ci en l'assurant qu'elle serait débarrassée de son fardeau le jour où le cadet serait marié.

Ce dernier se maria à son tour, et la belle-mère montait sur le dos de sa femme. Les deux brus ne pouvaient consoler la malheureuse, car leurs maris n'avaient pas un quatrième frère.

La femme du cadet dut songer à sa propre délivrance. Un jour qu'elle était restée seule avec sa belle-mère, elle jeta violemment son fardeau contre les murs de la chambre. La belle-mère tomba au lit, le crâne presque fracassé, les membres engourdis, privée de l'usage de la parole.

Au moment d'expirer, elle reçut la visite de ses trois fils et essaya de leur expliquer la cause de sa mort. Elle montra du doigt les quatre murs de la chambre, puis sa troisième belle-fille, et frappa ses poings l'un contre l'autre, pour faire comprendre qu'elle avait été battue par sa bru et frappée contre les murs. Comme personne ne se doutait de la vraie cause de sa mort, la femme du cadet déclara que la malade voulait dire qu'elle lui léguait les quatre fondements de la maison, tout le mobilier et jusqu'à l'égrugeoir.

La belle-mère rendit l'âme et sa troisième bru hérita de tout ce qu'elle possédait. »

Les deux récits présentent, on le voit, de frappantes analogies : l'un et l'autre mettent en scène une mère qui, après avoir marié ses trois fils, tyrannise successivement ses trois brus, qui n'osent pas se plaindre; dans les deux contes, c'est la femme du plus jeune fils qui prend l'initiative du meurtre de la belle-mère et, en heurtant la

(1) Voy. pp. 72 sqq.

(2) Minas Tchérax, *L'Orient inédit, Légendes et Traditions arméniennes, grecques et turques*, Paris, 1912, p. 121.

tête de la vieille contre les murs de la pièce, s'assure par avance l'héritage de la maison paternelle; enfin, dans les deux récits, la vieille, privée de l'usage de la parole, ne peut s'expliquer que par gestes, et c'est la jeune bru qui interprète à sa façon les signes de la moribonde.

Ces rapprochements prouvent que *la Belle-Mère aux trois brus* développe un thème populaire, répandu dans plusieurs pays, et que tous les détails du récit de Creangă doivent être empruntés à la tradition, puisqu'un certain nombre d'entre eux, et ce sont précisément les plus caractéristiques, se retrouvent dans la variante d'Arménie.

II

LA FILLE DE LA VIEILLE ET LA FILLE DU VIEUX

(1^{er} Septembre 1877)

FATA BABEI ȘI FATA MOȘULUI

Un vieux et une vieille ont chacun une enfant d'un premier lit : la fille du vieux est belle, travailleuse et obéissante; celle de la vieille, laide, paresseuse et méchante. La vieille et sa fille, non contentes de charger la fille du vieux de toutes les besognes de la maison, la calomnient sans cesse auprès de son père : le vieux, las des plaintes de sa femme, engage sa fille à quitter la maison paternelle.

La pauvre enfant s'en va au hasard à travers la campagne; compatissante, elle écoute plusieurs fois les prières qu'on lui adresse : elle soigne de son mieux une petite chienne malade, débarrasse un beau poirier fleuri des chenilles qui le rongent, nettoie un puits abandonné et répare un four qui tombe en ruine.

Elle arrive enfin chez sainte Dimanche : engagée comme servante, pour la journée, elle fait sans répugnance la toilette des « enfants » (dragons et bêtes sauvages) de sa maîtresse, et prépare de façon parfaite le déjeuner, que sainte Dimanche ne doit trouver, à son retour de l'église, « ni froid, ni brûlant ». La sainte, satisfaite, dit à la jeune fille de monter au grenier et de choisir, parmi les nombreuses caisses qui s'y trouvent, celle qui lui plaira. Modeste, la fille du vieux prend la plus laide; puis elle retourne chez elle.

En chemin, elle est récompensée de la bonté dont elle a fait preuve à l'aller : le four lui donne de beaux gâteaux dorés, le puits son eau pure et deux gobelets d'argent, le poirier de beaux fruits mûrs, la chienne un collier de pièces d'or. Chez elle, elle ouvre la caisse : il en sort « d'innombrables troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes ».

Jalouse, la fille de la vieille se met en route, pour rapporter plus de richesses encore. Mais elle refuse son aide à la chienne, au poirier, au puits et au four, de crainte de s'abîmer les mains. Chez sainte Dimanche, en faisant la toilette des « enfants », elle les échaude; elle laisse brûler le déjeuner. Dans le grenier de la bonne fée, elle prend la caisse la plus neuve et la plus belle. Au retour, elle est punie de son mauvais cœur : le four la brûle,

le puits lui refuse son eau et le poirier ses fruits, la petite chienne la mord. De sa caisse sortent de nombreux dragons, qui la dévorent ainsi que sa mère.

Quant au vieux, devenu riche, il trouve un bon parti pour sa fille et vit désormais heureux.

Ce conte appartient à l'un des types du *Cycle de la marâtre*, celui que M. Sainéan (1) appelle *type Holle*, du nom de la variante bien connue de Grimm. Ce type peut se résumer ainsi :

Une vieille et un vieux se sont mariés, ayant chacun une enfant; la marâtre maltraite la fille de son mari et l'oblige à quitter la maison paternelle : mais la pauvre enfant, qui est bonne et vertueuse, acquiert en route richesse et bonheur; au contraire, la fille de la vieille, paresseuse et méchante, reçoit la punition qu'elle mérite.

M. Sainéan donne, outre le conte de Creangă, six variantes roumaines (2) :

Quatre de Valachie : *la Fille du vieux et la Fille de la vieille, la Fille sage du vieux, la Récompense de sainte Samedi et Sainte Vendredi.*

Une de Bucovine : *la Chérie de la mère et la Fille du père.*

Une macédo-roumaine : *le Vampire.*

Deux variantes valaques, la seconde et la quatrième, avaient paru avant celle de Creangă, l'une en 1862 (3), et l'autre en 1867.

Dans toutes les versions roumaines, la situation initiale est identique à celle du conte de Creangă; mais les circonstances qui font quitter à la fille du vieux la maison paternelle sont assez diverses :

a) Dans les deux versions d'Ispiresco, le feu de l'âtre est mort, soit par hasard, soit par une machination de la marâtre, et la jeune fille doit partir dans la campagne, pour chercher de la braise.

b) Dans le conte de Creangă, c'est le vieux qui engage lui-même sa fille à s'en aller.

c) Dans la variante de Sbiera, la jeune fille laisse tomber un peloton de filasse dans un ruisseau et, courant le long de la rive pour le rattraper, elle s'éloigne peu à peu de sa demeure; chez Stăncesco, c'est un peloton de laine qui se met à rouler dans la campagne.

(1) *L. c.*, p. 706.

(2) *Ibid.*, pp. 716 sqq : *Fata moşului şi fata babei* (Ispiresco, inédit), *Fata moşului cea cuminte* (Ispiresco, n° 31), *Răsplata Sfintei Sâmbete* (Stăncesco, n° 9), *Sânta Vineri* (Fundesco, n° 13). *Draga mamei şi fata tatei* (Sbiera, n° 23). *Vampirul* (Weigand, *Wlacho-Meglen*, Leipzig, 1892, pp. 59-64). Voy. une variante de Jassy, dans N. Iorga, *Contes roumains transposés en français*, Paris, s. d., p. 89 : *La Fille du vieillard et celle de la vieille.*

(3) Dans le journal *Țăranul român*, n° 25; elle avait été réimprimée dans l'édition des *Basme* de 1872, première partie.

d) Dans la version macédo-roumaine, la marâtre envoie la jeune fille moudre du grain dans un moulin hanté par un vampire.

Dans la plupart des récits, comme chez Creangă, la jeune fille trouve sur son chemin des objets et des êtres qui lui demandent son aide : ce sont, en général, des arbres dévorés par les chenilles (d'ordinaire, poiriers ou pommiers), une source ou un puits abandonné, un four qui tombe en ruine (1) et une ou plusieurs petites chiennes malades ou blessées (2).

Ces rencontres sont souvent au nombre de trois; toutefois, il y en a quatre dans les contes de Creangă et de Sbiera, cinq dans celui de Fundesco (3).

Cet épisode manque à la variante inédite d'Ispiresco et à celle de Stăncesco. Dans la version macédo-roumaine, qui sera jusqu'au bout très différente des autres, la jeune fille, après son arrivée au moulin, fait une galette et la donne à manger à un chien, un coq et un chat, qui l'ont accompagnée.

Après avoir prêté assistance aux animaux et aux objets, la fille du vieux parvient à une maison isolée, où elle trouve, en général, une fée bienfaitrice (sainte Vendredi, sainte Samedi ou sainte Dimanche) (4) qui la prend à son service et la charge de préparer la cuisine et de faire la toilette de ses « enfants » : dragons, serpents, lézards (5).

Dans la variante inédite d'Ispiresco, elle arrive chez deux vieillards (Dieu et saint Pierre), dont le premier la prie de chercher dans ses cheveux : elle trouve un pou, mais déclare qu'elle a découvert une perle fine.

Au bout de quelques jours, les saintes, satisfaites, font choisir à leur servante, parmi un grand nombre de caisses, dont les unes sont grandes et belles et les autres petites et laides, celle qui lui plaît (6).

La variante inédite d'Ispiresco se sépare ici des autres, pour se rattacher aux contes occidentaux (7) : Dieu décide que du basilic et de la citronnelle pousseront sous les pas

(1) On trouve ces trois rencontres chez Creangă, Fundesco, Ispiresco 31 et Sbiera.

(2) Creangă, Sbiera; dans la variante de Fundesco figure un lévrier blessé.

(3) Il y a, en plus, une vigne.

(4) Fundesco, Ispiresco, 31. Stăncesco. Sbiera, Creangă.

(5) Dans la version de Stăncesco et dans celle de Sbiera, la servante n'a que ce dernier soin.

(6) Dans la variante inédite d'Ispiresco, les coffres suivent le fil d'un cours d'eau qui passe devant la porte. Dans les contes de Stăncesco et de Fundesco, c'est la sainte qui, exceptionnellement, fait porter le choix de la jeune fille sur une caisse de mauvaise apparence.

(7) Voy. p. 102.

de la jeune fille; ses cheveux seront semblables à des fils d'or, et, quand elle les peignera, il en tombera des perles fines.

Pendant son retour, la jeune fille est encore récompensée: les arbres lui donnent de beaux fruits mûrs ou, parfois, des fruits d'or; le puits, son eau fraîche; le four, du pain, des gâteaux ou du pain azyme (Ispiresco 31); les chiennes, des colliers précieux; le lévrier, un lièvre rôti.

Quand la jeune fille arrive chez elle, elle trouve dans les caisses des perles fines, des pierres précieuses, des trésors, des vêtements brodés et, même, une voiture attelée (Stănescu) et des animaux domestiques (Sbiera).

La variante macédo-roumaine se distingue de toutes les autres : pendant que la jeune fille est au moulin, le vampire veut la dévorer; mais les animaux reconnaissants viennent à son aide, et, grâce à eux, elle peut s'emparer d'une caisse d'argent et d'une autre de vêtements.

Dans toutes les variantes, la fille de la vieille, jalouse de toutes les richesses rapportées par la fille du vieux, se met en route à son tour; mais elle répond durement aux prières qui lui sont adressées en chemin; chez les saintes, elle s'acquitte très mal de son service; elle choisit, avant de partir, la plus belle des caisses. Au retour, c'est en vain qu'elle cherche une aide : les arbres soulèvent leurs branches, la fontaine lui refuse son eau, le four la brûle, la petite chienne la mord. Quand elle arrive chez elle, elle est dévorée par des dragons, des serpents et des monstres qui sortent de la caisse, et sa mère subit généralement le même sort (Stănescu II et Ispiresco) (1).

Dans la variante inédite d'Ispiresco, lorsqu'elle trouve un pou, elle fait affront au bon Dieu, et ce dernier, pour la punir, la condamne à prononcer dorénavant des paroles sans rime ni raison et à avoir les cheveux pleins de lentes.

Enfin, dans le conte macédo-roumain, elle ne donne rien aux animaux qui l'accompagnent au moulin et elle est déchirée par le vampire.

Comme on le voit, les versions roumaines (exception faite pour la variante inédite d'Ispiresco et pour celle de Macédoine) sont très voisines les unes des autres; celle de Creangă ne se distingue par aucun détail.

Les contes où figurent une marâtre et un enfant persécuté, protégé par le ciel, sont fort nombreux en Europe et de types très variés; M. Sainéan les a classés en quatre

(1) Dans la variante de Sbiera, les bêtes malfaisantes se répandent dans le monde et la fille de la vieille ne trouve pas de mari, tandis que la fille du vieux fait un bon mariage.

types, auxquels il a donné le nom d'une variante caractéristique : *Holle*, *Cendrillon*, *Phryxos* et *Rodia*.

Le premier type se subdivise lui-même en deux groupes secondaires, suivant que l'enfant persécuté est aidé par un être humain ou par un animal. Nous ne nous occuperons ici que du premier groupe (1), auquel appartient le conte de Creangă.

La situation initiale est presque toujours identique à celle des versions roumaines, mais elle se développe souvent dans des conditions un peu différentes :

a) La plupart du temps, c'est la marâtre qui essaye de se débarrasser de la jeune fille, en lui ordonnant d'accomplir quelque tâche irréalisable (2), en l'envoyant chez une sorcière (3), ou en la jetant dans un puits (4).

b) Dans un conte irlandais (5), la jeune fille, maltraitée, s'enfuit.

c) Dans le conte de Grimm, qui rappelle le type b) des variantes roumaines, la fille du vieux saute dans un puits où elle a laissé tomber sa bobine (6).

d) Parfois, comme dans le conte de Perrault et dans une variante de Basse-Bretagne (7), elle fait simplement une rencontre à la fontaine, ou dans la rue, en allant sonner l'angélus.

L'épisode des rencontres, habituel dans les contes roumaines, manque ordinairement aux versions étrangères; la jeune fille arrive directement dans un lieu écarté, où elle trouve certains êtres vivants. Il figure pourtant dans la *Frau Holle* de Grimm (puits, four, pommier), dans un conte russe de Léger (8) (chats et chiens reconnaissants) et dans une variante irlandaise (pommier, pain dans un four, vache, etc.) (9).

(1) Voy. Sainéan, pp. 708-716; Cosquin, II, pp. 119-23; Basile, *Pentamerone*, n° 30; Cosquin, n° 48; Grimm, n° 24; Légèr, n° 10; Luzel, *Légendes*, I, pp. 268 et 292; Perrault, *Les Fées*; Straparola, *Placivoli Notte*, III, n° 3; R. T. P., XXVII, p. 31 (Basse-Bretagne). On trouvera une intéressante étude comparative dans P. Saintyves, *Les Contes de Perrault et les récits parallèles*, Paris, 1923.

(2) Apporter de l'eau dans un panier, dans un conte catalan (Sainéan, p. 710); cueillir des fraises en hiver (Grimm).

(3) Pour qu'elle soit enlaidie (Luzel, I, p. 292) ou tuée (contes russes de Léger et Afanassief, le second dans Sainéan, p. 713).

(4) Cosquin, II, p. 120.

(5) *Ibid.*

(6) Voy., dans Cosquin, p. 121, un conte de la Caspienne, intitulé *Jean de la Gelée*.

(7) C'est celle de la R. T. P.

(8) N° 10.

(9) Cosquin, p. 121. Dans un conte indien du Bengale, de thème un peu différent (Cosquin, p. 123), une femme est récompensée par un cotonnier, un bananier, un taureau, etc., auxquels elle a fait du bien.

Tandis que les contes roumains de ce type ne connaissent guère que sainte Dimanche et ses sœurs (1) ou, exceptionnellement, Dieu et saint Pierre, dans les versions étrangères la jeune fille arrive :

a) Généralement, chez une sorcière (2), chez des fées (3) ou, dans le conte catalan déjà cité, chez des géantes.

b) Plus rarement, chez un vieillard (4) ou chez trois petits hommes (5).

c) Quelquefois, chez une bête sauvage : dragon, en Serbie; vipère, en Italie (6).

Presque toujours elle entre en service et s'acquitte fort bien de sa tâche; parfois, elle se fait simplement remarquer par sa politesse et sa complaisance.

Le conte qui se rapproche le plus de récits roumains est une variante serbe (7), où la jeune fille a à faire le ménage et à soigner les « enfants » d'un dragon (loups, renards, putois). D'autre part, dans une variante du Tyrol (8), la fille du vieux est obligée de chercher les poux d'un vieux nain, détail que nous avons déjà noté dans la version inédite d'Ispiresco.

Pour l'attribution d'une récompense, les récits étrangers se séparent, en général, de ceux de la Roumanie.

La jeune fille reçoit, d'ordinaire, comme dans la variante inédite d'Ispiresco, des dons merveilleux. Ces dons sont assez variés : rejeter, en parlant, des pierres précieuses ou des diamants, de l'or ou des roses d'or, des fleurs ou une suave odeur; faire tomber de ses cheveux, en se peignant, des pierres précieuses; en se lavant, des pièces d'or; verser des perles au lieu de larmes; faire pousser des fleurs sous ses pas. Ailleurs, la jeune fille est baignée d'une pluie d'or, obtient une étoile sur le front, devient chaque jour plus belle ou, enfin, épouse un fils de roi.

Le don d'un coffre (léger, de mauvaise apparence ou en plomb) est beaucoup plus rare; il figure, par exemple, dans un conte serbe, dans un conte des Roumains de Moravie et dans un conte irlandais (9).

(1) On retrouve les saintes dans des contes bulgares; voy. *Légendes religieuses bulgares*, par Lydia Schischmanoff, Paris, 1896, p. 126 : *la Sainte Mercredi*.

(2) Allemagne (Grimm), Saxons de Transylvanie (Sainéan, p. 711), contes russes et irlandais déjà cités.

(3) Saxons de Transylvanie (*l. c.*), Serbie (Cosquin, p. 120).

(4) Roumains de Moravie (Sainéan, p. 712), Ecosse (Cosquin, p. 120).

(5) Grimm, n° 13.

(6) Sainéan, p. 712. *Ibid.*, p. 709.

(7) Sainéan, p. 712, et Cosquin, p. 120.

(8) Cosquin, *ibid.*; cf. un conte écossais, où il faut laver et peigner trois têtes d'or qui sortent d'un puits.

(9) Le choix entre deux paniers, l'un vieux et l'autre neuf, dont le premier contient de l'or et le second des crânes et des lutins, se présente dans un conte birmane, dans un conte japonais et dans un conte du Bengale, de thème un peu différent, résumés par Cosquin, pp. 121-123.

La fille de la vieille, grossière et méchante, est condamnée à rejeter, en parlant, des tortues, des crapauds, des grenouilles et de l'écume; ou à faire entendre des sifflements; sous ses pas poussent des chardons, des ronces et des épines; en se peignant, elle fait tomber des poux de ses cheveux; elle verse des larmes de sang et devient chaque jour plus laide; elle est aspergée par une pluie de poix.

Lorsqu'elle a à choisir une caisse, elle prend la plus lourde ou la plus belle et la trouve pleine de crapauds et de serpents qui la dévorent.

En somme, les variantes roumaines (y compris celle de Creangă, qui est identique aux autres) ne diffèrent de versions étrangères que sur quelques points de détail : elles ont presque toujours l'épisode des rencontres, qui manque généralement dans les autres pays; elles substituent aux sorcières ou aux fées différentes saintes, superposant ainsi l'élément chrétien à l'élément païen; enfin, la jeune fille y reçoit presque toujours un coffre, tandis que, dans les versions non roumaines, elle est récompensée, à de rares exceptions près, par des dons miraculeux (1).

III

FAT-FRUMOS, FILS DE LA JUMENT (POSTHUME)

FAT-FRUMOS FIUL EPEI

Une jument met au monde un enfant, qui reçoit le nom de *Făt-Frumos fils de la jument* (2) et se développe avec une rapidité extraordinaire. Après avoir vainement essayé, à un an, d'arracher un chêne, le Fils de la jument tête encore durant douze mois : il

(1) Signalons un thème assez voisin, que la Roumanie paraît ne pas connaître : un petit garçon et une petite fille, en allant cueillir des fraises (Tyrol, Souabe) ou de la salade (Cosquin, n° 48), rencontrent la Sainte Vierge (Tyrol, Cosquin), ou un ange (Souabe); la fillette se montre polie et offre à l'inconnu une partie de son déjeuner; elle est récompensée par une boîte d'or, contenant soit deux anges qui l'enlèvent au ciel (Tyrol), soit des pierres précieuses et des pièces d'or (Souabe), soit des diamants (Cosquin); le petit garçon impoli reçoit une boîte noire, renfermant deux serpents qui l'emportent, ou des diabolins et des vipères. Voy. Cosquin, n° XLVIII et *Remarques*, pp. 118-123.

(2) *Făt-Frumos* (littéralement : « Le Beau-Garçon ») est le Prince charmant des contes roumains. Il a, d'ordinaire, des cheveux d'or et porte de magnifiques vêtements. Monté sur un cheval enchanté, il va à travers le monde, à la recherche d'une fiancée (parfois, d'Ileana Cosinzeană, la princesse aux cheveux d'or, sœur du soleil). En cours de route, il vient à bout de zmei, ravisseurs de princesses, et de dragons auxquels on sacrifie périodiquement d'innocentes jeunes filles. Parvenu à l'extrémité de la terre, il quitte le « Monde blanc » (la terre) pour « l'autre monde » ou « Monde noir », où il descend par un précipice. Souvent, il est aidé dans ses entreprises par des animaux reconnaissants ou par des êtres bienfaisants (fées ou saintes) qui le conseillent, ou lui donnent des talismans ou des objets merveilleux.

est alors assez fort pour déraciner l'arbre, et part à la recherche de compagnons dignes de lui.

En route, il rencontre successivement *Sfarmă-Piatră* (Brise-Pierre), « qui réduit les monts en poussière dans sa main », et *Strâmbă-Lemne* (Tord-Bois), qui s'amuse à plier les arbres, et lutte tour à tour avec ces adversaires redoutables. Après les avoir enfoncés en terre jusqu'au cou, il s'apprête à leur trancher la tête : les vaincus lui demandent grâce, et il accepte de devenir leur « frère de croix » (1). Avant de partir par le monde, Făt-Frumos, accompagné des deux géants, va faire ses adieux à sa mère, et lui donne un voile qui se tachera de trois gouttes de sang, s'il est quelque jour en péril de mort.

Les compagnons arrivent, un jour, dans un magnifique palais inhabité où ils s'installent. Chaque matin, ils vont à la chasse et trouvent, au retour, une table bien garnie. Cependant, les mets devenant moins bons, Tord-Bois, transformé en bûchette, reste de garde à la maison : survient un petit nain, *Statu-palmă-barbă-cot* (Stature-d'une-palme-barbe-d'une-coudée), qui, après avoir frappé la bûchette à coups de hache, mange tout le déjeuner, puis s'enfuit. A ce moment, trois fées descendent du grenier, préparent rapidement un autre repas, puis disparaissent. Le lendemain, Brise-Pierre, transformé en petite pierre, subit le même sort que Tord-Bois. Le troisième jour, Făt-Frumos, transformé en glaive, prend la garde à son tour : dès que le nain arrive, le Fils de la jument le saisit et, lui prenant la barbe dans la fente d'un arbre, le suspend dans les airs; puis il monte au grenier et s'empare des trois fées. Mais, pendant ce temps, Statu-palmă s'enfuit dans les airs, en emportant le chêne, et crie au héros qu'il l'attendra, l'année suivante, à « l'entrée de l'enfer ».

Les trois compagnons épousent chacun une fée; mais, un jour, pendant qu'ils sont à la chasse, le nain enlève les trois jeunes femmes. Ils se rendent alors à l'entrée de l'enfer, où ils trouvent Statu-palmă entouré d'une armée innombrable; après avoir fait un immense carnage, ils sont tués tous les trois.

La jument, avertie par les trois gouttes de sang qui apparaissent sur le voile magique, accourt auprès des cadavres : en soufflant avec ses narines, elle ressuscite Făt-Frumos; puis, pour faire plaisir à son fils, elle rend aussi la vie à Brise-Pierre et à Tord-Bois, et meurt à son tour, car elle ne disposait que de « trois âmes ».

Les compagnons décident alors de descendre en enfer, dans une sorte de filet (*hârzob*) attaché à un long câble; mais Tord-Bois et Brise-Pierre, épouvantés par les hurlements qui sortent du gouffre, se font bientôt remonter. Seul, Făt-Frumos arrive jusqu'en enfer. Là, il rencontre, auprès d'un palais, la plus âgée des fées, qui lui dit qu'elles habitent toutes trois avec des zméi : leurs maris passent tout leur temps à la chasse et, quand ils reviennent, annoncent leur retour en lançant de plusieurs lieues leur massue, qui « heurte la grande porte, saute de la grande porte à la petite, puis se suspend seule au clou ». Lorsque la massue du premier zméou arrive, Făt-Frumos la renvoie à six lieues, puis tue le zméou près d'un pont de cuivre, à l'entrée du palais. Il va ensuite

(1) On appelait autrefois « frères de croix » (cette antique coutume est aujourd'hui disparue) deux hommes qui avaient juré de donner leur vie l'un pour l'autre : les deux compagnons se faisaient chacun, sur le bras droit, une incision en forme de croix, puis mélangeaient le sang sorti des deux blessures.

chez le second zméou, qu'il fait périr près d'un pont d'argent. Il ne vient à bout du troisième, avec lequel il lutte pendant trois jours et trois nuits, près d'un pont d'or, qu'après avoir reçu d'un corbeau, auquel il promet plus de cadavres que ne lui en offre le zméou, « une goutte de lait froide », qui le rafraîchit.

Il emmène alors les trois fées au fond du puits qui aboutit dans l'autre monde, et les fait successivement remonter par ses compagnons. Quand vient son tour, il pressent que les deux géants vont essayer de le faire périr, et, pour les éprouver, met dans le filet une grosse pierre : effectivement, les « frères de croix » laissent bientôt retomber le câble...

[Porté par un aigle géant, dont il a sauvé les petits, Făt-Frumos remonte sur la terre. Il se soumet, avec ses compagnons, au jugement de Dieu (voy. p. 110) : les deux traîtres sont tués, et le héros, sain et sauf, reprend son épouse] (1).

Ce conte fait partie du *Cycle des trois frères* (2), qui comprend deux types fondamentaux : le *Type des frères perfides* et le *Type des compagnons merveilleux*; ces deux groupes, étroitement apparentés, présentent un jeune héros, dont les frères (ou les compagnons de voyage), jaloux de ses exploits, tentent, mais en vain, de se débarrasser.

Le deuxième type, auquel appartient notre conte, peut se résumer ainsi :

a) Un jeune homme, parti à l'aventure par le monde, fait la rencontre de deux géants d'une force extraordinaire, et les emmène avec lui; ils s'installent tous trois dans une forêt. b) Le héros châtie un nain redoutable qui a successivement maltraité ses deux compagnons; mais ce nain s'enfuit, et les trois amis vont à sa recherche. c) Les compagnons profitent de cette occasion pour essayer de faire périr le héros; mais ce dernier échappe à la mort et punit les traîtres.

De ce thème, M. Sainéan (3) donne quatorze variantes, qui peuvent être classées en trois groupes, suivant que le

(1) Le conte est inachevé; mais, les variantes de ce thème présentant, dans tous les pays, une très grande unité, et la variante de Creangă étant étroitement apparentée aux autres variantes roumaines (notamment à celle d'Arzenie), il est certain que la fin du récit de Creangă aurait été à peu près celle que nous donnons ci-dessus.

(2) Voy. L. Sainéan, *l. c.*, pp. 537-539 et 557 sqq.

(3) *Ibid.*, p. 558 : *Cei trei frați de cruce* (Fundesco, n° 15), *Omul după tărîmul celălalt* (Popesco, II, n° 3); *Petru Firicel* (Schott, n° 10); *Un cot barbă și o palmă om* (Cosmesco, inédit); *Agheran Viteazul* (Frâncu, n° 6); *Petru fiul oaiiei* (Arzenie, I, n° 7); *Fiul vacii vrăjite* (Obert, n° 7); *Fiutul oaiiei* (Pop-Reteganul, III, n° 5); *Sămănășii* (Catană, n° 5); *Dunăre Voinicul* (Ispiresco, *Convorbiri* de 1885); *Teiu legănat* (*Biblioteca Tribunei*, n° 7 : Gr. Sima); *Voinic de teiu* (*Familia*, de 1883 : Gr. Sima); *Teiu legănat* (Șezătoarea, II, pp. 200-208 : M. Lupeșco; Sbiera, n° 6). M. Sainéan cite encore : *Piticoti*, conte du Banat, de At. Marienescu, et une variante macédonienne publiée par B. P. Hașdeu, *Etymologicum magnum Romaniae*, c. 2490.

héros (dont les aventures sont, d'ailleurs, toujours identiques) est né d'une femme, d'un animal ou d'un morceau de bois :

Premier groupe. — Deux variantes de Valachie : *les Trois Frères de Croix* et *l'Homme de l'autre monde*; une du Banat : *Petru Firicel*; une de Macédoine : *Barbe d'une coudée et homme d'une palme*; et une de Transylvanie : *Agheran le Brave*.

Deuxième groupe. — Une variante de Valachie : *Pierre, fils de la brebis*; et trois de Transylvanie : *le Fils de la vache enchantée*, *le Petit Fils de la brebis*, *les Ressemblants*.

Troisième groupe. — Une variante de Valachie : *Dunăre le Vaillant*; deux de Transylvanie : *Tilleul bercé*, *le Vaillant de tilleul*; une de Moldavie : *Tilleul bercé*; et une de Bucovine : *Tilleul bercé*.

Nous y joignons le conte de Creangă, qui n'y figure pas, puisque paru seulement en 1898 (1), et deux autres variantes moldaves (2), également postérieures : le premier et le troisième de ces récits appartiennent à la deuxième classe; le second, qui est altéré (3), à la première.

Les trois groupes ont une entrée en matière différente :

a) Dans le premier, le héros a eu une naissance normale : il est présenté comme le fils d'une veuve (Frâncu) ou de deux vieillards (Fundesco), ou comme un orphelin (Popesco) (4).

b) Dans le second groupe, comme chez Creangă et dans la deuxième variante de *Graiul nostru*, l'enfant est le fils d'un animal : brebis (Arsenie, Pop-Retegantul), vache (Obert, *Graiul nostru*) ou jument (Creangă). Dans la version de Catană, il est né d'une chienne, devenue grosse « en mangeant du poisson ».

c) Dans le troisième, un vieux et une vieille sans progéniture bercent longuement un morceau de bois de tilleul façonné par le vieux; le billot finit par se transformer en un bel enfant, qui reçoit le nom de *Tilleul bercé* (Lupesco, Sima I et II) (5). Dans la variante d'Ispiresco, un ermite obtient par ses prières que Dieu donne la vie à un « enfant de bois ».

Dans toutes les variantes, dès que l'enfant est parvenu à son complet développement (il l'atteint dès deux ans, dans la variante de Lupesco et chez Creangă, mais plus couramment de quinze à dix-huit ans), il veut partir à travers le

(1) Voy. pp. 53 et 176.

(2) *Graiul nostru*, I, pp. 305 (*Barbă-col*, var. de Putna) et 368 (sans titre, var. de Constantza).

(3) Au début, notamment, les héros sont présentés comme trois frères.

(4) Dans le conte de Schott, qui est de caractère amalgamant, Petru a été chassé de chez lui par sa marâtre.

(5) Le héros de la variante de Shiera porte le nom de *Tilleul bercé*, mais on ne nous dit pas pourquoi.

monde. A ce moment-là, pour essayer ses forces, il tente généralement d'arracher un chêne; mais, parfois, il se trouve trop faible et tête quelque temps encore (Arsenie); quelquefois, il demande à son père une arme de dimensions gigantesques (1).

Dans deux contes seulement (2), comme dans celui de Creangă, le héros donne à sa mère, avant de la quitter, un mouchoir qui se tachera de quelques gouttes de sang, si le jeune homme vient à mourir.

Partout, il rencontre, en cours de route, des géants doués d'une force surnaturelle, avec lesquels, souvent, il se mesure; mais, après les avoir vaincus, il leur fait grâce, devient leur « frère de croix » et les emmène avec lui.

Ces personnages sont, en général, au nombre de deux : l'un, nommé d'ordinaire *Strâmbă-Lemne* (3) (Tord-Bois), s'amuse à courber les arbres des forêts; l'autre, *Sfarmă-Piatră* ou *Sfarmă-Pietre* (4) (Brise-Pierres), réduit les rochers en miettes, en les serrant dans ses mains. Un troisième géant, qui heurte ou ébranle les montagnes, apparaît dans les variantes de Frâncu et de Pop-Reteganul : c'est *Bate-munjiîn-capete*, dans la première; *Scutură-munjii*, dans la seconde (5).

Notons que ces géants, qui, dans le type *Harap Alb*, seront d'un grand secours pour le héros, ne font ici aucun usage de leur force extraordinaire, leur rôle se bornant à trahir leur bienfaiteur.

Presque toujours, les trois compagnons s'installent dans une habitation (chaumière ou palais) au milieu des bois (6); mais, ensuite, l'action peut revêtir deux formes :

a) Généralement, pendant que les autres vont à la chasse, l'un des compagnons reste à la maison pour préparer le repas de midi; mais survient un nain qui, après avoir mangé,

(1) Une énorme massue fer, dans le deuxième conte de Sima. Dans la variante de Lupesco, à deux ans, l'enfant va à la chasse avec le fusil de son père.

(2) Celui d'Arsenie et le second de *Graiul nostru*.

(3) *Fărâmă-Lemne* (Brise-Bois), chez Obert; *Cárnă-Lemne* (Biaise-Bois), chez Frâncu.

(4) *Fărâmă-Pietre* (Broie-Pierres), chez Fundesco; *Freacă-Peatră* (Frotte-Pierre), chez Ispiresco et dans la seconde variante de *Graiul nostru*.

(5) Littéralement : Bat-les-monts-à-leurs-sommets et Secoue-montagnes. Dans le conte de Popesco figure, à côté des compagnons habituels, un troisième géant, dont nous ne connaissons pas d'équivalent hors de Roumanie : c'est *Apă-Rea* (littéralement : « Eau-Mauvaise »), « un homme jaunâtre, à la chevelure rousse et à la barbe pointue », qui sort d'une source.

(6) Dans la seconde variante, d'ailleurs tronquée, de Sima, les compagnons arrivent au palais d'un zméou qui maltraite les deux géants, mais est tué par Voinic de teiu; dans le conte de Popesco, ils parviennent à une cité qui a été pétrifiée par plusieurs zmei, épisode qui appartient à un autre thème.

renversé ou sali les plats, roue de coups le cuisinier, puis se sauve (1).

b) Dans les variantes de Fundesco et d'Obert, comme chez Creangă, chaque jour, pendant que les chasseurs sont absents, la demeure est nettoyée et la table mise. Aussi les compagnons décident-ils de se cacher à tour de rôle, pour éclaircir ce mystère (2).

Dans la plupart des contes, c'est le héros qui prend la garde le dernier. Dans les variantes du premier groupe, après avoir battu le nain, il le suspend à un arbre, en lui prenant la barbe dans une fente du bois; mais, toujours, le prisonnier se sauve, en traînant l'arbre derrière lui, et disparaît dans une cavité qui conduit dans le monde inférieur.

Dans les contes du deuxième groupe, il s'aperçoit que le ménage est fait par trois princesses (fées) dont il s'empare; il prend la plus belle pour femme, et fait épouser les deux autres à ses compagnons; mais, le lendemain du mariage, les jeunes femmes sont enlevées par un ou plusieurs *zmîi* (3).

Le nain qui figure dans les contes du premier groupe (4) s'appelle ordinairement *Statu-palmă-barbă-cot* (5) : comme son nom l'indique, il a une taille d'une palme et une barbe d'une coudée. Chez Stăncesco, Pop-Reteganul et Schott, il arrive monté sur le dos d'un lièvre boiteux; son palais est situé dans le monde souterrain.

L'épisode de la mort et de la résurrection du héros et de ses compagnons n'apparaît que dans un petit nombre

(1) Chez Arsenic, le nain mange le déjeuner pendant que les gardiens dorment. Exceptionnellement, dans la variante de Lupesco, les compagnons merveilleux se saisissent de l'importun : c'est Tilleul bercé qui rend la liberté au nain.

(2) A ces contes se rattache la deuxième version de *Graiul nostru*, dans laquelle les compagnons trouvent, dans une chaumière isolée, trois jeunes filles qu'ils épousent; bientôt ils s'aperçoivent que leurs femmes maigrissent rapidement (un *zméou* vient leur sucer le sang, pendant que leurs maris sont à la chasse) et décident de veiller tour à tour. Dans la première variante de *Graiul nostru*, il s'agit de trois frères qui arrivent au palais de Barbă-cot, où ils trouvent une jeune servante qui prépare le déjeuner pour son maître, altération évidente du thème primitif.

(3) Dans le conte d'Obert, le *zméou* a été pris par Petre au moment où il essayait de séduire les trois jeunes femmes; il arrache l'arbre qui le retient et emporte les trois épouses.

(4) Exceptionnellement, figure un *zméou* dans la seconde variante de *Graiul nostru*. Le nain manque également à la variante de Popesco; voy. la note 6 de la p. 107.

(5) Ailleurs, *Barbă-cot* (Pop-Reteganul), *Natii-cot* (Sima, I), *Tarta-cot-barbă-de-un-cot* (Ispiresco, Stăncesco), *Șchiopul-cu-barba-cât-cotul* (Șbiera), *Salcotea* (Frâncu), *Piticot* (Marienesco). Sur ce personnage, voy. Sainéan, l. c., pp. 561-562; *Basme din toate tinuturile românești*, p. 285; V. Alecsandri, *Legende*, n° 2 : *Răzbuarea lui Statu-Palmă*; n° 22, *Noaptea albă*; n° 23, *Vântul de la Miază-Zi*; *Poezii populare*, n° XXXIII (*Ghemîș*), note 1.

de contes (1); en revanche, dans la plupart des variantes (2), les trois compagnons, en suivant les traces du nain, arrivent à une sorte de puits (3) qui conduit dans le monde inférieur : comme chez Creangă, le héros seul a le courage de se laisser descendre, au bout d'un câble, jusqu'au fond du gouffre.

Dans ce monde inférieur, présenté d'habitude comme « le pays des zmëi », le héros rencontre soit les épouses disparues, qui sont devenues les compagnes de trois zmëi, soit des princesses (généralement au nombre de trois) (4), qui ont été enlevées par ces mêmes géants, et tue les ravisseurs (5); puis il revient à l'orifice du puits, et fait remonter les jeunes femmes à l'aide du long câble qui a servi à l'aller; mais, au moment de se faire hisser lui-même, il pressent la trahison de ses compagnons, et, pour mettre leur loyauté à l'épreuve, place dans le panier (outré ou filet) une grosse pierre, qu'il recouvre parfois de son bonnet : toujours ses « frères de croix » laissent retomber la corde à mi-chemin.

La plupart des contes s'accordent pour l'épisode de la sortie : le jeune homme sera tiré du monde inférieur par un oiseau énorme (6), généralement un aigle impérial (pajură) (7),

(1) Dans la version de Constantza, le zméou, épargné par Craiovisin, revient avec une armée des siens, et, après un terrible combat, les trois compagnons succombent; ils sont ressuscités par la vache, mère de Craiovisin, qui a « trois vies ». Dans le conte d'Arsenie, le zméou seul tue les trois braves, auxquels la brebis, mère de Petre, rend la vie.

(2) Cet épisode manque à la variante d'Ispiresco : les trois compagnons trouvent Tartă-cot endormi, ayant, auprès de sa tête, une cruche d'eau vive », et, à ses pieds, une cruche « d'eau morte », et Dunăre change vivement les cruches de place. Réveillé, le nain ne peut être abattu que par Dunăre; à ce moment, il boit à la cruche qui se trouve près de sa tête, pour puiser dans « l'eau vive » des forces nouvelles; mais il boit de « l'eau morte » et meurt bientôt, après avoir donné sa fille en mariage au héros. Dans le deuxième conte de Sima, lorsque Voinic de teiu a tué le zméou, les trois compagnons épousent des jeunes filles qu'ils trouvent dans le palais. Dans la première variante de *Grăul nostru*, les compagnons arrivent à un grand trou où le nain s'est fourré et a été mangé par un dragon.

(3) Cette entrée s'appelle parfois « le nombril de la terre » (Frânco), « la bouche de l'autre monde » (Popesco, Obert), le « puits des zmëi » (Lupesco).

(4) Quatre, dans le conte de Frânco; dans le conte de Popesco, le héros ne rencontre que la fille du roi dont les zmëi ont pétrifié le royaume.

(5) Dans la variante de Constantza, comme chez Creangă, le héros, épuisé, est secouru, au cours de son troisième combat, par un aigle qui lui donne une boisson fraîche. Dans le conte de Frânco, Agheran, après avoir libéré les princesses, arrive au palais de Salcotea : le nain « crève de peur » en le voyant. Dans la variante bucovinienne de Sbiera, Tilleul bercé arrive chez saintes Lundi, Vendredi et Dimanche, qui ont chacune une fille : ce seront les fiancées du héros et de ses compagnons.

(6) Dans le conte de Frânco, Agheran remonte en faisant une immense échelle avec la herbe merveilleuse de Salcotea.

(7) Parfois, un aigle ordinaire ou un griffon femelle (sgrip(oroaică); exceptionnellement (Catană), un corbeau.

dont il a sauvé les petits, qui allaient être mangés par un dragon (1); il se procure alors une immense quantité de viande et de pain, pour faire manger l'oiseau en cours de route; mais ces provisions sont presque toujours insuffisantes, et il doit donner à la bête un morceau de sa propre chair.

Lorsque le héros arrive à sa demeure, la princesse qui lui était destinée (ou sa femme) est devenue, habituellement, la servante des deux autres (Arsenie, Frâncu, Sbiera). Les « frères de croix » infidèles sont presque toujours punis, soit que le héros les massacre (Catană, Frâncu, Fundesco), soit que les compagnons s'en rapportent au jugement de Dieu, en lançant des flèches (épées ou massues) dans les airs : les armes viennent se ficher en terre aux pieds du héros, mais retombent sur les traîtres (2). Après cela, le héros épouse la princesse qu'il avait choisie, ou, dans les contes du deuxième groupe, reprend sa femme (3).

Deux variantes seulement (celles de Popesco et de Catană) présentent « l'épisode des bijoux », épisode assez fréquent, nous le verrons, dans les contes étrangers. Dans la première, lorsque le héros a été tiré de « l'autre monde », il entre en service chez un orfèvre, et fournit successivement une robe d'argent, une robe d'or et une robe de brillants, qui ont été commandées par le roi pour le mariage de ses filles : en effet, dans le monde inférieur, il avait transformé le palais du zméou en une pomme d'or, en le frappant avec « un fouet de feu », et c'est de cette pomme qu'il tire les robes demandées. Dans la seconde variante, il se procure, dans les mêmes circonstances, trois anneaux de mariage.

On a recueilli de multiples variantes de ce conte (4), non seulement en Europe, mais encore en Asie, en Orient et même en Amérique, et toutes ces variantes offrent une

(1) Dans le conte de Lupesco, c'est Statu-palmă, reconnaissant, qui a conseillé à Tilleul bercé de se faire porter par une *pajură*. Dans certains contes, le héros a, auparavant, rendu la vue à un vieillard (Popesco) ou à une vieille (Fundesco), au service desquels il était entré.

(2) Variantes d'Arsenie, d'Obert et de *Graiul nostru*.

(3) Dans le conte de Constantza, Craiovisin, en sortant de « l'autre monde », rencontre un petit garçon (c'est son propre fils) qui lui sert de guide. Dans la variante d'Arsenie, le héros devient roi du pays; dans la première variante de *Graiul nostru*, les trois frères, après la mort de Statu-palmă, s'installent dans le palais du nain.

(4) Sainéan, l. c., pp. 562-568; Cosquin, I, n° 1 : *Jean de l'Ours et Remarques*; II, n° LII : *La Canne de cinq cents livres*, et *Remarques*; Andrews, n° 40 : *Jean de l'Ours*; Basile, *Pentamerone*, n° 49; Bladé, l. c. : *Les Belles persécutées*; Carnoy, *Contes français*, n° 6 : *Jean de l'Ours et ses compagnons* (Provence); Comparetti, n° 40; Dozon, n° 5; A. de Gubernatis, *Zoological Mythology*, I, pp. 208 sqq. (contes russes); II, p. 117; Legrand, p. 191; Luzel, *Contes de la Haute-Bretagne : Les Voyages vers le soleil*; Meyrac, p. 504, et bibliographie, p. 511; Sébillot, *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, II, p. 26 : *Petite Baguette*; *Littérature orale de la Basse-Bretagne*, p. 81 : *Jean de l'Ours*, et notes;

remarquable unité : tel conte des Avars du Caucase (1) est identique à plusieurs versions françaises et italiennes.

Le type b) des introductions roumaines (la transformation d'un morceau de bois en un bel enfant) ne se présente, à notre connaissance, dans aucune variante étrangère. Ici : a) Tantôt, le héros est né d'une femme et, dans ce cas, tire sa force extraordinaire d'un allaitement très prolongé (2); ou bien encore il a été allaité et élevé par une bête (3). b) Bien plus souvent (surtout en Occident), il est né de l'accouplement d'une femme et d'une bête (4), et, parfois, il a partiellement le physique d'un animal (5); dans ce cas, il est généralement fils d'un ours et s'appelle *Jean de l'Ours* (6), nom qu'il conserve même dans quelques variantes, certainement altérées, où il est présenté comme le fils d'un forgeron; ailleurs (notamment en Orient), il est né d'une autre bête : jument surtout, ânesse ou, même, vache (7).

Dans beaucoup de variantes, comme en Roumanie, avant de quitter sa mère, le héros essaie ses forces, d'habitude à trois reprises. Dans les contes du type *Jean de l'Ours*, il tente de déplacer la lourde roche qui ferme l'entrée de la caverne

pp. 86 et 246 (*Jean de l'Ours*, version des marins); *Mélusine*, I, c. 110 : *Jean de l'Ours* (Picardie); c. 160 : *L'Ourson* (Pays Basque); *R. T. P.*, II, p. 496 (Flandre); XXI, pp. 465, 468, 469 (Basse-Bretagne); XXII, p. 139 : *Jean de l'Ours* (Vendée); XXIX, p. 145 (Chili). Sur le thème de ces contes, voy. *Mélusine*, III, c. 298.

(1) Voy. Cosquin, I, p. 18.

(2) Dans des contes hongrois, lithuanien, saxon de Transylvanie et tchèque, cités par Cosquin, cet allaitement dure respectivement sept, douze, quatorze et dix-huit ans; dans un conte serbe, le héros Sisan-Mazan tête trois fois sept ans.

(3) D'ordinaire, il a été emporté tout petit par une ourse; dans le conte de Carnoy, il a été abandonné et une ourse l'a recueilli.

(4) Généralement parce que sa mère a été enlevée par un ours.

(5) Dans un conte russe, résumé par Cosquin, Ivanko a le tronc d'un ours et le buste et les traits d'un homme; dans la variante déjà citée du Caucase, le héros a des oreilles d'ours; dans un conte kalmouk (Cosquin, I, p. 19), le héros Massang a une tête de bœuf.

(6) *Giuan dall'Urs* ou *Giovanni dell'Orso*, en Italie; *Joan de l'Os*, en Catalogne; *Ivanko Medvedko* (Jean, fils de l'ours), en Russie; *Oreille d'Ours*, dans le conte du Caucase.

(7) Dans un conte slovène (Sainéan, p. 564), Gruio, orphelin nourri par une jument, est surnommé *Cobilici* (fils de la jument), et un héros portugais porte le surnom de *Mamma-Burra*, qui a le même sens; il en est de même dans un conte des Tziganes de Bucovine (Sainéan, l. c.). Dans une variante du Tyrol italien, le héros a été nourri par une ânesse et a reçu le nom de *Fillomusso* (fils de l'ânesse); enfin, dans un conte des Saxons de Transylvanie (Cosquin, I, p. 8), Jean le Brave est le fils d'une femme qui a été transformée en vache. — Une naissance ou un allaitement merveilleux figurent dans des contes d'autre thème : dans le *Type Orion* du *Cycle de l'homme vaillant*, le héros a été nourri par une chèvre, ou est fils d'une brebis ou d'une vache (voy. Sainéan, pp. 319 sqq.); il est né d'un grain de poivre ou d'une vache, dans plusieurs contes qui appartiennent au *Type des deux frères de croix*, dans le *Cycle des deux frères* (voy. Sainéan, pp. 598 sqq.).

de son père; lorsque l'introduction primitive manque, le jeune homme (fils ou apprenti de forgeron) se fabrique une énorme canne de fer, souvent de cinq cents livres (1). Au contraire, dans les variantes orientales (y compris celles de Roumanie), il arrache de grands arbres, qu'il replante, les racines en l'air (2).

Les compagnons merveilleux (3) sont généralement, ici aussi, au nombre de deux, et correspondent exactement à *Strâmbă-Lemne* et *Sfarmă-Piatră* des contes roumains. Le premier s'appelle ordinairement *Tord-Chêne*, *Tord-Arbres* ou *Brise-Bois* (4); le second, qui n'apparaît pas en France, *Broie-Pierres* ou *Brise-Pierres* (5). Toutefois, ces personnages sont souvent remplacés, surtout en Europe occidentale, par deux autres géants; l'un, qui n'est pas inconnu des contes roumains, peut soutenir ou renverser des montagnes entières, et porte plusieurs noms : *Appuie-Montagne*, *Range-Montagne*, *Tourne-Montagne*, etc... (6); l'autre, qui n'apparaît guère que

(1) Elle atteint le poids de 500.000 livres, dans la variante du T. XXI de la R. T. P. Dans un conte du Schleswig, le héros se nomme Jean à la barre de fer.

(2) Variantes de Serbie, des Saxons de Transylvanie et des Tziganes. — Les différentes introductions précitées manquent à un certain nombre de variantes, qui ont vraisemblablement plus ou moins altéré le type primitif : Dans un conte du Pamir (cité par Cosquin), il s'agit du cavalier Ala-Aspa; dans une variante de Cosquin (n° LII), « d'un petit garçon trouvé dans le bois »; de Petit-Soldat, dans un conte recueilli au Chili; de Ta-Ywa, qui était, lorsqu'il naquit, de la taille d'une jujube, mais est devenu très fort par la suite, dans une version indo-chinoise (Cosquin); de Petite-Baguette, dans un conte de Sébillot. Il y a, au contraire, dans certaines variantes, un géant ou plusieurs compagnons très robustes : Brise-Barrière, dans le conte de Meyrac; deux forgerons d'une force prodigieuse, dans un conte serbe (Sainéan, p. 562). Parfois, il s'agit simplement de compagnons qui voyagent ou vont à la recherche de princesses disparues; voy. Cosquin, I, pp. 10-11. Dans un conte cité par Cosquin ((II, p. 140), où le héros est le soldat La Ramée, il y a infiltration du thème d'*Ivan Turbincă* : voy. p. 142 et note 3.

(3) Sur ces compagnons, voy. Th. Benfey, dans la revue *Ausland*, 1858, n° 41-45. Le thème primitif est parfois altéré : il y a deux forgerons dans le conte serbe déjà cité (Sainéan, p. 562); un scieur de planches, un fendeur de bois et un casseur de pierres, dans une variante du Schleswig (Cosquin, I, p. 9).

(4) *Tord-Chêne*, en France; *Tord-Arbres*, en Allemagne (Baumdreher), en Russie, chez les Tziganes et les Saxons de Transylvanie; *Tord-Sapins* (Tannendreher), en Suisse; *Fend-Arbres*, en Serbo-Croatie; *Brise-Bois*, en Allemagne (Holzkrummacher), en Hongrie, en Russie (Vertodub) et chez les Tziganes; *Tomba-Pinheiros*, en Portugal. Parfois, ce personnage n'a pas de nom, mais on dit qu'il arrache des arbres entiers; voy. Cosquin, I, p. 9. — Cf. le brigand Sinis, « qui poterat curvare trabes » (Ovide, *Métamorphoses*, VII, v. 441).

(5) *Broie-Pierres*, en Serbo-Croatie, chez les Saxons de Transylvanie et en Allemagne (Steinzerreiber); *Brise-Pierres*, en Slovénie, en Russie et chez les Tziganes; *Frotte-Pierre*, en Hongrie; *Brise-Montagne* (Vertogor), en Russie.

(6) *Appuie-Montagne*, dans plusieurs variantes françaises du type *Jean de l'Ours*, et en Sicile (Cosquin, I, p. 9); *Arrasa-Montanhas*, en Portugal; *Tourne-Montagnes*, dans une variante ligurienne; *Range-Montagne*, *Brise-Montagne* et *Décotte-Montagne*, dans divers contes français. Cf. *l'Arracheur de Moulins* d'une variante de Sébillot.

dans des contes français (1), joue au cerceau ou au palet avec des meules de moulin : il s'appelle ordinairement *Jean de la Meule* ou *Meule de Moulin* (2). Plus rarement, figure un *Brise-Fer* (Sébillot), qui est connu des contes d'autres nations (3).

Le combat entre le héros et les compagnons merveilleux, qui figure dans la plupart des variantes roumaines, n'apparaît pas, semble-t-il, dans les contes étrangers, du moins dans ceux d'Occident.

Dans la plupart des variantes (4), le héros et ses compagnons s'installent au milieu des bois, soit dans une chaumière, soit (surtout dans les variantes françaises) dans un magnifique palais, qui sont l'un et l'autre abandonnés. Dans ce cas, deux des compagnons vont chaque jour à la chasse, tandis que le troisième reste à la maison, pour préparer le déjeuner, qu'il doit, souvent, annoncer à midi, en sonnant une cloche.

Des princesses, qui font le ménage en l'absence des chasseurs, n'apparaissent dans aucune variante connue de nous; mais, dans une conte indo-chinois cité par Cosquin, les compagnons s'emparent successivement, dans trois maisons isolées, de trois jeunes filles dissimulées dans des recoins, notamment dans une fente du plancher et dans une jarre.

Presque partout, les compagnons, qui font à tour de rôle l'office de cuisiniers, reçoivent, comme en Roumanie, la visite d'un nain (5) qui, parfois, se contente de renverser ou de salir les plats, mais, souvent aussi, maltraite les gardiens (6). Mais, tandis qu'il s'agit à peu près toujours,

(1) Il figure pourtant dans un conte sicilien cité par Cosquin, *l. c.*

(2) Ailleurs, il porte le nom de *Petit-Palet* (Sébillot, II, 26); *Palet de Moulin* (Andrews), *Meule à Moulin* (Carnoy), *Sans Quartier* (Meyrac). Ce personnage n'a pas de nom dans Cosquin, LII, non plus que dans la variante de la *R. T. P.*, XXI, où figurent deux hommes « qui jouaient à la galoche avec des pièces qui pesaient 200.000 livres ».

(3) Par exemple, en Hongrie (Sainéan, p. 564). Dans un conte serbo-croate (Sainéan, p. 563), il porte le nom de *Cuit-Fer* (Zerkoher).

(4) L'épisode de la maison isolée manque à certains contes; voy. Cosquin, n° LII.

(5) Dans certains contes, où le thème primitif est altéré, figurent, à la place du nain, différents personnages : un petit garçon (Cosquin, n° LII), « un petit galopin » (*Ibid.*, pp. 138-139), un négriillon (conte portugais du Brésil, dans Cosquin, I, p. 145), un petit bossu (Comparetti), un petit vieux (Flandre, dans Cosquin, I, p. 25), un monstre (bestiaccia) (conte italien du Mantouan, dans Cosquin, *Ibid.*), « un nain qui est le diable » (*Petite Baguette*), « un petit diabolotin qui claquait des dents » (Sébillot, première variante), un géant (Cosquin, n° LII).

(6) Dans le conte des Avars du Caucase, le nain ligote les compagnons avec un poil de sa barbe; il fait de même, avec un poil de sa moustache, dans la variante du Pamir. C'est tout à fait exceptionnellement que, dans le conte déjà cité du Pandjab, le nain se transforme en géant, pour pendre le rémouleur, compagnon du prince Cœur-de-Lion. Signalons la curieuse version de Comparetti : lorsque le compagnon allume le feu, s'élançant du poêle une boule d'or, qui se met à sauter; de cette boule sort un petit bossu, armé d'un petit bâton, qui roue de coups le gardien.

en Roumanie, de Statu-Palmă-Barbă-Cot (exceptionnellement, d'un zméou), habituellement le nain n'a pas de nom dans les variantes étrangères; toutefois, il est représenté d'ordinaire, comme en Roumanie, avec une grande barbe, et porte parfois une grande moustache (1); dans plusieurs contes orientaux (2), il arrive monté sur un petit animal, comme dans certains contes roumains. Plus rarement, apparaît une vieille sorcière de petite taille (3).

Notons que, dans un certain nombre de contes, comme chez Sbiera, les compagnons, humiliés, n'osent pas avouer leur défaite : ils ont recours à un mensonge, pour ne pas être ridicules (4).

Partout, le héros châtie sévèrement le nain, puis le fait prisonnier, en lui prenant la barbe dans la fente d'un arbre (5); mais, dans ce cas, le nain s'enfuit, soit qu'il se dégage, soit, plus souvent, qu'il emporte l'arbre avec lui (6); parfois, on lui tranche la tête, mais il se sauve décapité (7).

L'épisode de la bataille des compagnons avec le nain aidé d'une armée de ses pareils, et la résurrection des trois « frères de croix » par la mère du héros, qui a « trois vies », n'apparaissent guère que dans les contes des pays limitrophes

(1) Un nain identique à celui des contes roumains apparaît dans des variantes des pays voisins de la Roumanie : Saxons de Transylvanie, Hongrie, Serbie, Slovénie, et chez les Avars du Caucase. Il figure également dans des contes russes (Sainéan, p. 562), mais y joue le rôle du petit Poucet français.

(2) Dans le conte déjà cité des Avars du Caucase, un petit homme d'une palme de haut, avec une barbe de trois palmes, chevauche un lièvre boiteux; dans la variante indienne du Pandjab (Cosquin, I, p. 25), le petit personnage, armé de pied en cap, monte une souris caparaçonnée.

(3) Dans des variantes de France (p. ex., *R. T. P.*, XXI), d'Allemagne, de Suisse, de Sicile; dans un conte kalmouk, etc.; voy. Cosquin, *l. c.* En Russie, figure la sorcière Baba-Iaga : voy. Sainéan, p. 566, et *supra*, p. 101, note 3.

(4) Ils prétendent qu'ils ont été battus par « un géant épouvantable » (Carnoy), qu'ils ont eu la fièvre (Pandjab); si le repas n'est pas prêt, c'est que le charbon leur a fait mal (Comparetti), que la fumée les a incommodés (*Jean de l'Ours*); dans le conte kalmouk, le gardien, à qui une petite vieille a dérobé son beurre et sa viande, imprime sur le sol, autour de la maison, des traces de pieds de chevaux, et dit qu'une grande troupe d'hommes est venue (Cosquin, I, p. 19).

(5) Serbie, Saxons de Transylvanie, Lithuanie, Finlande, Avars du Caucase, Tziganes, etc... Dans un conte du Hanovre, il l'attache au pied du lit; dans une variante allemande (Cosquin, I, p. 11), Jean de l'Ours emprisonne les mains de la sorcière dans la fente d'un tronç d'arbre.

(6) Dans un conte serbe (Sainéan, p. 562), le nain prisonnier engage les trois compagnons à marcher dans son sang; les compagnons l'écoutent et meurent; le nain absorbe leurs âmes et, devenu très fort, emporte l'arbre.

(7) Dans un conte du Pamir, la tête se replace d'elle-même sur le cou du nain; dans un conte français (Cosquin, II, pp. 138-139), le petit garçon s'enfuit avec sa tête dans les mains, et revient, le troisième jour, en la portant.

de la Roumanie (1). D'ordinaire, les compagnons trouvent, sous le plancher de la maison, dans la cour ou dans le jardin, une profonde excavation qui conduit dans le monde inférieur (2). Les géants, compagnons du héros, tentent, les premiers, de descendre dans le gouffre, mais, effrayés, se font bientôt remonter ; le héros, seul, a le courage de pénétrer jusqu'au fond, après avoir donné ordre, souvent, de laisser aller la corde davantage, à mesure qu'il criera plus fort (3).

Dans le monde inférieur, le héros arrive d'ordinaire, successivement, à trois palais (châteaux, maisons), où se trouvent des princesses (4) (généralement au nombre de trois) qui ont été enlevées ou sont seulement gardées par un personnage qui n'est presque jamais celui de la maison isolée (5).

Presque partout (6), lorsqu'il a fait remonter ces princesses, il a comme un pressentiment de la trahison de ses compagnons, et attache à la corde un objet pesant (grosse pierre, canne de fer, massue, tête d'un géant tué, etc.) ; bien lui en prend, car, toujours, on le laisse retomber (7).

Comme dans les contes roumains, c'est grâce à un oiseau géant (généralement, un aigle) (7), dont il a protégé les

(1) Par exemple, dans le conte serbe déjà cité, où la mère de Sisan-Mazan a « trois vies ».

(2) Sur le monde souterrain, voy. P. Sébillot, *Le Folk-Lore de France*, Paris, 1904, t. I, pp. 415-417, 420-424 et 428-429. Dans un certain nombre de variantes, le héros se rend, à travers les airs, dans le « monde supérieur » ; voy. Cosquin, I, pp. 14-15.

(3) Exceptionnellement, le héros descend le premier ; ainsi font, par exemple : Sisan, dans le conte serbe précité ; Brise-Barrière, dans le conte de Meyrac ; Jean de l'Ours, dans la première variante de Sébillot. Dans le conte kalmouk, le héros Massang descend seul dans une crevasse de rocher, et y trouve le cadavre de la vieille et beaucoup de richesses ; ses compagnons l'y abandonnent.

(4) Dans l'une des variantes de la *R. T. P.* (t. XXI), le héros arrive chez trois géants, qui ont chacun une servante ; le héros Ala-Aspa, après avoir tué le nain, trouve une belle jeune fille dans une chambre. Les princesses manquent au conte de Meyrac, où Brise-Barrière découvre seulement des richesses.

(5) Tandis que les princesses sont gardées par des zméi, en Europe centrale et orientale, elles sont gardées ailleurs par des dragons, des géants, des magiciens, des diables, des bêtes féroces, des serpents, etc. ; voy. Cosquin, I, p. 13. Au contraire, le cavalier Ala-Aspa, Oreille-d'Ours et Sisan retrouvent le nain et le tuent.

(6) Voy. Cosquin, I, pp. 13-14. Cet épisode manque, par exemple, à la première variante de Sébillot, où le héros se fait remonter par un aigle, en même temps que les princesses.

(7) C'est tout à fait exceptionnellement que le fils du vizir, pris de remords, renvoie la corde à Ala-Aspa, et le tire du monde inférieur : le héros pardonne à son infidèle compagnon et lui cède tous ses droits. Dans le conte chilien, Petit-Soldat n'est pas abandonné par ses compagnons.

(8) Aigle (Albanie, Avars du Caucase, France, Grèce, Saxons de Transylvanie, Tziganes, etc.) ; autruche (Serbie) ; oiseau Oia-Aia (Slovénie) ; énorme pigeon (*Petite-Baguette*) ; bête fantastique (*Mélusine* ; Sébillot, deuxième variante). On trouve cet épisode dans des contes

petits (1), que le héros peut sortir du monde inférieur; et, dans ce cas, il doit emporter, ici aussi, une énorme quantité de provisions, pour donner à manger à l'oiseau vorace; souvent, les provisions épuisées, il est contraint de donner à sa monture un morceau de sa chair (mollet, jambe, cuisse, bras) (2). Toutefois, dans certaines variantes, il parvient à sortir lui-même, soit que la route lui ait été indiquée (3), soit qu'il ait reçu quelque talisman qui l'aidera (4), soit à la faveur de quelque autre circonstance (5).

L'épisode final revêt, comme en Roumanie, plusieurs formes : souvent le héros tue ses compagnons, mais, ailleurs, il se contente de les chasser, ou même leur fait grâce (6). Le jugement de Dieu n'apparaît guère : on le trouve, par exemple, dans un conte tzigane (Sainéan, p. 566).

Dans tous les cas, le héros épouse la plus jeune des princesses qu'il a trouvées dans le monde inférieur (7).

L'épisode des bijoux, que nous avons déjà noté dans des contes roumains, figure dans un certain nombre de variantes européennes (8) : le roi dont les filles ont été sauvées par le héros, demande, pour le mariage des princesses, des bijoux ou toilettes semblables à ceux que ses filles portaient dans le monde inférieur; le héros, qui est revenu sur la terre, est entré en service chez un orfèvre ou chez un tailleur, et procure au souverain soit les bijoux demandés, qui lui ont été donnés sous terre par les princesses elles-mêmes,

orientaux, d'introduction un peu différente; voy. Cosquin, II, pp. 142-144. Il y a, exceptionnellement, plusieurs aigles attelés à un joug, dans un conte néo-grec cité par Cosquin (II, p. 142). Dans le conte de Meyrac, c'est le nain qui se transforme en vieille, puis en aigle.

(1) Il y a donc, à l'origine, la reconnaissance par l'oiseau d'un service rendu; cf. un conte de l'Agenais, où le héros a fait sortir l'aigle d'une cage. Ailleurs (Cosquin, II, p. 14), l'oiseau est donné par la vieille, le nain ou le géant, altération évidente du thème primitif.

(2) Dans ce cas, l'oiseau rejette le morceau de chair et le remet en place (Grèce, Avars, etc.); ailleurs, les princesses (Sébillot) ou la vieille (Cosquin, n° LII) guérissent le héros grâce à un baume merveilleux.

(3) Par une fée; par une vieille qu'il a délivrée d'un enchantement; ou même par le nain ou par la sorcière; voy. Cosquin, I, p. 14.

(4) Baguette, pomme, noix, anneau, flûte, sifflet, clef d'or, etc., donnés par les princesses, le nain, la vieille ou un génie; voy. Cosquin, *l. c.*

(5) Dans un conte de la *R. T. P.* (t. XXI), Yves remonte en faisant un escalier; le héros Massang plante trois noyaux de cerises, puis s'endort : quand il se réveille, quelques années plus tard, il grimpe aux branches de ces arbres, qui ont atteint une taille gigantesque.

(6) Variantes de Serbo-Croatie, des Saxons de Transylvanie, de Meyrac, etc. Première et troisième variantes de Sébillot, conte kalmouk.

(7) Exceptionnellement, dans le premier conte de Cosquin, les princesses rentrent chez elles. Dans la variante de Meyrac, Brise-Barrière épouse la vieille, qui s'est transformée en une jeune et belle princesse.

(8) Voy. Cosquin, I, pp. 16-17 et 22.

soit les toilettes, qu'il tire d'objets en or constitués par les richesses des êtres qui retenaient les princesses dans le monde inférieur.

Les variantes de ce conte sont, en somme, dans tous les pays, très voisines les unes des autres; celles de Roumanie ne s'éloignent de celles des autres nations que sur quelques points de détail (par exemple, le héros est né, parfois, d'un morceau de tilleul; les compagnons merveilleux sont à peu près toujours Strâmbă-Lemne et Sfarmă-Piatră; dans l'épisode de la maison isolée, il est presque toujours question de Statu-Palmă-Barbă-Cot); quant au conte de Creangă, il est rigoureusement identique à plusieurs autres versions roumaines.

IV

LE CONTE DU PORC (1^{er} Juin 1876)

POVESTEA PORCULUI

Un vieux et une vieille sans enfants décident un jour d'adopter la première créature que le vieux rencontrera le lendemain matin, à l'aurore : le hasard présente au paysan un porcelet, qui devient le fils de la maison.

Un soir, le vieillard, au retour du marché, annonce à sa femme que le roi promet sa fille et la moitié de son empire à celui qui saura construire, de sa maison au palais royal, « un pont d'or pavé de pierres précieuses », mais punit de mort tous les concurrents qui échouent. Le pourceau prend alors la parole et prie son père adoptif d'aller demander pour lui la main de la princesse.

Lorsque le roi aperçoit le nouveau prétendant, qu'il avait demandé au paysan de lui amener, il croit que le vieux a perdu l'esprit et le fait reconduire à sa chaumière sous bonne garde, en lui disant qu'il aura la tête tranchée le lendemain matin, si le pont demandé n'est pas fait.

Durant la nuit, le porc construit le pont « en soufflant par les narines », et transforme en palais la cabane du vieux et de la vieille. Le roi, effrayé par ce miracle, tient sa promesse.

La princesse va habiter dans le palais de son mari et, dès le premier soir, elle s'aperçoit que le porc quitte pendant la nuit son enveloppe animale et se transforme en un très beau prince.

Quelque temps après, la jeune femme va chez ses parents et leur fait part de la mystérieuse métamorphose. Rentrée chez elle, profitant du sommeil de son mari, elle jette, comme sa mère le lui a conseillé, la peau de porc dans le poêle : l'homme-animal se réveille en sursaut, à l'odeur qui s'exhale de la peau brûlée; il maudit sa femme, dont la taille se trouve soudain entourée d'un gros cercle de fer : ce cercle ne se brisera, dit-il, pour permettre à la princesse de mettre au monde l'enfant qu'elle porte dans son sein, que lorsqu'il aura été touché par sa main; puis il disparaît, après avoir dit qu'il se nomme le *Prince charmant* et qu'il va au *Monastère de l'Encens*, tandis que le pont merveilleux s'évanouit et que le palais redevient une pauvre cabane.

Chassée par ses beaux-parents, la princesse va à la recherche de son mari. Au bout de douze mois de marche, elle arrive, dans

un pays inconnu, à la maisonnette de sainte Mercredi; mais la fée bienfaisante interroge en vain toutes les bêtes de son royaume, pour savoir où se trouve le *Monastère de l'Encens*; elle donne alors à l'infortunée quelques provisions de route (un croissant de pain bénit et un verre de vin) et une quenouille d'or, qui file toute seule, et l'envoie chez sa sœur aînée, sainte Vendredi, qui habite à « un an de marche ». Mais sainte Vendredi ne sait rien de plus que sainte Mercredi : après avoir donné, elle aussi, à la princesse quelques provisions et un dévidoir en or, qui dévide tout seul, elle l'envoie chez son aînée, sainte Dimanche, qui habite également à « un an de marche ». Sainte Dimanche n'obtient d'abord des oiseaux de son royaume aucun renseignement; enfin arrive, après les autres, une alouette mâle boîteuse qui connaît le *Monastère de l'Encens*. La bonne fée donne à la princesse quelques provisions et, comme dons, un plateau en or et un couveuse avec ses poussins, également en or; puis elle charge l'alouette de guider l'étrangère.

Après avoir fait route pendant un an, en se portant l'un l'autre à tour de rôle, la princesse et l'oiseau arrivent à destination : l'alouette conseille à sa compagne de s'asseoir auprès d'une fontaine voisine du palais, avec les cadeaux merveilleux qu'elle a reçus des trois fées.

La sorcière, intendante du palais du Prince charmant, prévenue par une servante qui est allée puiser de l'eau, propose successivement à la princesse de lui acheter ses trois objets. La princesse accepte chaque fois, à condition qu'on la laisse dormir une nuit dans la chambre de son mari. Mais le Prince charmant, à qui la sorcière a fait absorber un narcotique, n'entend pas, les deux premiers soirs, les prières de sa femme. Prévenu par un de ses familiers, qui couche dans une chambre attenante à la sienne, il évite, le troisième jour, de boire la potion préparée par la vieille, et, quand sa femme a achevé ses supplications, il touche le cercle de fer avec sa main et la princesse met son enfant au monde.

Après avoir fait attacher la sorcière à la queue d'une jument sauvage, pour la punir de sa vénalité, il célèbre en grande pompe la noce qu'on avait jugée inutile lorsqu'il obtint la main de la princesse.

Ce conte appartient au *Cycle des abandons ou de l'homme animal*, dont la caractéristique est l'abandon, presque toujours provisoire, de la créature aimée, à la suite d'une faute qu'elle a commise. M. Sainéan (1) distingue trois types différents, qu'il désigne, comme de coutume, par le nom d'une version célèbre : type *Amour et Psyché* (homme-animal), *Mélusine* (fée-animal), et *Néaïda* (femme-cygne).

Le *Conte du porc* fait partie du premier type, qui présente toujours les deux péripéties suivantes :

a) Un homme, qui a une forme animale, fait une certaine défense à sa femme : cette dernière lui ayant désobéi, il l'abandonne. b) La malheureuse, après avoir cherché longtemps, retrouve son mari, et les époux se réconcilient.

(1) L. c., pp. 231 sqq.

Ce thème est fort commun dans le folklore roumain : M. Sainéan n'en cite pas moins de treize variantes (1), dont celle de Creangă; voici les douze autres (2), dont quatre avaient paru avant le *Conte du Porc* (3) :

Six valaques : *le Serpent du vieux, le Serpent du vieillard, le Porc enchanté, Făt-Frumos et la Fille du marchand, le Potiron, Frère Bucatzică.*

Trois de Transylvanie : *le Serpent, l'Oublié, le Fils du vieux.*

Deux du Banat : *la Rose et Psyché.*

Une de Bucovine : *Pétréa Făt-Frumos et les Fées.*

Les entrées en matière de ces contes sont de types assez variés :

a) Généralement, comme dans le conte de Creangă, un vieux et une vieille sans enfants décident d'adopter le premier être qu'ils rencontreront en sortant de chez eux : le hasard leur présente un petit serpent (Popesco, Oreste), un serpent à tête humaine (Stăncesco, n° 22), une graine de potiron (deuxième variante inédite d'Ispiresco). Dans la version d'Obert, une femme devient mère par l'attachement d'une fleur et met au monde un serpent. Dans le conte de Schott, figure un homme qui revêt, pendant le jour, la forme d'un potiron; mais il est si beau, pendant la nuit, qu'on l'a surnommé *la Rose*.

b) Ailleurs, un marchand (ou un roi), avant de partir en voyage, promet à ses filles de leur rapporter ce qu'elles désirent; mais il n'obtient le cadeau demandé par la dernière (« couteau entièrement vert », « la fleur la plus belle du monde »), qu'en s'engageant à livrer la jeune fille à l'être enchanté (prince ou dragon) qui détient ce cadeau (première variante inédite d'Ispiresco, Pitiș).

c) La première variante de Stăncesco est la plus curieuse: un charpentier et un maçon ont juré de marier les enfants que leurs femmes vont mettre au monde, s'ils sont de sexe différent : or, tandis que le premier devient père d'une fille, l'épouse du second enfante « un morceau de chair » doué de la vie, de la parole et même du don de prophétie (4).

Dans tous les contes du premier type, lorsque le serpent

(1) *Ibid.*, p. 233.

(2) Stăncesco, n° 22; N. D. Popesco, IV, n° 3; Ispiresco, n° 5 et deux variantes inédites, citées par M. Sainéan; Stăncesco, n° 4. Obert, dans l'*Ausland* de 1857; Pitiș, dans les *Convorbiri* de 1891; Oreste, dans la *Tribuna* de 1890. Sbiera, n° 3. Schott, n° 23, et A. T. Marienescio, dans la *Federațiunea* de 1872.

(3) Celles de Schott (1845), d'Obert (1857), de Marienescio (1872), et la première d'Ispiresco (*Columna lui Trajan* d'avril 1876).

(4) La variante de Sbiera et la première version d'Ispiresco doivent être mises à part: la première présente une entrée en matière extrêmement complexe, qui appartient au thème de la femme-cygne; la seconde emprunte, au début, le motif de « la chambre interdite ».

a dix ou quinze ans (quand le potiron est à maturité, dans la variante d'Ipiresco), il prend la parole et charge son père adoptif d'aller demander pour lui la main de la fille du roi : le souverain exige, généralement, que le prétendant construise pour le lendemain un ou, plus souvent, trois ponts merveilleux, le premier en or, le second en argent et le troisième en fer (airain ou cuivre) (1). Quand les ponts sont faits, le roi demande, parfois, la réalisation d'autres constructions extraordinaires (2), et, après avoir obtenu satisfaction (3), il consent au mariage de la princesse.

Les épreuves manquent aux autres types : dans le second, le roi livre, à contre-cœur, sa fille qu'il a promise (4); dans la variante de Stăncesco, le charpentier est contraint par le roi de donner sa fille en mariage à Bucatzică; enfin, dans la première variante d'Ipiresco, un porc vient chercher la princesse qui lui est destinée par le sort.

Presque toutes les variantes (5), quel que soit leur début, ont ceci de commun : le soir même du mariage, la princesse s'aperçoit que son mari dépouille, la nuit, son enveloppe d'animal (ou de légume) et se transforme en un beau jeune homme; quant à Bucatzică, il se métamorphose en se donnant trois coups sur la tête.

Partout, la jeune femme dévoile à sa famille le secret de son mari (6) et, sur les conseils de ses parents (généralement de sa mère (7), elle essaye de conjurer le charme, en détruisant l'enveloppe maudite (8); au moment où la

(1) Il n'y a qu'un pont dans les variantes de Creangă et d'Obert; il s'agit, dans le conte de Popesco, de construire un palais en or, pavé de rubis et entouré d'autres merveilles.

(2) Maisons aériennes (Stăncesco), église de jaspe (Popesco).

(3) On peut rattacher à ce groupe la variante de Sbiera, dans laquelle Pétréa, qui n'est nullement enchanté, obtient la main d'une princesse en franchissant, grâce à un cheval d'or, un large fossé plein de boue. Dans le conte de Schott, ne figure aucune épreuve : le roi demande seulement à voir le prétendant; on le lui présente le soir, lorsqu'il a sa forme humaine, et la princesse accepte immédiatement l'époux qu'on lui propose.

(4) Dans la première variante inédite d'Ipiresco, un arabe vient chercher la jeune fille pour un prince enchanté, dont il est l'esclave.

(5) Il n'y a que deux exceptions : dans la version de Popesco, le mari ne prend la forme de serpent que le vendredi et vit, ce jour-là, dans une caverne sous le palais; dans celle de Sbiera, Pétréa demande à la princesse de ne pas parler de la peau d'ours qui couvre le dos de son cheval d'or.

(6) Dans la première variante inédite d'Ipiresco, dont le thème est assez étrange, la princesse commet deux fautes, notamment celle de regarder, pendant la nuit, le visage de son compagnon; dans *Frère Bucatzică*, elle ne fait que révéler le secret de son mari.

(7) Ailleurs, elle est conseillée par le vieillard (deuxième variante inédite d'Ipiresco), par une sorcière (Ipiresco, n° 5), par des vieilles (Sbiera); dans la variante de Popesco, elle prend elle-même cette décision.

(8) Dans le conte de Sbiera, elle jette la peau de l'ours dans le feu; dans le premier récit d'Ipiresco, elle lie un fil à la patte gauche du porc.

peau (ou l'écorce) brûle, l'homme-animal se réveille, en poussant de grands cris, et maudit sa femme qui, par son acte irréfléchi, retarde la fin de l'ensorcellement : elle devra partir à sa recherche, avec une canne et des sandales de fer (ou d'acier) (1), et, la taille cerclée de fer (6), elle ne pourra enfanter que lorsque son mari aura touché de sa main droite la ceinture de métal; puis il disparaît (3).

La variante de Sbiera est seule à présenter un détail que nous retrouverons dans plusieurs contes d'autres pays : la chemise de marié de Pétréa ne blanchira pas, dit la princesse, jusqu'à ce qu'elle la lave elle-même (4).

Dans toutes les variantes, la malheureuse princesse, qui ne sait pas toujours le nom du lieu mystérieux où s'est réfugié son mari, part à l'aventure; elle parcourt un douloureux calvaire qui se décompose en trois étapes (5) : elle s'arrête généralement chez les trois sœurs, saintes Mercredi, Vendredi et Dimanche (6); exceptionnellement, chez la Lune, le Soleil et le Vent, divinités anthropophages auxquelles elle échappe grâce à l'aide de leur mère (7).

Tandis que les mères des divinités ci-dessus donnent chacune à la princesse une volaille, dont les os joueront plus tard un rôle assez important, les saintes lui font présent, en plus de provisions de route, de plusieurs objets en or, d'habitude au nombre de trois : ce sont, le plus souvent, une quenouille, une couveuse avec ses poussins, et un dévidoir, tous objets qui sont doués de mouvement (8).

(1) Ces détails ne figurent pas dans la variante de Creangă, non plus que dans celle de Schott. Dans la seconde variante de Stăncesco, la princesse a un costume entier en fer.

(2) Il y a, d'ordinaire, un ou trois cercles; exceptionnellement, sept, chez Obert.

(3) La première version de Stăncesco et celle de Popesco s'écartent du type habituel: dans l'une, Bucatzică chasse sa femme, en lui donnant une bourse qui ne sera jamais vide; dans l'autre, évidemment tronquée, le serpent tombe malade et meurt le neuvième jour. Cf. la variante tout à fait incomplète et altérée de Pop-Reteganul : *Vizor, Roi des Serpents*. Dans la première variante inédite d'Ispiresco, le prince ordonne à son esclave arabe de tuer la coupable : le serviteur a pitié de la princesse et lui fait grâce, à condition qu'elle ne se montre jamais plus.

(4) Voy. p. 126.

(5) Dans la variante de Stăncesco (n° 22), elle va trois fois chez son mari : chaque fois un cercle se détache.

(6) Sainte Dimanche est remplacée par sainte Lundi, chez Pițis et Sbiera; il y a saintes Lundi, Vendredi et Samedi, chez Stăncesco, n° 22.

(7) Ispiresco, n° 5.

(8) Figurent, plus rarement : un fuseau, une table qui se met seule, un pourceau, des pigeons, des pommes, un métier à tisser, le tout en or; ailleurs, une chemise en toile d'araignée.

Enfin, la princesse, guidée parfois (1), comme chez Creangă, par l'alouette de sainte Dimanche, arrive à l'endroit où séjourne son mari.

L'épisode final revêt plusieurs formes :

a) Généralement, le prince s'est remarié avec une fille de roi (2); la princesse obtient, contre ses objets merveilleux (3), la permission de dormir à trois reprises dans la chambre de son mari; mais la nouvelle épouse, méfiante, a fait absorber un narcotique à son compagnon, et ce dernier n'entend pas les supplications de sa femme (4); mais, toujours, un familier avertit le prince, le troisième soir (5). Comme dans le conte de Creangă, les cercles de fer, touchés par la main du mari, se brisent, et la princesse met son enfant au monde. Les deux époux se réconcilient et vivent heureux, après avoir sévèrement châtié la deuxième femme (6).

b) Dans la première variante d'Ispiresco, la princesse arrive à une maison isolée, sans porte ni fenêtre; elle fait une échelle, avec les os des volailles que les saintes lui ont données, et pénètre dans la cabane par le toit; lorsque son mari rentre, elle lui demande et obtient son pardon.

c) Enfin, dans le premier conte de Stăncesco, la femme de Bucatzică, grâce à sa bourse inépuisable, installe un bain public, où elle interroge tous les passants : deux mendiants lui donnent des nouvelles de son mari, auprès duquel ils la conduisent (7).

Rien, en somme, ne distingue le *Conte du Porc* des variantes roumaines du même type.

(1) Dans la deuxième variante inédite d'Ispiresco.

(2) Dans la deuxième variante de Stăncesco, il vit avec une fée; dans la variante d'Oreste, le mari, qui a été enchanté par la « mama pădurii » (« la mère de la forêt », fée malfaisante qui habite dans les bois et se présente sous l'aspect d'une très vieille femme), revient en service chez celle-ci.

(3) Cf. la vénéralité de Procris, épouse de Céphale.

(4) Dans le conte de Sbiera, un « oreiller de sommeil » fait dormir le prince plus profondément que de coutume; cf. un conte de la Basse-Normandie (Fleury), où l'on donne au prince de « l'endormillon », et un conte du Poitou (Pineau, première variante), où on lui fait prendre de « l'eau dormante ».

(5) Dans la deuxième version de Stăncesco, certainement corrompue, la princesse trouve son mari endormi, et dépose successivement (cf. p. 121) auprès de lui ses trois objets merveilleux; lorsqu'elle a tourné à trois reprises autour du lit, en prononçant des paroles magiques, un cercle de fer se brise. Dans le conte d'Obert, elle retrouve son époux au moment où il vient de se remarié : elle l'appelle, en pleurant, sous sa fenêtre; il descend de sa chambre et la réconciliation a lieu; aussitôt après la princesse met son enfant au monde. Dans la première variante inédite d'Ispiresco, la princesse rencontre son mari, qui regrette son inhumanité, chez trois de ses belles-sœurs; chez la troisième, elle met au monde un enfant en or; suit la reconnaissance et la réconciliation des époux.

(6) A la fin du conte d'Obert, évidemment altéré, l'enfant naît avec la taille d'un homme et tue son père; dans la variante de Sbiera, le héros vivra avec ses deux épouses.

(7) Voy. p. 127.

Le thème de ces contes est une variante d'un thème plus général dont l'idée fondamentale, qui se trouve déjà dans le mythe védique de *Purûruvas et Urvaci* (1), se rattache à la métempsychose : un être humain a revêtu une enveloppe animale, dont il ne peut se débarrasser qu'à certains moments.

Nous ne nous demanderons pas, avec M. Lang (2), s'il faut voir dans ce conte le reflet « de vieilles coutumes nuptiales », ni, avec M. Cosquin, si « l'idée fondamentale de ce conte est toute indienne », puisque « la croyance en la métempsychose est bien indienne ». Notons seulement (Perrault l'avait déjà remarqué dans la *Préface de Grisélidis*, en 1695) que, dès le deuxième siècle après J.-C., ce conte était répandu dans le monde gréco-romain : *anilis fabula* est facilement reconnaissable sous « le lourd manteau mythologique » dont elle a été « affublée par Apulée » (3), dans l'épisode d'*Amour et Psyché* des livres V et VI de l'*Ane d'or*. Il figure dans les premiers recueils publiés en Europe : c'est le *Ré Porco* de Straparola et le *Prince Marcassin* de M^{me} d'Aulnoy.

Des variantes de ce thème existent dans de nombreux pays (4) : elles présentent les deux entrées en matière habituelles dans les contes roumains :

a) Dans le premier groupe, une femme sans enfants met au monde un animal, généralement un serpent (5), souvent aussi un porc (6); ailleurs (7), l'enfant revêt une forme d'écrevisse, de pigeon ou de singe; parfois il n'a qu'une tête d'animal : serpent, singe ou poulain (8).

Le conte du *Pentameron* présente la forme ordinaire des introductions roumaines : deux vieillards qui élèvent un serpent.

b) Aussi fréquent est le deuxième type d'introduction, moins répandu en Roumanie, et bien connu en France, dès

(1) Sainéan, p. 115; sur l'importance des métamorphoses dans les contes, voy. *ibid.*, p. 10.

(2) Voy. Cosquin, *l. c.*, pp. XXXII et XLIV.

(3) *Ibid.*, p. XXII, et Sainéan, pp. 107 et 114.

(4) Sainéan, pp. 234-242; Cosquin, II, n° LXIII et *Remarques*, pp. 217-30 et p. 238; Bladé, *Contes de Gascogne*, pp. 15, 181 et 207; Fleury, *Littérature orale de la Basse-Normandie*, p. 135; Luzel, *Contes populaires de Basse-Bretagne*, I, pp. 295, 306, 318, 341 et 350; Meyrac, *Trad. popul. des Ardennes*, pp. 470 sqq; Pineau, *Le Folklore du Poitou*, n° 4 et 5; *Contes popul. du Poitou*, n° 3; P. Sébillot, *Litt. orale*, pp. 44, 66, 73; R. T. P., III, p. 268; XII, p. 533; XV, p. 642; XXIII, p. 1; XXVIII, p. 565; Grimm, n° 88; Sklarek, n° 4; R. Köhler, *Kleinere Schriften*, I, p. 315; *Sieben. Korresp. Bl.*, 1899, p. 4.

(5) Serbie, Italie, *Pantchatantra* : Sainéan, p. 236, et Cosquin, pp. 227-228.

(6) Saxons de Transylvanie (Sainéan, p. 237), Italie (Straparola; Sainéan, p. 238), M^{me} d'Aulnoy (marcassin).

(7) Grèce (Sainéan, p. 234), Indes (Cosquin, p. 228).

(8) Sklarek, n° 4. Fleury. Luzel, première variante.

1740, par *la Belle et la Bête* (1) : un père (roi ou marchand), en partant en voyage, promet un cadeau (d'habitude, fleur ou oiseau merveilleux) à chacune de ses filles (2); mais, ici, le monstre se présente sous des formes très diverses : serpent, dragon, cerf-volant, loup, crapaud, lion, ours, chien, mouche aux ailes vertes (3).

Certaines variantes de ce type ont un trait inconnu au folklore roumain; l'objet demandé par la princesse a le pouvoir de faire apparaître le fils de celui qui le donne : éventail que l'on déploie (Bengale), livre que l'on ouvre (Norvège), plante dont on brûle une feuille (Italie) (4).

c) Il n'est pas jusqu'à la curieuse variante de Stăncesco qui n'ait son pendant ailleurs : dans un conte albanais (5), un roi décide de marier le fils qui lui naîtra avec la fille d'un vizir; or, la reine met au monde non pas un monstre, comme dans la variante roumaine, mais un serpent.

Certains contes offrent, en outre, deux entrées en matière dont la première seule est connue en Roumanie par une unique variante, *le Porc enchanté* d'Ispiresco :

a) Un animal en liberté vient demander lui-même la main d'une jeune fille et l'obtient soit par la menace (6), soit par son entêtement (7), soit, dans un conte danois, pour avoir deviné un secret (8).

b) Un conte portugais et un conte sicilien (9) ont un début encore plus étrange : dans le premier, un trognon de chou, arrosé, offre une entrée souterraine, par laquelle une jeune fille descend dans un palais habité par un animal; dans l'autre, une paysanne arrache un gros raifort, et du trou laissé par la racine s'échappe une voix qui demande qu'on lui donne la jeune fille contre une bonne somme d'argent (10).

(1) Cosquin, p. 219.

(2) Souvent le père promet de donner à la bête ce qu'il rencontrera d'abord en rentrant chez lui, et c'est toujours sa plus jeune fille qu'il rencontre la première; voy. Cosquin, p. 221.

(3) Parfois la forme du monstre n'est pas indiquée; voy. Cosquin, p. 220.

(4) Cosquin, pp. 221-223; la fin de ces contes est tout à fait différente de celle des autres variantes.

(5) Sainéan, p. 235.

(6) Loup : deuxième et troisième variantes de Luzel; serpent : Italie, dans Cosquin, p. 227.

(7) Crapaud : cinquième variante de Luzel.

(8) Cosquin, p. 238. Dans un conte sanskrit (Cosquin, p. 228), la demande est faite par un génie qui a, pendant le jour, la forme d'un âne; dans la quatrième variante de Luzel, par un seigneur « qui a le derrière dans une marmite ».

(9) Cosquin, p. 223.

(10) Sainéan, p. 241.

Dans les contes du premier groupe, la demande en mariage de la fille du roi a lieu de la même façon que dans les versions roumaines (1). Les épreuves imposées par le père sont aussi analogues : réalisation de ponts merveilleux ou de constructions extraordinaires (2).

Toutes les variantes ont en commun la métamorphose de l'époux pendant la nuit. Comme en Roumanie, la princesse commet généralement la faute de révéler le secret de son mari et de brûler l'enveloppe magique (3); mais, parfois, figurent d'autres défenses : défense de dire à autrui le nom de l'être enchanté, de le regarder pendant la nuit et, surtout, de séjourner chez ses parents au delà d'un terme fixé d'avance (4).

De plus, tandis que les variantes roumaines présentent toutes (sauf celle de Popesco, qui est tronquée) le long épisode de la recherche du mari, les récits étrangers se terminent souvent au moment où l'enveloppe magique est détruite, soit par la cessation immédiate de l'ensorcellement (5), soit, plus rarement, par la mort ou la disparition de l'homme-animal (6).

Dans les autres variantes, figurent, comme dans les contes roumains, les plaintes et les malédictions de l'époux, et l'épisode de la recherche : la jeune femme se met en route avec des souliers ou des sandales de fer (ou d'acier), dont elle doit user, généralement, trois paires, et, souvent, une canne de fer (ou d'acier) (7).

(1) Bien plus rarement, l'homme-animal épouse une orpheline (conte serbe, dans Sainéan, p. 236), la fille d'un brahmane (*Pantchatantra*), ou la fille d'un fermier (première variante de Luzel). Dans une variante italienne (Sainéan, p. 238), dans la première version de Luzel et dans celle de M^{me} d'Aulnoy, l'homme-animal se marie trois fois et tue ses deux premières femmes, pour avoir révélé son secret.

(2) Pont de diamant (Saxons de Transylvanie), pont de perles fines et de pierres précieuses (Serbie); palais en or (Saxons, *Pentameron*), mur couvert de fleurs et jardin avec trois sources magiques (Grèce), remparts de cuivre et palais portant les trente-six signes de la perfection (Sanskrit); dans la variante hongroise de Sklarek, le serpent, aidé par des esprits, apporte des pommes d'or et réalise un pont d'or et un fleuve d'argent, habité par des poissons d'or.

(3) Exceptionnellement, dans un conte grec de Hahn (Sainéan, p. 235) et dans le conte de M^{me} d'Aulnoy, la peau n'est pas brûlée. Dans une variante basque, citée par Cosquin, le serpent demande à sa femme de brûler la peau à une certaine heure; dans la variante de Bladé, le cerf-volant agit de même; dans la deuxième et la cinquième variantes de Luzel, ce sont les belles-sœurs de l'animal qui brûlent la peau de loup et la peau de crapaud.

(4) Italie, dans Cosquin, p. 218. Fleury; contes danois, norvégien et portugais (Sainéan, p. 241 et Cosquin, pp. 218-219). Cosquin, p. 220; Sainéan, p. 233; troisième variante de Luzel; R. T. P., XXVIII.

(5) Sainéan, p. 236; Cosquin, pp. 226-228 : Grèce, Serbie, Indes, Pays Basque.

(6) *Pentameron*, Cosquin, n° 63. Fleury; Pineau, première variante; Grèce (Sainéan, p. 235), Danemark (Cosquin, p. 222), Indes (Cosquin, p. 229).

(7) Exceptionnellement, sept paires de sandales et sept cannes, dans un conte italien (Sainéan, p. 238); dans ce conte, la princesse a également

La deuxième, la troisième et la cinquième variantes de Luzel rappellent un épisode de la version de Sbiera : la princesse, frappée par l'homme-animal, tache de son sang la chemise de son mari : les gouttes ne disparaîtront qu' lavées par l'épouse elle-même; il en est de même dans le conte hongrois de Sklarek (1).

Les variantes roumaines sont les seules qui aient introduit dans ce thème l'élément religieux des saintes protectrices. Dans les autres pays, la princesse s'arrête d'ordinaire chez une vieille ou chez des fées (2), ou encore, comme dans la première variante d'Ispiresco, chez le Soleii, la Lune et le Vent (3), divinités anthropophages dont la mère (ou la sœur) a le cœur compatissant (4).

Parfois les fées donnent des objets d'or, comme en Roumanie : perdrix, couronne, pomme, quenouille, fuseau, dévidoir, métier à tisser, couveuse et poussins, etc. (5); mais elles font présent, plus souvent, d'un ou plusieurs fruits (noix, noisettes, amandes ou marrons), contenant soit des objets d'or (6), soit des bijoux (7), soit des robes merveilleuses (8).

Comme dans le conte de Creangă et dans la deuxième version inédite d'Ispiresco, les fées interrogent souvent tous les oiseaux (quelquefois des quadrupèdes, des poissons ou des insectes) de leur royaume, pour savoir où s'est réfugié l'homme-animal : c'est toujours un éclopé, arrivé le dernier, qui, seul, peut fournir des indications et servir de guide (3).

En revanche, nous ne connaissons aucune variante où figure le don de volailles dont les os seront, plus tard, fort utiles à la princesse.

un vêtement entier de fer; dans les variantes de Pineau, une robe de fer. Sur les souliers de fer, voy. Sklarek, *Bibliographie*, p. 290, et R. Köhler, *Kleinere Schriften*, I, p. 573. Dans deux contes italiens (Sainéan, p. 239), elle doit emplir sept flacons (sept tonneaux, dans le deuxième) de larmes.

(1) N° 4.

(2) Grèce, Italie, Portugal, Pays Wallon (Sainéan, pp. 234 et 239-241).

(3) Serbie et Saxons de Transylvanie (Sainéan, pp. 236-237); Sklarek, n° 4. Chez la « sœur du soleil », dans un conte albanais (Sainéan, p. 235).

(4) Dans la troisième variante de Luzel, elle est aidée par une vieille, un aigle et un renard; dans la cinquième, par un lièvre. Dans les deux versions de Pineau, dont la seconde est tronquée, l'épouse ne fait aucune rencontre et demande une noix, une noisette et une amande à des paysans; les rencontres manquent aussi aux deux premières variantes de Luzel.

(5) Dans la deuxième variante de Luzel, c'est le loup qui, en partant, donne à sa femme trois noix contenant de merveilleux objets en or; dans la troisième et la cinquième variantes, il lui donne trois boules d'or. Il y a des objets d'or chez Fleury et dans un conte grec (Sainéan, p. 235).

(6) Italie (Sainéan, p. 239).

(7) Saxons et Italie (Sainéan, pp. 237 et 239).

(8) Voy. la *Bibliographie* de Sklarek, p. 290, et Cosquin, I, pp. 48-49.

Le dernier épisode ne diffère pas de celui des versions roumaines : contre ses objets merveilleux, la femme abandonnée obtient la permission de coucher dans la chambre de son mari (1); et, le troisième jour, la reconnaissance a lieu.

Une variante néo-grecque et une variante albanaise (2) se rapprochent de celle de Stăncesco : la princesse calme sa douleur en écoutant des histoires, jusqu'au jour où elle apprend d'un vieillard le lieu de refuge de son mari.

En résumé, le *Conte du porc* est étroitement apparenté aux nombreuses variantes roumaines du même thème, dont il ne diffère par aucun détail.

Quant aux versions étrangères, elles ne s'écartent des contes de Roumanie que sur quelques points : les entrées en matière sont de types plus variés; le récit se termine souvent, au moment où l'enveloppe animale brûle, par la mort ou la disparition de l'homme ensorcelé; à la place des saintes, figurent des fées ou, parfois, des divinités anthropophages; enfin, les objets que les fées donnent à la femme abandonnée sont généralement enfermés dans des fruits.

V

HARAP ALB (Le Nègre Blanc) (3)

(1^{er} Août 1877)

Le roi Vert, parvenu à la vieillesse sans enfants mâles, écrit à son frère, souverain d'un pays fort éloigné du sien, de lui envoyer le plus vaillant de ses trois fils, dont il fera son héritier.

Les deux aînés partent successivement pour le royaume de leur oncle, mais ils rebrousseient bientôt chemin, épouvantés par leur père, qui s'est revêtu d'une peau d'ours pour mettre leur courage à l'épreuve.

Le plus jeune fils obtient, non sans peine, de tenter à son tour la chance, et, conseillé par une vieille (sainte Dimanche) à laquelle il a fait l'aumône, il se met en route avec « le cheval, les armes et les vêtements qu'avait son père quand il était fiancé ». Quand il aperçoit l'ours, il fonce sur lui, et le roi n'a que le temps de se faire reconnaître pour ne pas être tué. Après avoir reçu de son père quelques conseils, notamment celui de se défer « de

(1) Sur la nuit à passer dans la chambre du roi, voy. Sklarek, p. 289 et Cosquin, II, p. 45.

(2) Sainéan, p. 234.

(3) L'histoire ne nous explique pas pourquoi l'homme-sans-barbe appelle le héros : *le Nègre Blanc*. Aucun autre personnage du nom de *Harap Alb* ne figure, à notre connaissance, dans le folklore roumain; mais certains contes bulgares présentent un nègre, nommé *Arap*, qui a la faculté de prendre à volonté la couleur d'un blanc (voy. Weigand, *Harap Alb*, p. VII).

l'homme-rouge et, surtout, de l'homme-sans-barbe (1) », et d'écouter les conseils de son cheval enchanté, il poursuit son chemin, d'abord par les airs, puis par terre.

Au milieu d'une épaisse forêt, il rencontre, à deux reprises, un homme-sans-barbe dont il refuse les services; mais, égaré au milieu des bois, il se décide à prendre comme guide l'homme-sans-barbe, qui se présente à lui une troisième fois.

En route, l'homme-sans-barbe enferme le prince dans un puits où il l'a traitreusement fait descendre pour se rafraîchir. Il lui prend sa lettre, ses armes et ses vêtements, et l'emmène comme serviteur, après lui avoir fait jurer, sous peine de mort, d'obéir et de garder le secret « jusqu'à ce qu'il meure et qu'il ressuscite »; puis il lui donne le nom de *Harap Alb*.

Reçu cordialement par le roi Vert, qui n'a jamais vu son neveu, l'homme-sans-barbe, brutal envers Harap Alb, est, dès le premier jour, antipathique à ses cousins.

Pour se débarrasser de son serviteur, il lui ordonne trois fois d'exécuter des missions dangereuses :

Il le charge, d'abord, d'aller chercher des salades dans le jardin d'un ours énorme. Transporté par son cheval enchanté chez sainte Dimanche, qui endort l'ours avec un breuvage soporifique, le prince rapporte à l'homme-sans-barbe un plein sac des précieux légumes.

Harap-Alb doit ensuite se procurer la dépouille d'un cerf merveilleux dont le regard foudroie tous ceux sur lesquels il se fixe. Conseillé une troisième fois par la fée bienfaisante, il décapite le cerf pendant son sommeil, et rapporte intacte la peau de l'animal, qui est entièrement couverte de pierres précieuses, dont l'une, sur la tête, brille « comme un soleil ».

Harap Alb est chargé, enfin, de ramener la fille du roi Rouge, jeune sorcière qui a le pouvoir de se métamorphoser à sa guise. Ayant épargné, en route, « une noce de fourmis » qui chemine devant lui, et construit une ruche pour des abeilles errantes, il reçoit, de chacun des deux groupes d'insectes, une aile qu'il n'aura qu'à enflammer pour demander, le cas échéant, du secours.

Puis il rencontre successivement cinq personnages extraordinaires, qu'il emmène avec lui : *le Gelé*, qui « meurt de froid » devant un brasier de « vingt-quatre cordes de bois »; *l'Affamé*, « qui mange les sillons derrière vingt-quatre charrues »; *l'Assoifé*, qui boit « l'eau de vingt-quatre étangs et une rivière »; *Bon-Œil*, qui, avec son œil unique, voit même « les entrailles de la terre »; enfin, *Oiseaux-Long-Long*, archer incomparable qui, de plus, s'élargit et s'allonge à volonté.

Dès leur arrivée chez le roi Rouge, les six compagnons sont logés dans une « maison de cuivre », que l'on fait rougir à blanc : mais *le Gelé* a bientôt fait, en soufflant légèrement, de rétablir une température supportable.

Le Roi exige alors, avant de donner sa fille, que les compagnons viennent à bout de quatre épreuves : il s'agit d'absorber « douze chariots de pain, douze génisses rôties et douze tonneaux de vin » (*l'Affamé* et *l'Assoifé* en viennent aisément à bout); de trier « un

(1) Nous traduisons ainsi le mot *spân* (v. sl. *spanu*, gr. *spanos*), qui signifie littéralement : « imberbe ». Dans les contes de Roumanie et de plusieurs autres pays de l'Europe orientale, les hommes imberbes, ainsi que les hommes à chevelure rousse, sont considérés comme des êtres fort dangereux; voy. Sainéan, *l. c.*, pp. 18-19.

boisseau de graines de pavot, mêlé à un boisseau de sable fin » (Harap Alb appelle les fourmis à son aide); d'empêcher, durant toute une nuit, la princesse de se sauver de sa chambre (elle se transforme en oiseau, mais elle est rattrapée par *Bon-Œil* et *Oiseaux-Long-Large*); de distinguer la princesse d'une fille adoptive du roi, qui lui ressemble de façon frappante (la « reine des abeilles » désigne la princesse à Harap Alb).

Le roi Rouge se déclare alors satisfait; mais la princesse exige que le cheval merveilleux de Harap Alb, parti en même temps qu'une tourterelle, aille chercher, « entre les montagnes qui heurtent leur sommet », « trois jeunes pousses de pommier doux » et « de l'eau vive et de l'eau morte », et soit de retour avant l'oiseau. Le cheval est dépassé par la tourterelle; mais, lui prenant de force ce qu'elle rapporte, il l'oblige à repartir vers les monts et revient chez le roi Rouge avant elle.

Cette fois, la princesse accepte de suivre Harap Alb, que ses compagnons quittent en cours de route.

Lorsque les voyageurs arrivent à la cour du roi Vert, ils sont reçus en grande pompe. La princesse repousse l'homme-sans-barbe, qui veut l'aider à descendre de cheval, et révèle aux assistants que Harap Alb est le neveu du roi. L'homme-sans-barbe, furieux, décapite le prince d'un coup d'épée; mais il est aussitôt emporté par le cheval merveilleux, qui, du haut des airs, le laisse retomber sur la terre. Harap Alb est ressuscité par la princesse, à l'aide de « l'eau vive et de l'eau morte », et le roi Vert marie les deux jeunes gens, auxquels il donne son empire.

Ce conte appartient au *Cycle des hauts faits*, dans lequel le héros doit accomplir d'extraordinaires exploits dont la réalisation lui est rendue possible par le secours de compagnons merveilleux ou d'animaux reconnaissants. Les plus fréquents de ces exploits sont la conquête de la « princesse aux cheveux d'or » et la recherche d'une eau miraculeuse : de là deux types fondamentaux, dont le second présente lui-même deux formes :

a) Un roi demande à ses fils d'aller lui chercher une eau qui rend la vue ou la jeunesse. Seul, le plus jeune des fils réussit à se la procurer; mis à mort par ses frères jaloux, qui lui dérobent ses cruches, il est ressuscité par une fée (ou une sainte), qu'il épouse généralement, et les frères perfides sont punis.

b) Un fils de roi s'en va par le monde, accompagné d'un serviteur ou d'un cocher qui le force à changer de rôle avec lui et le charge, par la suite, de périlleuses entreprises (notamment d'aller chercher de l'eau miraculeuse ou de ramener une jeune fille, dotée généralement d'un pouvoir démoniaque), dont il vient à bout grâce à l'aide d'auxiliaires aux pouvoirs surhumains; à la fin, la jeune fille ressuscite le prince, que son serviteur a tué, et châtie terriblement le traître.

C'est précisément *Harap Alb* que M. Sainéan a choisi

comme conte-type de ce deuxième groupe (1), en l'accompagnant de six variantes (2) :

Deux de Valachie : *Tzougouléa* et *Caracáz le Brave*.

Une de Moldavie : *Le Vieillard en or*.

Deux de Transylvanie : *Le Roi des Fleurs* et *Pétréa*.

Une de Bucovine : *Le Vaillant des Fleurs*.

Seule, la variante d'Ispiresco, publiée en 1876 (3), est antérieure à celle de Creangă.

Toutes les versions roumaines ont une entrée en matière différente de celle de *Harap Alb* (4) :

a) Les unes présentent une lutte contre des zméï (5), soit que le héros (toujours le plus jeune des trois fils) (6) défende le royaume contre une attaque de ces monstres (*Caracáz, Pétréa*) (7), soit qu'il aille les attaquer chez eux pour se venger (*Tzougouléa*); dans les deux cas, il tue les zméï et parvient à échapper aux ruses dangereuses de leurs femmes et de leurs filles.

b) Les autres développent un thème plus singulier : le héros, fils de roi ou de boyard, est chassé de chez lui, pour avoir laissé échapper un être merveilleux que son père, ou les gens de son père, avaient capturé : vieillard en or, homme d'une beauté merveilleuse (*Roi des Fleurs*), oiseau enchanté qui a le don de se transformer en homme (*Vaillant des Fleurs*).

Notons que dans *Caracáz* (8) se présente, comme dans *Harap Alb*, l'épreuve du courage des jeunes gens, épisode qui manque aux autres versions.

L'épisode de la substitution ne figure que dans les contes du type b); de plus, tandis que, dans *Harap Alb*, le prince rencontre en route un homme-sans-barbe et, faute de mieux, le prend à son service, ici, le héros part de chez lui avec un compagnon (serviteur ou cocher tzigane) qui le contraint, sous menace de mort (9), de changer de rôle avec lui.

(1) *L. c.*, pp. 480 sqq.

(2) *Țugulea* : Ispiresco, n° 29; *Caracáz-Viteazul* : Arsenie, I, n° 4; *Moșneagul de Aur* : Marinesco, *Șezătoarea*, I, pp. 3-8; *Împăratul Florilor* : Botea, n° 1; *Petrea* : Bogdan, *Tribuna* de 1888; *Voinicul Florilor* : Sbiera, n° 5.

(3) *Legende sau Basmele Românilor*, deuxième partie, 1876.

(4) Nous retrouverons celle de *Harap Alb* dans une version italienne, voy. p. 133.

(5) Sur les zméï, voy. p. 88, note 6.

(6) Sur ce rôle du plus jeune, voy. Sainéan, p. 537.

(7) Pétréa, fils de la cuisinière du roi, a eu une naissance extraordinaire.

(8) Le père « se transforme en une tête de cheval ».

(9) Dans le *Roi des Fleurs*, la substitution a lieu au passage d'une large rivière; dans le *Vaillant des Fleurs*, le jeune prince, devant les intentions du tzigane, offre lui-même, pour échapper à la mort, de prendre la place de son cocher; mais le roi chez lequel arrivent les deux voyageurs, prend le jeune garçon auprès de lui et fait du tzigane un valet d'écurie; aussi le tzigane accuse-t-il le prince de s'être vanté d'accomplir tels et tels exploits.

Dans toutes les variantes, le héros arrive à la cour d'un puissant personnage : boyard, roi ou ogre géant (*Pétréa*).

Là, le jeune homme se voit imposer de redoutables épreuves, soit que, au cas de substitution, le serviteur machine la perte de son ancien maître; soit que des jaloux (1) veuillent se débarrasser du rival qui est grandement honoré pour les services qu'il a rendus. Mais, dans le détail, les contes du type *a*) se séparent de ceux du type *b*) :

a) Dans les premiers, la principale épreuve imposée (souvent l'unique) consiste à demander en mariage et à ramener la fille d'un roi redoutable : roi des Striri (*Tzougouléa*), roi Rouge (*Pétréa*, *Harap Alb*), roi Peneş (*Caracáz*).

Mais sur cette première épreuve s'en greffent de nouvelles, que le roi exige avant de donner sa fille.

Le héros doit généralement absorber une quantité énorme de victuailles et de boissons, et entrer dans un four chauffé à blanc (2); moins souvent, se mesurer à la course avec une servante rapide comme un lévrier (*Tzougouléa*), rapporter une eau magique, parfois dans un délai extrêmement court (3); trier des grains de sable et de pavot, retrouver la fille du roi ou la reconnaître entre ses sœurs (*Harap Alb*).

Notons que ces épreuves sont particulièrement nombreuses dans *Harap Alb*, qui présente pourtant deux épreuves préliminaires : rapporter des « salades du jardin de l'ours » et la peau d'un cerf enchanté (4).

b) Dans les contes du deuxième type, les épreuves sont tout à fait différentes : le prince doit ramener une vache, un veau, deux bœufs et un cheval, tous en or (*Vieillard en Or*); un char d' « herbe tressée en trois, quatre, cinq, six » (*Roi des Fleurs*); le cheval d'un zméou, la selle magique de ce cheval et, enfin, le zméou lui-même (*Vaillant des Fleurs*).

Le héros ne viendrait pas à bout des travaux qui lui sont imposés, s'il n'avait la collaboration de personnages doués de pouvoirs surnaturels.

Dans les contes du type *b*), il est aidé par l'être merveilleux auquel il a rendu la liberté.

Dans les autres, il rencontre sur sa route et emmène avec lui des auxiliaires merveilleux. Il y a trois de ces compagnons dans *Pétréa*, quatre dans *Caracáz* et dans *Harap Alb*, six dans *Tzougouléa*.

Dans nos quatre variantes figurent un mangeur insatiable, nommé parfois l'*Affamé* (5), et un homme toujours transi qui

(1) Sur cet épisode, voy. Cosquin, II, pp. 300-302, et Sklarek, n° 12.

(2) *Caracáz*, *Harap Alb*, *Tzougouléa*.

(3) *Caracáz*, *Harap Alb*.

(4) *Tzougouléa* est seul à présenter l'épreuve suivante : « rendre mères en une seule nuit cinquante femmes stériles ».

(5) *Flamánzilú* (*Harap Alb*, *Pétréa*), *Flamándul* (*Tzougouléa*).

a le pouvoir de répandre le froid autour de lui et s'appelle *le Gelé*, *le Grelottant* ou *le Frileux* (1). On rencontre aussi un buveur extraordinaire, *l'Assoiffé* (2); dans *Pétréa*, *Ebranle-Montagnes* (*Scutură-Munții*), géant qui jongle avec des collines; dans *Caracáz* et dans *Tzougouléa*, *le Sauteur* (*Sărilă*), qui, en dépit des meules attachées à ses pieds, est aussi rapide qu'un lièvre. Dans *Tzougouléa* apparaît une espèce de sorcier qui accomplit avec une baguette magique des miracles variés; dans *Tzougouléa* et *Harap Alb*, *Bon Œil* (*Ochilă*), qui a une vue extraordinaire; et, dans le dernier seulement, le complexe *Pasări-Lăfi-Lungilă*, qui correspond approximativement à *Pierre-le-bon-viseur*, *Long* et *Large* des contes français.

Il faut ajouter, pour *Harap Alb* et *Tzougouléa*, la collaboration d'un cheval enchanté.

Seule, la version de Creangă présente l'aide précieuse d'animaux reconnaissants (3) : des fourmis et une abeille.

A la fin de toutes ces variantes, le héros se marie, soit, dans le premier type, avec la princesse qu'il a conquise, soit, dans le deuxième type, avec la fille du boyard ou du roi chez lequel il réside (4). Quant au serviteur indigne (dans les contes où figure l'épisode de la substitution), il est terriblement châtié (5).

En somme, *Harap Alb* ne s'écarte des versions roumaines que sur quelques points : par son entrée en matière, par la présence de l'homme-sans-barbe, par la multiplicité des épreuves, et par la superposition des animaux reconnaissants au thème des compagnons merveilleux (6).

Le thème de ce conte, dont on peut suivre le développement depuis les temps anciens (7), est fort répandu dans le monde : on en trouve de multiples variantes (8), qui sont, d'une façon générale, assez semblables à nos récits roumains.

(1) *Geilă* (*Harap Alb*), *Sgriburilă* (*Pétréa*), *Frigurosut* (*Tzougouléa*).

(2) *Setilă* ou *Setosul*, dans *Caracáz*, *Harap Alb*, *Tzougouléa*.

(3) Dans *Tzougouléa*, ce thème apparaît aussi, mais dans des conditions différentes : après avoir épousé la fille du roi pour lequel il a accompli plusieurs épreuves, *Tzougouléa*, comblé de dons, rentre chez lui; ses frères, jaloux, l'attaquent en route et le blessent; il est sauvé par un vautour et un ours qu'il a épargnés précédemment.

(4) Le héros est parfois tué par son serviteur, mais il est ressuscité au moyen de l'eau merveilleuse rapportée des montagnes.

(5) Dans *Tzougouléa*, comme dans *Harap Alb*, c'est le cheval enchanté du héros qui fait périr le traître.

(6) Cf. les variantes étrangères, pp. 133 et 135.

(7) Voy. l'étude intéressante de M. Sainéan, *l. c.*, p. 484.

(8) Sainéan, pp. 482-493; Cosquin, I, n° III et *Remarques*, pp. 32-49; II, n° LXXIII et *Remarques*, pp. 290-303. Andrews, n° 2 et n° 27; Bladé, III, pp. 36-40; Comparetti, n° 5; Dozon, n° XII; Grimm, n° 71; Legrand,

Les entrées en matière, toujours différentes de celles de Roumanie, offrent une grande unité :

Généralement, un roi qui voyage (presque toujours le roi d'Angleterre, dans les variantes françaises) est hébergé chez un homme de condition modeste (paysan, charbonnier, bûcheron) (1), dont la femme vient de mettre au monde un enfant : il accepte d'être le parrain du nouveau-né et laisse, en partant, un signe de reconnaissance, pour que son filleul, devenu grand, puisse aller le retrouver dans sa capitale.

Dans le conte néo-grec de Legrand, il rend mère une veuve qui le loge, et, dans un conte serbe (2), la fille de son hôte. Dans une autre variante grecque (3), un roi, qui part pour l'étranger au moment où sa femme va devenir mère, demande à son épouse de lui envoyer l'enfant qui va naître, lorsqu'il aura quinze ans, si toutefois c'est un garçon (4).

L'entrée en matière de *Harap Alb*, exceptionnelle dans les versions roumaines, se retrouve dans un conte italien de Pise (5), où nous voyons un jeune prince aller chez son oncle, roi de Portugal, qui ne le connaît pas.

Aucune de ces variantes ne contient l'épisode de l'épreuve du courage des jeunes gens. La libération d'un être merveilleux paraît très rare, mais figure dans le conte hongrois de Sklarek (homme à la barbe d'or).

Dans toutes ces versions, le jeune homme, lorsqu'il a atteint l'âge voulu (quinze à dix-huit ans), se met en route pour retrouver, suivant le cas, son parrain ou son oncle.

L'épisode de la substitution, qui manque au type *b*) des récits roumains, figure dans toutes les variantes étrangères.

Parfois, le jeune homme se met en route avec un compagnon (6); mais c'est généralement au cours de son voyage qu'il rencontre un personnage dont on lui a bien recommandé, au départ, de se défier : homme-sans-barbe, en Albanie, en Grèce et, parfois, en Serbie; bossu (boiteux ou teigneux), en France (7). Il refuse d'abord les services qu'on lui offre, ou

p. 57; Léger, p. 241; Luzel, *Contes et légendes*, I, pp. 66, 98, 259; III, 296; *Veillées bretonnes*, p. 148; *Sklarek*, n° 12; *R. T. P.*, IV, p. 652; XXIX, p. 129 (conte maure).

(1) Première, troisième et cinquième variantes de Luzel; Cosquin, n° III; Andrews, n° 2; Dozon.

(2) Sainéan, p. 489.

(3) Cosquin, I, p. 44.

(4) Dans la deuxième variante de Luzel, Trégont-à-Baris est un enfant trouvé, qui entre en service chez le roi de France; il est calomnié par des jaloux.

(5) Comparetti, n° 5.

(6) Conte de Dozon, première variante de Luzel. — Dans la deuxième variante néo-grecque citée, la reine-mère n'a trouvé sur la place que des cochers imberbes : elle en engage un pour son fils.

(7) Plus rarement, arabe (Serbie) ou tzigane (Bulgarie) (Sainéan, p. 489).

même rebrousse deux fois chemin; mais, après une troisième rencontre, il se décide à emmener l'étranger avec lui (1).

La substitution se fait partout dans les mêmes conditions que dans les variantes roumaines :

Souvent, comme dans *Harap Alb*, le prince est enfermé dans un puits, soit qu'il s'y soit fait descendre par l'homme-sans-barbe, qui ne veut plus l'en tirer (2); soit qu'il y ait été jeté de force (3). Ailleurs, comme dans les autres versions roumaines, il est menacé de mort par son compagnon (4).

Dans les deux cas, il est contraint de changer d'identité avec son serviteur et, dans plusieurs variantes, comme dans celle de Creangă, il doit jurer qu'il ne dévoilera jamais ce secret (5).

C'est presque toujours le faux prince qui fait charger le héros de missions très périlleuses (6).

Comme dans les récits roumains, la principale épreuve imposée (quelquefois l'unique) consiste à aller chercher une jeune fille ou femme de beauté merveilleuse; mais cette épreuve est, ici également, à deux degrés, la femme désirée n'acceptant de suivre le héros qu'après lui avoir imposé plusieurs autres épreuves (7).

Certaines variantes (8) présentent même une unique épreuve à trois degrés : après que le héros est venu à bout des travaux imposés, la princesse consent à le suivre; mais elle exige, pour épouser le roi, que son vainqueur subisse trois nouvelles épreuves.

Dans presque toutes les variantes, la princesse demande :

a) Qu'on lui apporte de l'eau qui ressuscite, appelée quelquefois eau du Jourdain (9);

b) Qu'on trie des graines qui ont été mélangées (10);

(1) Dans plusieurs variantes françaises, l'inconnu se présente au jeune homme comme un de ses anciens camarades de classe; mais, en route, il lui dérobe tout ce qu'il possède et s'enfuit; rattrapé par le prince, il le menace de mort et l'emmène comme serviteur.

(2) Conte grec de Hahn (Cosquin, I, p. 44), Legrand, Dozon.

(3) Variantes bretonnes de Luzel.

(4) Cosquin, n° III; Comparetti, n° 5; Andrews, n° 2.

(5) Contes grecs et albanais; Cosquin, III; cf. Cosquin, I, p.-45.

(6) Dans le conte hongrois déjà cité, deux soldats, compagnons du prince, l'accusent de s'être vanté d'accomplir d'extraordinaires exploits; des jaloux jouent le même rôle dans la deuxième variante bretonne de Luzel.

(7) La première variante serbe citée et celle de Comparetti présentent cette unique épreuve à deux degrés.

(8) Première variante de Luzel (cf. la deuxième) et Cosquin, n° III.

(9) Andrews, n° 27; Comparetti; Cosquin, III; Dozon; Hahn, 37; Legrand; variante serbe; seconde variante de Luzel. Sur cette eau merveilleuse, voy. Sainéan, *l. c.*, pp. 42 sqq.

(10) Dozon; Legrand; Luzel, cinquième variante; Hahn; variante serbe.

c) Qu'on la reconnaisse entre ses sœurs (ou d'autres femmes), qui lui ressemblent de façon parfaite (1);

d) Qu'on retrouve un anneau ou des clefs au fond de la mer (2).

Certaines variantes présentent aussi des épreuves préliminaires, qui sont parfois aussi complexes que celles de *Harap Alb*, uniques en Roumanie; la version lorraine de Cosquin n'en compte pas moins de trois (3).

Tandis que, dans les versions roumaines, le héros est aidé par des compagnons merveilleux, il est secondé ici par des animaux reconnaissants, qu'il a soignés ou secourus.

Ceux qui apparaissent le plus souvent sont les fourmis, puis les abeilles, les lions, les corbeaux, les vautours, et les poissons; plus rarement, les éperviers, les hirondelles, les papillons, les pies et les rats (4).

Toutefois, les compagnons merveilleux figurent dans certaines versions dont l'entrée en matière est différente : ils correspondent à peu près exactement à ceux de nos contes roumains (5).

Deux autres épisodes de *Harap Alb*, l'aide d'une fée et celle d'un cheval enchanté, se retrouvent aussi dans les contes d'autres pays (6).

A peu près toutes les variantes se terminent, comme en Roumanie, par la résurrection et la récompense du héros, et par le terrible châtement du traître.

(1) Comparetti; Dozon, Hahn; Legrand.

(2) Comparetti; Cosquin; première variante de Luzel; variante serbe. — Plus rarement, le héros doit transporter un château (Luzel, première et seconde variantes; Cosquin, n° III), parvenir à se cacher trois jours et trois nuits sans être vu (Serbie); aplanir une montagne (Cosquin, n° III; Luzel, première variante; Andrews, n° 27); abattre une allée d'arbres (Luzel, première variante); absorber une grande quantité de bouillie ou de miel (Legrand).

(3) Il y en a une dans la première et la seconde variantes de Luzel, dans le conte grec de Hahn et dans le conte albanais de Dozon; deux dans la troisième variante de Luzel et chez Legrand. Notons que le héros de Dozon doit aller chercher des choux gardés par la Loubie, monstre albanais, identique à la lamie. Voy. p. 152.

(4) Les animaux donnent généralement au héros un poil ou une aile, qu'il suffit d'enflammer pour les appeler à l'aide; voy. p. 76, note 2; ce don est fait souvent par le « roi » ou la « reine » de ces animaux, ou encore par un « prince »; voy. Cosquin, I, p. 48.

(5) Mange-Tout, Boit-Tout, Attrape-Tout, Bon-Ceil et Fine-Oreille, dans les *Compagnons* de Luzel (quatrième variante); Pierre-le-bon-viseur, Jean-fine-oreille, Chien-Lévrier et Samson-le-fort, dans le conte de Bladé; Moroz trezkun (de Frileux), Obiedalo (l'Affamé) et Opivalo (l'Assoiffé), dans un conte russe (Sainéan, p. 491); voy. encore un conte tchèque de Léger (p. 241), et Sklarek, n° IX et *Bibliographie*, p. 291.

(6) Fée, chez Legrand; vicillard, dans la première variante de Luzel, dans les contes de Dozon et d'Andrews, n° 27; géant, dans Cosquin, n° III. Il y a un cheval (ou jument) enchanté dans Andrews, n° 2; Comparetti; dans le conte grec de Hahn, dans la deuxième et la cinquième variantes de Luzel; dans le conte serbe déjà cité, dans un conte italien et dans un conte tartare (cités par Cosquin, II, p. 300). Dans la première variante de Luzel, figure un cheval de bois qui vole à travers les airs.

Comme on le voit, les variantes étrangères ne se distinguent de la plupart des contes roumains que par leur entrée en matière, par la présence fréquente d'épreuves préliminaires et par la complexité des épreuves principales, qui sont à deux et, même, à trois degrés. Toutes ces caractéristiques se retrouvent, au reste, dans *Harap Alb*, dont aucun élément n'est inconnu des versions des autres pays.

D. — CONTES RELIGIEUX

I

L'HISTOIRE DE STAN L'ECHAUDÉ (1^{er} Avril 1877)

POVESTEA LUI STAN PATITUL

Stan, paysan travailleur et rangé, qui s'est assuré une bonne aisance, ne se décide pas à prendre femme, malgré ses trente ans bien sonnés, de crainte d'être malheureux en ménage.

Un jour qu'il est allé couper du bois dans la forêt, il fait une boule de la « mămăligă » (bouillie de maïs) qui lui reste de son déjeuner, et la dépose sur un talus, pensant qu'elle pourra être agréable à quelque créature; puis il rentre chez lui.

Après son départ, éclate un violent orage, et le roi de l'enfer, Skaraotzki, envoie tous ses sujets sur la terre, pour qu'ils tourmentent les hommes. L'un de ces diables trouve le reste de « mămăligă » de Stan et le mange; il revient ensuite en enfer, sans avoir fait aucun mal : Skaraotzki, furieux, le condamne à servir Stan avec fidélité pendant trois ans, sans recevoir aucun salaire; il devra seulement, au moment de son entrée en service, obtenir de son maître la permission de choisir dans la maison et d'emporter, à l'expiration de son contrat, l'objet qui lui plaira, cet objet devant servir, dit le chef des diables, à consolider les bases de l'enfer, dont les poutres tombent en morceaux.

Le diable prend l'aspect d'un enfant de treize ans et, sous le nom de Chirică, va offrir ses services à Stan : frappé de son intelligence, le paysan l'engage aux conditions qu'il demande.

Chirică travaille avec tant d'adresse et de cœur, que la ferme prospère avec une extraordinaire rapidité, et Stan devient bientôt « cent et mille fois plus riche ». Deux ans plus tard, le valet engage son maître à se marier; Stan prétendant qu'il n'a pas encore assez de bien, Chirică lui fait proposer à un boyard de faucher et de mettre en meules d'immenses champs de blé, et cela contre la quantité de gerbes qu'il pourra emporter avec son domestique; le boyard accepte. Pendant la nuit, Chirică, aidé de tous les diables de l'enfer, fauche le blé, et, lorsque Stan se réveille, la récolte est réunie en trois meules : une immense et deux plus petites. Pour se payer, Chirică emporte sur son dos la grande meule, et le boyard, persuadé que Stan va enlever les deux autres, donne de l'argent au paysan, pour qu'il renonce à prendre sa part.

Stan, devenu très riche, ne peut plus refuser de se marier; au reste, il ne saurait être malheureux en ménage, lui dit Chirică, s'il se laisse guider pour le choix d'une fiancée. Le dimanche suivant, Chirică emmène son maître au village voisin et l'engage à prendre place dans la ronde, auprès d'une fille qui lui plaira : Stan trouve une paysanne à son goût, mais Chirică le dissuade de l'épouser, car « elle a, dit-il, trois côtes de diable ». La semaine

suiivante, le serviteur conseille à son maître de ne pas épouser une autre jeune fille, qu'il a connue dans les mêmes circonstances que précédemment, « parce qu'elle a deux côtes de diable ». Enfin, le troisième dimanche, Stan fait un choix qui est approuvé par Chirică, bien que la jeune fille ait encore « une côte de diable » : il suffira d'extraire la côte après le mariage. La noce est célébrée.

L'année suivante, Chirică déclare à son maître que le moment est venu d'extraire la côte de diable. Invité à une noce par son beau-père, Stan, sur les conseils de son valet, feint de ne pouvoir aller à cette cérémonie, mais y envoie sa femme, qui a un enfant à la mamelle; puis il se rend lui-même, en cachette, au village de son beau-père et, par l'intermédiaire d'une vieille chez laquelle il descend, fait accepter un rendez-vous galant à son épouse, qui ne le reconnaît pas : il enivre alors les deux femmes et emporte chez lui son enfant. Lorsque les deux femmes reprennent leurs sens, elles constatent avec effroi la disparition du bébé. Pour sauver les apparences, la vieille emmaillote son gros matou, le met dans le berceau, puis incendie sa maison. après que la femme de Stan lui a promis de la prendre en service chez elle : tout le monde croira que l'enfant a péri dans les flammes. La maison brûle en un clin d'œil, et les deux femmes se lamentent à qui mieux mieux.

Le lendemain, la femme de Stan rentre chez elle en voiture; en cours de route, elle fait cacher la vieille dans un sac et l'engage à y rester jusqu'au départ de Chirică, qui achève justement ce jour-là sa troisième et dernière année de service. Lorsqu'elle arrive à la ferme, en simulant une grande affliction, Chirică et Stan la saisissent, et le serviteur, à l'aide d'un marteau, d'un ciseau et de tenailles, extrait la côte de diable, la quatrième à gauche. L'opération faite, Chirică prend congé de son maître et, après lui avoir révélé qu'il a eu un diable à son service pendant trois années, pour un morceau de « mămăligă », saisit, près de la cheminée, le sac contenant la vieille, et l'emporte pour consolider les bases de l'enfer.

Stan vit désormais heureux avec sa femme et son enfant (1).

Le thème de *Stan l'Echaudé*, comme celui de *la Belle-Mère aux trois brus* (2), n'est représenté en Roumanie que par le conte de Creangă; de plus, nous n'en avons trouvé aucune version étrangère, alors que nous connaissons une version arménienne de *la Belle-Mère aux trois brus*.

Il ne faudrait pas en conclure que *Stan l'Echaudé* a été imaginé par Creangă : le thème général du conte et plusieurs de ses détails dénoncent évidemment un récit populaire.

(1) Dans sa préface à la traduction de *Stan l'Echaudé (Sept contes roumains traduits par J. Brun, Paris, 1894, pp. 133 sqq.)*, M. Léo Bachelin, disciple de Max Müller et de Kuhn, a tenté de donner une interprétation solaire et atmosphérique de ce conte. D'après lui, Chirică est « un génie domestique mué en diable », « un Elfe moissonneur », « un ancien dieu solaire, médiateur d'hymen auroral »; Stan, « qui tient des dieux solaires par sa destinée, qui le conduit de la pauvreté à la richesse », est « un Prince charmant enchanté »; mais « il se pourrait aussi, dit-il, que le maître et le valet ne fissent qu'un; le premier, qui sommeille la nuit, serait le soleil du soir; le second, qui opère la récolte mythique, le soleil du matin ». Quant à la femme de Stan, ce serait « la troisième sœur de la trinité mythique bien connue »! Cf. l'interprétation du *Conte du porc* : *ibid.*, pp. 213 sqq.

(2) Voy. pp. 94-97.

Un pacte entre le diable et un homme, pacte semblable à celui qui est la base de *Stan l'Echaudé* (Chirică s'engage à servir son maître durant trois années, contre promesse d'une chose qu'il ne désigne pas clairement), constitue dans tous les pays le sujet de multiples contes populaires (1) : pour s'emparer d'une âme humaine, qu'il exige parfois ouvertement, mais qu'il essaye, à l'ordinaire, d'obtenir insidieusement, en faisant prendre à l'homme qui traite avec lui quelque engagement redoutable (2), le diable fournit de grosses sommes d'argent ou, plus souvent, se charge d'accomplir de lourdes tâches. Mais il y a, entre les contes précités et *Stan l'Echaudé*, une différence capitale : dans les premiers, si le diable désigne obscurément la chose qu'il désire, c'est pour abuser l'homme auquel il veut ravir une âme; ici, au contraire, Chirică ne trompera pas son maître : le manque de précision de la convention lui permettra seulement d'emporter en enfer la vieille entremetteuse; et, de ce fait, le conte de Creangă, qui avait pris vers la fin un tour assez scabreux, se termine de façon très morale par la punition de la mégère sur qui retombent toutes les responsabilités.

Dans maints récits étrangers, où il réalise en un tournemain d'immenses travaux, le diable est aidé, comme chez Creangă, par une multitude de ses pareils (3).

Nous connaissons également de nombreux contes où le diable (ou un homme) demande comme salaire « sa charge de blé » et, comme ici, emporte en une seule fois toute la récolte de l'année (4).

(1) Ce thème figure déjà dans deux chapitres du *Pantagruel* de Rabelais (livre IV, chapitres 46 et 47), où nous voyons le diable trompé successivement par un laboureur et une vieille. C'est de ce thème qu'est dérivé le *Faust* de Goethe.

(2) Par exemple, dans un conte picard (Carnoy, *Littérature orale de la Picardie*, p. 48), le diable consent à répandre du fumier à la place d'une jeune fermière, à condition que la jeune fille lui donnera « la première chose qu'elle liera » (c'est-à-dire : son corps qu'elle serrera dans son corset). Mais, dans toutes les variantes, le diable est joué par les paysans, qui sont beaucoup plus mâlins que lui : si on lui a promis la première personne qui traversera un grand pont qu'il s'est chargé de construire, on fait d'abord passer un chat (Pineau, *Le Folk-Lore du Poitou*, p. 173); pour éviter de lui livrer l'âme promise en échange d'une bâtisse qu'il doit avoir achevée avant le chant du coq, on réveille un coq juste avant l'aube, et la maison n'est pas tout à fait terminée à l'heure fixée (Pineau, *l. c.*, p. 177; Carnoy, *l. c.*, p. 56); s'il s'est fait promettre par un paysan « ce qui poussera sur la terre de son champ », l'agriculteur sème, l'année suivante, des navets ou des raves, et le diable doit se contenter des feuilles (Carnoy, *l. c.*, p. 62; Grimm, n° 189, etc.). Le diable se laisse mystifier ainsi non seulement par les hommes, mais encore par des jeunes filles et même par des petits garçons. On trouvera de multiples récits de ce genre dans les recueils de contes de tous les pays. Voy. aussi, *supra*, pp. 88 sqq., l'étude de Danilă Prepeleac.

(3) Des milliers de lutins et de génies, des milliers de diables, dans les contes picards précités; trente petits nains, dans une variante de Sébillot (*Littérature orale de l'Auvergne*, p. 93); etc.

(4) Dans un conte slave de Moravie (Cosquin, II, p. 113), le diable, qui a battu le blé d'un laboureur, emporte tout le grain du pauvre

Il est tout naturel que Chirică choisisse la vieille, pour en consolider les fondements de l'enfer : l'expression *talpa iadului* (la base de l'enfer) désigne, dans les contes populaires, la mère du diable et, dans le langage familier, une vieille sorcière.

Notons enfin un trait qui remonte, sans doute, à une haute antiquité : l'abandon par Stan d'une partie de son déjeuner, qui sera destinée à quelque passant misérable. Il y a là, vraisemblablement, un souvenir des offrandes faites jadis par les païens à leurs dieux, offrandes dont les gâteaux sacrés déposés à certaines époques dans les cimetières de Roumanie (1) sont une curieuse survivance.

Il serait aisé de multiplier ces rapprochements : ceux que nous avons faits ci-dessus attestent suffisamment, croyons-nous, l'origine populaire de *Stan l'Echaudé*.

II

IVAN TURBINCA (Ivan la Musette)

(1^{er} AVRIL 1878)

Un vieux soldat russe, nommé Ivan, quitte l'armée avec deux roubles dans sa poche.

Compatissant, il donne son avoir à deux mendiants (Dieu et saint Pierre) qui lui demandent l'aumône. Dieu lui rend ses deux roubles et lui fait choisir la récompense qu'il mérite pour sa bonté : Ivan prie le Seigneur de lui bénir sa musette, pour qu'il ait le pouvoir d'y faire entrer et d'y immobiliser tout ce qu'il voudra. Le Seigneur accepte et dit à Ivan qu'il sera heureux, plus tard, de l'accueillir en paradis.

Vers le soir, le vieux soldat arrive à un château, où il demande l'hospitalité : on le fait coucher dans un bâtiment abandonné, hanté par le démon. Tracassé par des diables, au milieu de la nuit, Ivan les fait entrer dans son sac, en disant : « Entrez dans ma musette ». Le lendemain matin, il met les importuns en liberté, après les avoir tous battus, y compris leur chef Skaraotzki, à coups de verges, en présence du seigneur émerveillé et de tous les paysans du village ; il refuse de rester chez le boyard reconnaissant et continue sa route.

Il se rend ensuite à la porte du paradis ; mais, apprenant par saint Pierre qu'il n'y trouvera ni tabac, ni eau-de-vie, ni musiciens, il s'en va vers l'enfer, où il pourra obtenir tout ce qu'il désire. Introduit par un diable qui ne le connaît pas, il terrifie tout le monde par sa musette enchantée et cause en enfer un scandale sans

homme. Dans un conte du nord de l'Allemagne (Cosquin, *ibid.*), c'est un homme très robuste qui fait avec un paysan une semblable convention ; et dans *le Laboureur et son valet* (Cosquin, n° LXIX), Joseph, qui a demandé comme paiement « sa charge de blé au bout de l'année », confectionne un sac énorme, en cousant ensemble vingt et un draps de lit ; voy. aussi les *Remarques*, à la suite de ce dernier conte.

(1) Voy. Princesse Bibesco. *Isvor, le pays des saules*, pp. 88 sqq.

précédent, jusqu'au jour où un démon, plus avisé que les autres, le fait sortir en battant la charge devant la porte.

Ivan retourne alors à l'entrée du paradis et y monte la garde. Lorsque, à deux reprises, la Mort vient prendre les ordres de Dieu, Ivan la met dans sa musette et lui fait croire, chaque fois, qu'elle ne doit faire périr, pendant trois années consécutives, que des végétaux; au bout de ces six ans, il décide même de l'enfermer pour toujours dans son sac. Mais Dieu, venant un jour à la porte du paradis, entend les plaintes de la Mort et la délivre.

Condamné à mourir par le Seigneur, qui lui ôte sa musette, Ivan obtient un délai de trois jours, pour faire ses préparatifs funèbres. Il fabrique un cercueil, dont le couvercle est muni de charnières et d'un cadenas, et, quand la Mort vient le chercher, il la décide à se mettre dans la bière, pour lui montrer la position qu'il doit y prendre, et l'y enferme à clef; puis il jette le cercueil dans un cours d'eau.

Remise en liberté par Dieu, la Mort punit le vieux soldat en le laissant vivre éternellement. Ivan, pour trouver le temps moins long, se met à boire et à fumer sans arrêt, et il est sans doute encore en vie aujourd'hui.

Ivan Turbincă développe un thème populaire bien connu : un homme du peuple, grâce à des dons merveilleux reçus de Dieu ou du Christ, se joue des diables et de la mort, et parvient ainsi à une grande vieillesse (1).

Ce thème est peu répandu en Roumanie : nous n'en connaissons, outre le conte de Creangă, qu'une variante aroumaine (2), *Yani Tastrulia*. Voici le résumé de ce récit, qui offre de nettes ressemblances avec celui de notre conteur :

Après avoir servi trois ans chez autrui, Yani reprend le chemin de son village, avec « trois piastres de cuivre » et trois pains.

Tout en chantant, il arrive à une forêt, et rencontre un aveugle qui lui demande la charité, puis un second, puis un troisième : Yani leur donne à chacun une piastre et un pain. Or, cet aveugle (car c'est le même qui s'est présenté trois fois) n'est autre que le Christ, et il laisse à Yani le choix d'une récompense : Yani exprime le même désir qu'Ivan.

Un peu plus tard, tandis qu'il se repose sous un arbre, Yani est tracassé par un diable qui lui lance des noix : il fait entrer l'importun dans sa musette, et ne le remet en liberté qu'après

(1) Sainéan, pp. 882 sqq; voy. pp. 880-882, une étude intéressante de la Mort dans les contes populaires.

(2) P. Papahagi, *Basme aromâne*, București, 1905, p. 498. (Les Aroumains ou Macédo-Roumains (en roumain, *Armeni*), au nombre de 300.000 environ, séparés géographiquement du royaume de Roumanie, sont disséminés dans la région montagneuse de la Thessalie, de la Macédoine, de l'Épire et de l'Albanie; ils sont surtout bergers nomades et agriculteurs. Ils ont conservé la langue roumaine à une étape plus archaïque). Voy. aussi deux légendes de V.-A. Urechia : *Légende române*, București, 1891, pp. 234-239. Nous ne tenons pas compte, naturellement, du *Toderică* de C. Negruzzi (*Scrieri*, I, pp. 81-94), qui est imité de la nouvelle de Prosper Mérimée intitulée *Federigo* (*Dernières Nouvelles*, Paris, 1873, p. 299).

l'avoir roué de coups. Le diable revient avec Skaraotzki et une armée de ses pareils, mais Yani les corrige tous de rude façon.

Lorsqu'il est las de l'existence, Yani s'en va au paradis; mais saint Pierre lui en refuse l'entrée, sous prétexte qu'il n'a fait sur terre aucune bonne action : Yani enferme le saint dans sa musette, et le paradis, désormais sans gardien, est envahi par toute sorte de vauriens. Le bon Dieu, surpris de cette invasion, vient à la porte de son domaine et libère son portier. Le Christ renvoie Yani sur la terre, en lui disant de ne revenir qu'après avoir fait beaucoup de bien.

Yani écoute ce conseil, et, quand il est fatigué de la vie, il demande au Seigneur de le prendre : aussitôt il tombe sur le sol et son âme, sous la forme d'un pigeon, s'envole vers le ciel.

Comme on le voit, le conte aroumain est, dans toute sa première partie, identique à celui de Creangă; dans la deuxième partie, les ressemblances sont assez grandes aussi, mais il y manque le séjour en enfer, et c'est saint Pierre, et non la Mort, qui est maltraité par Yani (1).

Tandis que ce thème est peu répandu en Roumanie, il est représenté par de nombreuses variantes dans beaucoup de pays (2) : chez les Serbo-Croates, les Tchèques, les Roumains de Moravie, les Saxons et les Allemands; en Italie, en Belgique; en France, on en a recueilli de multiples versions.

Ce thème revêt deux formes différentes :

a) Certaines variantes, très voisines de nos contes roumains, ont généralement pour héros un vieux soldat, comme Ivan (3). Dans toutes ces variantes, le militaire reçoit, à son départ du régiment, une indemnité, souvent dérisoire (4), et, parfois, une petite quantité de pain. Il n'en est pas moins fort gai, et distribue toute sa richesse à des miséreux qu'il rencontre : le bon Dieu ou, plus rarement, le Christ (ou saint Pierre), les deux premiers étant accompagnés, parfois, de saint Pierre ou, moins souvent, de saint Jean.

b) Dans les autres variantes (5), il s'agit d'un pauvre

(1) Il en est de même dans certains contes étrangers; voy. p. 144.

(2) Sainéan, pp. 883-887.

(3) Carnoy, *Contes français*, deuxième Partie, n° XI (*Bras d'Acier*); R. T. P., XIII, p. 182, et XVII, p. 399; *Jean le Soldat* (conte espagnol) dans *Conferencia* du 4 mars 1912, p. 287 (Conférence de J. Richepin sur les *Contes de Perrault*). Dans Andrews, p. 226, et Bladé, III, p. 93, figure un pauvre homme.

(4) Six liards, dans Carnoy, n° XII; six maravédís, dans le conte espagnol; trois Kreuzer, dans *Bruder Lustig* de Grimm.

(5) R. T. P., IV, p. 569; V, p. 229; VIII, p. 216; IX, p. 269; XVII, p. 487; XXVI, p. 301 (variante belge); S. billot, *Litt. orale de la Haute-Bretagne*, p. 175; Monnier, *Contes populaires en Italie*, pp. 31-35. Les autres variantes sont citées dans les notes ultérieures. Ce type est représenté en Roumanie par les deux légendes de Urechia citées plus haut.

homme (1) (souvent forgeron), qui donne l'hospitalité à un ou deux étrangers (Dieu ou le Christ, accompagnés parfois, comme dans les contes du premier groupe, de saint Pierre ou, plus rarement, d'un autre apôtre); ou d'un forgeron qui ferre l'âne ou le cheval du bon Dieu et refuse tout paiement (2).

Dans les deux cas, l'homme au cœur compatissant reçoit des récompenses, mais les variantes se séparent sur la nature des dons accordés :

a) Dans le premier type, le vieux soldat n'obtient généralement qu'un don (3), d'ordinaire, comme dans les contes roumains, celui de faire entrer dans son sac (4) tout ce qu'il veut (5).

b) Dans le deuxième type, au contraire, le héros reçoit presque toujours trois dons : il demande, le plus souvent, le pouvoir d'immobiliser qui il voudra sur un siège, sur un arbre (poirier, noyer, pommier, cerisier), ou auprès d'un autre objet (glace, fenêtre, poêle); souvent aussi un sac (ou, plus rarement, une bourse), dans lequel on peut, généralement, non plus, comme dans les contes du premier type, faire entrer ce que l'on veut, mais immobiliser ce qui est déjà entré; parfois, des cartes ou des dés avec lesquels on gagne toujours (6).

(1) Dans presque toutes les variantes françaises, il se nomme *Misère*; la présence d'un petit garçon (R. T. P., XVII, p. 487) est due certainement à une altération du thème primitif.

(2) Carnoy, *Litt. orale de la Picardie*, pp. 67 et 78; Sébillot, *Contes des paysans et des pêcheurs*, p. 272. Exceptionnellement, dans une variante corse d'Ortoli (*Contes popul. de l'île de Corse*, n° 22) le pauvre Francesco est récompensé par la Reine des Fées du lac de Creno, à laquelle il a su témoigner sa reconnaissance pour un bienfait reçu.

(3) Parfois figure, avant l'octroi des dons merveilleux, un long épisode, dans lequel le soldat chemine de compagnie avec Dieu ou saint Pierre; ces derniers accomplissent des miracles, que le vieux soldat tente vainement d'imiter; voy. Grimm, *Bruder Lustig*, et un conte de la Beauce (R. T. P., XIII, p. 182); dans une des variantes de *La Ramée* (R. T. P.; XVII, p. 399), le vieux briscard, sans avoir reçu aucun pouvoir surnaturel, rajeunit les gens, en les brûlant dans un four; il s'agit là d'une évidente altération du thème primitif.

(4) Ce sac merveilleux figure aussi dans des contes appartenant à d'autres thèmes : voy., p. ex., Sébillot, *Litt. orale de l'Auvergne*, p. 20; *Contes Popul. de la Haute-Bretagne*, p. 273; Cénac-Moncaut, p. 57.

(5) Dans le conte espagnol et dans *Bruder Lustig*; dans la première variante de Carnoy, le vieux caporal reçoit une baguette magique qui accomplit tous ses désirs et lui permet d'user de son sac à son gré; dans la deuxième variante, Tholomé obtient trois dons (entre autres celui d'immobiliser ce qu'il veut dans une bourse) : il y a ici infiltration du deuxième type.

(6) Ailleurs, il demande une bourse toujours pleine (conte saxon de Transylvanie), une pipe toujours garnie et allumée (variante tchèque de Léger, n° 21), un bâton magique (Ortoli et R. T. P., XVII, p. 399), deux petits chiens qui rapportent tout ce que l'on désire (R. T. P., XVII, p. 399), un poirier toujours fleuri (Luzel, *Légendes*, II, p. 311), un tablier de cuir, dont on ne peut plus être détaché, quand on est assis dessus (variante belge).

Une fois que le héros est muni de ses dons, il a un certain nombre d'aventures; ici encore les deux types se séparent :

a) Le vieux soldat, comme Ivan, utilise son sac pour débarrasser un château ou une hôtellerie des démons qui l'infestent (1); de plus (détail qui manque à nos deux contes roumains), il dérobe à des marchands certaines victuailles.

Mais dans aucune des variantes étrangères, pas plus que dans *Yani Tastrulia*, il ne se sert de son sac pour obtenir une existence plus longue, contrairement à ce qui se passe dans le type b). Il y a donc, dans *Ivan Turbinca*, contamination des deux types, contamination que l'on trouve ailleurs, par exemple dans le conte tchèque de Léger (2).

b) Dans les variantes du deuxième type, le héros utilise ses dons :

1) Soit pour tromper le diable, avec lequel il a fait un pacte : en général, il a vendu son âme pour une somme importante (3);

2) Soit pour obtenir une vie plus longue, en enfermant dans son sac la Mort (4) ou, successivement, la Mort, l'Archange et Lucifer (5).

Dans le conte tchèque déjà cité, assez voisin de la version roumaine de Creangă, un berger utilise son sac, tour à tour, pour ces deux fins. La variante de Luzel présente également l'épisode de la maison hantée, mais cet épisode est déplacé et antérieur à l'attribution, par le bon Dieu, des dons merveilleux.

Il est intéressant de noter que, dans ces contes-là, le diable n'est nullement contraint d'entrer dans la bourse qu'on lui présente : c'est l'homme qui lui propose de se faire assez petit pour parvenir à ce résultat, et le diable est assez sot pour accepter (6).

Les deux types se rejoignent pour la conclusion de l'histoire.

(1) Dans le conte espagnol et dans une variante de *La Ramée*, comme dans *Ivan Turbinca*, le soldat malmène d'abord plusieurs diabolots, puis le diable lui-même.

(2) Dans la deuxième variante de Carnoy, Tholomé, déserteur, utilise ses trois dons pour obtenir des congés successifs.

(3) Variantes picardes de Carnoy, contes de Sébillot et de Bladé, plusieurs variantes de *Misère*, conte des Roumains de Moravie. Ailleurs, il débarrasse une maison hantée (Carnoy, *Litt. or.*, p. 67) ou fait périr le diable, qui ruine au jeu les jeunes gens (Ortoli).

(4) Version italienne (Sainéan, p. 886). Léger, Ortoli, deux variantes de *Misère* (R. T. P., IV, p. 569 et V, p. 299).

(5) Luzel.

(6) Dans un des contes français de Carnoy (n° 12), le gendarme qui vient arrêter Tholomé se transforme en mouche, pour faire plaisir à son prisonnier.

En général, le héros, soldat ou civil, n'est accepté ni en enfer (1), où les diables ont peur de lui, ni en paradis, à cause de ses fautes (2).

Il pénètre alors en paradis grâce à un subterfuge (3), dont le plus fréquent consiste à rendre son sac à saint Pierre ou à le jeter dans le paradis, et à exprimer ensuite le désir d'y être lui-même enfermé (4).

Dans la variante espagnole et dans le deuxième conte de Bladé, il force saint Pierre à lui ouvrir la porte, en l'enfermant dans son sac.

Enfin, la conclusion d'*Ivan Turbincă*, une vie illimitée, se retrouve dans toutes les variantes françaises de *Misère* (5).

Voici, pour terminer, quelques rapprochements intéressants :

L'épisode où Ivan cloue la mort dans un cercueil rappelle un passage de l'une des variantes de *Misère* (6), où le pauvre homme parie que le diable ne pourra pas se fourrer dans une boîte à clous : quand le diable s'est exécuté, Misère replace tout doucement le couvercle et le fixe avec des clous bénits.

Notons encore que, dans maintes variantes des deux types, le héros fait battre à coups de marteau, sur une enclume, le sac ou la bourse qui contient le diable (7).

(1) Nous ne connaissons aucune variante où le héros préfère, comme Ivan, l'enfer au paradis, et fasse chez les diables un tel scandale qu'on soit obligé d'imaginer une ruse pour le chasser; mais, dans une variante de Haute-Bretagne (*R. T. P.*, IX, p. 269), saint Pierre met le forgeron hors du paradis en faisant orier devant la porte du cidre de première qualité à quatre sous; et, dans un conte que nous avons entendu raconter en Provence dans notre enfance, saint Pierre, pour se débarrasser d'un importun de Tarascon, fait annoncer à l'entrée du paradis une grande course de taureaux.

(2) Dans deux variantes déjà citées de la Beauce, cet épisode manque : dans la première, le soldat, devenu maître d'un château qu'il a débarrassé des diables, vit désormais heureux; dans la seconde, il s'établit chez sa sœur et, grâce à ses chiens merveilleux, il est désormais à l'abri du besoin.

(3) Sur les entrées frauduleuses en paradis, voy. *R. T. P.*, XIV, p. 639; XVII, p. 486; XXVIII, p. 18.

(4) Carnoy, *Contes français*, n° XI; *Bruder Lustig*; *R. T. P.*, IX, p. 269; XVII, p. 487; Andrews, p. 226; dans la variante belge, le forgeron se sert de son tablier merveilleux. Ailleurs, le héros jette son bonnet par la porte entr'ouverte et entre sous prétexte de le prendre (Luzel); ou bien encore il feint de chercher une pièce de monnaie qui a roulé sous la porte (première variante picarde); dans la variante italienne *la Morle burlata* (Sainéan, p. 886), il gagne avec ses cartes enchantées une quantité d'âmes et peut alors entrer en paradis.

(5) Dans la variante déjà citée de Carnoy, Tholomé revient sur la terre, où il vit très longtemps.

(6) Sébillot, *Littérature orale*, p. 175.

(7) Carnoy, n° XI et XII; conte espagnol; *Bruder Lustig*; variantes de Bladé et de Sébillot; dans *La Ramée* (*R. T. P.*, XIII, p. 182), le vieux soldat fait « piquer et larder » le sac chez un hôtelier, puis le met comme projectile dans un canon et le lance dans la lune; dans la première variante picarde de Carnoy, le forgeron pique le diable avec une longue alène.

Enfin, les formules par lesquelles le héros fait entrer ce qu'il veut dans son sac sont assez semblables au *Paşol na turbincă* de Ivan : *In traistă, căine* (*Yani Tastrulia*), *Saute dans mon sac* (Ortoli); *Dans mon sac* (conte espagnol); *Allons, housté! dans mon sac* (*La Ramée*).

En somme, le conte de Creangă, dont les versions roumaines paraissent très rares, développe un thème fort répandu dans toute l'Europe; il ne présente aucun détail qui ne figure dans les variantes étrangères.

CONCLUSION

Il ressort de l'étude précédente que tous les contes de Creangă, sans exception, développent des thèmes populaires, répandus non seulement en Roumanie, mais encore dans plusieurs parties du monde.

La plupart d'entre eux sont étroitement apparentés aux variantes correspondantes des autres conteurs roumains : cinq (*la Petite Bourse aux deux liards*, *la Chèvre aux trois chevreaux*, *la Sottise humaine*, *la Fille de la vieille et la Fille du vieux* et *Făt-Frumos fils de la jument*) ne diffèrent de ces variantes que par des détails insignifiants; quatre autres (*Danilă Prepeleac* (2^e partie), *le Conte du Porc*, *Harap Alb*, *Ivan la Musette*) ne s'en écartent que sur quelques points.

Le caractère populaire de la première partie de *Danilă Prepeleac* est attesté par la comparaison de ce conte avec les versions du même thème publiées à l'étranger.

La Belle-Mère aux trois brus, dont le thème paraît fort peu répandu dans le monde, offre de frappantes analogies avec un récit recueilli en Arménie.

Quant à *Stan l'Echaudé*, dont nous ne connaissons aucune variante en aucun pays, il dénonce par de nombreux détails son origine populaire. Au reste, puisque Creangă a emprunté tous ses autres thèmes au fond populaire, nous n'avons aucune raison de supposer qu'il a pris ailleurs le sujet de l'un de ses récits.

Nous allons rechercher, à présent, quelles ont pu être les « sources » de Creangă?

II. — LES « SOURCES » ET LE CHOIX DE CREANGA

Les variantes d'un même thème populaire étant en nombre illimité, non seulement dans une même nation, mais encore dans une même province, et les contes de pays qui n'ont jamais été en contact, ni dans l'espace, ni dans le temps, présentant souvent de surprenantes analogies, nous

n'essayerons pas, comme l'ont fait certains critiques (1), de retrouver, dans les recueils de contes d'autres nations, quelle est la variante de tel ou tel thème dont tel conte de Creangă est directement dérivé.

En revanche, nous pouvons raisonnablement nous demander où Creangă a puisé, en Roumanie même (2), la matière de ses contes.

Creangă n'ayant pas voulu faire œuvre de folkloriste (3), on pourrait supposer qu'il s'est contenté de choisir, dans les collections des conteurs qui l'ont précédé (4), les récits qui lui ont paru les plus intéressants : nous pouvons affirmer qu'il n'en est rien.

Le premier conte publié dans les *Convorbiri* est la *Belle-Mère aux trois brus*, dont il n'existe, à notre connaissance, aucune variante roumaine. Les thèmes de la *Petite Bourse aux deux liards*, de la *Sottise humaine* et de *Daniță Prepeleac* étaient inédits en Roumanie au moment où ces contes parurent. *Stan l'Echaudé* présentait également un thème nouveau, et il n'est pas du tout certain que Creangă ait connu le *Toderică* de C. Negruzzi (5), avant d'écrire *Ivan la Musette* : ces deux derniers contes semblent bien n'avoir aucun lien direct. Quant à la *Chèvre aux trois cheveux*, nous savons que Creangă en faisait, dès 1865 (6), un récit très semblable au texte des *Convorbiri*.

Harap Alb est trop différent des versions qui ont précédé pour qu'on puisse le dire imité d'elles. Il n'y a guère que le *Conte du Porc*, la *Fille de la vieille* et la *Fille du vieux* et *Făt-Frumos fils de la jument* qui soient très voisins des rédactions antérieures; mais cette ressemblance prouve seulement que la matière en est prise à un fond commun : il est bien évident que si Creangă avait voulu emprunter à d'autres conteurs les sujets de ses récits, il n'aurait pas commencé par traiter des thèmes dont aucune variante n'avait encore été publiée en Roumanie.

(1) Voy., p. ex., *Gândirea*, VII, n° 4, pp. 154 sqq.

(2) On ne peut songer à des emprunts à l'étranger : Creangă, « nationaliste » fanatique, ne connaissait que sa langue maternelle (voy. p. 33); au reste, ses contes sont trop apparentés, en général, aux autres versions roumaines pour qu'on puisse envisager l'hypothèse d'influences étrangères. Si *Ivan Turbincă* a pour héros un vieux soldat russe (notons qu'il n'y avait pas, au temps de Creangă, de vieux soldats roumains), cela ne prouve nullement que ce conte ait été pris par Creangă au delà des frontières : le récit peut avoir été importé en Roumanie depuis longtemps, ou même conçu en pays roumain, dans une région voisine de la frontière, par un conteur qui, pour rendre son récit plus original, y a introduit un russe qui emploie quelques mots de sa langue; voy. p. 172, note 1.

(3) Voy. p. 176.

(4) Voy. pp. 66-70.

(5) Voy. p. 140, note 2.

(6) *Familia*, 1890, p. 105.

Si nous en croyons G. Ienăchescu (1), Creangă aurait gardé en sa possession un « cahier manuscrit de contes », que lui aurait confié un vieillard nommé Costache Buta.

Le même Ienăchescu prétend que de nombreux thèmes auraient été fournis à Creangă par Tinca Vartic, qui « était d'une intelligence très supérieure à celle de Creangă » et savait une quantité de contes et d'anecdotes. Lorsque Creangă lui lisait quelque page, il reconnaissait souvent, dit-il, un récit qu'il avait entendu précédemment de la bouche de Tinca (2); il en faisait l'observation à son ami, et ce dernier lui répondait : « Je ne l'ai pas entendu dire à Tinca, mais je le lui ai lu, et elle l'a approuvé », et ajoutait qu'il avait appris d'Eminesco que Schiller procédait ainsi avec sa cuisinière.

Ce témoignage est corroboré par celui de G. Alexandresco, qui dit que Tinca a fourni des contes à Creangă, ou lui a parfois rafraîchi la mémoire (3).

Nous devons donc retenir comme certaine, puisque attestée par deux contemporains du conteur, la collaboration de cette faubourienne intelligente; mais il nous paraît hors de doute que c'est surtout dans ses souvenirs que Creangă a puisé, lorsqu'il a écrit ses *Povești*; la preuve en est qu'il en racontait plusieurs bien avant de connaître sa « ménagère » (4).

Ayant passé toute sa jeunesse dans la campagne moldave, il avait, sans doute, entendu raconter un grand nombre d'histoires dans les *șezători* (5) de Humulești; en tout cas, il nous apprend lui-même (6) que le cordonnier Pavăl, chez lequel il habitait à Folticeni, logeait par charité un vieillard sans famille, le père Bodrângă, qui « disait des contes pendant des nuits entières ».

(1) *Șezătoarea*, VII, pp. 130-131. Ce témoignage est quelque peu suspect, car il se trouve dans un article où Ienăchescu s'efforce de démontrer, en rabaissant la valeur de Creangă, que le conteur ne mérite nullement la statue qu'on veut lui ériger à Jassy.

(2) Nous savons, effectivement, que, lorsqu'il venait chez Creangă pour collaborer à la rédaction des ouvrages didactiques, Ienăchescu, au lieu de se mettre au travail, racontait souvent des histoires avec Tinca (*Ion Creangă*, II, p. 318).

(3) Voy. p. 29 et note 4. Alexandresco dit également que Creangă, lorsqu'il avait achevé de rédiger un récit, le lisait à sa « ménagère », et ne conservait, pour les faire imprimer, que ceux qui l'avaient fait rire; Tinca faisait aussi des observations utiles sur les mots et les tournures employées. De plus, M. A. Gorovei nous écrit : « Am aflat, pe atunci chiar (au temps où Creangă était en vie), că după ce scria povestea, Creangă o cetia Tincăi, care ar fi avut bine desvoltat simțul ritmului și se pronunța asupra cadenței frazei lui Creangă; ea ar fi judecat fraza după impresia muzicală pe care i-o făcea ».

(4) Voy. p. 146 et 154.

(5) Veillées d'hiver, à la campagne, durant lesquelles les paysans de plusieurs fermes se réunissent et, tout en travaillant, se récréent avec des contes et des devinettes.

(6) *Amintiri*, p. 57; cf. p. 68.

Il possédait donc certainement dans sa mémoire un fond important de contes; mais il dut recourir parfois à sa compagne, soit pour aider sa mémoire défaillante, soit pour obtenir des variantes. Il n'est d'ailleurs pas impossible que Tinca lui ait fourni, exceptionnellement, quelques thèmes moins connus.

Au reste, cette collaboration ne diminue en rien le mérite du conteur : que les thèmes traités par Creangă soient tirés de sa mémoire, de celle de Tinca, ou même de celle de Costache Buta, ils n'en sont pas moins des thèmes populaires; ce qui nous intéresse, c'est la façon dont ces thèmes ont été utilisés; et, si Tinca a pu faire quelques observations utiles sur la langue et le style, il n'en reste pas moins que c'est Creangă qui a conçu le plan et la réalisation du conte; le travail de rédaction lui appartient en propre (1).

On peut se demander pourquoi Creangă a choisi, dans la masse des contes qu'il pouvait connaître, tels et tels récits, et non pas d'autres.

Nous nous expliquons aisément qu'il ait publié d'abord *la Belle-Mère aux trois brus*, *la Petite Bourse aux deux liards* et *la Chèvre aux trois chevreaux* : ces trois contes, peu étendus, convenaient bien à un débutant en littérature, qui se défiait de ses forces. De plus, il nous paraît évident que Creangă avait une certaine prédilection pour les fables animales : il a emprunté les deux seuls thèmes de ce genre connus de la Roumanie, et *la Chèvre aux trois chevreaux* était, au reste, l'histoire qu'il disait le plus souvent à ses élèves, dès le début de sa carrière.

Par la suite, il paraît s'être proposé, tout en écartant par principe les thèmes immoraux (« frères perfides », « chambre interdite », « femme perfide », « inceste », etc.), d'offrir à ses lecteurs une collection variée. En effet, il fit paraître successivement : une variante du thème de « la belle-mère », marquée d'une nuance plaisante; deux fables animales; une variante du thème de « la sottise humaine »; une variante du thème de « l'homme-animal »; un conte religieux (*Stan l'Echaudé*); une variante du « cycle des hauts faits »; une variante du thème de « la marâtre »; un nouveau conte religieux (*Ivan la Musette*); enfin, une variante du thème des « compagnons merveilleux ».

Il nous reste à voir comment Creangă a utilisé les thèmes qu'il a empruntés, directement ou indirectement, à la littérature populaire.

(1) Nous ne saurions prendre Ienăchescu au sérieux, lorsque, évidemment jaloux de la gloire de son ancien ami, il s'attribue à lui-même et attribue à ses collègues, co-auteurs des ouvrages didactiques, un rôle de premier plan dans la rédaction des contes : à l'en croire, Creangă les « assommait » sans cesse avec ses œuvres; ce sont eux qui « l'aidaient et le corrigeaient » et qui « tournaient et retournaient » tous les écrits de Creangă, avant qu'ils fussent lus à la *Junimea* (Şez., I. c.).

III. — UTILISATION DES THEMES

Lorsqu'un écrivain publie des contes populaires, il peut concevoir son rôle de plusieurs façons.

Il peut, d'abord, se bornant à conserver en gros l'intrigue du récit original, en modifier la forme à sa guise : il transforme ainsi une matière empruntée en une œuvre personnelle; c'est ce qu'ont fait, avec plus ou moins de bonheur, des écrivains comme Ch. Perrault, Ch. Nodier et P. Mérimée.

Il peut, inversement, viser à reproduire exactement les récits qu'il a recueillis, en respectant non seulement le fond, mais encore les moindres détails de la forme; il joue, dans ce cas, le rôle d'un simple appareil enregistreur. Mais ce procédé, dont l'application présente des difficultés considérables, n'a été employé qu'assez tardivement, dans le dernier quart du XIX^e siècle, et par un petit nombre de savants.

Il y a, enfin, un troisième procédé, procédé intermédiaire, qui a été celui des premiers éditeurs de contes populaires au XIX^e siècle, les frères Grimm ; il consiste à reproduire avec fidélité les récits recueillis, tout en gardant la liberté de compléter, par la comparaison de plusieurs variantes d'un même thème, les contes altérés ou mutilés, et de corriger, le cas échéant (en s'inspirant, d'ailleurs, des modèles populaires), ce qui peut, dans la forme, paraître trop vulgaire ou trop plat.

Cette dernière conception du rôle du conteur, si elle n'est pas scientifique, est, du moins, assez légitime : le paysan que l'on interroge au cours d'une enquête folklorique, donne forcément à son récit, qui lui a été transmis par voie orale, une forme personnelle qu'il a tendance à enjoliver; il fait donc subir, lui aussi, une déformation à la version primitive. Aussi le procédé des frères Grimm a-t-il été adopté, dans tous les pays, par la plupart des éditeurs de contes ou de poésies populaires.

Lorsque Creangă publia ses premiers contes (1875), personne en Roumanie ne songeait à faire paraître des collections reproduisant avec une exactitude rigoureuse les récits recueillis dans les campagnes (1). Nous avons donc à examiner si, pareil aux frères Grimm et à ses compatriotes Fundesco et Ispiresco, Creangă a voulu éditer, en folkloriste, certains récits populaires, dont il a respecté le fond et la forme, en prenant seulement la liberté de modifier la rédaction de certains passages; ou si, puisant librement dans le fond populaire, il n'a fait qu'emprunter des thèmes qu'il a développés à sa fantaisie.

Notre étude se divisera en deux parties : nous examinerons successivement les éléments traditionnels (fond et forme) et la part de Creangă.

(1) Ce procédé scientifique ne fut employé que sensiblement plus tard, notamment par MM. I. A. Candrea, O. Densușianu et Th. D. Șperantia, dans leur volume : *Grăul nostru, Texte din toate părțile locuite de Români*, București, 1906.

I. — LES ÉLÉMENTS TRADITIONNELS

A. — LE RESPECT DU FOND

Comme on l'a vu dans un chapitre précédent, les onze contes de Creangă ont tous (exception faite pour *Star l'Echaudé*) des pendants exacts en Roumanie et dans les autres pays.

Aussi trouvons-nous singulier qu'un critique roumain (1) ait porté le jugement suivant : « Creangă choisit des chapitres de trois ou quatre contes ou plus; il relie ces chapitres les uns aux autres et en fait un seul conte étendu. Autant qu'on peut en juger, l'idéal de Creangă aurait été, pour ce qui concerne le fond, de réunir tous les Princes charmants en un seul, et d'attribuer à un seul Prince charmant toutes les péripéties et toutes les aventures de tous les autres »; et que, plus tard (2), après avoir mis cette même déclaration dans la bouche de Creangă, il ajoute : « Quand on lit *Harap Alb*, on voit très bien que ce conte est une synthèse de tant d'autres contes semblables aux travaux d'Hercule ».

Le même critique déclare que, dans *Harap Alb*, « il y a même des inventions et des compléments qui sont propres à Creangă, par exemple *Pasări-Lăfi-Lungilă* » (3), et que le conteur écrivait « en prenant comme thème ce qu'il avait appris du peuple, ou en inventant quelque chose de semblable » (4); ainsi aurait été rédigé, par exemple, le conte de *la Chèvre aux trois chevreaux*.

En somme, Creangă aurait usé ordinairement du procédé de la contamination et ne se serait pas fait scrupule d'introduire dans ses contes des éléments de son cru.

Nous aurions aimé voir étayer ces affirmations par des exemples, car nous nous proposons précisément de montrer, en premier lieu, que Creangă n'a jamais superposé deux thèmes différents; ensuite, qu'il a rigoureusement respecté les intrigues des récits que lui fournissait la tradition.

I

On se convaincra aisément, en parcourant les pages que nous avons consacrées à l'étude comparative des thèmes, que la plupart des contes de Creangă développent, comme les variantes correspondantes de Roumanie et des autres pays, des thèmes bien connus, dont l'unité est évidente.

(1) T. Sperantia, *Introducere în literatura populară română, Studiu comparativ*, București, 1904, p. 14. Cf. L. Sainéan (*Istoria filologiei române*, București, 1892, p. 350), qui dit que les contes de Creangă « ne sont souvent que des combinaisons personnelles », qu'ils sont formés de « plusieurs contes isolés »; « de là, une longueur démesurée, comme celle de *Harap-Alb* ».

(2) *Amintiri despre Ion Creangă*, Iași, 1927, p. 32.

(3) *Ibid.*

(4) Voy. note 1.

Il n'y a que deux contes qui présentent une action complexe, susceptible d'être scindée en plusieurs parties : *Harap Alb* et *Daniľă Prepeleac*. Nous allons les examiner tour à tour.

Quand on lit *Harap Alb*, on est frappé de prime abord de la longueur insolite de ce conte, qui, dans l'édition de M. T. Kirileanu, n'occupe pas moins de quarante-quatre pages, soit presque deux fois et demie plus que *Stan l'Echaudé*, et plus de trois fois plus que le *Conte du Porc* et *Ivan la Musette*, les trois récits qui sont, après *Harap Alb*, les plus étendus. Une telle longueur n'est pas exceptionnelle seulement en Roumanie : on chercherait vainement dans un recueil important, tel que celui des frères Grimm, un récit de pareil développement.

Sans essayer de se rendre compte des raisons de cette longueur inaccoutumée, en examinant de près le conte de Creangă et en le comparant aux variantes roumaines et étrangères, les critiques se sont contentés de noter la multiplicité des épisodes et en ont conclu que *Harap Alb* était composé de fragments de plusieurs récits; bien plus, généralisant cette observation inexacte, ils ont déclaré, sans avoir étudié les autres contes, que le procédé habituel de Creangă était la contamination.

Or, une étude attentive de *Harap Alb* nous permet de constater, en premier lieu, que l'on pourrait supprimer, sans toucher à l'action, douze ou treize pages du conte (soit près du tiers de l'étendue totale), qui se passent en dialogues dont l'intérêt est assez souvent médiocre : les longs entretiens de Harap Alb avec la vieille mendiante (pp. 202-3), avec l'homme-sans-barbe (pp. 207 et 211), avec son cheval enchanté (p. 216) et avec sainte Dimanche (p. 217); les bavardages de l'homme-sans-barbe (pp. 220-21), et l'interminable discussion de *Pasări-Lăfi-Lunqilă* avec ses compagnons (pp. 230-32) et avec le roi Rouge (pp. 233-34).

On pourrait encore élaguer en plusieurs endroits, sans aucun inconvénient, bien des détails, dont l'auteur reconnaît lui-même l'inutilité, en disant dès la première page du conte : « Ne nous écartons pas de notre sujet et commençons à dévider le fil du récit »; par exemple, dans les développements sur l'insécurité des routes à l'époque où se passe l'histoire (p. 199), sur l'épreuve du courage des deux fils aînés (pp. 201-202), sur les rencontres avec l'homme-sans-barbe (pp. 207-210), sur le voyage de la cour du roi Vert à celle du roi Rouge (pp. 222-229).

Toutes ces longueurs supprimées, on obtiendrait un conte réduit de moitié, qui aurait à peu près l'étendue moyenne des autres variantes, et dont le thème, au fond assez simple, offre une parfaite unité :

« Un jeune prince se rend chez son oncle, qui doit faire de lui son héritier; il est obligé, en cours de route, de changer d'identité avec un homme dont on lui a recommandé, au départ,

de se défler; chargé trois fois de missions périlleuses par l'inconnu, qui veut se débarrasser de lui, le jeune homme revient toujours victorieux, grâce à l'aide d'un cheval enchanté, d'une bonne fée, de compagnons merveilleux et d'animaux reconnaissants; après que le traître a été démasqué, le héros épouse la princesse qu'il a conquise en dernier lieu. »

D'autre part, si nous rapprochons le conte de Creangă des autres variantes connues, nous constatons qu'il est étroitement apparenté à ces variantes, au point qu'il a été choisi par M. Sainéan comme conte-type du *Cycle des hauts faits*.

S'il présente, avant la conquête de la fille du roi Rouge, deux épreuves préliminaires, qui manquent aux autres versions roumaines, nous n'avons pas le droit d'affirmer qu'il s'agit là d'additions postérieures de Creangă au thème primitif; ces épreuves préliminaires sont, en effet, assez fréquentes dans les variantes des autres pays : on en trouve une, par exemple, dans des contes de France, de Grèce et d'Albanie; deux, dans un conte grec de Legrand; trois, dans le conte breton *le Roi d'Angleterre et son filleul* (1).

Nous sommes donc convaincu que l'épisode des « salades du jardin de l'ours » et celui du « cerf enchanté » figuraient déjà dans le récit populaire que Creangă a emprunté, d'autant plus que, dans une version albanaise et dans une version néo-grecque, le héros est chargé d'une mission préliminaire très voisine de l'une de celles de Harap Alb : dans la première, il doit rapporter l'un des choux gardés par une sorte de lamie, la Loubie; dans la seconde, « un melon du jardin des Néréides »; or, *Harap Alb* est précisément, par d'autres détails (2), très proche des versions grecques et albanaises.

Si, d'autre part, des animaux reconnaissants (abeille et fourmis) figurent dans *Harap Alb*, à côté des compagnons merveilleux, il n'est pas du tout certain que nous ayons affaire, ici encore, à une innovation de Creangă : un conte d'Ispiresco, *Tzougouléa*, dont le début est extrêmement complexe, présente six compagnons, au lieu de quatre, et

(1) Voy. p. 135. Dans la première et la deuxième variantes de Luzel, le héros doit, en premier lieu, « demander au soleil pourquoi il est rouge le matin »; dans un conte grec de Hahn, on l'envoie contre un dragon; dans la troisième variante de Luzel, le jeune Efflam est d'abord contraint de descendre dans un puits dont jamais personne n'a pu atteindre le fond, puis d'aller demander « pourquoi le soleil se montre à nous sous trois couleurs différentes chaque jour »; cette deuxième épreuve est, au reste, fort complexe, car le jeune homme rencontre, en route, des gens qui le chargent de poser au soleil d'autres questions; dans le conte néo-grec de Legrand, un jeune prince doit se procurer, en premier lieu « la chambre d'ivoire », puis « le rossignol et l'hirondelle de muraille »; dans *le Roi d'Angleterre et son filleul*, le héros est chargé de rapporter successivement « la mule », « le merle » et le « falot du géant ».

(2) Par exemple, la présence de l'homme-sans-barbe, au lieu du serviteur ordinaire; le serment prêté par le prince, au moment de la substitution.

superpose pourtant, à la fin, le thème des animaux reconnaissants (1); pourquoi ne pas admettre que la version populaire reproduite par Creangă offrait déjà cette même contamination?

Un seul des contes de Creangă (et, à notre connaissance, personne ne l'a noté) présente une évidente contamination : *Danilă Prepeleac*. A vrai dire, la transition entre les deux parties est si bien ménagée (2) que la soudure des deux moitiés n'est pas du tout apparente; mais la comparaison avec les variantes des autres pays atteste que les deux parties appartiennent à des thèmes différents, qui ne se trouvent réunis, soit en Roumanie, soit ailleurs, dans aucune autre version connue de nous.

Mais, ici encore, pouvons-nous affirmer que c'est Creangă qui est l'auteur de la dite contamination? Puisque la plupart des récits du conteur développent une action unique, n'est-il pas vraisemblable d'admettre que *Danilă Prepeleac* a été reçu de la tradition avec amalgame des deux parties?

Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que les contes populaires, transmis par voie orale durant des siècles, sont précisément caractérisés, d'ordinaire, par la contamination ou, au contraire, par la lacune, la défaillance de la mémoire du conteur se traduisant, suivant le cas, par l'omission de certains passages, ou, inversement, par la réunion d'épisodes appartenant à des thèmes différents (3).

Nous n'avons donc pas le droit d'assurer que Creangă est l'auteur de la contamination présentée par *Danilă Prepeleac*; et comme *Harap Alb*, loin de présenter la fusion de plusieurs récits, développe, en réalité, un thème unique, bien connu par de multiples variantes, nous concluerons ainsi :

Les thèmes populaires empruntés par Creangă sont presque toujours simples; *Harap Alb*, malgré les apparences, n'est pas « une synthèse » : sa complexité est inhérente au thème que l'auteur développait; quant à l'évidente contamination de *Danilă Prepeleac*, elle peut être fort ancienne : nous n'avons aucune raison de croire qu'elle ait été réalisée par Creangă.

(1) Dans la troisième variante de Luzel, à côté des animaux reconnaissants, figurent des « rouffes » (ogres).

(2) C'est parce que son frère lui a dit, dans la première partie du conte, qu'il aurait dû se faire moine, au lieu d'importuner ses semblables, que *Danilă* songe à bâtir un monastère sur le bord d'un étang; or, c'est la construction de cet édifice religieux qui entraîne la lutte contre les diables qui habitent l'étang.

(3) On trouvera de multiples exemples de ces deux faits dans les recueils de contes populaires de tous les pays.

II

Creangă aurait, en deuxième lieu, « inventé » certains détails de ses récits.

A priori, nous ne voyons pas du tout pourquoi le conteur aurait eu besoin, pour développer ses thèmes populaires, de recourir à son imagination : dès qu'il fut instituteur (donc à une époque où ses souvenirs étaient encore très frais), il se plut à faire à ses élèves le récit de nombreux contes; plus tard, il eut, pour aider le cas échéant sa mémoire défaillante, sa gouvernante Tinca Vartic; au surplus, très attaché aux traditions, il était, croyons-nous, opposé à toute altération des versions traditionnelles.

L'examen d'un ou deux contes, et notamment de *la Chèvre aux trois chevreaux*, que l'on a citée comme exemple de récit présentant un certain nombre d'éléments imaginés par son auteur, va confirmer notre hypothèse.

Notons, tout d'abord, que Creangă racontait cette histoire à ses élèves dès 1865 : il est hors de doute qu'il se rappelait alors parfaitement tous les détails du récit original; la preuve en est que la rédaction, très postérieure, des *Convorbiri* ne présente aucun élément qui ne se retrouve dans les variantes roumaines ou étrangères de ce thème (1).

La situation initiale est identique à celle des autres versions roumaines; le couplet en vers de la chèvre est rigoureusement conforme au type traditionnel de tous les pays; c'est en se dissimulant près de la cabane que le loup entend, comme dans toutes les variantes, le mot de passe; puis il se fait « aiguïser la voix », comme dans un conte grec et dans un conte russe; le désaccord entre les chevreaux, lorsqu'il s'agit d'ouvrir la porte, se retrouve dans la version de Sbiera; dans deux contes français et dans un conte russe, l'un des chevreaux échappe à la mort, comme chez Creangă, et c'est précisément le plus petit qui, dans le conte russe, se dissimule sous le poêle; la disposition des têtes des victimes sur la fenêtre apparaît dans la variante de Fundesco; enfin, tout l'épisode final (y compris la douleur feinte du loup) ne diffère par aucun détail de celui des autres variantes.

Si nous passons à *Harap Alb*, nous constatons, de même, que l'entrée en matière de ce récit, exceptionnelle en Roumanie, se retrouve dans un conte italien de Pise; l'épreuve du courage des jeunes gens, dans la version d'Arsenie, où le père « se transforme en une tête de cheval »; les conseils de la vieille et le cheval enchanté, dans presque toutes les variantes roumaines; la vengeance du cheval qui a été maltraité (il fait semblant de précipiter son maître du haut

(1) Gh. Panu (*Amintiri de la « Junimea » din Iași*, II, p. 96) dit que, lorsqu'il lut ce conte dans les *Convorbiri*, il reconnut « à peu près textuellement » le récit que lui en faisaient les ordonnances et les servantes de son père. — Voy. *supra*, pp. 78-83.

des airs), dans une variante de Jassy (1) et dans un conte de Stăncesco (2); l'homme-sans-barbe, dans des contes grecs et albanais; le serment au traître, dans maintes variantes étrangères (3).

Mais il est inutile de pousser plus loin cet examen : il suffira de se reporter à notre étude comparative pour constater que la plupart des éléments des contes de Creangă se retrouvent ailleurs, ce qui prouve qu'ils ont été empruntés au fond populaire.

Au reste, si, exceptionnellement, tel élément d'un conte de Creangă ne figure pas dans les variantes publiées en Roumanie ou ailleurs, cela ne prouve pas qu'il ait été imaginé par l'auteur : le nombre des versions d'un même thème étant illimité, un détail, bien connu de la tradition orale, peut n'avoir pas été publié encore par pur hasard. Le conte de *la Belle-Mère aux trois brus* est particulièrement significatif à cet égard (4) : qui n'aurait la tentation d'attribuer à Creangă l'invention de cette ingénieuse histoire, dont les versions paraissent fort rares? Et pourtant, le rapprochement d'une variante arménienne prouve qu'il s'agit d'un thème populaire.

Aussi n'affirmerons-nous pas que Pasări-Lăși-Lungilă (5) a été créé par l'imagination de Creangă; peu importe que ce personnage n'ait pas ailleurs d'équivalent exact; le sorcier qui figure dans *Tzougouléa*, à côté des compagnons merveilleux, et réalise des miracles variés avec une baguette magique, ne se présente, à notre connaissance, dans aucune autre variante du thème de *Harap Alb*; cependant, il n'a pas été imaginé par Ispiresco, mais appartient au récit d'un paysan du district de Vlașca (6). Il peut très bien en être de même pour Pasări-Lăși-Lungilă.

En somme, il convient d'être en cette matière extrêmement prudent; le nombre des éléments traditionnels que l'on peut vérifier est, dans les contes de Creangă, si considérable, que nous sommes fondés à croire que tous les éléments non identifiés (le nombre en est très restreint) sont également empruntés à la tradition.

B. — LE RESPECT DE LA FORME

Les contes populaires de tous les pays se distinguent de la littérature savante par un certain nombre de particularités de langue et de style qui, toutes, ont été conservées par Creangă.

(1) *Graiul nostru*, I, p. 515.

(2) *Sur Vultur*, p. 25.

(3) *Voy.* p. 134.

(4) *Voy.* p. 96.

(5) *Voy.* p. 132.

(6) *Legende sau Basmele Romănilor*, București, 1907, p. 367.

Certaines de ces particularités sont communes à toutes les œuvres de caractère populaire, et se présentent, par suite, à la fois dans les *Contes* et les *Souvenirs* : nous les étudierons ultérieurement, dans un chapitre commun à ces deux parties (1).

D'autres, au contraire, ne figurent que dans les contes; ce sont : des formules toutes faites, qui reviennent invariablement dans certains cas déterminés; des phrases entières et même des dialogues stéréotypés; des formules initiales, médianes et finales, en vers ou en prose; des phrases assonancées.

Nous allons examiner tour à tour ces différents éléments.

I. — *Expressions, phrases et dialogues stéréotypés.*

a) Des expressions toutes faites, que l'on retrouve, identiques, chez tous les conteurs, se présentent en nombre considérable dans les récits de Creangă. En voici quelques exemples :

Harap Alb tire l'aile de fourmi qu'il veut enflammer pour appeler à l'aide ses obligées, « *de unde-o aveă strânsă* » (2); Dieu et saint Pierre se promènent en disant « *ei știu ce* » (3); Ivan achète tout ce qu'il lui faut pour confectionner un cercueil, « *el știe unde* » (4).

Les fourmis pénètrent dans le palais du roi Rouge « *când e somnul mai dulce, de doarme și pământul sub om* » (5). La fille du vieux travaille « *cât e ziua de mare* » (6). Stan s'établit dans un village « *mare și frumos* » (7). L'eau du puits que la fille du vieux a réparé est « *limpede cum îi lacrima, dulce și rece cum îi ghiașa* » (8). Les plats de sainte Dimanche ne doivent être « *nici reci, nici fierbinți, ci cum is mai bune de mâncat* » (9).

Ailleurs figurent des expressions métaphoriques, destinées à remplacer les abstractions, dont la langue populaire fait un usage très restreint.

Par exemple, pour nous montrer la beauté de la fille du roi Rouge, le conteur nous dit que « *la soare te puteai uită,*

(1) Voy. p. 199.

(2) « De l'endroit où il l'avait serrée » (p. 236); cf. *Œuvres*, pp. 154, 184 et 218.

(3) « Ils savent quoi » (p. 183).

(4) « Il sait où » (p. 194).

(5) « A l'aurore, quand le sommeil est le plus doux, si bien que la terre, elle aussi, dort au-dessous de l'homme » (p. 236).

(6) « Aussi longtemps que dure le jour » (p. 158).

(7) « Grand et beau » (p. 164); cf. Stăncescu, pp. 129 et 245.

(8) « Limpide comme est la larme, douce et fraîche comme est la glace » (p. 161; cf. p. 209); cf. Ispiresco, p. 29.

(9) « Ni froids, ni brûlants, mais comme ils sont meilleurs à manger » (p. 161; cf. la chambre d'acier, p. 230).

iar la dansa ba » (1); pour nous donner une idée de la multitude des fourmis, il déclare qu'elles étaient « *cătă pulbere și spuză, câtă frunză și iarbă* » (2); pour exprimer la notion d' « extraordinaire », il dit que l'on vit « *ceace nu se mai văzuse și nu se mai auzise decând lumea și pământul!* » (3); s'il veut marquer la fureur du dernier adversaire de Danilă, il nous le montre accourant « *cu o falcă în ceriu, și cu una în pământ* » (4).

b) Les phrases stéréotypées ne sont pas moins nombreuses.

Le *Conte du Porc* et *Harap Alb* présentent les formules ordinaires par lesquelles un roi prévient le héros qu'il sera puni de mort en cas d'échec; c'est, dans le premier conte : « *Are să-ți stee capul unde-ți stau talpele* » (5); dans le second : « *Ce-i păși, cu mine nu-i împărși* » (6).

Lorsque l'homme-animal abandonne sa femme, il lui dit : « *De te-a învățat cinevă, rău ți-a priit; iară de-ai făcut-o din capul tău, rău cap ai avut!* » (7), formule que nous retrouvons, inversée, dans *Harap Alb*, où le roi dit à son fils, en le félicitant d'avoir choisi comme compagnon son cheval merveilleux : « *De te-a învățat cineva, bine ți-a priit, iară de-ai făcut-o din capul tău, bun cap ai avut* » (8).

Tandis que les frères aînés se font donner, avant de se mettre en route, « *bani de cheltuială, strai de primineală. arme și cal de călărie* » (9), *Harap Alb* demande à son père : « *calul, armele și hainele cu care ai fost d.ta mire* » (10); quand il est prêt à partir, son cheval lui dit : « *Sui pe mine, stăpâne, și ține-te bine* » (11).

(1) « Tu pouvais regarder le soleil, mais non pas elle » (p. 242); cf. Fundesco, p. 55.

(2) « Aussi nombreuses que la poussière et la cendre, aussi nombreuses que les feuilles et les herbes » (p. 236); cf. les diables, p. 136.

(3) « Ce qu'on n'avait jamais vu ni entendu depuis que le monde et la terre existent » (p. 173).

(4) « Avec une mâchoire vers le ciel et l'autre vers la terre », c'est-à-dire « la gueule béante » (p. 213).

(5) « Ta tête sera où sont tes semelles », c'est-à-dire « tu seras décapité » (p. 149).

(6) « Tu ne partageras pas avec moi le sort que tu subiras » (p. 237).

(7) « Si c'est quelqu'un qui t'a conseillé, on t'a rendu un mauvais service; si tu as agi de ton propre mouvement, tu as eu une mauvaise idée » (p. 151).

(8) « Si c'est quelqu'un qui t'a conseillé, on t'a rendu un bon service; si tu as agi de ton propre mouvement, tu as eu une bonne idée » (p. 206).

(9) « De l'argent de poche, des vêtements de rechange, des armes et un cheval de selle » (p. 200); cf. Ispiresco, pp. 89 et 274.

(10) « Le cheval, les armes et les vêtements que vous aviez étant fiancé » (p. 203); cf. Ispiresco, p. 15.

(11) « Monte sur mon dos, maître, et tiens-toi bien » (p. 205).

Lorsque le cheval du héros l'a précipité du haut des airs, l'homme-sans-barbe « *se face..până jos praf și pulbere* » (1); quant à la vieille sorcière qui a métamorphosé l'homme-animal, on la met dans un sac de noix, attaché à la queue d'une jument sauvage, et « *când a început iapa a fugi, unde » pică nuca, pică din talpa iadului bucățica; și când a picat » sacul, i-a picat și hârcei capul » (2).*

Aux êtres qui lui demandent son aide, la fille de la vieille répond : « *Da cum nu! că nu mi-oiu feștelă eu mânușele » tătucușii și a mămușii!* » (3).

c) Des dialogues stéréotypés apparaissent aussi en maints endroits.

Lorsque la fille du vieux, chassée de la maison paternelle, arrive chez sainte Dimanche, elle échange avec la bonne fée le dialogue suivant :

— Cine-i acolo?

— Eu sânt, un drumeț rătăcit.

— De ești om bun, aproape de chilioara mea; iară de ești om rău, departe de pe locurile aceste, că am o cățea cu dinții de oțel, și de i-oiu da drumul te face mii și fărâme!

— Om bun, măicuță! (4).

Quand Harap Alb s'est mis en selle, son cheval lui demande :

— Cum să te duc, ca vântul ori ca gândul?

et le cavalier répond :

— De mi-i duce ca gândul, tu mi-i prăpădi; iar de mi-i duce ca vântul, mi-i folosi (5).

Après qu'il a été ressuscité par la princesse, au moyen de l' « eau vive » et de l' « eau morte », Harap Alb s'écrie :

— Ei, da din greu mai adormisem!;

et sa bienfaitrice lui dit :

— Dormeai tu mult și bine, Harap Alb, de nu eram eu (6).

(1) « Il devient, en tombant, poudre et poussière » (p. 243); cf. Fundesco, p. 151 et Ispiresco, p. 375.

(2) « Quand la jument a commencé à courir, où tombait une noix tombait (aussi) un petit morceau de la mégère; et quand le sac est tombé, la tête de la sorcière est tombée (aussi) » (p. 157).

(3) « Comment donc! je ne vais pas salir (pour vous) mes petites mains (littéral^t : les petites mains de petit père et de petite mère)! » (p. 162).

(4) — « Qui est là? » — « C'est moi, un voyageur égaré ». — « Si tu es une bonne personne, approche de ma petite demeure; si tu es une mauvaise personne, éloigne-toi de ces lieux, car j'ai une chienne aux dents d'acier, et, si je la lâche, elle va te réduire en miettes. » — « Je suis une bonne personne, petite mère » (p. 152); cf. Stăncesco, pp. 27 et 99.

(5) — « Comment dois-je te porter, comme le vent ou comme la pensée? » — « Si tu me portes comme la pensée, tu me feras périr; mais si tu me portes comme le vent, tu me seras utile » (p. 205); cf. Fundesco, pp. 113 et 203; Ispiresco, pp. 108, 335 et 375.

(6) — « Ah! je m'étais endormi bien profondément! » — « Tu aurais dormi beaucoup et bien, Harap Alb, si je n'avais pas été là » (p. 243); cf. Fundesco, pp. 66 et 148; Ispiresco, p. 381.

Voici les paroles échangées par Făt-Frumos et le « zméou », lorsqu'ils s'apprêtent à se battre :

— Din luptă să ne luptăm, ori din săbii să ne tăem?

— Ba diu luptă, că-i mai dreaptă, zise Făt-Frumos (1).

Lorsque Făt-Frumos et le zméou, après une longue lutte indécise, sont l'un et l'autre à bout de souffle, vient à passer un aigle; les deux adversaires demandent alors, tour à tour, l'aide de l'oiseau :

Zmeul, cum îl vede, zice :

— Vultur, vulturaș! Du-te și adă două picături de lapte, una rece și una caldă, pe cea rece toarnă-o pe mine iar pe cea caldă toarnă-o pe cănele ista de Făt-Frumos, că ți-oiu dă un hoit să mănânci.

Atunci Făt-Frumos îi zice și el :

— Vultur, vulturaș! Du-te de adă două picături de lapte, una rece și una caldă : pe cea rece toarnă-o pe mine, iar pe cea caldă pe cănele ista de zmeu, că ți-oiu dă șese hoituri să mănânci (2).

d) Souvent, une même formule ou un même dialogue stéréotypé se présentent plusieurs fois au cours d'un récit :

A trois reprises, on demande secours à la fille du vieux en ces termes :

— Fată frumoasă și harnică, fie-ți milă de mine și mă grijește, că ți-oiu prinde și eu bine vr'odată (3).

Lorsque, successivement, les trois zméi voient revenir à travers les airs leur énorme massue, que Făt-Frumos leur renvoie, ils disent, en soupirant :

— Măi! da grei oaspeți trebue să mai fie la mine acasă (4).

La femme de l'homme-animal pleure trois fois auprès de son mari endormi, en lui adressant la prière suivante :

— Făt-Frumos! Făt-Frumos! Intinde mâna ta cea dreaptă peste mijlocul meu, ca să plesnească cercul ist afurisit și să se nască pruncul tău (5).

Lorsque Harap Alb aperçoit, tour à tour, les êtres extraordinaires qu'il emmènera par la suite avec lui, il ne peut

(1) « Luttons-nous à la lutte, ou nous battons-nous à coups d'épée? » — « A la lutte, car elle est plus juste », dit Făt-Frumos (p. 255).

(2) « Lorsque le zméou voit l'aigle, il dit : « Aigle, petit aigle! Va chercher deux gouttes de lait, une froide et une chaude; verse la froide sur moi, et la chaude sur ce chien de Făt-Frumos, car je te donnerai un cadavre à manger ». Alors Făt-Frumos lui dit à son tour : « Aigle, petit aigle!... verse la froide sur moi et la chaude sur ce chien de zméou, car je te donnerai à manger six cadavres » (p. 258). Cf. Ispiresco, pp. 249-250.

(3) « Jeune fille, belle et laborieuse, aie pitié de moi et prends soin de moi, car je te serai utile, moi aussi, quelque jour » (p. 159).

(4) « Hé! il doit y avoir chez moi des hôtes dangereux » (p. 255).

(5) « Făt-Frumos! Făt-Frumos! étends ta main droite vers ma taille, pour que ce cercle maudit éclate et que naisse ton enfant! » (p. 155).

s'empêcher de rire; chacun des cinq compagnons lui dit alors :

— Râzi-tu, râzi, Harap Alb..., dar unde mergi fără de mine n'ai să poți face nimica;

et le héros répond :

— Hai și tu cu mine (cu noi), dacă vrei (1).

Toutes les fois qu'il est venu à bout d'une épreuve, Harap Alb se présente devant le roi Rouge et lui dit :

— De-acum cred că mi-ți da fata;

et le roi répond invariablement :

— A veni ea și vremea aceea, voinice... Dar ia mai aveți puțină răbdare (2).

II. — *Formules initiales, médianes et finales* (3).

Des formules initiales et finales, qui sont des manières de prologues et d'épilogues, ainsi que des formules médianes, figurent dans les contes populaires roumains, comme, d'ailleurs, dans ceux de tous les pays : Creangă les a assez bien conservées.

a) Formules initiales. — Les formules initiales sont, dans tous les pays, très voisines de celle des contes français : *Il était une fois...*; mais, comme en France, elles sont fréquemment suivies d'un développement, plus ou moins étendu, sur les merveilles de l'époque mythique où se passaient les événements que l'on va rapporter; parfois, elles sont marquées par le conteur d'une nuance de scepticisme ironique.

En Roumanie, la formule usuelle, *A fost odată ca niciodată* (« Il était une fois comme jamais »), est ordinairement amplifiée dans le sens indiqué plus haut, et a souvent une étendue considérable; puis le récit commence, après répétition de : *A fost odată*.

Des onze contes de Creangă, un seul présente une formule initiale amplifiée : c'est le récit intitulé *la Sottise humaine*, qui est, nous l'avons vu (4), antérieur à la publication des *Contes* dans les *Convorbiri*; voici cette formule :

A fost odată, când a fost; că dacă n'ar fi fost, nu s'ar povesti. Noi nu sântem de pe când poveștile, ci sântem mai dincoace

(1) « Tu ris, tu ris, Harap Alb; mais, où tu vas sans moi, tu n'aboutiras à rien. » — « Allons, viens, toi aussi, avec moi (nous), si tu veux » (p. 225).

(2) « A présent, je crois que vous allez me donner votre fille. » — « Ce moment-là viendra, le brave; mais ayez donc encore un peu de patience » (p. 235).

(3) Sur ces différentes formules, voy. L. Sainéan, *l. c.*, pp. 203-222.

(4) Voy. p. 83.

cu vr'o două-trei zile : de pe când se potcoviă puricele cu nouă-zeci și nouă de ocă de fier la un picior și tot i se părea că-i ușor.

Ci-că eră odată... (1).

Par la suite, pour des raisons que nous examinerons plus tard (2), Creangă a non seulement rejeté les formules amplifiées, mais il a même simplifié la formule ordinaire : *A fost odată ca niciodată*; il l'a remplacée d'abord (3) par *eră odată* (« Il était une fois »), puis (4) par *ci-că eră odată* (« On dit que ... »), enfin (5) par *amù ci-că eră odată* (« A présent on dit que... »).

Il s'écarte, sur ce point, des autres conteurs, qui reproduisent tous les formules amplifiées.

b) Formules médianes. — Creangă a beaucoup mieux conservé les formules médianes, généralement en vers, qui sont répétées plusieurs fois au cours du récit.

Par exemple, lorsque la chèvre rentre des bois, elle se fait reconnaître de ses petits en disant :

Trei iezi cucneți,
Mamei ușa descueți,
Că mama v'aduce vouă :
Frunze 'n buze,
Lapte 'n țâțe,
Drob de sare
In spinare.
Mălăieș
In călcăieș,
Smoc de flori
Pe subsuori (6).

Pour réclamer la bourse que le boyard lui a enlevée, le coq chante à tue-tête :

Cucurigu! boieri mari,
Dați punguța cu doi bani! (7).

(1) « Il était une fois, quand il était; car si ça n'avait pas été, on ne le raconterait pas. Nous autres, nous ne sommes pas contemporains de ces histoires, nous sommes plus jeunes de deux ou trois jours. (Nous sommes) du temps où les puces étaient ferrées avec quatre-vingt-dix-neuf ocă de fer à chaque pied, et, pourtant, se trouvaient légères. On dit qu'il était une fois... » (p. 280). (L'ocă, ancienne mesure de poids, valait environ 1 kg. 300).

(2) Voy. p. 176.

(3) *La Belle-Mère aux trois brus, la Petite Bourse aux deux liards, Danilă Prepeleac, Stan l'Echaudé.*

(4) *Le Conte du porc, la Fille de la vieille et la fille du vieux (Eră odată, dans l'édit. de Jassy).*

(5) *Harap Alb, Ivan la Musette* (dans le manuscrit; *Eră odată, dans les Convorbiri), Făt-Frumos, fils de la jument.*

(6) « Trois chevreaux avec-des-bosses-sur-le-front, ouvrez la porte à maman; car maman vous apporte : du feuillage entre les lèvres, du lait dans les mamelles, un bloc de sel sur le dos, de la farine de maïs sur les talons, un bouquet de fleurs sous le bras » (p. 121). Cf. les variantes citées p. 79 et note 1.

(7) « Cocorico! grands boyards, donnez-moi la petite bourse aux deux liards! » (p. 141).

Les sept parties de *Harap Alb* sont séparées par la formule suivante :

Se camai duc la împărăție,
Dumnezeu să ne ție,
Ca cuvântul din poveste,
Înainte mult mai este (1).

Des formules en vers, qui réapparaissent à plusieurs reprises, marquent les courses rapides du cheval ailé de Harap Alb :

În înaltul ceriului,
Văzduhul pământului;
Pe de-asupra codrilor,
Peste vârful munților;
Prin ceața măgurilor,
Spre noianul mărilor;
La crăiasă zânelor,
Minunea minunilor,
Din ostrovul florilor (2).

ou encore :

Dela nouri cătră soare,
Printre lună și luceferi,
Stele mândre lucitoare (3).

Les formules en prose sont plus rares. En voici deux, qui notent les immenses trajets parcourus par Harap Alb et ses compagnons :

Mers-au ei și zi și noapte, nu se știe cât au mers.

Și merg ei și merg cale lungă să le-ajungă; trecând peste nouă mări, peste nouă țări și peste nouă ape mari (4).

c) Formules finales. — Les formules finales, qui sont dans tous les pays les plus nombreuses, présentent, généralement, soit des noces ou des banquets extraordinaires, soit la félicité du héros, qui vit heureux avec les siens, et parvient à une si grande vieillesse qu'on n'est pas bien sûr qu'il soit mort. Souvent, le conteur prétend plaisamment avoir assisté aux réjouissances qu'il rapporte, et engage, parfois, les auditeurs sceptiques à aller se rendre compte par eux-mêmes de la véracité de ses dires.

(1) « Ils se mettent en route vers le royaume; que Dieu nous garde, comme le récit de l'histoire; il y a encore beaucoup (à raconter) » (p. 206). Voy., dans l'édition de Marmeliuc, une autre interprétation de cette formule.

(2) « Dans le haut du ciel, dans l'atmosphère de la terre; par-dessus les bois, par-dessus le sommet des montagnes, à travers le brouillard des collines, vers l'immensité des mers; chez la reine des fées, la merveille des merveilles, de l'îlot des fleurs » (p. 216).

(3) « Des nuages au soleil, entre la lune et les *luceferi* (étoile du matin et étoile du berger), étoiles splendides (et) brillantes » (p. 216).

(4) « Ils ont marché nuit et jour; on ne sait pas combien ils ont marché » (p. 241). « Ils marchent, ils marchent longuement, franchissent neuf mers, neuf pays et neuf grands fleuves » (p. 210).

En Roumanie, les formules finales sont particulièrement nombreuses et très caractéristiques. La plus ordinaire est : *Iar eu încălecai p'o șea și vă spusei dumneavoastră așa* (« Pour moi, j'ai enfourché une selle et je suis venu vous faire ce récit »); mais elle est presque toujours amplifiée, et présente souvent un développement plus considérable encore que celui des formules initiales.

Ces formules figurent dans la plupart des contes de Creangă : elles sont de types assez variés (1).

La plus simple, la plus « classique », est celle qui termine *la Sottise humaine* :

Ș'am încălecat pe-o șea,
Ș'am spus povestea așa;
Ș'am încălecat pe-o roată,
Ș'am spus'o toată;
Ș'am încălecat pe-o căpșună,
Ș'am spus, oameni buni, o mare minciună (2).

Celle de *la Chèvre aux trois chevreaux* est presque identique à la précédente; le conteur ajoute seulement qu'il assistait aux événements qu'il rapporte :

Și eram și eu acolo de față, și'ndată după aceea am încălecat iute pe-o șea și-am venit de v'am spus povestea așa... (3).

Le Conte du Porc s'achève par le récit de la nocce de l'homme-animal, qui a retrouvé pour toujours sa forme première :

Și s'a adunat lumea de pe lume la această mare și bogată nuntă, și a ținut veselie trei zile și trei nopți și mai ține și astăzi, dacă nu cumva s'a fi sfârșit (4).

Un récit semblable, mais plus étendu, auquel s'ajoutent quelques réflexions du conteur, termine *Harap Alb* :

După aceasta se începe nunta, ș'apoi dă, Doamne, bine!

Lumea de pe lume s'a strâns de privea,
Soarele și luna din cer le radea.

Ș'apoi fost-au fost pofțiți la nuntă :

Crăiasa furnicilor,
Crăiasa albinilor
Și Crăiasa zânelor,
Minunea minunilor
Din ostrovul florilor!

(1) Elles manquent à *la Belle-Mère aux trois brus*, à *la Petite Bourse aux deux liards*, à *la Fille de la vieille et la Fille du vieux*. On n'oublie pas que *Făt-Frumos, fils de la jument* est inachevé.

(2) « J'ai enfourché une selle et j'ai raconté ainsi (l'histoire); j'ai enfourché une roue, et je vous ai dit toute (l'histoire); j'ai enfourché aussi une fraise, et je vous ai dit, bonnes gens, un grand mensonge! » (p. 283).

(3) « J'étais présent là-bas, moi aussi; et, tout de suite après, j'ai vite enfourché une selle et je suis venu vous raconter ainsi l'histoire... » (p. 127).

(4) « Une multitude de gens se sont réunis à cette grande et riche nocce, et la joie a duré trois jours et trois nuits, et elle dure encore aujourd'hui, si toutefois elle n'a pas pris fin » (p. 157).

Și mai fost-au pofțiți încă :

Crai, crăiese și 'mpărași,
Oameni în samă băgați,
Ș'un păcat de povestariu,
Fără bani în buzunariu.
Veselie mare între toți eră,
Chiar și sărăcimea ospătă și bea.

Și a ținut veselia ani întregi, și acum mai ține încă. Cine se duce acolo bea și mănâncă. Iar pela noi, cine are bani bea și mănâncă, iară cine nu, — se uită și rabdă (1).

Stan et Danilă achèvent leurs jours en paix, voyant prospérer autour d'eux leur famille :

Și iaca așa, oameni buni, s'a izbăvit Ipate și de dracul și de babă, trăind în pace cu nevasta și cu copiii săi.

Iară Dănilă Prepeleac, ne mai fiind supărat de nimene și scăpând acum de-asupra nevoii, a mâncat și a băut și s'a desfătat până la adânci bătrânețe, văzându-și pe fiii fiilor săi împrejurul mesei sale (2).

Quant à Ivan, devenu immortel, il est sans doute encore en vie aujourd'hui :

Și așa, a trăit Ivan cel fără de moarte, veacuri nenumărate. Și poate că și acum a mai fi trăind, dacă n'a fi murit (3).

III. — *Assonances.*

Enfin, les contes roumains présentent parfois, à côté des formules en vers, des phrases assonancées (4). Creangă avait, semble-t-il, une certaine prédilection pour ce procédé de style, qui apparaît assez souvent dans les *Povești*.

(1) « Après cela, on commence la noce, et, Dieu, comme il faut ! Une multitude de gens se sont réunis pour regarder ; le soleil et la lune leur souriaient du haut du ciel. Sont encore allées à la noce : la reine des fourmis, la reine des abeilles, et la reine des fées, merveille des merveilles de l'ilot des fleurs. On a invité aussi : des rois, des reines et des « empereurs », des personnages considérables et un pauvre diable de conteur sans un sou dans sa poche ; tous les assistants étaient dans une grande joie ; même les miséreux banquetaient et buvaient. Et la joie a duré des années entières, et elle dure encore aujourd'hui. Qui va là-bas, boit et mange ; tandis que chez nous, celui qui a de l'argent boit et mange ; et celui qui n'en a pas regarde et prend patience » (p. 243).

(2) « C'est ainsi, braves gens, qu'Ipate se délivra du diable et de la vieille, vivant en paix avec sa femme et ses enfants » (p. 139). « Quant à Danilă Prepeleac, n'étant plus importuné par personne et vivant désormais à l'abri du besoin, il mangea, but et se réjouit jusqu'à une grande vieillesse, voyant autour de sa table les fils de ses fils » (p. 182).

(3) « Ainsi vécut Ivan-l'immortel durant d'innombrables siècles ; et il est peut-être encore en vie aujourd'hui, si toutefois il n'est pas mort » (p. 196). Cf. Ispiresco, p. 326.

(4) Voy., p. ex., Ispiresco, pp. 316, 323, 325, 356, 394, 399, 435 et 455.

Le premier exemple caractéristique figure dans *le Conte du Porc* :

Moşnegii s'au ciondănit cât s'au mai ciondănit şi, cât erau ei de îngrijiţi, despre ziuă au adormit (p. 149).

On en relève un autre dans la *Fille de la vieille et la Fille du vieux* :

Paharele pe loc s'au cufundat, apa din fântână într'o clipă a secat şi fata de sete s'a uscat!... (p. 163).

Mais les plus nombreux se trouvent dans *Harap Alb*; voici les principaux (1), par ordre d'importance :

Harap Alb, care venia în pasul calului, aducând cu sine pielea şi capul cerbului, pe cari le-au şi dat în mâna spânului (p. 220).

Şi pe unde trecea, lumea din toate părţile îl inghesuia, pentrucă piatra cea mare din capul cerbului strălucia, de se părea că Harap Alb soarele cu el îl ducea (Ibid).

Se vede că acesta - i vestitul Păsări - Lăţi - Lungilă, fiul săgetătorului şi nepotul arcaşului, brăul pământului şi scara ceriului, ciurma sburătoarelor şi spaima oamenilor (p. 228).

Acesta-i vestitul Ochilă, frate cu Orbilă, văr primare cu Chiorălă, nepot de soră lui Pândilă, din sat dela Chitilă, peste drum de Nimerilă; ori din târg dela Să-l-caţi, megieş cu Căutaţi şi de urmă nu-i mai daţi (p. 227).

De asta şi eu mă anin şi mă închin la cinstita faţa voastră, ca la un codru verde, cu un poloboc de vin şi cu unul de pelin, zise Gerilă. Şi hai deacum să dormim, mai acuş să ne trezim, într'un gând să ne unim, pe Harap Alb să-l slujim şi tot prieteni să fim; căci cu vrajbă şi urgie raiul n'o să-l dobândim (p. 232).

II. — LA PART DE CREANGA

Creangă a donc conservé non seulement le fond des thèmes folkloriques qu'il a empruntés, mais encore une bonne partie des éléments caractéristiques de la forme; et, à ce double point de vue, ses récits sont très voisins de ceux des autres conteurs de Roumanie.

Mais, seul, il a eu le talent d'introduire dans les contes populaires un élément essentiel qui leur faisait défaut : la vie; et c'est là ce qui constitue sa profonde originalité.

Les contes populaires de tous les pays nous intéressent surtout par leurs péripéties extraordinaires; qu'ils soient secs ou prolixes (ils se tiennent rarement dans un juste milieu), ils ne dépeignent guère les personnages, fantastiques ou non, les animaux et les monstres qu'ils mettent en scène, que par des formules stéréotypées, en nombre assez restreint, qui n'évoquent rien de précis dans nos imaginations; ils ignorent les notions d'espace et de temps, et leurs actions se développent, souvent un peu au hasard, dans un monde indéterminé.

(1) Voy. encore pp. 210, 214, 217, 220, 221, 232.

Au contraire, Creangă, sans altérer les données que lui fournissait la tradition, a su tracer des esquisses vivantes des personnages principaux de ses contes, tant au physique qu'au moral; peindre avec art des scènes où figurent plusieurs acteurs; localiser souvent avec précision les actions de ses récits; répandre en maints endroits son esprit et sa bonne humeur; enfin, contrairement à ce que l'on a dit (1), développer généralement ses contes suivant un plan bien arrêté (2).

I. — *Les personnages et les scènes.*

Pour nous présenter de façon vivante les principaux acteurs de ses contes (personnages humains, monstres ou animaux), Creangă n'a pas besoin de longues et minutieuses descriptions.

Il sait, à l'occasion, faire une peinture détaillée et précise; telle est la scène suivante de *Harap Alb*, où le héros confectionne une ruche pour des abeilles errantes, auxquelles il vient de donner un asile provisoire dans son chapeau :

Il court de droite et de gauche et finit par trouver un billot pourri; il le creuse tant bien que mal, et y fait une entrée pour les abeilles; ensuite, il y place quelques petites baguettes, le frotte à l'intérieur avec de l'herbe aux chats, du mélilot, de la mélisse turque, du népète dénudé et d'autres herbes odoriférantes et favorables aux abeilles; puis, le prenant sur son épaule, il va près de l'essaim, fait passer doucement les abeilles de son chapeau dans le billot, retourne délicatement le billot, l'ouverture vers le bas, le recouvre de chapelière, pour que la pluie ni le soleil ne puissent y pénétrer; puis, le laissant dans les champs, parmi les fleurs, il continue sa route (p. 224) (3).

Mais il s'en tient d'ordinaire à des esquisses, rarement poussées, qui, grâce au choix judicieux de leurs éléments, animent immédiatement sous nos yeux les personnages et les scènes.

a) Il excelle, notamment, à fixer en peu de mots un geste ou une attitude. Voici quelques exemples, choisis entre maints autres :

Pris par le Seigneur en flagrant délit de mensonge :

Ivan baisse la tête et, sans mot dire, commence à changer de couleur (p. 193).

Avant de renoncer, contre une outre pleine d'argent, à construire le monastère dont il a tracé le plan :

Danilă regarde la croix, regarde le diable et l'argent, et hausse les épaules (p. 134).

(1) Voy. p. 174.

(2) Nous négligerons, dans cette étude, le conte *Făt-Frumos fils de la jument*, qui est un brouillon inachevé; voy. p. 176.

(3) Cf. la description des bœufs de Danilă Prepeleac, p. 128.

Lorsque son frère aîné va ouvrir la porte au loup :

Le plus petit (des chevreux) se fourre dans la cheminée, et, arc-bouté avec ses pattes sur le bord de lâtre, le nez dans la suie, il reste muet comme une carpe, et tremble de peur comme une feuille (p. 122).

Pendant que le vieux paysan raconte à sa femme que le roi donnerait sa fille en mariage au héros qui construirait des ponts merveilleux,

Le pourceau était étendu sur sa litière, dans une niche sous lâtre, et, le groin en l'air, il regardait fixement dans les yeux (ses parents adoptifs), se contentant de pouffer de temps à autre; et, lorsque le vieillard a promis d'aller demander pour son fils adoptif la main de la princesse,

Le pourceau, plein de joie, se met à folâtrer au milieu de la chaumière, pousse un galop sous les bancs, et renverse quelques pots avec son groin (pp. 146-148).

b) Voici quelques esquisses un peu plus complètes :

Trompée par Ivan, qui lui a fait croire qu'elle ne doit tuer, pendant trois ans, que des végétaux,

La Mort, rageant à froid, s'en va, toute contrariée, à travers les bois, les bosquets et les buissons touffus; et, bon gré mal gré, elle commence tantôt à ronger les jeunes arbres, tantôt à mâcher les pousses nouvelles et les houssines; si bien que ses molaires craquaient, et qu'elle souffrait des reins et de la nuque, à force de s'allonger vers les peupliers élevés et de se plier vers les racines des arbustes, pour atteindre les rejetons (p. 192).

Comme Harap Alb vient de se dissimuler dans une fosse, il entend le cerf merveilleux dont il doit rapporter la peau à l'homme-sans-barbe :

Le cerf venait en bramant. Dès qu'il arrive à la source, il commence à boire avidement l'eau fraîche; puis il brame encore et, de nouveau, boit un instant; puis il brame encore et boit de nouveau, jusqu'à plus soif; après cela, il se met à faire sauter la terre avec ses bois, comme les taureaux; puis, après avoir gratté trois fois le sol avec sa patte, il s'allonge à ce même endroit, sur la prairie; puis il rumine, il rumine et, enfin, s'endort et bientôt commence à ronfler (pp. 218-219).

Voici comment un célibataire un peu mûr, qui est allé danser au village, fait choix d'une fiancée :

Ipate prend place dans la danse, auprès d'une jeune fille qui ferait, lui semble-t-il, son affaire; il commence par la toiser de la tête aux pieds et des pieds à la tête; puis, tandis que la ronde tournait, tantôt il serrait la main de la jeune fille, tantôt il lui pressait le pied avec le sien, tantôt... comme c'est le rôle des jeunes gens. Et, tra! tra! tra! notre Ipate a le coup de foudre! (p. 175).

La peinture de la jeune bru, qui doit rester à l'ouvrage toute la nuit, n'est pas moins vivante :

Tandis que la belle-mère ronflait, dormant à poings fermés, la bonne bru travaillait activement dans la maison : tantôt elle détachait des feuilles, tantôt elle mouillait la filasse avec ses doigts,

tantôt elle pilait le maïs et le nettoyait de sa balle; et si *Enacht* (le Sommeil) se posait sur ses paupières, elle prenait vite de l'eau fraîche et se lavait le visage, pour que sa vigilante belle-mère ne la vit pas et ne lui fit pas de reproches. La malheureuse bru se fit ainsi violence jusqu'après minuit; mais, vers le jour, le sommeil la vainquit, et elle s'endormit, elle aussi, au milieu des feuilles, des quenouillées, des fuseaux de filasse et des balles de maïs (p. 114).

C'est avec la même sobriété que le conteur nous présente, dans une scène plus vaste, l'un des compagnons de Harap Alb, le Gelé, et l'influence produite sur la nature environnante par cet être extraordinaire :

...Un homme monstrueux se rôtissait devant un feu de vingt-quatre cordes de bois, tout en criant à tue-tête qu'il mourait de froid... Cet homme était effrayant : il avait des oreilles rabattues et de grosses lèvres épaisses et pendantes; et, quand il soufflait avec ses lèvres, celle de dessus se retroussait jusque sur son crâne, et celle de dessous pendait et lui recouvrait le ventre. Et partout où atteignait son souffle, se déposait une gelée blanche de plus d'un empan d'épaisseur. Il n'y avait pas moyen d'approcher de lui, car il tremblait si fort qu'il paraissait secoué par le diable. Si encore il avait été seul à trembler, qu'aurait-il importé? Mais tous les êtres et toutes les créatures des alentours étaient à l'unisson avec lui : le vent gémissait comme un fou, les arbres de la forêt se lamentaient, les pierres criaient, les ramilles de bois mort sifflaient, et même les bûches du feu éclataient sous l'effet du gel; tandis que les écureuils, pelotonnés les uns sur les autres dans le creux des arbres, soufflaient sur leurs ongles et pleuraient dans leurs poings, en maudissant l'heure où ils étaient nés (p. 225).

c) Pour animer sous nos yeux ses personnages, Creangă ne se contente pas d'en faire une peinture extérieure; il nous fait connaître, en maints endroits, leurs sentiments, et esquisse même, parfois, de véritables portraits.

C'est ainsi que Stan, vieux garçon qui, durant les longues soirées d'hiver, trouve sa solitude pesante, mais n'a pas le courage de prendre femme, nous expose ses hésitations :

Les uns disent que la femme est un sac sans fond : qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? D'autres : que Dieu vous préserve de la femme paresseuse, vile et prodigue. D'autres disent d'autres choses extraordinaires, si bien qu'on ne sait que croire ou ne pas croire. En tout cas, il n'y a pas à dire, j'ai vu pas mal d'hommes bien plus paresseux et bien plus lambins que la plus mauvaise des femmes (p. 165).

Voici les pensées de la Mort, lorsqu'elle va rencontrer de nouveau Ivan, qui l'a déjà fourrée deux fois dans sa musette :

Cette musette, que le diable l'emporte! disait la Mort, en se rendant au paradis aussi gaiement que si elle allait se faire pendre. Je ne sais que penser du bon Dieu... Sans doute, il est tombé en enfance, puisqu'il a donné à ce fou d'Ivan tant de pouvoir sur moi. Je serais bien heureuse de voir, quelque jour, le bon Dieu, tout grand et tout puissant qu'il est, enfermé dans la musette d'Ivan; ou, tout au moins, saint Pierre; alors seulement ils me croiraient (p. 192).

L'une des esquisses les mieux réussies est celle de la belle-mère, dans *la Belle-Mère aux trois brus* :

Creangă présente, tour à tour, les différents aspects de l'âme de la vieille : son avarice, les espoirs qu'elle fonde sur le mariage de ses fils, son égoïsme, son habileté, lorsqu'il s'agit de faire à sa première bru d'illusoires promesses, pour la décider à travailler même durant la nuit; sa rage, enfin, et sa méchanceté, après la scandaleuse désobéissance de ses belles-filles.

La partie la plus vivante de cette peinture morale est celle où la belle-mère songe au bonheur qui lui sera réservé après le mariage de ses enfants, et se reporte par le souvenir au temps où elle était jeune épousée :

La vieille avait le cœur plein de joie, quand elle songeait combien elle serait heureuse, aidée par ses fils et cajolée par ses futures brus. Elle se disait même souvent : je surveillerai mes belles-filles, je les mettrai à l'ouvrage, je leur tiendrai la bride courte, et je ne leur laisserai pas mettre le pied hors de la maison, en l'absence de mes fils. Ma belle-mère (Que la terre lui soit légère!) a procédé ainsi avec moi; et mon mari (Que Dieu ait son âme!) n'a pas pu se plaindre que je l'aie trompé, ni que je lui aie gaspillé son bien... quoiqu'il ait eu quelquefois des soupçons... et qu'il m'ait fait des reproches...; mais, à présent, tout cela est passé! (p. 113).

Mais le portrait le plus parfait est encore celui de la chèvre, dans *la Chèvre aux trois chevreaux* :

Dès le début du récit, Creangă nous fait connaître les sentiments affectueux de la chèvre : avant de quitter ses petits, elle leur fait de pressantes recommandations, puis les embrasse tendrement; sa douleur n'en sera que plus vive après le drame.

Quand la bique revient, chargée de provisions, elle aperçoit de loin les deux têtes que le loup a déposées sur le bord de la fenêtre, et elle croit que ses chevreaux lui souhaitent la bienvenue :

La joie de la chèvre était grande. Mais, quand elle est tout près, que voit-elle? Un frisson de glace lui parcourt les veines, ses jambes flageolent, un tremblement lui saisit tout le corps et ses yeux se voilent...; mais elle avance tout de même jusqu'à la porte, tant bien que mal, croyant que les apparences la trompent!... (p. 123).

Lorsqu'elle s'est fait ouvrir la cabane par le seul survivant, et qu'elle voit les murs enduits de sang,

Elle jette un long regard à travers la maison et, saisie d'effroi, reste pétrifiée (p. 124);

mais bientôt elle se ressaisit et demande au cheveau de lui raconter ce qui s'est passé en son absence. Suit un dialogue haletant, dans lequel la mère, désireuse de connaître sans retard l'horrible vérité, presse le récit de son petit, trop lent à son gré, par des « alors? » d'impatience, jusqu'au moment où, apprenant le nom du coupable, elle ne se soucie pas

d'entendre la fin du drame, et exhale sa colère et sa haine contre son traître et lâche compère :

Qui? Mon compère?... Lui, qui a juré sur sa tête de ne jamais effrayer mes petits?... Attendez un peu! Je vais lui donner une leçon! Parce qu'il voit que je suis une pauvre veuve chargée d'enfants, il faut qu'il se moque de ma famille et qu'il vous écorche vifs? Il ne l'emportera pas en paradis... Le misérable, le vaurien! Et encore, il ricanait parfois de mon côté et me faisait les yeux doux... Mais je ne suis pas de celles qu'il croit : je n'ai jamais jeté mon bonnet par-dessus les moulins. Attends, compère, je vais te rosser! (p. 124).

Puis elle n'a ni cesse ni trêve avant d'avoir imaginé un moyen de se venger; et c'est avec joie qu'elle prépare le repas mortuaire, et la fosse où périra le coupable. Elle sait dissimuler son ressentiment, quand elle va inviter son compère; et lorsque le loup, tombé dans la braise, lui demande grâce, elle l'invective et le raille, et avive le feu.

On ne saurait donner plus de vie à un personnage; et il suffira de rapprocher de *la Chèvre aux trois chevreaux* les variantes, sèches et ternes, de Fundesco et de Sbiera, pour se rendre compte de la différence profonde qui sépare les récits de Creangă de ceux des autres conteurs roumains.

d) Ce sont surtout les dialogues qui animent les scènes où figurent plusieurs acteurs.

Le langage populaire n'usant presque jamais du style indirect, les dialogues sont fréquents chez tous les conteurs; toutefois, ils ont chez Creangă une importance toute particulière : ils figurent en nombre considérable dans tous les récits, et sont fréquemment assez étendus.

Notons, parmi les plus intéressants : celui des trois brus, au cours de leur travail nocturne; celui de la chèvre et du loup, lorsque la bique va convier son compère; ceux de Danilă et des paysans avec lesquels il fait des trocs; celui de Chirică et de Stan, au moment où le jeune homme va offrir ses services; ceux du vieux et de la vieille, dans la première partie du *Conte du Porc*; dans *Harap Alb*, la dispute des cinq compagnons merveilleux, et leur conversation avec le roi Rouge; enfin, dans *Ivan Turbincă*, les discussions du vieux soldat avec la Mort.

Nous allons reproduire, à titre d'exemples, deux des plus caractéristiques.

Le premier est extrait de *la Belle-Mère aux trois brus*.

Tandis que leur belle-mère dort profondément, les deux premières brus, accoutumées à travailler durant la nuit comme des esclaves, engagent leur nouvelle belle-sœur, entrée la veille seulement dans la maison de la vieille, à se mettre, elle aussi, à l'ouvrage :

— Allons, ne rechigne pas ainsi devant la besogne, car petite-mère nous voit.

— Comment? Je vois qu'elle dort. Qu'est-ce que c'est que ça? Nous travaillons et elle repose?

— Ne te fie pas à ses ronflements, dit la seconde; petite-mère a, à la nuque, un œil qui-ne-dort-jamais, avec lequel elle voit tout ce que nous faisons; et puis, tu ne sais pas qui est petite-mère; tu n'a jamais goûté à son humeur aigre.

— A la nuque?... Elle voit tout?... Je n'ai pas goûté à son humeur aigre?... C'est heureux que cela me revienne en mémoire : allons, que mangeons-nous, les filles?

— Tu peux te brosser, chère petite belle-sœur. Si tu as bien faim, prends un morceau de « mămăligă » dans l'armoire du coin, et de l'oignon, et mange.

— De l'oignon et de la « mămăligă »? Mais jamais personne des miens n'a mangé de tels aliments. Alors, il n'y a pas de lard, dans le grenier? Il n'y a pas de beurre? Il n'y a pas d'œufs?

— Mais si, il y a de tout cela, dirent les deux autres; mais ça appartient à petite-mère.

— Moi, j'estime que tout ce qui est à petite-mère est à nous, et que tout ce qui est à nous est aussi à elle. Allons, les filles, trêve de plaisanteries. Vous, travaillez; quant à moi, je vais préparer quelque chose à manger, et, vous savez, quelque chose de bien! et je vous appelle tout de suite (pp. 115-116).

Voici, à présent, la scène où Ivan, abandonné par le Seigneur, berne la Mort qui vient le prendre :

Soudain, Ivan aperçoit la Mort derrière lui.

— Eh bien! Ivan, es-tu prêt?

— Je suis prêt, répond-il en souriant.

— Si tu es prêt, allons! place-toi plus vite que ça dans le cercueil, car je n'ai pas de temps à perdre; peut-être d'autres m'attendent, pour que je leur donne leur laissez-passer.

Ivan se met alors dans le cercueil, la face tournée vers le fond.

— Pas comme ça, Ivan, dit la Mort.

— Et comment?

— Prends l'attitude que doit avoir un mort.

Ivan se met alors sur le flanc, et laisse pendre ses jambes à l'extérieur.

— Mais, voyons! Ivan, me retiendras-tu encore longtemps? Place-toi donc, mon ami, comme il faut se placer.

Ivan se tourne alors de nouveau, la face vers le fond, la tête ballante d'un côté, les jambes hors du cercueil.

— Malheureuse que je suis! Tu ne sais donc pas même cela? On voit bien que tu n'as jamais été bon qu'à commettre des coquinerias dans ce monde. Allons! ôte-toi de là, pour que je te fasse voir, fou que tu es!

Ivan sort alors du cercueil, et se tient debout avec humilité.

La Mort, assez bonne pour l'instruire, se place dans le cercueil, la face vers le ciel, les jambes étendues, les mains sur la poitrine, les yeux fermés, en disant :

— Voilà, Ivan, comment tu dois te placer.

Alors Ivan ne perd pas une minute, et, vlan! il rabat le couvercle, ferme le cadenas, et, sans tenir compte des prières de la Mort, emporte le cercueil sur son dos et va le jeter dans une grande rivière au cours rapide, en disant :

— Te voilà bien attrapée! Va-t-en au diable! Et ne sors de ce cercueil que lorsque ta défunte grand'mère t'en tirera! (pp. 194-195).

II. — *La couleur locale.*

Parmi les personnages mis en scène par Creangă, ce sont les gens de la campagne qui tiennent la plus grande place : ils sont les héros de la plupart des récits (1), et, lors même qu'ils jouent dans l'action un rôle secondaire, l'auteur s'attarde complaisamment à les animer sous nos yeux. Dans *le Conte du Porc*, par exemple, il n'y a que deux personnages vivants : le vieux et la vieille, qui apparaissent seulement dans les épisodes initiaux de l'adoption du pourceau et de la demande en mariage; au contraire, la princesse, qui est pourtant la protagoniste, n'a aucun relief. De même, dans *Harap Alb*, ce n'est pas le neveu du roi Vert qui a retenu l'attention du conteur : ce sont les cinq compagnons merveilleux, auxquels il a prêté les manières un peu rudes, l'humeur moqueuse et la verbosité des paysans moldaves (2).

Creangă s'est plu, en effet, à dépeindre les gens du peuple, auprès desquels il avait longtemps vécu, et, avant de les faire revivre dans ses *Souvenirs*, il les introduisit dans ses contes.

La belle-mère et ses trois brus, la chèvre et ses chevreaux, Danilă, Stan, Ivan, la fille de la vieille et la fille du vieux, les compagnons merveilleux eux-mêmes, ne sont plus des personnages traditionnels, dépourvus d'individualité; ce sont des agriculteurs du district de Neamtzu, des contemporains de Creangă.

Ce sont des paysans moldaves non seulement par leur caractère plaisant et volontiers gouailleur, par leur savoureux langage, riche en termes et expressions familières, en dictons et en proverbes, et, parfois, par leur prolixité; mais encore par leur genre de vie, leurs croyances et leurs superstitions.

Nous voyons les femmes occupées à leurs travaux familiers : chez elles ou dans les *șezători*, elles filent, en humectant la filasse avec de la salive; elles pilent le maïs qui servira à préparer la bouillie nationale, la *mămăligă*; si elles font la cuisine, le conteur nomme les plats moldaves qu'elles préparent (3). Lorsque le diable arrive chez Stan, le paysan est en train de remuer dans un chaudron, avec une grande cuillère de bois, sa *mămăligă*, qu'il vient de

(1) Ivan, bien qu'utilisant quelques mots russes dans son langage, n'est plus, dans le récit de Creangă, ni un russe, ni un militaire; c'est un homme du peuple de Moldavie, identique aux paysans de tous lieux que « le mur de Golia et la forteresse de Neamtzu »? (p. 195). — La chèvre et même le loup de *la Chèvre aux trois chevreaux* sont, en réalité, des paysans : par exemple, quand la chèvre annonce à son compère la mort de ses biquets, avec la tristesse résignée d'une chrétienne, et que le loup essaye de la consoler avec des dictons tirés de la sagesse populaire, on croit entendre des gens de la campagne s'entretenant d'un deuil récent (pp. 125-126); voy. encore *supra*, pp. 169-170, le portrait de la chèvre.

(2) Nous avons déjà noté (p. 151) l'exceptionnelle loquacité de l'homme-sans-barbe et de sainte Dimanche.

(3) *Œuvres*, p. 125.

retirer du feu. Ailleurs, Creangă énumère les différents outils de l'agriculteur moldave (1), les divers bâtiments de la ferme (2). Les animaux portent leurs noms familiers (3).

Le dimanche, les agriculteurs vont au village voisin, et, tandis que les enfants se contentent de regarder, les jeunes gens prennent place dans la *hora*. Et, lorsque Stan veut juger de l'intelligence du garçonnet qui vient lui faire des offres de service, il lui propose de deviner une de ces longues *cimilituri* (devinettes) qui constituent l'un des passe-temps favoris des paysans de Roumanie.

Si la vieille est mourante, c'est, disent les brus, parce qu'elle a été maltraitée par les *lélé* (4); la chèvre prépare un *praznic* pour le repos de l'âme de ses petits; et, quand les trois brus veulent épouvanter leur belle-mère moribonde, elles s'entretiennent à haute voix « du cierge que l'on place dans la main du mort, de la civière, des toiles étendues sur le passage de l'enterrement, du centime que l'on met dans la main du défunt, de la poule et de la brebis que l'on place sur la tombe, des vampires ».

Cette couleur locale, a peu près totalement absente de l'œuvre de la plupart des conteurs populaires, roumains ou étrangers, donne aux *Povești* de Creangă un intérêt tout particulier.

III. — *L'humour.*

Les *Contes* présentent aussi, en maints endroits, des remarques et des réflexions, plaisantes ou satiriques.

De telles interventions de l'auteur ne sont pas exceptionnelles dans les autres recueils de contes populaires roumains (5); toutefois, elles apparaissent chez Creangă en nombre si considérable, qu'il n'est pas douteux que le conteur, s'il a pu en emprunter quelques-unes à la tradition, a tiré les autres de son imagination; ce qui ne saurait, au reste, nous étonner, étant donné son humeur joviale et, parfois, caustique.

En voici quelques exemples, choisis parmi les plus caractéristiques (6) :

A la fin de *Stan l'Echaudé*, le diable emporte en enfer

(1) *Ibid.*, p. 128.

(2) *Ibid.*, pp. 170-171.

(3) *Ibid.* Les bœufs de Danilă s'appellent Duman et Talaşman (p. 129); les chiens de Stan : Balan, Hormuz et Zurzan (p. 168).

(4) Trois fées malfaisantes, souveraines des vents, qui dansent, la nuit, dans l'atmosphère; elles frappent les hommes de paralysie.

(5) Dans un récit d'Ispiresco (p. 48), par exemple, un jeune prince tourne à chaque instant la tête, pour admirer sa fiancée : « Heureusement, dit le conteur, il arriva chez lui, car, si la route avait été plus longue, il eût très vraisemblablement gardé le cou tordu, tant il se retournait souvent ». Cf. Ispiresco, p. 67, et Stăncesco, pp. 33, 35, 48, 131, etc...

(6) Voy. *Œuvres*, pp. 121, 126, 129, 131, 133, 138, 145, 182, 187, 195, 201, 216, 220, 226, 227 et 228.

la vieille qui, pour tirer d'embarras la femme de Stan, a fait brûler son chat, après l'avoir enveloppé de chiffons; et, dit le conteur,

La vieille gémissait sous les bases de l'enfer, et, seul, son matou, qu'elle avait si bien dorloté, versait sur elle, dans l'autre monde, des larmes de compassion (p. 182).

Lorsque Danilă, qui a précédemment troqué sa chèvre contre un jars, vient de perdre un œil, sous l'effet des blasphèmes du diable, Creangă remarque plaisamment :

C'est sans doute la malédiction des oies, qu'il avait rendues veuves, qui le frappait, le malheureux! (p. 138).

et, quand le même Danilă assomme un diable à coups de bâton, le conteur observe malicieusement :

Tout ermite qu'il était, Danilă avait plus de confiance dans son gourdin que dans la sainte croix (p. 136).

Grâce à cette bonne humeur, qui se manifeste dans tous les récits (elle sera plus répandue encore dans les *Souvenirs d'enfance*) (1), les *Contes* de Creangă sont marqués d'une note bien personnelle, unique en Roumanie.

IV. — *La composition.*

On a dit que Creangă était un conteur « diffus et prolix » (2); cette affirmation n'est valable (et en partie seulement) que pour un seul récit : *Harap Alb*.

Les premiers contes (*la Sottise humaine, la Belle-Mère aux trois brus, la Petite Bourse aux deux liards, la Chèvre aux trois chevreaux*), ainsi que *la Fille de la vieille et la Fille du vieux*, paru sensiblement plus tard, sont courts, et ne contiennent aucun élément qui ne soit étroitement lié à l'action (3).

Si le *Conte du Porc, Danilă Prepeleac, Stan l'Echaudé et Ivan la Musette* ont une étendue plus considérable, c'est qu'ils sont de thèmes plus complexes : ils ne présentent aucun développement trop long ou superflu (4).

Seul, *Harap Alb* offre des longueurs (5), qui consistent essentiellement en dialogues d'intérêt médiocre. Ces dialogues avaient pour but de donner plus de vie au récit; mais, ici, Creangă a dépassé la mesure; prolix comme les paysans moldaves, il donne une étendue trop considérable aux bavardages de plusieurs de ses acteurs, notamment à ceux des compagnons merveilleux et de l'homme-sans-barbe;

(1) Voy. pp. 196-197.

(2) L. Sainéan, *l. c.*, p. 189.

(3) Il en est de même pour *Făt-Frumos fils de la jument*, qui ne diffère en rien des autres variantes du même thème.

(4) On peut trouver, à la rigueur, que l'épisode de la rencontre de Chirică et de Stan est relativement trop développé; mais cette scène est si vivante qu'on ne remarque pas son étendue.

(5) Voy. p. 151.

et il prête même à sainte Dimanche une volubilité qui n'est attribuée à ce personnage dans aucune autre variante connue de nous.

Mais, pour avoir été, exceptionnellement, trop long dans *Harap Alb*, Creangă doit-il être qualifié de « conteur prolix » ? Ici encore (1), la critique l'a jugé non pas d'après l'ensemble de son œuvre, mais seulement d'après *Harap Alb*.

En réalité, les contes de Creangă se développent, généralement, suivant un plan arrêté d'avance : leurs différentes parties, logiquement enchaînées (2), sont bien équilibrées. Même *Harap Alb*, en dépit de ses longueurs, est construit sur un plan très net; il se divise en sept parties, que l'auteur a marquées lui-même en répétant six fois (pp. 206, 210, 214, 219, 229 et 241) une formule médiane stéréotypée, que nous avons notée plus haut (3) : a) Entrée en matière, épreuve du courage des trois princes, départ du plus jeune fils (pp. 199-206); b) Rencontre de l'homme-sans-barbe, substitution, arrivée chez le roi Vert (pp. 206-210); c) Episode des « salades du jardin de l'ours » (pp. 210-214); d) Episode du « cerf enchanté » (pp. 214-219); e) Départ chez le roi Rouge, et rencontre des compagnons merveilleux (pp. 219-229); f) Conquête de la princesse, au moyen de six épreuves (pp. 229-241); g) Retour chez le roi Vert, punition du traître et mariage de Harap Alb (pp. 241-243).

Par ce souci de la composition, Creangă se sépare des autres conteurs populaires, dont les récits, souvent incomplets ou, inversement, composés d'éléments hétérogènes, se développent au hasard de l'improvisation (3).

IV. — L'ORIGINALITÉ DE CREANGA. — SA PLACE PARMI LES CONTEURS POPULAIRES EUROPÉENS

En somme, Ion Creangă, qui avait passé son enfance et son adolescence parmi les paysans et les petits gens de Moldavie, conservait dans sa mémoire, à l'âge adulte, un fond important de contes, qui fut peut-être accru plus tard par diverses collaborations, notamment par celle de Tinca Vartic.

Il avait déjà publié quelques petites histoires dans ses ouvrages didactiques et possédait d'autres récits en manuscrit, lorsque, en 1875, il fut introduit par Eminesco à la société littéraire *Junimea*; dès le premier jour, il charma les « Junimistes » par la lecture de quelques-unes de ses pages, et, bientôt après, fit paraître dans les *Convorbiri* ses pre-

(1) Voy. p. 151.

(2) Nous avons déjà noté (p. 153) l'habile transition qui lie les deux parties de *Danilă Prepeleac*. Voy. aussi p. 169.

(3) Voy. p. 162.

mières œuvres littéraires : d'abord quelques récits peu étendus, dont deux fables animales, puis des contes plus longs, de thèmes très variés.

Grâce à la découverte, dans les papiers de Creangă, d'un récit inachevé (*Făt-Frumos fils de la jument*), nous savons comment le conteur rédigeait ses *Povești*.

Ce récit diffère profondément de tous les autres : il contient une quantité inusitée d'expressions, de phrases et de dialogues stéréotypés, tandis que les moldovénismes, si nombreux partout ailleurs, y sont très rares; il ne présente ni de ces vivantes esquisses, ni de ces dialogues réalistes qui font le charme des autres contes; on n'y relève ni proverbes, ni traits d'esprit; la couleur locale en est presque totalement absente. C'est, de toute évidence, une première ébauche, un brouillon abandonné, qui nous révèle le procédé de rédaction de son auteur : Creangă commençait par écrire ses récits tels qu'il les avait reçus de la tradition, et ce premier jet de sa plume n'était en rien supérieur aux variantes du même thème publiées par les autres conteurs roumains. Après cela, il modifiait cette rédaction primitive en deux sens : d'une part, il retranchait ou modifiait ceux des éléments formels qui ne lui plaisaient pas, parce que trop naïfs ou trop monotones (par exemple, les formules initiales), et substituait ou ajoutait, par endroits, au texte primitif, des mots ou expressions familiers (généralement moldaves) qui lui paraissaient mieux convenir; d'autre part, toutes les fois qu'il en avait la possibilité, il plaçait ses acteurs dans un milieu moldave, et leur donnait la vie en traçant des esquisses physiques ou morales; il semait enfin çà et là des observations et des réflexions plaisantes.

Il faisait ainsi d'un thème populaire emprunté une œuvre vraiment à lui : aussi ses *Contes*, bien que très proches de ceux des autres conteurs roumains par leurs intrigues et certains éléments formels, ont-ils un aspect original et une valeur très supérieure.

Creangă ne se proposait pas, en effet, d'apporter, comme les autres conteurs de son pays, une modeste contribution au folklore roumain. Nationaliste sincère et même un peu chauvin, admirateur fervent du trésor littéraire reçu des ancêtres, il voulut montrer à ses compatriotes, trop enthousiastes à son gré de la culture étrangère, que le génie populaire roumain avait créé des œuvres anonymes dignes d'être mises au jour, et qui, rédigées dans la pure langue roumaine et ornées de la seule parure de l'esprit, des proverbes et des dictons nationaux, pouvaient rivaliser avec les chefs-d'œuvre de la littérature savante : il continuait ainsi, inconsciemment, la tradition d'A. Russo. Ses efforts ont été couronnés de succès : ses *Contes* figurent avec honneur parmi les œuvres les plus remarquables de la littérature roumaine.

Cette transformation du conte populaire en œuvre d'art est un fait que l'on ne constate pas dans beaucoup de nations. Les éditeurs de prose populaire, à commencer par les frères

Grimm, ont souvent poli les récits qu'ils recueillaient, et fréquemment aussi ils ont reconstitué des variantes idéales, en fondant en une seule plusieurs versions incomplètes : P. Ispiresco, le premier conteur de Roumanie après Creangă, n'a pas procédé autrement. Mais bien rares sont ceux qui ont eu, comme Creangă, le talent d'animer et de rajeunir les vieux thèmes populaires.

Aussi la plupart des multiples recueils de contes qui, depuis un siècle, ont été publiés dans tous les pays, ne sont-ils guère lus aujourd'hui que par les spécialistes. Le nombre de ceux qui ont connu et connaissent encore auprès du public un succès considérable est très restreint. On ne peut guère citer, dans l'ordre chronologique, que les collections de Ch. Perrault, des frères Grimm, du chanoine Schmid et de Chr. Andersen.

Ces quatre collections, également célèbres, procèdent de conceptions très différentes.

Lorsque, aux alentours de 1695, Ch. Perrault, alors sexagénaire, écrivit ses premiers contes de fées (*Griselidis*, *Peau d'Ane* et les *Souhaits ridicules*), les « contes de Peau d'Ane » (on nommait ainsi les contes populaires) étaient connus depuis longtemps déjà (1); ils furent même très à la mode, vers la fin du XVII^e siècle, dans les salons et à la cour de Versailles. Perrault ne fit donc que sacrifier au goût du jour; la preuve en est que ses premiers contes (ceux en vers), prolixes, alourdis par une fade rhétorique et d'intempestives allusions mythologiques, et plus semblables à des madrigaux qu'à des contes de fées, sont très voisins de ceux de M^{me} d'Aulnoy ou de la comtesse de Grammont; et quand, un peu plus tard (1697), comprenant sans doute que les vers ne convenaient pas aux récits populaires, il eut écrit en une prose très simple ses *Histoires et contes du temps passé*, il éprouva quelque honte d'avoir employé le langage du peuple et présenta le recueil comme l'œuvre de l'un de ses fils, Perrault d'Armancourt, qui avait alors une dizaine d'années.

Perrault nous fait observer lui-même, dans sa préface de *Griselidis* (1695), qu'il a édité ses contes non pas seulement pour distraire ses lecteurs, mais surtout parce que « ces bagatelles ne sont pas de pures bagatelles », parce qu'elles renferment une morale utile, et que le récit enjoué dont elles sont enveloppées n'a été choisi que pour les faire entrer plus agréablement dans l'esprit ». Aussi tous ses contes (en prose et en vers) sont-ils suivis d'une ou plusieurs « moralités ».

Il n'est pas douteux que Perrault était dans l'erreur, lorsqu'il cherchait dans les récits populaires une morale qui n'y figure presque jamais. Par contre, en reproduisant les récits traditionnels avec une exactitude rigoureuse, dans le langage populaire, si simple et pourtant si savoureux, qu'il

(1) Il est fait allusion à *Peau d'Ane* dans le *Roman comique* de Scarron (1651), et ce même conte charmait Louis XIV enfant (voy. les *Mémoires* de P. de Laporte).

avait appris de sa nourrice, il a été, sans le vouloir, le premier en date et l'un des meilleurs folkloristes du monde. De plus, il a fait œuvre d'artiste, en peignant l'humble existence des petites gens de son époque, en donnant une vie intense à tous ses personnages et en parsemant ses récits de spirituelles réflexions. Si l'on considère enfin que, par le choix judicieux des thèmes, il a donné à son livre une harmonieuse unité, on s'explique aisément le prodigieux succès des *Histoires du temps passé*, dont les éditions sont presque innombrables.

Lorsque, plus d'un siècle après la mort de Perrault, les frères Grimm constituèrent l'important recueil de leurs *Kinder- und Hausmärchen* (1812-1815), ils ne se proposaient pas, comme leur illustre devancier, de présenter au public d'agréables fictions, capables de donner des leçons de morale pratique; ils voulaient montrer, par une abondante collection d'exemples, que le « génie populaire », dont I.-C. Herder venait de proclamer la puissance créatrice, s'était manifesté en Allemagne avec une particulière fécondité. Aussi leur collection complète (la première en date des collections scientifiques de contes populaires), qui comprend plusieurs centaines de récits recueillis dans diverses provinces, et donne souvent plusieurs variantes d'un même thème, n'intéressait-elle que les spécialistes. En revanche, comme leurs contes, de thèmes très variés, sont écrits dans un langage populaire d'une charmante simplicité, il a été facile, en choisissant les récits les plus intéressants, de composer de petits recueils pleins d'agrément, qui ont eu bientôt un très grand succès. Par leur respect des thèmes traditionnels et du langage populaire, ces recueils sont assez semblables à celui de Perrault; mais il y a chez le conteur français beaucoup plus d'art et de vie.

Les *Contes pour les enfants et les amis des enfants* de I.-C. Schmid, édités à Landshut de 1821 à 1826, sont très différents des collections précitées. Le vicaire de Thannhausen (il ne devint chanoine d'Augsbourg qu'en 1827), qui avait publié antérieurement des *Histoires bibliques pour les enfants* (1801) et des *Contes moraux* (1810-1820), voulut essentiellement donner à ses petits lecteurs, au moyen de gracieuses fictions, de profitables leçons de morale. Aussi ne se fait-il pas scrupule, le cas échéant, de modifier à sa fantaisie les thèmes populaires, et même d'introduire à côté de ces thèmes des histoires de son cru.

Enfin, les trois volumes de *Contes* de H.-C. Andersen offrent la collection la plus variée et la plus originale. Poète et philosophe (1), Andersen n'a conservé qu'exceptionnellement sous leur forme naïve les vieux thèmes populaires qu'il

(1) Andersen s'est rendu célèbre d'abord par ses poésies : *Poésies* (1830), *Fantaisies et Esquisses* (1831). Il a publié ensuite, en 1840, son *Livre d'images sans images* (entretiens du poète avec la lune, qui lui raconte des histoires qu'elle a recueillies dans divers pays), et, en 1842, le *Bazar du Poète* (souvenirs d'Orient).

empruntait au folklore de son pays (par exemple, *Ce que le vieux fait est bien fait* et *Grand Claus et petit Claus*); d'ordinaire, il enrichit les thèmes traditionnels d'éléments merveilleux que lui inspirent sa riche imagination et les souvenirs de ses longs voyages dans le sud de l'Europe et en Orient (*Petite Poucette, la Fille du roi de la vase, etc.*). Poète d'une exquise sensibilité dans des histoires comme *la Pâquerette*, fin moraliste dans *Chacun et chaque chose à sa place*, la *Petite fille qui marchait sur le pain* et plusieurs autres récits, il se montre incomparable humoriste dans toute une série de contes dont les acteurs sont des animaux (*Scènes de basse-cour, le Crapaud, le Stercoraire, etc.*) ou des choses (*Bougie et chandelle, la Vieille lanterne, etc.*). Parfois enfin ses récits ressemblent plus à des satires qu'à des contes et ont une haute portée philosophique : tels sont, par exemple, le *Rossignol* et les *Habits neufs de l'empereur*.

A côté de ces quatre recueils, qui ont chacun leur caractère propre, mérite de figurer l'originale collection de Creangă.

Creangă n'est ni un moraliste, comme le chanoine Schmid, ni un poète ou un philosophe, comme Andersen; c'est sans le vouloir qu'il est, comme les frères Grimm, un folkloriste. Creangă est avant tout un artiste, comme Ch. Perrault. On trouve, dans l'œuvre des deux conteurs, la même reproduction fidèle des vieilles fictions et du simple langage populaire, la même vie, la même évocation des petites gens d'une certaine époque, le même esprit de bon aloi. Creangă ne se distingue de son prédécesseur que par un réalisme parfois un peu plus poussé et, surtout, par la riche collection d'expressions, de dictons et de proverbes populaires qu'il offre à ses lecteurs, collection dont l'équivalent n'existe, à notre connaissance, chez aucun autre conteur européen.

Ce n'est pas pour Creangă une mince gloire que de pouvoir être mis en parallèle avec Ch. Perrault, dont le recueil, si proche de la perfection, fait aujourd'hui encore le régal des lettrés les plus délicats.

III

LES ANECDOTES ET LES SOUVENIRS

Creangă avait clos la série de ses *Contes*, le 1^{er} octobre 1878, par la *Povestea unui om leneș* (1); à partir de cette date, il abandonna les contes populaires, soit que, conscient de son talent, il considérât ces récits comme un genre inférieur, trop enfantin pour lui; soit plutôt, croyons-nous, parce que, gêné par l'intrigue et le cadre étroits du conte, il préféra traiter des sujets qui lui permissent d'achever ce tableau de la vie paysanne qu'il avait commencé dans ses *Povești* : ses travaux de rédaction et de réédition d'ouvrages didactiques, et son état de santé, déjà précaire, ne lui laissaient guère la possibilité de traiter plusieurs genres à la fois. Quoi qu'il en soit, il ne publia plus désormais que deux *Anecdotes*, la nouvelle *Popa Duhu* et ses *Souvenirs d'enfance*.

A ces trois œuvres, il faut joindre le *Père Nichifor le Trompeur*, bien que cette nouvelle ait paru plusieurs années auparavant (janvier 1877), dans la série des *Contes* : elle met en scène un vieux voiturier moldave qui a réellement existé, et, ne présentant aucun élément merveilleux, se rattache moins aux *Contes* qu'aux *Souvenirs*.

I. — LE PÈRE NICHIFOR LE TROMPEUR

(1^{er} Janvier 1877)

MOȘ NICHIFOR COTCARIUL

Creangă avait déjà publié cinq contes populaires lorsque, à l'automne de 1876, il soumit à l'appréciation de Maioresco (2) cette nouvelle (3), qu'il qualifie d'« enfantillage écrit par un homme plutôt vieux que jeune » (il avait alors une quarantaine d'années). Par une lettre du 10 novembre, il fit connaître à son ancien maître que la *Junimea*, « quelque peu somnolente aux alentours de minuit », avait accepté de

(1) Nous négligeons l'insignifiant *Cinci pâni*, paru en 1883; voy. pp. 53, et 70 et note 2.

(2) Lettre publiée dans les *Convorbiri lit.*, XL, p. 272.

(3) Voy. p. 52. On trouvera une excellente étude de cette nouvelle dans la thèse de M. G. Marinesco : *Nuvela în literatura română*, București, 1928, p. 107 (*Buletinul Institutului de literatură pe anul 1928*).

publier le *Père Nichifor* dans les *Convorbiri*, et le pria de lui renvoyer son manuscrit (1).

Cette nouvelle, dont Creangă réservait à ses intimes une deuxième version (2), repose sur une intrigue très simple :

Un vieux voiturier, le père Nichifor, transporte, un jour, une jeune femme de Neamtzu à Piatra; en cours de route, il détériore à dessein sa charrette, et parvient ainsi à passer une nuit dans la forêt en compagnie de sa cliente.

Creangă a tiré de cette mince donnée un récit d'une quinzaine de pages (3), sans que nous ayont jamais l'impression qu'il traîne en longueur; et il a traité ce sujet scabreux avec tant de délicatesse que l'on remarque à peine ce qu'il y a de grivois dans l'intrigue.

Au reste, lorsque Creangă a écrit le *Père Nichifor*, il ne s'est pas proposé seulement d'amuser le lecteur par une anecdote un peu leste; il a voulu surtout faire un nouveau portrait de ces paysans moldaves qui lui étaient si chers. Dans les contes qu'il avait publiés antérieurement, il avait tracé plusieurs portraits de gens de la campagne, notamment ceux de la belle-mère et de ses trois brus, et de Danilă Prepeleac. Mais, quand il développait des thèmes populaires, il était esclave du récit traditionnel, et, par suite, ne pouvait dépeindre que très incomplètement l'âme du paysan roumain. Ici, au contraire, il allait pouvoir faire vivre à sa guise un paysan moldave, intelligent, spirituel, gouailleur, loquace et madré.

C'est, en effet, le père Nichifor qui anime toute la nouvelle, tandis que la jeune Malca reste dans l'ombre.

L'action étant insignifiante, c'est par le caractère de son personnage principal que Creangă a donné de la vie à son récit.

Le physique du père Nichifor n'a nullement intéressé le conteur : il n'est pas même esquissé. En revanche, après une brève présentation du personnage et une description précise de la charrette (sans oublier la hache, suspendue sous le plancher, qui jouera plus tard un rôle important), Creangă nous fait connaître, par quelques faits précis, l'âme du vieux voiturier : le père Nichifor est, en premier lieu, un rusé compère, qui préfère le transport des voyageurs à celui des marchandises, car, dit-il : « la marchandise vivante met pied

(1) Maioresco écrit à N. Gane, le 6 décembre 1876, que « *Moş Nichifor harabagiul* » est « très intéressant dans son genre, et vraiment roumain »; toutefois, il estime que cette histoire est trop légère (« *prea din Bolta... Caldă* »), et qu'en tout cas certains passages du début, imités de Slavici, devraient être modifiés (*Convorbiri lit.*, LIX, janvier-avril 1927, p. 116). Il semble bien que Creangă ne fit aucune retouche à son manuscrit.

(2) Voy. p. 37 et note 3.

(3) Creangă dit à Maioresco, dans sa lettre précitée : « J'ai été long, parce que je n'ai pas eu le temps d'être bref ». Mais, à vrai dire, son récit ne pouvait guère être plus court.

à terre à la montée, inet pied à terre à la descente, et monte sur la charrette à la halte ». C'est, ensuite, un homme loquace et facétieux, qui lance volontiers des quolibets aux passants; c'est aussi un galant, qui se plaît en la compagnie des femmes, et qui a parmi ses clients les plus fidèles les religieuses des monastères voisins de Târgu-Neamtu. Enfin, sa femme, vieille et malade, étant devenue insupportable, il n'est heureux que lorsqu'il est hors de chez lui et peut rire et plaisanter à son aise.

Tel est le Vert galant qui va tenter de séduire l'une de ses voyageuses.

Voici, à présent, le récit proprement dit :

Le matin du mercredi avant la Pentecôte, le père Nichifor se met en route pour Piatra, bourg distant d'une dizaine de lieues, où il va conduire une jeune femme israélite, Malca, que son mari, absorbé par le commerce, avait envoyée, quinze jours à peine après son mariage, faire un séjour chez ses beaux-parents.

En cours de route, il commence, suivant son habitude, à raconter à sa cliente tout ce qu'il sait sur les lieux célèbres que l'on traverse; puis, habilement, il fait venir sur le tapis la question des enfants, et se plaint que sa femme ne lui en ait donné aucun.

Un peu plus loin, à la forêt de Grumăzești, il reprend ses explications, et s'amuse à effrayer Malca en lui parlant des loups qui hantent ces parages; il fait même semblant d'apercevoir un de ces animaux : Malca, épouvantée, se réfugie auprès de lui et « s'accroche à son cou ».

Encouragé par l'attitude de la jeune femme, le père Nichifor, après avoir fait un troisième récit relatif à la Colline du dragon, déblatère de nouveau contre sa femme, et exprime le désir de la voir disparaître, car, si elle venait à décéder :

— J'en prendrais, dit-il, une plus jeune, et, pourvu que je vive trois jours en paix avec elle, comme je sais le faire, j'accepterais de mourir.

La réponse de Malca (« Allons, taisez-vous, taisez-vous, père Nichifor; vous êtes tous comme ça, les hommes! ») étant pleine de promesses, le voiturier fait descendre sa voyageuse à une côte, « pour que ses jambes ne s'ankyloisent pas »; puis, tandis que la jeune femme est occupée à cueillir des fleurs, il abîme l'un des essieux de la charrette et dissimule sa hache sous les bagages de Malca, pour se trouver dans l'impossibilité de faire la réparation nécessaire. Quelques instants après, l'essieu se rompt, et, comme la nuit approche, les deux voyageurs sont obligés de dormir dans la forêt.

Le père Nichifor feint d'abord d'être furieux; puis il traîne sa voiture dans une clairière, et, avec l'aide de Malca, allume un feu de broussailles; après avoir complimenté la jeune femme sur ses talents de ménagère, il lui fait

remarquer comme il fait doux dans les bois, au milieu des chants des rossignols et des plaintes des tourterelles.

Malca, tout émue à ce spectacle nouveau pour elle, songe un instant avec crainte à ce que dira Itzic, son mari; puis, réconfortée par le père Nichifor, elle va se coucher dans la charrette, tandis que le voiturier fume sa pipe auprès du feu.

Mais, un peu plus tard, le rusé compère éteint le foyer, sous prétexte que la fumée attire les loups (il l'avait allumé précédemment pour les éloigner!); puis

...il se lève tout doucement et va, sur la pointe des pieds, auprès de la charrette. Malca avait commencé à ronfler un peu. Le père Nichifor la secoue légèrement et dit:

— Madame, madame!

— Qu'y a-t-il, père Nichifor? répondit Malca en tressaillant, épouvantée.

— Savez-vous à quoi j'ai songé, pendant que j'étais près du feu?

— A quoi, père Nichifor?

— Voilà : quand vous serez rendormie, je vais enfourcher une jument et j'irai vite chercher chez moi un essieu et une hache; et, quand le jour se lèvera, je serai de retour.

— Malheureuse que je suis! Père Nichifor, que dites-vous? Voulez-vous me trouver morte de peur, quand vous reviendrez?

— Que Dieu vous garde d'un pareil malheur, madame. Allons, ne vous effrayez pas, car j'ai seulement dit une parole en l'air.

— Mais non, père Nichifor. A présent, je ne veux plus dormir; je descends, et je resterai toute la nuit auprès de vous.

— Allons, occupez-vous de vos affaires, madame; restez gentiment où vous êtes, car vous y êtes très bien.

— Non, je viens tout de suite.

Et aussitôt elle descend et vient sur l'herbe auprès du père Nichifor. Et l'un dit ceci, et l'autre dit cela... et, à un moment donné, le sommeil les prit, et ils s'endormirent profondément. Et quand ils se réveillèrent, il faisait grand jour.

Malca s'étant rendormie, le voiturier tire la hache de l'endroit où il l'avait cachée, et, simulant une joyeuse surprise, il appelle la jeune femme et lui fait part de sa découverte. Mais Malca n'est pas dupe du stratagème :

— Voyez-vous, père Nichifor, dit-elle, comme vous êtes terrible, et comme vous chargez votre âme de péchés!

Cependant la réparation est bientôt faite, et les voyageurs arrivent à Piatra pour déjeuner; Itzic reçoit Malca avec effusion et remercie vivement le voiturier des bons soins qu'il a donnés à sa femme.

Et le conteur conclut malicieusement :

Depuis lors, toutes les deux ou trois semaines, dame Malca venait à Neamtzu chez ses beaux-parents et rentrait toujours chez elle avec le père Nichifor, sans avoir plus peur du loup...

Vouloir raconter aux sérieux lecteurs des *Convorbiri* cette anecdote grivoise, qui effrayait un peu MaioreSCO, paraissait être une gageure : Creangă l'a développée avec tant d'art et de délicatesse qu'elle peut être mise, sans inconvénient, entre toutes les mains.

II. — LE PÈRE ION ROATA

(4 Mai 1880 - 13 Novembre 1882) (1)

Sous le titre de *Ion Roatã și Cuza Vodã*, Creangã avait réuni dans une brochure, en 1887, deux *Anecdotes* qu'il avait déjà fait paraître séparément, d'abord dans deux publications différentes (2), puis dans les *Convorbiri literare*. Cette disposition a été reproduite dans l'édition de Jassy et dans toutes les éditions postérieures.

Ces deux anecdotes, qui ont pour héros un même paysan moldave, le père Ion Roatã, présentent deux petits épisodes d'un événement historique : l'union des principautés roumaines.

Le traité de Paris, qui termina, en mars 1856, la guerre de Crimée, avait prévu la constitution, dans chacune des deux principautés roumaines, d'un « Divan ad hoc », assemblée de notables qui serait chargée de fixer les revendications du pays.

Ces Divans se réunirent en 1857 (3). Parmi les membres de celui de Moldavie, figuraient quelques paysans des différents districts (4), qui avaient été convoqués par des boyards libéraux, comme Costache Hurmuzachi et M. Kogãlniceanu. Au nombre de ces agriculteurs était précisément le père Ion Roatã.

Voici le résumé de la première *Anecdote*, intitulée plus tard *Ion Roatã et l'Union* :

Avant l'ouverture des séances du « Divan ad hoc », un boyard essaye d'expliquer aux paysans que l'on a fait venir à Jassy, dans quel but on les a convoqués : la Moldavie et la Valachie, qui sont « sœurs, chrétiennes et voisines », doivent s'unir, au lieu de s'entre-détruire.

L'allocution terminée, le père Ion Roatã déclare qu'il n'a rien compris aux paroles de l'orateur, et qu'à son avis la présence des paysans au Divan est tout à fait superflue : les agriculteurs sont plus habiles à manier la bêche que les paroles; et d'ailleurs, quand bien même ils émettraient quelque avis sensé, qui prendrait garde à ce qu'ils diraient?

(1) Ces dates sont celles de la rédaction de chacune des deux parties. Pour les circonstances et les dates de la publication, voy. pp. 40-41.

(2) Voy. pp. 52-53.

(3) Les rapports des Divans, qui réclamaient essentiellement « l'Union », furent examinés à Paris par une Conférence qui donna aux Principautés le régime de la Convention (août 1858) : la Moldavie et la Valachie recevraient le nom de « Principautés unies », mais auraient un prince différent; une commission mixte de quatre-vingt membres se réunirait à Focșani (à la frontière des deux provinces), pour établir des lois communes. Mais le colonel Alexandre Cuza fut élu prince successivement en Moldavie (5 janvier 1859) et en Valachie (24 janvier), et, sans l'autorisation de la Turquie suzeraine, réunit sous son pouvoir les deux principautés, qui reçurent, à partir de 1861, le nom de « România ». L'union fut réalisée le 4 mai 1862 et reconnue par la Turquie. La Roumanie devint un royaume en 1881, lorsque Carol I^{er}, prince depuis 1866, monta sur le trône.

(4) Voy. N. Iorga, *Istoria Românilor*, București, s. d., p. 389.

Le boyard proteste : dorénavant tous les Roumains, « depuis l'évêque jusqu'à la sandale (c'est-à-dire : jusqu'aux paysans) », doivent travailler en commun et partager peines et profits. Puis il parle de l'origine des Roumains et de leurs souffrances; et, pour bien faire saisir à son naïf auditoire les bienfaits qui naîtront de l'union, il cite la parabole des verges fragiles qui, unies en faisceau, offrent une grande solidité.

Comme Ion Roatã continue à ne pas comprendre, le boyard le prie d'aller chercher une grosse pierre qui se trouve à quelque distance : le paysan ne peut soulever la lourde masse, mais il la transporte aisément avec l'aide de plusieurs de ses compagnons. Ion a-t-il compris, cette fois-ci, les bienfaits de l'union? Il n'a remarqué, dit-il, que deux choses : tout d'abord, que le boyard, après avoir proclamé la nécessité d'une collaboration du peuple et des nobles, n'a pas aidé les paysans à transporter la pierre; en deuxième lieu, que les agriculteurs, dont chacun portait autrefois une pierre plus ou moins grosse, vont s'unir pour porter désormais un gros rocher.

A ces mots, tous les paysans restent songeurs, pensant que Ion Roatã est peut-être dans le vrai; et le boyard est tout pantois.

Au moment où Creangã rédigea cette anecdote (mai 1880), il avait cessé depuis plus d'un an d'écrire des contes populaires (2).

Dans ce récit (vraisemblablement entendu dans les milieux politiques, qu'il avait commencé à fréquenter de très bonne heure), il vit une occasion de tracer un nouveau portrait de paysan moldave. Le père Nichifor, loquace, gouaillieur et madré, représentait l'âme populaire dans ce qu'elle a de plaisant; Ion Roatã incarne le côté sérieux de cette âme : la droiture, la dignité, la franchise; s'il a une intelligence médiocre, il possède, en revanche, un robuste bon sens; et, comme il a subi depuis longtemps la tyrannie des boyards, il n'a plus dans les nobles qu'une confiance très limitée.

Creangã nous donne en même temps son sentiment sur l'utilité de la présence des agriculteurs au Divan : ces hommes simples ne pouvaient pas avoir d'opinion sur l'Union projetée; à supposer qu'ils en eussent eu une, la plupart des boyards n'en auraient tenu aucun compte. Qu'importait, d'ailleurs, au peuple l'union de la Moldavie et de la Valachie : il n'en continuerait pas moins sa rude besogne quotidienne et ne serait ni plus ni moins heureux que par le passé.

(1) On peut rapprocher de cette anecdote un petit récit publié par V. Alecsandri (*Convorbiri*, III (1869-1870), p. 57), sous le titre de *Unu epizodu din 1848* : lors de la révolution du 28 mars, un jeune exalté, Vali, essaye, par un éloquent discours, de soulever le peuple. Un vieux paysan lui demande : « Pourquoi les boyards se sont-ils révoltés? » — « Pour libérer le pays d'une domination tyrannique et dégradée. » — « Hum! le changement des princes, c'est la joie des fous », réplique le vieillard, en hochant la tête.

(2) Voy. p. 181.

Lorsque, deux ans plus tard, Creangă eut à écrire quelques pages pour les étudiants roumains de Vienne, il rédigea une nouvelle *Anecdote* dont le même paysan était le héros, et qui fut intitulée ultérieurement : *Ion Roatã et le prince Cuza*.

Voici l'analyse de ce deuxième récit :

Au cours de l'une des séances du Divan, un jeune boyard fait, dans un langage recherché, un discours peu accessible aux paysans, et Ion Roatã prie respectueusement l'orateur de parler « plus moldave », afin d'être compris de tous. Un autre boyard rabroue rudement le pauvre homme, pour avoir eu l'insolence, lui possesseur d'un « lambeau de terre », d'interrompre ceux qui possèdent des milliers d'hectares. Ion Roatã, profondément blessé, ne peut s'empêcher de dire quelques cruelles vérités à ce seigneur dont les terres sont contiguës aux siennes; il est approuvé par les vieux boyards, et le colonel A. Cuza lui tend la main amicalement.

Quelques années plus tard, un jour qu'A. Cuza, devenu prince, passe par Agiud, Ion Roatã vient se jeter à ses pieds : le riche boyard, avec lequel il eut une altercation au « Divan ad hoc », l'a persécuté, depuis lors, sans trêve; il l'a ruiné, en lui faisant périr presque tous ses bestiaux, et, tout récemment, l'a déshonoré en lui crachant au visage.

Le prince donne au vieillard deux rouleaux de louis d'or, pour le dédommager, puis il l'embrasse sur les deux joues, en disant : « Va dire aux paysans de ton village, père Ion, que le prince du pays t'a embrassé à l'endroit où avait craché le boyard, et qu'il a effacé ta honte. »

Dans cette deuxième anecdote, la satire est beaucoup plus vive que dans la première. Avant de commencer le récit proprement dit, Creangă nous montre de façon plaisante l'antagonisme qui régnait au Divan entre les jeunes boyards, « les bonjouristes » (1), instruits à l'étranger, mécontents du passé et partisans d'une « union totale », et les vieux boyards rétrogrades, attachés aux coutumes et à la langue de leurs ancêtres, et partisans d'une « union sous condition ».

Mais l'on sent que toutes les sympathies de l'auteur vont à A. Forãscu et à ses pareils, ces vieux boyards qui, « conservant les coutumes ancestrales, écoutaient dévotement, tous les jours de fête, l'office d'un bout à l'autre, chantant et lisant dans le chœur, au milieu des chantres et des prêtres de l'église; et qui, pour les grands jours, afin de bien profiter de leur joie, partageaient un morceau de pain avec les orphelins, les veuves et autres nécessiteux, comme ils avaient appris à le faire de leurs parents » (p. 92).

En revanche, Creangă s'élève contre les jeunes boyards qui, nourris de culture étrangère, méprisent leur langue

(1) Les « bonjouristes » étaient ainsi nommés parce qu'ils employaient, même en parlant roumain, le mot français « bonjour »; on les appelait aussi « duelgii » (« duellistes, ferrailleurs »), du mot français « duel », et « pantalonari » (« porteurs de pantalon »), parce qu'ils avaient remplacé par le pantalon la longue robe (« anteriu ») que portaient autrefois les boyards.

et leur patrie, et traitent avec hauteur et inhumanité les paysans laborieux auxquels ils doivent leur richesse.

Voici le passage où Ion Roată, qui vient d'être insulté par un puissant voisin, exprime sa rancœur avec une douloureuse âpreté qui rappelle certains passages des *Pauvres gens* et des *Humiliés et offensés* de Dostoïevski :

Eh bien, seigneur, s'il ne vous plaît pas que nous comprenions, nous aussi, quelque chose à ce que vous dites, pourquoi nous avez-vous fait venir ici, pour vous moquer de nous?...

Permettez-moi de le dire : ce sont nos mains de paysans, piquées par les chardons et pleines de callosités, comme vous les voyez, qui vous font vivre depuis si longtemps et vous assurent une heureuse existence. Mais il y a plus : n'importe quel étranger, dans ce pays, est protégé par vous; vous le voyez avec indifférence nous sucer le sang, et vous vous taisez, et vous l'embrassez! Nous seuls, bêtes de somme, nous vous sommes insupportables... « Rustres, goujats, bêtes », voilà les seuls noms que vous nous donnez! Que Dieu nous pardonne, et pardonnez-nous, vous aussi, seigneur; mais vraiment, c'est la vérité : vous vous êtes accoutumés à saisir toujours le feu avec nos mains de rustres..., et c'est toujours nous qui sommes les persécutés! (p. 94).

Ici, ce n'est plus seulement Ion Roată qui parle : c'est Creangă lui-même qui plaide éloquemment la cause de ses frères les paysans, méprisés et offensés par les boyards, et proclame en même temps les sentiments de justice et la cordiale simplicité du prince Cuza, auquel les gens de la campagne durent, un peu plus tard, une sensible amélioration de leur sort (1).

Ces deux anecdotes, pages de critique politique et sociale, sont très différentes, par leur intention satirique, des *Contes* et des *Souvenirs*, qui visent essentiellement à présenter une peinture exacte de l'âme et de la vie des paysans moldaves. Toutefois, elles se rattachent assez étroitement à l'ensemble de l'œuvre de Creangă, puisqu'elles ont pour héros, elles aussi, un agriculteur, le père Ion Roată, dont le conteur trace un vivant portrait moral.

III. — POPA DUHU (Le Pope-Esprit)

(Novembre 1881) (2)

Creangă évoque dans cette nouvelle le pope Isaiia Teodoresco, qui fut son maître à l'« école princière » de Târgu-Neamțu (3).

(1) C'est le « Statut » de A. Cuza qui, quelques années après le « Divan ad hoc », en 1864, supprima les corvées et céda des terres aux agriculteurs.

(2) Voy. p. 53.

(3) Voy. pp. 7 et 9.

Il fait d'abord, en quelques traits vivants, le portrait de cet ecclésiastique râpé, dont la silhouette devint bientôt familière aux habitants de Jassy :

Qui a jamais rencontré sur son chemin un pope habillé de pauvres vêtements, court de taille, le visage brun, la tête chauve, marchant à grandes enjambées, lent et rêveur, répondant très souvent « votre serviteur » à ceux qui faisaient attention à lui; bâillant avec bruit, quand il ne trouvait personne avec qui causer; faisant, un livre à la main, de longues haltes dans les allées-détournées des jardins publics de Jassy; tressaillant au chant des oiseaux et s'arrêtant avec admiration auprès des fourmilères, qu'il appelait « de sages républiques »; caressant l'herbe et les fleurs des champs, images de la vie humaine, qu'il mouillait d'une larme brûlante de ses yeux; et puis, pris par la faim, et las de fatigue et de pensée, il reprenait doucement le chemin de son logis, où l'attendait la Pauvreté avec le couvert mis! C'était le pope Isaiia Duhu.

Puis voici le misérable intérieur de ce singulier pope :

Quatre murs étrangers, enfumés et revêtus de nattes de roseau; des piles de traités grecs, latins, bulgares, français, russes et roumains, pleins d'araignées et jetés en désordre dans les coins; une cuvette d'argile et un pot à eau; au milieu de la chambre, une grande flaque d'eau; des ordures, et des coléoptères grouillant de toutes parts; un pain desséché sur la table, et un matou pelotonné derrière le poêle (pp. 81-82).

Creangă nous donne ensuite quelques renseignements biographiques sur son ancien professeur : fils de paysans de Cogeasca-Veche, village voisin de Jassy, I. Teodoresco fit ses études au séminaire de Socola, où il entra de très bonne heure, et montra une extraordinaire énergie au travail; il avait une humeur étrange et reçut de l'un des moines le nom de « Duh-Diavolesc » (« Esprit-Diabologique »), appellation qui lui resta quand, à son tour, il eut pris le froc. Incapable de demeurer longtemps dans un même lieu, le pope Duhu était constamment en route : il prêcha ou enseigna alternativement à Târgu-Neamtzu et à Jassy. De caractère indépendant, impatient de toute autorité, se laissant aller parfois à des excès de boisson, il se fit bientôt remarquer par ses âpres critiques à l'endroit des fidèles, et, surtout, par les insolentes attaques qu'il dirigeait contre ses supérieurs, soit en chaire, soit dans son éphémère périodique, le *Predicatorul moralului evanghelic*; au point qu'il se vit retirer l'autorisation de prêcher. Il était, lorsqu'il mourut, « ingrijitor » (intendant) de l'église Nicorița, à Tătărași, faubourg de Jassy.

Ce sont les critiques véhémentes du pope, ses impétueuses réflexions et ses répliques mordantes qui occupent à peu près toute cette deuxième partie du récit.

De cette nouvelle, le début seul, qui présente une sobre esquisse d'I. Teodoresco et de son misérable intérieur, est

excellent; la suite contient, à côté de quelques cinglantes ou fines reparties, des plaisanteries et des jeux d'esprit d'un goût douteux; Creangă y montre un esprit faubourien qui est, heureusement, exceptionnel dans ses écrits (1).

IV. — LES « SOUVENIRS D'ENFANCE »

Creangă ne s'inspirait d'aucun modèle lorsqu'il écrivit, à partir de septembre 1880 (2), ses *Souvenirs d'enfance*, dont les trois premières parties seulement furent publiées avant sa mort, dans les *Convorbiri literare* (1^{er} janvier et 1^{er} avril 1881, 1^{er} mars 1882); la quatrième partie, inachevée, ne fut imprimée qu'en 1892, dans le second volume de l'édition de Jassy.

I. — Analyse des « Souvenirs d'enfance ».

Dans cet ouvrage, dont l'étendue est peu considérable (il n'a guère qu'une soixantaine de pages), Creangă ne raconte pas méthodiquement son enfance : il a glané, parmi ses souvenirs, ceux qui étaient restés en lui les plus fidèles, et, en faisant défiler sous nos yeux une série de tableaux pleins de vie, sait, tour à tour, nous égayer et nous émouvoir. On s'en rendra compte par l'analyse suivante :

I (pp. 17-32). — Creangă, songeant à l'époque où il était enfant, se rappelle avec bonheur Humulești, son gai village natal, les habitants laborieux de la commune, et surtout le pope Ion, qui fit bâtir la première école. Puis il évoque les souvenirs les plus frappants de sa vie d'écolier : le bon instituteur Vasile; le « calul Bălan » (« le cheval Blanc »), long banc de bois sur lequel on faisait mettre à califourchon les mauvais élèves, pour les châtier avec un martinet de cuir, nommé « saint Nicolas »; le « martyr » des mouches que les enfants s'amusaient à écraser dans le Livre d'Heures; la première leçon non sue, et la fuite éperdue à travers champs, pour éviter la correction méritée; l'enlèvement, pour l'armée, de l'instituteur Vasile; puis, après la fermeture de l'école, les bonnes heures passées à l'église avec le pope Ion, et les plaisirs des enfants de chœur, au moment des fêtes de la Noël et de l'Épiphanie.

Le souvenir des festins de la fête patronale amène Creangă à parler de sa mère, qui était pleine de joie lorsqu'elle avait chez elle de nombreux invités. Nous voyons comment Smaranda tenait, malgré l'opposition de son mari, à faire de son fils un pope, et étudiait avec l'enfant, pour l'encourager au travail.

Quelques mois après le choléra de 1848, dont le jeune Ion aurait subi l'atteinte, le grand-père de Pipirig vient à la foire de Humulești, et raconte à sa fille et à son gendre une partie de l'histoire de sa famille; en partant, il emmène Ion avec lui, pour l'envoyer, avec son plus jeune fils, à l'école de Broșteni.

(1) Voy. p. 198, note 1.

(2) Voy. p. 53.

Cette première partie s'achève par le récit du séjour des deux enfants à Broșteni, de leur fuite à Pîpirig, après l'accident survenu chez Irinucă, et du retour de Ion à Humulești.

II (pp. 33-51). — La deuxième partie s'ouvre par une touchante évocation de la maison paternelle et des années de bonheur passées, avec des frères et des sœurs turbulents, auprès d'une tendre mère et d'un père plein de bonté.

Creangă raconte ensuite quelques-unes de ses nombreuses mésaventures : le lamentable échec, la veille de la Saint-Vasile, d'une tournée faite à travers le village, en compagnie de quelques camarades, pour présenter de maison en maison les vœux traditionnels d'heureuse année; les remontrances de la maman, à la suite de petits larcins domestiques; les incessantes visites chez le père Ciorpec, le cordonnier, qui barbouillait de noir le visage du petit quémandeur; le vol des cerises de tante Mărioara, et la course folle de la tante et du neveu à travers un carré de chanvre; puis la délicieuse histoire de la huppe, la « pendule du village », que le jeune Ion dérobe pour ne plus être éveillé à l'aurore, qu'il essaye vainement de vendre au marché, et qui revient miraculeusement à son nid; enfin, cette journée mémorable où Ion, qui est allé se baigner sans permission, est obligé de rentrer chez lui tout nu, sa mère lui ayant subtilisé ses habits pendant qu'il était dans l'eau; et cette deuxième partie, la plus belle des quatre, se termine par une page pleine d'humour.

III (pp. 52-73). — L'auteur énumère, au début de la troisième partie, les lieux célèbres qui environnent Humulești, et décrit les foules nombreuses qui les fréquentaient autrefois.

Puis il raconte son entrée et son séjour à « l'école princière » de Târgu-Neamțu, et complète le portrait du pape Duhu qu'il avait tracé antérieurement (1).

C'est le séjour à Folticeni qui occupe les trois quarts de cette troisième partie : nous assistons à la joyeuse existence de Ion et de ses condisciples de Humulești, étudiants dont l'étude est le moindre souci, et qui passent leur temps à écouter, chez leur logeur, le cordonnier Pavăl, les contes et les morceaux de flûte du père Bodrângă; à danser et à chanter, soit chez eux, soit chez une belle aubergiste du bourg. Creangă nous présente aussi quelques-uns des robustes gaillards qui étaient ses camarades, notamment le gigantesque Oșlobanu et le bon, mais stupide Trăsnea, qui se tuait vainement à apprendre la nébuleuse grammaire de Măcăresco, tandis que Ion faisait la cour à la fille du pape d'un village voisin. Nous apprenons, enfin, les farces que les jeunes gens se faisaient les uns aux autres, farces dont la dernière se termine presque tragiquement, Mogorogea, qui en est la victime, en venant sérieusement aux mains avec Pavăl, qu'il accuse, à tort, de l'avoir brimé. A la suite de cet incident, le cordonnier met ses hôtes à la porte, et le récit se termine bientôt après cet événement, à Pâques de 1855, au moment de la fermeture de l'école de catéchistes.

IV (pp. 74-80). — La quatrième partie, inachevée, est de beaucoup la plus courte.

L'auteur dépeint le désespoir qui s'empara de lui au moment où il dut quitter Humulești pour le séminaire, et, dans une page

(1) Voy. p. 189.

admirable, il énumère tous les charmes de son village natal. Voyant qu'il ne peut se soustraire au départ, il songe même, un instant, à se faire moine. Suit l'humoristique description du voyage de Humulești à Jassy, dans la carriole du père Luca tirée par deux chevaux étiques, de la halte nocturne à Blăgești et de l'arrivée à Socola, le lendemain à la tombée de la nuit.

II. — Intérêt des « Souvenirs d'enfance ».

Les *Souvenirs d'enfance* présentent un double intérêt :

1) Ils constituent, d'abord, un document biographique et psychologique très précieux.

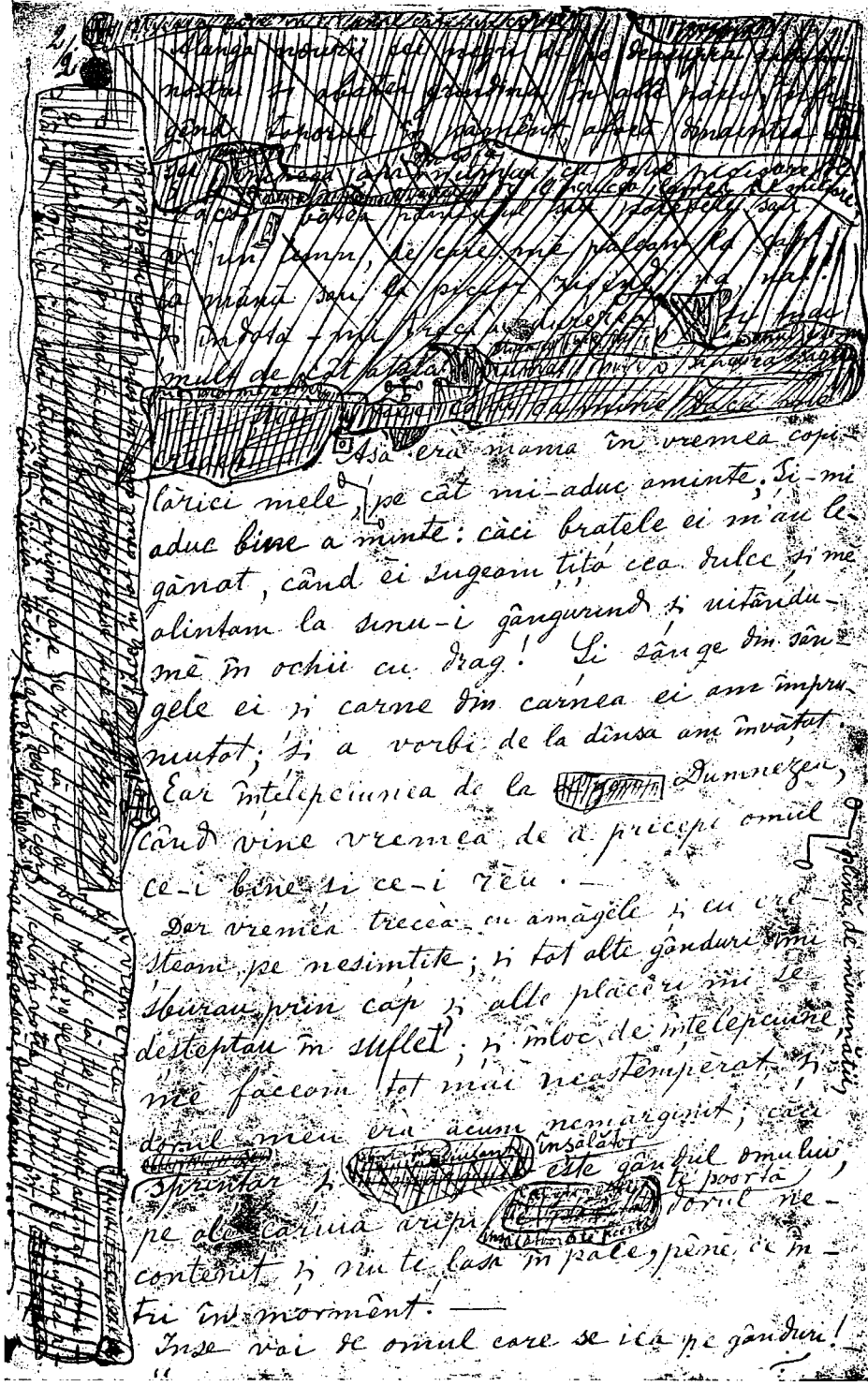
Si Creangă n'avait pas écrit ses *Souvenirs*, nous ne posséderions, d'une part, que quelques indications très incomplètes sur sa famille (1); d'autre part, comme nous manquons à peu près totalement de documents et de témoignages pour toute la période antérieure au séjour à Socola, nous ne saurions presque rien de son enfance, de son éducation, ni de ses études, du moins jusqu'à son entrée à l'école de Târgu-Neamtzu (2); or, ce sont précisément ces années, durant lesquelles il mena l'existence des paysans moldaves, qui marquèrent son âme d'une empreinte si profonde que ni la vie de Jassy, ni même la fréquentation de la société cultivée de la *Junimea* ne parvinrent jamais à l'effacer : sans la connaissance de ces années, nous ne saurions bien comprendre l'œuvre de Creangă.

Par ailleurs, les *Souvenirs* nous révèlent les deux sentiments profonds de leur auteur : l'amour de sa famille et l'amour de sa petite patrie (3), la Haute Moldavie, sentiments qui nous expliquent à la fois le goût de Creangă pour la littérature populaire et la genèse des *Souvenirs*. Resté foncièrement un paysan, l'instituteur de Păcurariu fut, toute sa vie, à Jassy, un « transplanté »; parvenu à l'âge mûr, il se reportait avec joie, par la pensée, au temps de son enfance, et voulut employer ses derniers efforts à fixer par écrit le souvenir des seules années de bonheur parfait qu'il avait connues : celles qu'il passa, dans la région comprise entre le Siret et la Bistritza, d'abord auprès d'un père et d'une mère chéris, puis au milieu de ses frères,

(1) Voy. pp. 1 et 3.

(2) Voy. pp. 7 et 9.

(3) La « patrie » de Creangă est limitée, à l'est, par le Siret : « Quand on dépasse le Siret, l'eau est mauvaise et le bois rare; l'été, on étouffe de chaleur et l'on est cruellement tourmenté par les moustiques; je ne vivrais pas dans la plaine, que Dieu m'en préserve! Parlez-moi de chez nous! Les eaux y sont douces, limpides comme le cristal et fraîches comme la glace; du bois, il y en a suffisamment; l'été, de l'ombre et de la fraîcheur de toutes parts; les gens y sont mieux portants, plus robustes, plus vaillants et plus gais; et non pas comme ceux de la plaine, pâles et ridés comme s'ils ne se nourrissaient toute leur vie de champignons frits » (*Souvenirs d'Enfance*, p. 79).



...asa era mama in vremea copi-
 larici mele pe cat mi-aduce aminte. Si mi
 aduce bine a minte: caci bratele ei m'au le-
 ganat, cand ei sugeam tita' cea dulce si me
 alintam la senu-i gângurind si uitându-
 mă în ochii cu drag! Si sânge din sân-
 gele ei si carne din carnea ei am impru-
 mutat; si a vorbi de la dinasa am învățat.
 Ear intelepciunea de la Dumnezeu,
 când vine vremea de a începe omul
 ce-i bine si ce-i rău. —

Dar vremea trecea cu amăgeli si cu cre-
 steam pe nesimtite; si tot alte gânduri mi
 zbuciau prin cap si alte plăceri mi se
 deșteptau în suflet; si în loc de intelepciune
 mă faceam tot mai neastempărat, si
 dorul meu era acum nemărginit; caci
 sprețor ^{insalabil} este gâdul omului,
 pe ala caruia aripi ^{este gâdul omului} dorul ne-
 conștient si nu te lasă în pace, pînă ce în-
 tri în mormânt. —

Inse vai de omul care se iță pe gînduri!

pense de memorie

FAC-SIMILÉ RÉDUIT D'UNE PAGE DES « SOUVENIRS »
 d'après une reproduction communiquée par M. G.-T. KIRILEANU
 (Voy. p. 193)

les paysans ; les *Souvenirs* sont comme un monument d'amour et de reconnaissance élevé par Creangă à ses parents et, surtout, à son pays natal.

C'est au début de la deuxième partie (p. 33) que l'amour filial de Creangă s'exprime de la façon la plus touchante :

Je ne sais pas comment sont faits les autres; pour moi, quand je songe au lieu de ma naissance, à la maison paternelle de Humulești, au pilier de la cheminée où ma mère attachait une ficelle terminée par des pompons, avec lesquels les chats jouaient jusqu'à perdre haleine; au rebord glaisé de l'âtre, auquel je me tenais quand je faisais mes premiers pas; au four sur lequel je me dissimulais, quand nous jouions, nous autres les garçons, à cache-cache et à d'autres jeux pleins de l'agrément et du charme de l'enfance; il me semble que mon cœur, aujourd'hui encore, tressaille de joie! Et, Dieu, c'était le beau temps alors, car mes parents, mes frères et mes sœurs étaient bien portants, notre maison était dans l'abondance, les fils et les filles des voisins étaient continuellement au jeu avec nous, et tout allait selon mon bon plaisir, sans un brin de contrariété, si bien qu'il me semblait que le monde entier m'appartenait.

Ma mère, qui était connue pour ses sorcelleries, me disait parfois en souriant, quand le soleil commençait à sortir des nuages après une longue pluie : « Sors, enfant aux blonds cheveux, et ris au soleil, et, peut-être, le temps se remettra. » Et le temps se remettait d'après mon sourire...

Telle était ma mère au temps de mon enfance pleine de merveilles, autant que je me le rappelle; et je me le rappelle bien, car ce sont ses bras qui m'ont bercé, quand je suçais sa douce mamelle et que je faisais des mignardises sur son sein, tout en gazouillant et en la regardant avec amour dans les yeux! (1).

De la quatrième partie, nous extrayons le passage suivant (pp. 74-75), qui évoque avec beaucoup de charme le bonheur de la libre existence des paysans :

Comme l'ours se refuse à quitter sa tanière, le paysan des montagnes à se transporter dans la plaine, le jeune enfant à se détacher du sein maternel, ainsi je me refusais à quitter Humulești, à l'automne de 1855, quand vint le moment de partir pour Socola, sur l'insistance de ma mère...

Cher m'était notre village, avec l'Ozana au beau cours, limpide comme le cristal, dans laquelle se mire avec fierté, depuis tant de siècles, la forteresse de Neamtzu. Chers m'étaient mon père et ma mère, mes frères et mes sœurs, et les garçons du village, mes compagnons d'enfance, avec lesquels, durant les jours glacés d'hiver, je m'amusais à faire des glissades; tandis que l'été, dans les beaux jours de fête, chantant et criant joyeusement, nous parcourions les bosquets et les bois ombreux, la grève avec ses trous d'eau, les champs avec leurs semailles, la plaine avec ses fleurs, et les belles collines derrière lesquelles me souriait l'aurore, à l'âge turbulent de la jeunesse! Chères aussi m'étaient les veillées et les « șezători », les rondes et toutes les réunions du village, auxquelles je prenais part avec le plus grand entrain. Quand bien même on eût été de pierre, on n'aurait pu empêcher son cœur de tressaillir de joie, lorsque l'on entendait parfois, au milieu de la

(1) Voy. ci-contre le fac-similé réduit de l'original de ce passage.

nuit, Mihaï le ménétrier, qui, suivi d'une bande de jeunes gens, parcourait tout le village en chantant :

Feuille verte de chicorée (1),
 Cette nuit, dans la fraîcheur,
 Chantait un rossignol
 D'une voix de jeune fille;
 Il chantait d'une voix tendre,
 Et les feuilles se détachaient;
 Il chantait d'une voix fine
 Pour notre séparation;
 Il soupirait, il gazouillait,
 Il vous déchirait le cœur.

Et combien d'autres choses encore il chantait et jouait sur son violon sonore, Mihaï le tzigane, et combien d'autres divertissements pleins de gaieté n'y avait-il pas chez nous : si bien que l'année entière semblait se passer en jours de fête!

2) Les *Souvenirs d'enfance* offrent, en deuxième lieu, le tableau fidèle de la vie paysanne d'un coin de la Haute Moldavie aux alentours de 1850.

Le cadre est d'abord bien tracé : avec un orgueil non dissimulé, Creangă décrit son village natal, qui n'était pas « isolé » et « mort », comme tant d'autres, mais qui, environné de plusieurs monastères et autres édifices célèbres, était sans cesse traversé par des pèlerins et des voyageurs, et par la foule qui se rendait aux multiples foires et marchés des bourgs voisins :

Humulești n'était pas, même en ce temps-là, un village de gens sans feu ni lieu, mais un village ancien de petits propriétaires, solidement établi, avec des ménagers triés sur le volet, de solides garçons, de jolies filles, qui savaient faire tourner la ronde, mais aussi la navette, et le village retentissait de toutes parts du bruit des métiers à tisser; avec une belle église et des prêtres, des chantres et des fidèles excellents, qui faisaient tous grand honneur à leur village (p. 17).

Nous voyons ensuite, dans tous ses détails, la vie de cette localité prospère : les paysans occupés tout le jour à leurs travaux domestiques et se récréant, le soir, dans les veillées où plusieurs familles travaillent en commun, avec des histoires et des devinettes, tandis qu'ils font, les jours de fête, de pantagruéliques ripailles; le pope Ion, qui, lors des solennités religieuses, est précédé, à travers le village, d'un essaim de petits garçons; l'école, avec ses maîtres

(1) Les chansons populaires roumaines commencent toujours par l'évocation d'une fleur ou d'une feuille : « Celui qui se sépare de sa bien-aimée chantera le nom des plantes amères : le pavot, l'absinthe. Avant de nous dire que celle qu'il aime est morte, l'amant nous dira qu'elle est noire, l'épine en fleurs! Si la chanson de l'absence parle du sureau, c'est que l'homme est parti l'été. Nomme-t-elle le maïs, le chanvre, le souci? C'est qu'il a quitté le village en automne. » (Princesse Bibesco, *Isvor, le pays des saules*, Paris, 1923, p. 54).

plus riches de cœur que de science, ses instruments de travail rudimentaires, sa discipline un peu rude.

Plus tard, à Folticeni, nous assistons à la vie en commun des jeunes étudiants moldaves.

Ajoutons que Creangă donne, au cours de son récit, de multiples renseignements sur les vêtements paysans (pp. 28, 47, 54), la cuisine moldave (pp. 33, 57, 68, 75), les coutumes et usages locaux (pp. 23, 24, 37, 48), les superstitions (pp. 22, 23, 31, 34, 42, 48, 49) et les remèdes populaires (pp. 24, 30, 32); si bien que les *Souvenirs* constituent une sorte de recueil folklorique très original.

III. — Valeur des « *Souvenirs d'enfance* ».

Indépendamment de leur intérêt biographique, psychologique et documentaire, les *Souvenirs* ont une valeur littéraire considérable.

Comme les *Contes*, ils sont caractérisés essentiellement par *la vie*. Que l'auteur décrive l'animation de Humulești, ses aventures d'écolier, sa maison paternelle, ou l'existence des étudiants de Folticeni, il sait donner aux lieux et, surtout, aux personnages un relief saisissant.

1) Pourtant, ici, comme dans les *Contes*, Creangă ne fait généralement que de rapides esquisses; mais il a, nous l'avons vu (1), le don de trouver les détails qui peignent.

Irinucă, par exemple, habite :

Une vieille bicoque, faite de poutres, avec des fenêtres comme la main, recouverte de planches, entourée d'une palissade en bois de sapin, et placée juste au pied de la montagne, sur la rive gauche de la Bistritza, près du pont (p. 29).

Lorsqu'on a donné à Smaranditza une correction avec le « saint Nicolas », pour avoir pouffé de rire en classe :

La fillette était assise, les mains sur les yeux, et pleurait comme une épousée, au point que sa chemise rebondissait sur son dos (p. 18).

Voici le portrait plus étendu de l'un des étudiants de Folticeni :

Quel plaisir de regarder Davidică, gars de la montagne, avec une barbe en fourchette et de beaux favoris; des cheveux bouclés et noirs comme une plume de corbeau, un front large et serein; des sourcils épais, de grands yeux, noirs comme des mûres et étincelants comme un éclair; des joues rouges comme deux pivoines; haut de taille, large d'épaules, la taille fine, souple comme un bouleau, léger comme un chevreuil et timide comme une jeune fille (p. 59).

Aussi les *Souvenirs* offrent-ils, avec le pope Ion, l'instituteur Vasile, les popes Iordache et Duhu, le père et la mère du conteur, la tanta Mărioara, Oșlobanu, Trăsnea, le père Bodrângă, le père Luca et d'autres encore, une galerie de portraits des plus vivantes.

(1) Voy. p. 166.

2) Les récits sont bien composés, animés et sobres de détails. Même lorsqu'ils ont une étendue considérable (certains d'entre eux constituent des épisodes qui pourraient être aisément détachés de l'ensemble), ils ne présentent jamais cette prolixité qu'on relève en certains endroits des *Contes* (1).

Citons, parmi les plus remarquables, le larcin chez tante Mărioara, le vol de la huppe, la baignade interrompue, la soirée chez la belle aubergiste de Folticeni, le voyage de Humulești à Jassy.

Voici l'un des mieux réussis, le vol des cerises de tante Mărioara :

Je sors de la maison, comme pour aller me baigner, je me faufile par où je peux, et voilà que je me trouve sur le cerisier de ma tante, et je me mets à fourrer des cerises dans mon sein, vertes, mûres, comme elles se présentaient. Et comme j'étais inquiet et m'efforçais de faire le plus vite possible, voilà tante Mărioara au pied du cerisier, avec une gaule à la main!

— Eh bien! démon, c'est ici ta baignade? dit-elle, en me faisant les gros yeux; descends, voleur, je vais te donner une leçon.

Mais comment descendre, puisqu'en bas c'était la ruine pour moi? Quand elle voit bien que je ne descends pas, vlan! elle me lance deux ou trois fois des mottes, mais sans m'atteindre; puis elle se met à grimper sur le cerisier, en disant : « Attends, pour-ceau, Mărioara ne sera pas longue à t'attraper ».

Alors, je me place vite sur une basse branche et, tout à coup, hop! je saute dans du chanvre qui s'étendait tout autour du cerisier, et qui était vert et m'arrivait jusqu'à la ceinture; et cette folle de tante Mărioara se met à ma poursuite; et moi, je cours comme un lièvre à travers le chanvre, avec elle à mes trousses, jusqu'à la clôture du fond du jardin; mais, n'ayant pas le temps de la sauter, je fais un détour, toujours à travers le chanvre, et toujours courant comme un lièvre, avec ma tante sur les talons; et cela jusqu'au milieu de l'enclos, où il m'était encore difficile de sauter. Par côté, il y avait aussi une clôture; et cette affreuse tante ne voulait à aucun prix relâcher sa poursuite : peu s'en fallait qu'elle ne mit la main sur moi. Je courais et elle courait, je courais et elle courait : et cela jusqu'à ce que nous eûmes couché tout le chanvre sur le sol; car, sans mentir, il y avait dix ou douze perches de beau chanvre, épais comme une brosse, dont il ne resta rien.

Quand nous avons fait ce beau travail, ma tante, je ne sais comment, bronche dans le chanvre ou s'embarrasse les pieds dans quelque chose, et tombe. Alors moi, vite je prends mon élan, je fais deux ou trois sauts mieux calculés, je franchis la clôture... et je disparaissais; je rentrai à la maison... et je fus très sage ce jour-là (pp. 40-41).

3) Enfin, les *Souvenirs* sont baignés, d'un bout à l'autre, dans une atmosphère de saine gaité qui s'annonçait déjà dans les *Contes* par de nombreux mots d'esprit (2); mais Creangă ne s'en tient plus, ici, à des réflexions plaisantes

(1) Voy. p. 151.

(2) Voy. pp. 173-174.

ou caustiques; devenu maître de son talent, il procède avec beaucoup plus d'art :

a) Tantôt, pour exciter le rire de ses lecteurs, il force, à dessein, la réalité, et certains de ses personnages se rapprochent de ceux de la légende.

Nică Oşlobanu, par exemple, « dont les bottes sont faites avec deux peaux de vache, l'une pour la semelle et l'autre pour les tiges », et qui transporte sur son dos, en une seule fois, tout le chargement de bois d'une voiture, nous fait songer aux compagnons merveilleux de Harap Alb.

Mais le passage le plus caractéristique à cet égard est encore celui où Creangă, avec un réalisme vigoureux qui rappelle singulièrement celui de Rabelais, nous dépeint le travail des étudiants de Folticeni, dont un bon nombre, déjà mariés, avaient laissé chez eux femme et enfants, pour venir étudier chez le catéchiste :

...Plaisanterie à part, on s'instruisait là-bas : les uns chantaient de la musique vocale religieuse, comme il faut, avec gravité..., jusqu'à s'enrouer comme des ânes; les autres lisaient tout d'une haleine, les yeux fermés, les sept Sacrements du Grand Catéchisme; Gâtlan se disputait, même en rêve, avec le géant Goliath; Davidică de Fărcaşa, le moustachu, dans le temps qu'il « pressait » une « mămăligă », achevait de dire par cœur, vite et sans faute, toute l'*Histoire de l'Ancien Testament*, de Filaret Scriban, divisée en périodes. Les uns marmottaient comme des fous, jusqu'à ce qu'ils fussent pris de vertige; d'autres ne faisaient que beugler, lisant jusqu'à ce que leur vue se troublât; d'autres agitaient leurs lèvres, comme s'ils étaient atteints d'épilepsie; les plus nombreux erraient sans but et restaient pensifs, en voyant comme ils perdaient leur temps, et ils soupiraient profondément, sachant quels besoins les attendaient chez eux (pp. 58-59).

b) Plus souvent, il introduit, au milieu ou à la fin d'un développement sérieux, des traits inattendus, dignes des meilleurs humoristes.

Nous ne saurions mieux faire, pour donner une idée de cet esprit de bon aloi, que de citer la fin de la deuxième partie.

Après l'escapade qui l'a obligé à rentrer chez lui tout nu, le jeune Ion a promis à sa mère d'être désormais raisonnable et travailleur :

N'allez pas croire, dit-il, que, du jour au lendemain, j'aie violé ma promesse, car j'ai été, dans mon genre, un garçon de parole... : durant mon sommeil, je ne demandais rien à manger; quand je me levais, je n'attendais pas qu'on me servit; lorsqu'il y avait quelque ouvrage à faire, je ne faisais que de rares apparitions à la maison. Et puis, j'avais encore d'autres qualités : lorsqu'on me rudoyait, on n'obtenait pas grand'chose de moi; quand on me prenait par la douceur, on obtenait encore moins; mais, si l'on me laissait agir à ma tête, je faisais quelque beau travail que sainte Anastasie elle-même, celle qui protège contre les poisons, était incapable de réparer, malgré toute son habileté. Le proverbe le dit : Lorsqu'un fou lance une pierre dans l'étang, dix sages n'arrivent pas à l'en retirer.

Enfin, pourquoi tant de paroles pour rien du tout? Je n'ai été, moi aussi, dans ce monde, qu'une boule de terre animée, un morceau d'argile de Humulești doué de vie; et je ne suis devenu ni beau jusqu'à vingt ans, ni sage jusqu'à trente, ni riche jusqu'à quarante. Mais, pauvre comme cette année-ci, comme l'année dernière et comme depuis que j'existe,... je ne l'ai jamais été! (p. 51).

Tels sont ces *Souvenirs d'enfance*, qui comptent parmi les ouvrages les plus parfaits (1) que la littérature roumaine ait produits.

Le talent de Creangă, encore un peu gauche, parfois, dans les *Contes*, se manifeste ici dans toute sa plénitude : les épisodes, sérieux ou comiques, toujours fort attachants, se succèdent sans monotonie, et lorsqu'on arrive à la dernière page du livre, on regrette de le voir terminé si tôt. Il faut avoir lu ces *Souvenirs*, pour en goûter le charme incomparable, que toute analyse est impuissante à traduire.

(1) Les *Souvenirs* ne sont pas exempts de quelques petits défauts : il y a, par exemple, dans l'épisode de la dispute des popes Duhu et Oşlobanu, le même esprit faubourien, d'assez mauvais goût, que dans la nouvelle *Popa Duhu* (voy. p. 190); il est regrettable aussi que l'auteur d'ouvrages didactiques apparaisse dans la troisième partie, où Creangă fait le procès des mauvais livres de classe de son époque. Mais ce sont là des taches insignifiantes, qui n'altèrent pas sensiblement la valeur de l'ensemble.

IV

LA LANGUE ET LE STYLE

I. — *La Langue*

La langue de Creangă représente approximativement celle des paysans et des petites gens de Haute-Moldavie, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Identique sur bien des points à celle des autres conteurs populaires de la même époque (notamment à celle d'Ispiresco et de Fundesco), elle a en propre un certain nombre de particularités de vocabulaire, de morphologie et de syntaxe, que nous allons examiner successivement.

I. — LE VOCABULAIRE (1)

Le vocabulaire de Creangă contient, comme celui de tous les conteurs populaires, une quantité considérable de mots et d'expressions familiers, et un grand nombre de diminutifs : *bărbăşel*, *drăcuşor*, *iepuşoară*, *mătuşică*, *picioruş*, *vântişor*, *vinişor*, etc.; on y trouve, de même, les termes vieillis que tous les conteurs ont conservés : *craiu*, roi; *crăie*, royaume; *carte*, lettre; *diată*, testament; *fecior*, fils; *haznă*, trésor royal; *împărat*, roi; *vărtute*, force; l'adv. *aşijderea*, de même; etc.

Toutefois, des termes et expressions paysans, souvent inconnus des citadins, y figurent en nombre plus considérable que chez les autres conteurs. On y relève :

a) De nombreux mots qui ont conservé l'ancienne terminaison en *-iu* : *amnariu*, *ceriu*, *cuibariu*, *ştergariu*, etc.

b) Des termes comme : *dric*, milieu, fort; *furluă*, dérober; *glagore*, intelligence; *haramin*, voleur; *hoanghină*, vieille sorcière; *lă-mă-mamă*, benêt; *mangosit*, vaurien; *naşteri*, injures; *pânză*, linceul; *proclat*, maudit; *solomonie*, sorcellerie; *umflă*, empoigner; *zaveră*, révolution; des adverbes : *amû*, à présent; *sanchi*, pour ainsi dire; *taftă*, complètement; des expressions comme : *nici bechiu*, rien du tout; *un puiu de bate*, une bonne volée; *a o luă hăbăuca*, aller au hasard; *a aveă său la rărunchi*, avoir du foin dans ses bottes; etc.

Mais ce qui caractérise essentiellement le vocabulaire de Creangă, c'est l'absence à peu près totale de néologismes et la présence d'une multitude de termes moldaves.

(1) Voy. le *Glossaire*, pp. 221 sqq.

1° *Les néologismes.* — On ne relève guère dans l'œuvre de Creangă qu'une douzaine de néologismes (1), nombre infime, qui n'est aussi faible chez aucun autre conteur roumain.

Cette absence de termes nouveaux est d'autant plus notable que Creangă usait de néologismes dans la conversation, et que sa correspondance en présente une quantité considérable, à toutes les époques de sa vie.

A vrai dire, l'autographe le plus ancien que nous possédions, la « supplique » adressée au séminaire en septembre 1859 (document rédigé en caractères cyrilliques), ne contient aucun néologisme et présente même le mot *maică*, archaïque et populaire pour *mamă*. Mais, par contre, une lettre déjà citée (2), de juillet 1862 (?), est parsemée de multiples « franțuzisme » (*ecsposifia*, *ardon de espresiuine*, *companioni*, *companione*, etc.) empruntés sans doute par Creangă, après sa sortie du séminaire, au contact de la société de Jassy. Plus nombreux encore sont les néologismes dans l'article *Misiunea preotului la sate* (3) et dans la protestation au Consistoire de 1872, où l'on peut lire des phrases comme : *fantasticul dicționarîu ce se vede că posedăți*. Enfin, dans une lettre de 1886 (4), où il déclare précisément qu'il faut « développer le sentiment national », Creangă emploie des termes calqués sur le français, comme *activ*, *glorios*, *curagios*, *renumit*, *politeță*, tous mots qui ont un équivalent roumain figurant dans les *Contes* et les *Souvenirs*.

Creangă rejetait donc par principe, quand il écrivait ses œuvres, tous les néologismes qui se présentaient spontanément sous sa plume, et y substituait des termes roumains, souvent moldaves, dont il avait dressé des listes, dans lesquelles il puisait au fur et à mesure de ses besoins (5). Il paraît même certain qu'il n'opérait cette substitution qu'après avoir fait une première rédaction de son récit (6).

2° *Les moldovénismes.* — Les « moldovénismes » sont, chez Creangă, en nombre si considérable que l'intelligence de certains passages présente quelque difficulté pour les lecteurs roumains non moldaves; d'assez nombreux termes paysans sont même obscurs, aujourd'hui, pour beaucoup de Moldaves. Aussi, dans la plupart des éditions, les œuvres sont-elles suivies d'un glossaire, ou, tout au moins, accompagnées de notes explicatives.

(1) Par exemple : *afront*, *carantină*, *corect*, *cristal*, *dezgust*, *deformă*; *pedestru*, « à pied », relevé par G. Weigand (*Harap Alb*, p. 131, note) n'est pas un néologisme : il figure déjà chez Varlaam et Dosofteiu.

(2) Voy. p. 15, note 2. Nous en donnons ci-contre le fac-similé.

(3) Voy. p. 58.

(4) Voy. p. XX, note 3.

(5) On a trouvé dans les papiers de Creangă nombre de ces listes, dont quelques extraits ont été publiés dans l'édition de Jassy et reproduits dans la plupart des éditions ultérieures.

(6) Voy. p. 176.

LETTRE ÉCRITE PAR CREANGA

le 3 juillet (1862 ?)

à son oncle Gheorghe, pope à Târgu-Neamtzu

(D'après des photographies communiquées par M. D. FURTUNA,
qui possède l'original)

(Voy. p. 15, note 2)

Учтивости, Писемцу, Убави. Суси. 3. Ди. Луна
а септе — timpul seceriiului la Orșii din Lună
(Tolstina — noue).

Scritu mâinile și pe dău, și pe față, precu un
tălălu meu; hădita și blăta lăterimă.

Despre noi vite și, după cum și știți, că
suntemu senatoși din Grăția lui D. de
Dorim deici, ca și pe D. Văstră acista să
simpla epistola să ve ^{găsiți} în celu mai perfect
grău alu senatului și alu pericirii.

De vete a și noutate noue, ietă ve și
Cu nefericita ocaziune, a reprezentului într
pericireu — Băndarului și pusu la rezonita
în puscărie, Șfărbului Răchiperica,
m'omni Dău la Pău! In! utuș, și amu făc
ferdic de punga. Suntu bune, ori ba?

De făcăm de pulpe, potim și deice cum
fi fostu mai bune, că-mi întăreau slăbi
rime nervilor.

Ată noutate noue: În timpul vijeliei un
măstăc (de la judea nepomenitei luni
dunice clapotmă Galici, fu aruncata de-asa
pro celi ve la bărbăni, și clapotela toamă
la potădaci de Șf-ti; și la drăbi man Drăcu
șeritesc, în grădina a crescutu unu crosta
vete de vâi cote și jumătate (2½) core
te a fi Dău la expoziția de la Trămbiș
core are a fi la 24 Septembrie, vizitator
în omul (obuzul) urbei Săntul bură lui de
Băcu, în corole lui Grăția, și se mure.

și stăni ar putea fi gustocă pentru
machinurul și gherghetegul porochu a casului
de Nicuș, Poșta; care a cădutar cu curu
în poru, pordan de expresiune! și a nevalabilu
prohore Am. Căru ruralu Tipirigu, cucurizau din
Pe! pi! ni! qe; care are trei miie de zile pe unu
anu de bi, și potru care de cărbuni d'in
podura. Dunseniului, pentru înscit
pinile și apă cōtu va pute beacu colu cu
totu d'in pōriul treitoru pe lângă lăsară;
apōră de alte venituru ce-i mai curgu de pe
vâlel cetătei, cōnd vine v'ō jalăc repedă;
In fine: In considerăciune, observăci
fiindu cō Tera n'are motivele ei D'omni
foc totu trebil, pan plisire. Gustul!!!

In ră mai solutu și pe amicii, prietete
a D. vōstre; sārutori omicabila d'in pōri
temi; D. lui Georgiu, precum mōișile, gur
tu și Ochiu D. nei S. rle. . . nu t
rugindui totu o dată de iertare! căci d'eu
omicolminte; ier de-asiie fi acals, v'oseu or
ta m'optu; V'eu nu m'aua Trezi
cu v'ō cōtu va testele de pumui pe lângă
spinore. Săle! reu me dōre! !!!!!
Inhibiciuni mutuală la cei ce nu me voru
ntrebo; In venerabilului pōrinte Noilie
Recomirita și familiei, cerutori de mōiș
d'in portana!

Alta noutate: M. anu noutate, m. anu noutate
unde se afla si ceteros frumuse, si pe
la casa de din fata, siie proserbu
rela: „Petrolul de Droce-i este cu oare
plina” cu alte cuvinte scuto factoru
icea si nune ^{functiune} ~~functiune~~ !!!

Parintele Anochescu ve trimite un
cogea de complimente, si serutori de
manu: Lui Gogu, Latorochi Madala, Laki
sic etc. etc. si ntelaga pe la toti aici la
an ^{scutu} vinu mai gustau

Asta noapte cand scriam, amu visatu
ca, me euam la cetatea Scutului,
cu proiantu de trei posesi, l'uni cora-
nacion, ce-i Pucea diaconul Theodor,
mtr'una ulcion; si cu mai multi
companioni si companione, corii mer-
geau pene la punctiua d'indantea
casei sf. v'ostre, si ier se intorceau im-
pai. Le frumoza petrecere !!!

L'ora m' amu trechita cu candicint d'upe
urechi, siie cum sedu ca da pe la can-
telarie; deca ea unu functiune da la

Прасведенье, trimisu in Новобельяни de
Насрафьяни

Pe Posibilit, nu l' amu veduta de demultu
gabit a veni la casa, sa lu oseremus in dimi-
ndies
Alu Domniei v'ostre servu! S. Crangau

Ces « moldovénismes » peuvent être classés en trois groupes :

a) Certains mots, d'ailleurs peu nombreux, ont en Moldavie, sous leur forme pan-roumaine, un sens spécial; tels sont :

a-și închipui, se procurer; *cazmă, pic* (bêche, en Valachie); *mântui*, achever; *orândă*, auberge de village; etc.

b) D'autres ne diffèrent des mots correspondants, en usage dans toutes les autres provinces, que par une légère différence de forme, par exemple :

amiji = mijî; *blăstăm* = blestem; *cămeșă* = cămașă; *chipoș* = chipeș; *crășmă* = cârciumă; *fărmacă* = fermecă; *ferastă* = ferăstră; *găci* = ghici; *ghiavol* = diavol; *hălăgie* = gălăgie; *înfătoșă* = infățișă; *mierare* = mirare; *poronci* = porunci; *răde* = ride; *rădică* = ridică; *sară* = seară.

c) D'autres, enfin, sont spéciaux à la Moldavie :

1) les uns sont d'un usage courant, aujourd'hui encore, dans toutes les classes de la société; tels sont :

Bezmetic, errant; *bostan*, citrouille; *buhaiu*, taureau; *chițibuș*, bagatelle; *ciolan*, os; *ciubotă*, botte; *colb*, poussière; *curechiu*, chou; *dimerlie*, boisseau; *dugheană*, boutique; *gireadă*, meule (de foin ou de paille); *iarmaroc*, foire; *perjă*, prune; *plisc*, bec; etc.

11) les autres sont des termes populaires, que les paysans seuls emploient :

Aburcă, soulever; *bărâni*, désirer; *bodrogănî*, grommeler; *boncălui*, brâmer; *avan*, terrible; *balcăz*, robuste; *chilos*, entêté; *budihace*, épouvantail; *bulughină*, pomme de terre; *chersin*, huche; *coropcar*, vagabond; *hulub*, pigeon; *ialoviță*, vache grasse; etc.

II. — MORPHOLOGIE

I. — Adjectifs possessifs.

a) Les noms qui marquent un lien de parenté, ou un lien semblable, ne sont généralement pas articulés devant les adjectifs possessifs *meu, tău, său*, qui sont alors enclitiques. Reçoivent cette construction familière : *bărbat, cumătru, cumnat, fecior, fiică, fiu, frate, maică, moș* (oncle), *noră, soacră, socru, soră, stăpân* et *văr*, ainsi que *mă-ta* (de *mamă*).

b) Le nom de parenté et son adjectif enclitique restent invariables lorsqu'ils sont employés en fonction de génitif :

Alătură cu casa socru-tău (p. 178); *feciorul nu ieși din hotărîrea maică-sa* (p. 113);
ou de datif :

Am să spun bărbatu-meu că aici sânt niște buci (p. 181).

Toutefois les mots *tată, mamă* et *frate* ont d'ordinaire, en pareil cas, leur vieille forme de cas oblique : *tătâne, mâne* et *frăține*, les deux premières remontant au lat. vulg. *tatani* et

mamani (1), et la dernière étant une formation analogique. Le mot *noră* est aussi, habituellement, au cas oblique :

Atunci feciorul craiului... sărută mâna tătâne-său (p. 200); *împăratul acela... a scris frăţine-său craiului* (p. 199); *...dând a înţelege nurori-sa că are s'o privighize* (p. 114).

Mais on trouve ailleurs la construction :

Feciorul cel mijlociu... primind şi el carte din mâna tată-său... porneşte şi el (p. 201).

c) Conformément à l'usage ancien, le possessif de troisième personne, *său*, *sa*, est employé parfois, lorsqu'il y a plusieurs possesseurs, à la place de *lor* :

Bietele nurori jăliau pe soacră-sa (p. 117); *fiii se răpăd.. la patul mâne-sa* (p. 118).

On trouve aussi dans les *Amintiri*, p. 36 :

De-amu puneţi-vă pe făcut privigheri de toată noaptea, măi băieţi, dacă vi-i voia să vă dee mă-ta... numai colaci..

II. — Pronoms-adjectifs démonstratifs.

a) A côté des formes usuelles *acest*, *această* et *acel*, *acea*, qui marquent respectivement l'éloignement et la proximité, figurent très fréquemment la forme familière et populaire *ăst* (= *acest*), fem. *astă*, et les formes vulgaires et moldaves : *aist* (= *acest*), fem. *aistă* (ainsi que le composé *istalalt*), et *ist* (= *cest*), fem. *istă*.

b) Les formes abrégées *cel* et *ist* sont fréquemment employées à la place de *acel* et *aist*; soit, munies du suffixe *-a*, après le nom qu'elles déterminent : *lupul cela*, *femeea cea*, *înainte femeii celeia*; soit même en tête de la phrase : *ist băiet*, *cela nu se pune de pricină*.

En revanche, on trouve toujours : *cercul acesta*, *cimilitura această*, etc.; et non : *cercul cesta*, *cimilitura ceastă*.

c) *Cel* (*cea*, etc.) joue assez souvent le rôle d'article (cf., au Glossaire, *toate cele*) :

(Bunicul) a petrecut câte o păreche de aţă neagră... prin cele noişte (= *noiştele*) (p. 28); *Chirică.. se acăţăra pe cele garduri* (= *gardurile*) (p. 175).

III. — Pronoms relatifs.

Le cas-sujet masc. pl. présente toujours la forme *cari*, et non *care*.

IV. — Noms de nombre.

a) Creangă emploie les formes moldaves *şese*, *şapte* et leurs composés, au lieu de *şase*, *şapte*.

b) Au lieu de *toţi trei*, *toţi patru*, etc., figurent les formes vulgaires *tustrei*, *tuspatru*, *tuscinci*, *tus-şese* (pp. 226, 227, 228, etc.).

(1) Voy. Meyer-Lübcke, *Grammaire des langues romanes*, II, § 18.

V. — Verbe.

a) A l'indicat. prés. de *a avea*, 3^e pers., la vieille langue avait l'unique forme *au* pour le sing. et le plur. : la distinction entre *a* (sing.) et *au* (plur.) est une innovation moderne, que la langue populaire ne connaît pas. La forme *au*, en fonction de 3^e pers. sing., apparaît sporadiquement dans les *Povești* :
 ...*Când vântul a aburit, iaca și el la craiul în ogradă au sosit* (p. 205; cf. pp. 211, 217, 220).

b) A la première conjugaison, le part. passé est souvent muni de la terminaison moldave *-et* (au lieu de *-at*) : *apropiet* (de *apropià*), *mâniat* (de *mânià*), *muiet* (de *muià*), *spăriet* (de *spărià*), *sfășiet* (de *sfășià*), etc.

c) De même, l'inf. de 2^e conjug. présente sporadiquement, au lieu de la terminaison ordinaire *-eà*, la forme moldave *-è* : *a se apropiè*, *a inviè*, *a se mâniè*, *a putè*, *a ședè*, *a vedè*, *a vrè*, etc...

d) L'indicat. prés. du verbe être est conjugué comme suit : *sânt*, *ești*, *este*, *sântem*, *sânțeți*, *sânt*.

Mais les formes abrégées et enclitiques sont très souvent employées : 1 sg., 3 pl. : *îs*, *-s*; 3 sg. : *e*, *îi*, *-i*. La forme *îs* est surtout fréquente après la conjonction *cum*; *e*, après les pronoms, enclitiques ou non; *-i*, après *că*, *nu*, *și* et *așa*.

e) Au plus-que-parf. de l'indicat., 3 pl., figure partout la forme en *-se* (et non en *-seră*, analogue du parf.), qui est la forme régulièrement issue du plus-que-parf. du subj. latin : *avuse*, *băgase*, *dăduse*, *se duse*, *lînsese*, *luase*, *văzuse*, *venise*, etc.

f) Le futur offre une grande variété :

I. Creangă emploie souvent la forme ordinaire de futur, composée de l'auxiliaire *voiu* (*vei*, *va*, etc.) et de l'infinitif; mais, dans ce cas, l'auxiliaire a généralement (surtout en enclise) sa forme abrégée (sans *v-*), familière et populaire, qui n'apparaît dans les textes qu'à partir du XVII^e siècle. A la 2^e personne du sing. et du pl., il use, respectivement, de *-i* ou *îi* et de *-fi* ou *îfi*, toutes formes qui sont moldaves. L'auxiliaire du futur présente donc le paradigme suivant : *oiu* ou *-oiu*, *-i* ou *îi*, *a* ou *-a*, *om* ou *-om*, *-fi* ou *îfi*, *or* ou *-or*.

II. On rencontre fréquemment aussi la formation périphrastique composée du prés. de l'indic. de *a avea* et du subj. prés. : *am să*, *ai să*, etc. Et cette construction voisine souvent avec la première citée :

...*Dar marți, de-om ajunge cu sănătate, am să ieu nepotul cu mine* (p. 25); *voiu priveghea nurorile, le-oiu pune la lucru* (p. 113).

III. La formation avec l'auxiliaire *o* (abréviation de *va*) et le subj. prés. est beaucoup plus rare :

Și pe arșița asta o să ne uscăm de sete (p. 209; cf. p. 232).

g) Notons la fréquence des expressions verbales familières formées à l'aide du pronom neutre *o* :

A o pașli, a o răli, a o sfecli, a o șterpeli, a o șurubui, etc.

VI. — Conjonctions.

a) La conjonction de coordination *căci*, « car », se présente très souvent sous la forme ancienne *că*, qui subsiste dans la langue familière et populaire :

La mai dă-te... oleacă pe jos... că mă tem că-i înșepent în căruță (p. 105).

b) En tête de la phrase apparaît fréquemment *da* (= *dar*), au sens de « mais » :

Bune-s și aceștea...; da bună ar fi și aceea, când ar avea cineva un fecior, care să facă podul (p. 146).

c) La conjonction de subordination *de*, d'un emploi très fréquent, marque des nuances très diverses : voy. pp. 209-210.

d) *Dacă* n'introduit pas seulement des conditionnelles, mais aussi des causales, des concessives et des temporelles : voy. pp. 208-209.

e) *Când* a parfois le sens de « si » ; voy. p. 209.

III. — SYNTAXE

I. — LA PROPOSITION SIMPLE

I. — *Personne et nombre.*

Le pluriel dit « de modestie », très usité dans la langue littéraire et, surtout, dans le style oratoire, se présente fréquemment aussi dans la langue populaire; de là la généralisation d'expressions comme *poștim, mulțămim, etc...* On relève chez Creangă quelques exemples de cet emploi :

D'apoi să avem iertare (p. 149); *il vedem, cucoane* (p. 89); *s'avem iertare, cucoane, n'om puté* (*ibid.*).

II. — *Temps.*

a) Au passé simple (assez rare dans la langue familière et populaire, surtout en Moldavie), qui apparaît pourtant en maints endroits, Creangă préfère le passé composé et, surtout, le présent historique, qui donne plus de vie au récit. Ces différents temps sont d'ailleurs souvent mêlés :

Ivan atunci mulțămî mai marilor săi, și apoi... pornește la drum (p. 183); *după ce s'a sfârșit nunta, feciorii s'au dus în treaba lor, iar nora rămase cu soacra* (p. 114).

b) Le futur simple (au lieu du présent de l'indicat.), dans une phrase interrogative, marque fréquemment le doute, et peut se rendre souvent en français par le verbe « pouvoir » :

De câți ani îi fi tu? « Quel âge peux-tu bien avoir? » (p. 168); *ce-a mai fi și asta?* « Qu'est-ce que ça peut bien être? » (p. 165).

Cette nuance dubitative est d'ailleurs précisée parfois par l'adverbe *poate* :

(*Moș Nichifor*) *poate acum a fi oale și ulcioare* (p. 112).

Le futur antérieur marque la même nuance pour des faits passés, dans des phrases interrogatives ou non :

Cine mai știe unde i-or fi putrezit ciolanele? « Qui sait où peuvent bien avoir pourri ses os? » (p. 203); *gândeam că te-i fi mai dus prin lume*, « je pensais que tu étais peut-être reparti par le monde » (p. 192).

c) La locution périphrastique formée du futur de l'indic. du verbe *a fi* et du partic. prés. marque très souvent une probabilité, nuance que l'on peut rendre presque toujours en français par « devoir » :

Nepotul prea puternicului Verde Impărat ne-a fi așteptând cu nerăbdare, « le neveu du tout puissant roi Vert doit nous attendre impatientement » (p. 235); *mare jale or fi mai ducând mamele lor*, « leurs mères doivent avoir un grand chagrin » (p. 146).

III. — *Mode.*

a) L'imparfait de l'indicatif remplace parfois le conditionnel passé dans une subordonnée conditionnelle et dans la principale correspondante :

Dacă nu eram eu și cu Păsărilă, ce făceași voi acum? « si nous n'avions pas été là, Păsărilă et moi, qu'auriez-vous fait à présent? » (p. 238).

b) On trouve assez souvent le subjonctif dit « délibératif » : *Să-l ieu, ori să-i dau drumul*, « dois-je le prendre ou le laisser partir? » (p. 205).

c) Le subjonctif présent fait très souvent fonction d'impératif, positif ou négatif, et voisine, d'ailleurs, en maints endroits avec l'impératif :

Pune-ți obrăzarul cum se pune, iară sabia să n'o slăbești din mână (p. 218); *șezi cole și să ospătezi oleacă* (p. 126).

d) Dans les défenses, Creangă emploie souvent, au lieu de *nu cumva să* (« n'allez pas »), *să nu cumva să* :

Să nu cumva să te împingă păcatul să-i faci vrun neajuns (p. 150).

e) Le subjonctif passé s'emploie exclamativement, en tête de la phrase, avec une nuance de regret ou d'admiration :

Să-l fi văzut cum înghiția la buhai, « si vous aviez vu comme il avalait les taureaux! » (p. 142).

IV. — *Possessifs.*

a) Creangă fait un usage très restreint des adjectifs possessifs; il emploie presque toujours, en fonction de possessifs, le datif du pronom personnel, réfléchi ou non, placé en enclise à côté du verbe :

Malca a ieșit afară să-și vadă harabagiul, « pour voir son cocher » (p. 101); *trezește-ți copilul*, « éveille ton enfant » (p. 179).

b) Plus rarement (et seulement à la 3^e pers. du sing.), ce pronom au datif est placé en enclise après le nom déterminé, emploi conforme à l'usage ancien, mais fréquent seulement, aujourd'hui, en poésie :

Mă alintam la sânu-i găngurînd (p. 34); *boierul... vede în clonțu-i* (du coq) *o punguță* (p. 140).

c) Sur l'emploi abusif de *său, sa*, au lieu de *lor*, voy. p. 202.

V. — *Le complément.*

a) La préposition *de* unit très souvent deux noms dont le premier est attribut du second :

O namilă de om, pohața de babă, o tigoare de băiet, etc.

b) Emploi de *pe*. — La règle qui veut que le complément direct, lorsque c'est un nom de personne, un nom commun d'être animé (quand il est question d'un être connu), ou un pronom masculin ou féminin, non enclitique, soit précédé de la préposition *pe*, n'est strictement observée que devant les les noms propres de personnes, ou lorsque la préposition est nécessaire pour éviter toute équivoque :

Căfelușa... purtă o salbă de galbeni, pe care a dat-o fetei (p. 161).

Partout ailleurs elle est fréquemment violée :

Împăratul Verde nu cunoștea nepoții săi, nici craiul nepoatele sale (p. 199); *îmbracă-te repede în pielea cea de urs, care o ai de la tată-tău* (p. 214).

Parfois, la construction ordinaire et la construction populaire (sans *pe*) voisinent :

Străjeriul... ia moșneagul și-l duce înaintea împăratului. Împăratul, văzând pe moșneag, îl întrebă (p. 147).

c) La préposition *la*, marquant, devant un complément direct, une idée de quantité, apparaît fréquemment :

A strânga la târșuri; a turna la țarnă; a mânca la plăcinte; a roade la copaci; a spune la povești; a molfa la pere, etc.

d) Le datif du pronom personnel (1^{re} et 2^e pers.), dit datif éthique, fort commun dans la littérature populaire (surtout dans les poésies, où il joue la plupart du temps le rôle de simple cheville), apparaît très souvent chez Creangă :

(*Spânul*) *zice cu glas răutăcios...: Ei, că bine mi te-am căptușit* (p. 210); *Setilă, dând fundurile afară la căte o bute, horp! și-o sugea dintr'o singură sorbitură* (p. 235).

Les deux formes de datif éthique viennent souvent se renforcer l'une l'autre :

Nică Oșlobanu... se scoală în picioare, cât mi-ți-i melionul (p. 55); *și odată (calul) mi ți-l înșfacă cu dinții* (p. 243).

VI. — *Ordre des mots.*

a) Dans l'ancienne langue, une proposition ne pouvait commencer ni par un auxiliaire, ni par un pronom. Cet usage a presque totalement disparu de la langue moderne; toutefois, aujourd'hui encore, on trouve parfois l'inversion du pronom ou de l'auxiliaire dans les propositions interrogatives qui ne commencent pas par un pronom interrogatif, mais surtout dans la poésie, populaire ou non. Il y a chez Creangă d'assez nombreux exemples de cette construction :

Gătitu-le-ași ceva bob fiert...? (p. 21); *știutu-v' am eu, că și voi mi-ași fost de aceștia...* (p. 80).

Et même dans des phrases non interrogatives :

Și mai fost au poftiți încă... (p. 243); *ghionțitu-ne-am unul pe altul* (p. 80). *Pare-mi-se că știi tu moarea mea...* (p. 76).

b) L'auxiliaire suit le verbe principal au conditionnel, lorsque ce conditionnel est en tête de la phrase, notamment dans les formules de souhaits ou de malédictions, qui sont assez fréquentes ici :

Vede-te-aș împărat (p. 202); *dormire-ai somnul de veci să dormi* (p. 25).

II. — LA PROPOSITION COMPLEXE

A. — *Propositions principales*

a) Souvent une principale (plus rarement une subordonnée) commence par l'adverbe *unde* ou, plus souvent, *unde nu* (« alors », « voici que »), ce qui est un emploi populaire :

Și unde nu s'au adunat o mulțime de băeși și fete la școală (p. 18); *apoi încet încet m'am furișat pintre oameni, și unde am croit-o la fugă spre Humulești* (p. 45); *și ci-că atunci, unde nu s'a apucat (Ivan)... de tras la mahorcă* (p. 196).

On trouve aussi, en tête de la phrase, *iaca* et, beaucoup plus souvent, les locutions composées populaires *numai iaca*, *numai iaca ce* ou *numai ce iaca* (quelquefois, seulement *numai ce*), *numai iata că* ou *numai ce iata că*, au sens de « voici que, soudain » :

Și mergând ea mai departe, numai iaca ce vede o fântână mîlită și părăsită (p. 160); *și cum vorbiau ei, numai iaca intră și Chirică pe ușă* (p. 181); *și cum îmi spuneau ei îngrijiți, numai ce și auzim cântând în teiu* (p. 46).

b) Souvent aussi apparaît *iacătă*, suivi d'un pronom personnel enclitique suivi lui-même, parfois, de la forme verbale abrégée *-s* (= *sânt*), construction familière et populaire :

Iacătă-o (p. 140); *iacătă-ne* (p. 79); *iacătă-mă-s* (pp. 43 et 50).

c) En tête d'une principale, et surtout après une interjection, la conjonction *că* joue le rôle de conjonction énonciative, ce qui est un emploi populaire propre à la Moldavie (1) :

Na : c'am stâns focul, și am uitat să-mi aprind luleaua (p. 110).

B. — Propositions subordonnées

I. — Interrogation indirecte.

La conjonction initiale (*dacă* ou *de*) manque souvent : *Răpezi-te până la el de vezi gata-i de drum?* (p. 76); *mă duc să văd nu mi-a pică cevă la turbincă* (p. 184).

Parfois aussi on trouve, conformément à l'usage ancien, le subjonctif précédé de la conjonction *să* :

Nu știu năluca să fii, om să fii... dar nici lucru curat nu ești (p. 175).

II. — Subordonnées temporelles.

a) A côté des conjonctions ordinaires apparaît souvent *dacă* (moins souvent *de*), archaïque et populaire, au sens de « lorsque » :

Noi, dacă vedeam așa, ne duceam și mai rar (p. 57); *dacă vede lupul și vede... că nu mai găsește nimic, își pune în gând una* (p. 122).

b) *Când* est fréquemment usité avec ellipse du verbe qui devrait le suivre. On trouve aussi *când aproape* et *când colo* sans verbe exprimé : voy. *Ellipses*, p. 212.

III. — Causales.

Dacă et *de* ont parfois le sens causal de « puisque » :

Așa-i că dacă n'am ținut seamă de vorbele lui, am ajuns slugă la dârloagă (p. 212); *ai o leacă de noroc, de ai nimerit tocmai la mine* (p. 152).

IV. — Finales.

Les finales sont indifféremment introduites par *ca să* ou simplement *să*, suivies l'une et l'autre du subjonctif :

Bate și tu cucoșul tău să facă ouă (p. 140); *du-te dela casa mea, ca să nu mai strici mâncarea degeaba* (*ibid.*).

Mais on trouve aussi *de* :

Sai răpede înlăuntru, de-ți ia sălași într'ales (p. 214).

(1) Une construction semblable existe depuis la fin du moyen âge dans le Sud-Ouest de la France (surtout en Gascogne), où l'on fait régulièrement précéder le verbe des phrases positives de la particule énonciative *que* : *alabets que me dignèc*, « alors il me dit »; voy. J. Ronjat, *Essai de syntaxe des Parlers provençaux modernes*, p. 82.



Nomb. 38. Creanga, 25 febr.

873 96 -
Jassy le 25 februarie 1873

873 Jassy 26 1873 Creanga

Creanga au comand. Tribunal

26 febr
de 1873
Domnului Prim Președinte,

Subsemnatul Ion Creanga, de profesie
liberă, domiciliat în Jassy, de profesie în strada
Banilor Nr. 1461, intenționează acțiune de divorț
contra soției mele Ellina Creanga, născută
Grigoriu, domiciliată în Jassy, de profesie în
strada Palatului Nr. 102.

Motivul reclamației mele sunt: —
I. Abandonarea domiciliului de peste ani de
dile, care umare din partea ei se consi-
deră ca cea mai gravă insultă, conform
art. 213. Codului Civil; și alu doilea a
alte insulte totu atât de grave, pe care la
timpu le voi proba prin moartori. —
Pentru că onestându pe lângă aceasta
nu alu doilea exemplum spre a se imuni
partei adverse, vă rog să bine-vorți a main-
ta cuvenitele lucrări pentru desfacerea căsă-
toriei dintr-o mină și menționata mea soție.
Trimiti, vă rog, și la Prim Președinte a
carea stimă, ce vă conșerou.

Creanga
Dum. ni es Belle
Domn. Prim Președinte Trib. Jud. Jassy.

Photo Haberhauer.

LETTRE DE CREANGA AU PREMIER PRÉSIDENT
DU TRIBUNAL DE JASSY
pour introduire son action en divorce (25 Février 1873)
(Voy. p. 29, note 6)

V. — *Consécutives.*

Les consécutives sont introduites d'ordinaire par la conjonction *de* :

Unde nu (Gerilă) trânteste o brumă pe păreți de trei palme de groasă de au început a clănțâni și ceilalți de frig, de săriă cămeșă de pe dânșii (p. 232).

Mais on trouve également *incât* ou *că*, souvent annoncés dans la principale par *așă* de suivi d'un adjectif ou d'un adverbe :

Apoi îl pieptănă și-l grijește asă de bine, că, peste câteva zile, îl scoate din boală (p. 145).

Les diverses conjonctions sont quelquefois rapprochées :
...Spânului îi mergeă gura ca pupăza, de-a amețit pe împăratul, încât a uitat și de Harap Alb și de cerb și de tot (p. 221).

VI. — *Conditionnelles.*

a) A côté de *dacă* et *de*, qui sont indifféremment employés, figure *când*, suivi du conditionnel, au sens de « si » :

Când m'aș potrivî eu babei..., apoi aș luă câmpii (p. 146);
când aș da peste-o parte bună, aș face și eu poate pasul acesta (p. 174).

b) « Sinon » est toujours exprimé par *de nu* :

Acum să-mi spui tu cine ești... că de nu, acolo îți putrezesc ciolanele (p. 210).

c) *De* a parfois le sens de « quand bien même », et équivaut alors à *chiar când*, *chiar dacă* :

De piatră de-ai fi fost și nu se putea să nu-ți salte inima de bucurie (p. 75).

Nuance qui peut être marquée aussi par le subjonctif seul :

N'aș face-o, să știi că mi-ar dà lumea de pe tume (p. 175).

d) L'hypothèse est encore rendue par la conjonction *să* suivie du subjonctif, le présent et le passé du subjonctif marquant respectivement l'irréel du présent et l'irréel du passé :

Să am eu o slugă așă de vrednică, aș pune-o la masă cu mine (p. 220); *să fi vrut, dedemult i-aș fi făcut pe obraz* (p. 216).

Dans ce dernier cas, le verbe de la principale peut être à l'imparfait de l'indicatif, et non au conditionnel passé; voy. p. 205.

e) On trouve enfin, parfois, l'indicatif présent seul pour marquer une hypothèse :

Îți place așă să mai trăești, bine de bine (p. 210).

f) Remarquer la construction :

Dacă n'a stat oleacă, să-l invăț eu a luă... drumeții în răs,
 « pourquoi n'a-t-il pas attendu... » (p. 65).

VII. — *Concessives.*

Elles sont introduites parfois par *dacă nu* :
Dacă nu-s și eu pușor de om..., dar tot m'a tras Harap Alb pe șfară (pp. 223-224).

VIII. — *La conjonction de.*

Cette conjonction, dont l'origine est contestée (1), et qui paraît avoir eu à l'origine une valeur coordinative, est fort usitée aujourd'hui comme conjonction de subordination, particulièrement dans la langue populaire, où elle traduit des nuances très variées, souvent difficiles à bien déterminer. Creangă en fait un usage très étendu :

De n'introduit pas seulement des subordonnées causales, temporelles, finales, consécutives et conditionnelles (voy. pp. 208-209); elle marque encore diverses nuances (2) :

a) Tantôt la simple coordination :

Mai șede el cât șede, de cască gura prin târg (p. 131).

b) Tantôt elle introduit la proposition qui suit, en français, des verbes comme « se mettre à », *a se apucă*; « parvenir à », *hălădui*; etc. :

Se pun ei de ospătează și beu (p. 235); *cu mare ce hălăduesc de deschid ușa* (p. 233).

Ou encore des verbes comme « laisser », « faire », suivis d'un infinitif :

Te-am lăsat de ți-ai făcut mendrele (p. 193); *împăratul pune de piaptănă la fel pe amândouă fetele* (p. 239).

c) Parfois enfin elle équivaut à un relatif :

Mi-a dat bani de am adus acasă (p. 174).

II. — *Le Style*

Le style de Creangă est essentiellement un style populaire, style plus oral qu'écrit, convenant admirablement à des sujets qui sont tous empruntés à la vie ou aux traditions paysannes.

Ce style, qui a déjà ses caractères propres dans le premier conte publié dans les *Convorbiri* (*la Belle-Mère aux trois brus*), est sensiblement le même dans les *Contes* (3), les *Anecdotes* et les *Souvenirs*. On y constate seulement un

(1) Voy. Sandfeld Jensen, dans *Zeitschrift f. rom. Phil.*, XXVIII, p. 11; M. Roques, dans *Mélanges Chabaneau*, p. 825; E. Bourciez, *Éléments de linguistique rom.*, Paris, 1923, p. 564.

(2) En tête d'une principale, elle introduit un souhait : *Și de-aș murî mai degrabă, să scap odată de zbucium* (p. 217).

(3) Pour les particularités des contes, voy. *supra*, pp. 155-165.

perfectionnement progressif, perfectionnement qui se dessine peu à peu dans les contes (notamment dans *Harap Alb*) et atteint son plus haut point dans les *Souvenirs*.

Mais si cette lente évolution, dont il est impossible de marquer les étapes, a donné au style plus de valeur artistique, elle n'en a pas modifié les caractères fondamentaux : aussi est-il impossible de séparer, dans cette étude, les *Contes des Souvenirs*. En revanche, nous examinerons, tour à tour, les caractères populaires, communs à toutes les œuvres, et les perfectionnements successifs.

A. — Les caractères populaires

On peut dire, d'une façon générale, que ce qui caractérise le style de Creangă, c'est la simplicité et le naturel : tant par sa phrase que par ses tours d'expression et sa verve, il s'apparente étroitement à celui des autres conteurs populaires de la Roumanie et de l'étranger.

I. — La phrase.

La phrase, dans les débuts surtout, est généralement courte et simple, naïve même. Voici, par exemple, le commencement de *la Petite Bourse aux deux liards* (1) :

Erà odat'o babă și un moșneag. Baba avea o găină și moșneagul un cucuș; găina babei se ouă de câte două ori pe fiecare zi, și baba mână o mulțime de ouă, iar moșneagului nu-i dă nici unul. Moșneagul, într'o zi, pierdù răbdarea și zise :

— Măi babă, mânănci ca în târgul lui Cremene. Ia dă-mi și mie niște ouă, ca să-mi prind pofta măcar (p. 140).

Mais elle est en même temps précise, nerveuse, concise et sans ornements superflus (2); et, à ce point de vue, *la Belle-Mère aux trois brus* n'a rien à envier aux œuvres ultérieures. Qu'on en juge par l'extrait suivant :

După ce s'a sfârșit nunta, feciorii s'au dus în treaba lor, iar nora rămase cu soacra. Chiar în acea zi, cătră sară, baba începù să puie la cale viața nurori-sa. ...Se suie iute în pod și scoboară de acolo un știubeiu cu pene rămase tocmai de la răposata soacră-sa, niște chite de cânepă și vreo două dimerlii de păsat.

— Iată ce-am gândit eu, noro, că poți lucră nopțile. Piu-a-i în căsoaia de alături, fusele în oboroc sub pat, iar furca după horn. Când te-i sătură de strujit pene, vei pisă malai; și când a veni bărbatu-tău dela drum, vom face plachie cu costițe de porc de cele afumate, din pod, și Doamne, bine vom mână! Acum deodată până te-i mai odihni, ie furca în brâu și până mâni dimineață să gătești fuioarele aceste de tors, penele de strujit și malaiul de pisat. Eu mă las puțin că mi-a trecut ciolan prin ciolan cu nunta voastră. Dar tu să știi că eu dorm iepurește; și

(1) Cf. le début, à peu près rigoureusement identique, de la version de Stăncesco (voy. p. 73).

(2) La phrase travaillée n'apparaît que plus tard, dans *Harap Alb* et, surtout, dans certaines parties des *Souvenirs*; voy. p. 214.

pe lângă iști doi ochi, mai am unul la ceafă, care șede pururea deschis și cu care văd, și noaptea și ziua, tot ce se face prin casă (p. 114).

II. — *Les tours d'expression.*

La plupart des tours d'expression de Creangă sont les tours familiers aux écrivains populaires. Nous nous bornerons à noter ci-dessous les principaux :

a) *Métaphores.* — Les seules métaphores employées par Creangă sont les métaphores populaires entrées depuis longtemps dans la langue paysanne (comme : *a potcovi*, *a boi pe cinevâ*, *berner* quelqu'un; *a fi peștit la mașe*, avoir un très mauvais cœur; *a nu-i fi toți boii acasă*, ne pas être dans son assiette; etc.); il n'en crée pas de nouvelles.

b) *Comparaisons.* — Les comparaisons sont toujours d'une extrême simplicité (1), mais très naturelles et expressives :

A tremură ca varga (p. 117), *a tăceă ca peștele* (p. 122), *iute ca un prâsnel* (p. 143) ou *ca fulgerul* (p. 166), *roș cum îi gotca* (p. 202), *verde ca buratecul* (p. 213), *eră netezită de parc'o lînsese vișeii* (p. 159), *gura babei umblă cum umblă melița* (p. 159), etc.

c) *Ellipses.* — Les ellipses de verbes sont fort nombreuses, soit après les conjonctions et locutions conjonctives *când*, *când aproape*, *când colo*, *cât pe ce* :

Când la poalele unui codru... numai iaca ce vede o dihanie de om (p. 225); *când aproape să ies din grădină, mă simțesc câinii lui Trăsnea* (p. 50); *și când colo, doftorii satului... erau la noi acasă* (p. 24); *mi îi-o înșfacă de coadă, și cât pe ce să-i sucească gâtul* (p. 238).

Soit dans toute autre position :

Atunci bucuria cucoșului (p. 141); *Ipate cu un gând să se ducă, și cu zece nu* (p. 172); *fata moșneagului la deal, fata moșneagului la vale* (p. 158); *acum să vedem care pe care? ori el pe draci, ori dracii pe dânsul* (p. 185). *Și nebuna de mătușă Mărioara după mine, și eu fuga iepurește prin cânepă, și eu fuga, și ea fuga* (p. 41); *când se trezesc din amețală, nici tu drumet, nici tu copil, nici tu nimica!* (p. 180).

Certaines de ces ellipses se doublent d'une anacoluthie : *Ipate auzind această, părerea lui de bine* (p. 174).

d) *Répétitions.* — On relève un grand nombre de répétitions, formées soit par simple juxtaposition (asyndète), soit par coordination à l'aide de *și*, *ce*, *cum* ou *cât*, ce dernier mot étant parfois précédé ou suivi de *mai* :

O sarcină mare, mare; a mers ea, a mers. — *Și înghiță, și înghiță; și merge Ivan, și merge, și merge.* — *Mâncăm ce*

(1) C'est tout à fait exceptionnellement que l'on constate quelque recherche (voy. *Harap Alb*, p. 242); le conteur revient d'ailleurs aussitôt à ses modèles populaires.

mâncăm; facem noi ce facem. — Am dus o cum am dus o. — Ei bat cât bat; și merse ea cât merse. — Mai merge el cât merge; mai strigă el cât mai strigă; și mai merge el cât mai merge.

e) *Constructions pléonastiques.* — Voici la plus notable de ces constructions qui sont assez fréquentes : dans une proposition principale dont le verbe est au présent ou au futur de l'indicat., le sujet (nom ou pronom), quand il est placé après le verbe, est souvent renforcé par un pronom personnel :

Mai strigă el capul cerbului... (p. 219); *mi-a luat el Dzeu turbinca* (p. 195); *mai trăesc ei oamenii și fără popie* (p. 76). *Vă vor eși ele toate aceste pe nas* (p. 234); *a pomeni ea baba mea... de năcazul acesta* (p. 108); *s'a trece ea și asta* (p. 42) (1).

f) *Assonances.* — Enfin, les assonances, dont nous avons noté la fréquence dans les *Povești* (2) et chez tous les conteurs populaires, ne sont pas exceptionnelles dans les autres œuvres de Creangă :

Câte drăcării le vine în cap, toate le fac (p. 36); *și hai fiecare pe la casa cui ne are, că mai bine-i pare* (p. 38); etc.

III. — *La verve populaire; les dictons et proverbes.*

Simple, naturel et, souvent, naïf, dans son vocabulaire (3), sa phrase et ses tours d'expression, le style de Creangă imite remarquablement la parole vivante.

Cette sensation de vie est encore augmentée par l'emploi d'un grand nombre d'interrogations, d'exclamations et d'interjections, qui soulignent les gestes ou les incidents, et par de nombreux effets comiques (charges, calembours, devinettes, termes assonancés (4), etc.) qui, parfois un peu vulgaires, sont bien dans la note générale : de là cette verve populaire des personnages mis en scène par Creangă, et notamment des compagnons merveilleux de Harap Alb, verve quelquefois prolixe (5) et un peu trop grosse, mais si vraie, qui fait irrésistiblement songer à celle de Rabelais (6).

Le conteur se met lui-même en scène (7) et, avec beaucoup de bonhomie (8), interroge le lecteur, lui fait part de ses réflexions et répond à des interruptions supposées.

(1) Exceptionnellement, on trouve cette construction avec un participe présent : *văzând el dracul...* (p. 167). Notons encore : *Încă tot mai are una (coastă de drac)* (p. 176); *mai dură încă două case* (p. 113); voy. aussi, au Glossaire : *lucru (se vede — că)*.

(2) Voy. pp. 164-165.

(3) Voy. pp. 199-201.

(4) Il y a quelquefois abus; voy. notamment *supra*, p. 165, les derniers exemples cités.

(5) Voy. pp. 151 et 174.

(6) Voy. aussi p. 197.

(7) Voy. notamment *Œuvres*, pp. 29, 37, 53, 54, 75, 98, 121, 135, 157, 163, 185, 187, 199, 223, 227, 229, 242.

(8) Voy. aussi, pp. 218-219, la préface que Creangă destinait à ses *Œuvres*.

On relève enfin dans toutes les œuvres, mais surtout dans *Harap Alb* et dans les *Souvenirs*, une abondante collection de dictons et de proverbes populaires (une centaine environ), dont un certain nombre sont versifiés, et divers fragments de refrains et de chansonnettes populaires (1).

Les dictons et proverbes (2) sont presque toujours annoncés par la formule populaire ordinaire : *Vorba ceea* (Ce proverbe [le dit]) :

Vorba ceea : „Țiganul, când i-e foame, cântă; boierul se primblă cu mânilor dinapoi, iar țăranul nostru își arde liuleaua și mocnește într'însul” (p. 43).

Exceptionnellement, ils sont incorporés dans la phrase de Creangă :

Moș Nichifor nu eră dintre aceia cari să nu știe « că nu-i bine să te pui vezeteu la cai albi și slugă la femei » (p. 98).

Assez rares chez les autres conteurs populaires, roumains et étrangers, ils ne sont pas l'une des moindres parures de de l'œuvre de Creangă, à laquelle ils achèvent de donner une parfaite couleur paysanne.

B. — *L'art de Creangă*

Mais l'art de Creangă n'est pas fait que de cette heureuse reproduction de la naïveté du style populaire.

Tout en lui conservant les caractères que nous venons de noter, le conteur, s'inspirant peut-être des modèles dont il entendait la lecture à la *Junimea*, perfectionna peu à peu son style.

Sans rien perdre de sa précision ni de sa clarté, la phrase devient plus souple et plus complexe; et, dans les *Souvenirs*, apparaissent de véritables périodes dont certains passages des *Contes*, et notamment la prière de la vieille mendicante au fils du roi, dans *Harap Alb* (p. 202), étaient de premières ébauches.

Ces périodes, assez rares il est vrai, sont remarquables surtout par leur symétrie et leur rythme. Voici, par exemple, le début de la deuxième partie des *Souvenirs* :

Nu știu alții cum sânt, dar eu, când mă gândesc la locul nașterii mele, la casa părintească din Humulești, la stâlpul hornului unde legă mama o șfară cu motocei la capăt, de crâpau mâtele jucându-se cu ei, la prichiciul vetrei cel humuit, de care mă țineam când începusem a merge copăcel, la cuptorul pe care mă ascundeam, când ne jucam noi, băieții, de-a mijoarca, și la alte jocuri și jucării pline de hazul și farmecul copilăresc, par' că-mi saltă și acum inima de bucurie! (3).

(1) Voy., p. ex., *Œuvres*, pp. 22, 32, 38, 59, 75, 77, 84, 98, 111, 116, 129, 165, 168, 169.

(2) On trouve aussi les formules : *Vorba cântecului* (pp. 165, 242) et *Povestea cântecului* (p. 48).

(3) Voy. la traduction de ce passage *supra*, p. 193.

Tandis que la phrase s'allonge, elle devient aussi plus artistique : Creangă recherche particulièrement le rythme et l'harmonie; il étudie avec soin le balancement des différents membres et choisit les mots qui ont les meilleures sonorités (1).

Le passage suivant du troisième *Souvenir*, dont nous avons donné ci-dessus la traduction (2), a toute la douce harmonie d'un morceau de poésie :

Dragu-mi eră satul nostru cu Ozana cea frumos curgătoare și limpede ca cristalul, în care se oglindește cu măhnire Cetatea Neamțului, de-atâtea veacuri! Dragi-mi erau tata și mamă, frații și surorile și băieții satului, tovarășii mei din copilărie, cu cari în zilele geroase de iarnă, mă desfătam pe ghiață și la sănuiș; iar vara, în zilele frumoase de sărbători, cântând și chiuind, cutrieram dumbrăvile și luncile umbroase, prundul cu știoalnel, țarinile cu holdele, câmpul cu florile și mândrele dealuri, de după care-mi zâmbiau zorile, în zburdalnica vârstă a tinereței!

Enfin, le conteur affine ses plaisanteries, qu'il fait habilement alterner avec des épisodes touchants, et sème même çà et là, dans les *Souvenirs*, des réflexions à tendance philosophique (3).

Il fallait le grand talent de Creangă pour rendre ainsi le style populaire plus artistique, sans en altérer sensiblement les caractères originaux.

(1) Creangă lisait et relisait toujours ses phrases à haute voix, au fur et à mesure qu'il écrivait; il se faisait aussi faire des lectures (*Viața rom.*, XIII, p. 361; *Sez.*, 1899, pp. 181-182) et 195; etc.).

(2) *Voy. supra*, p. 193.

(3) Ces réflexions, au reste très superficielles puisque Creangă n'avait reçu aucune culture philosophique, jurent un peu avec le caractère populaire de l'ensemble.

CONCLUSION

Fils de paysans, grandi au milieu des agriculteurs moldaves, ayant commencé tardivement à son village natal de fort médiocres études qui se poursuivirent à bâtons rompus dans de multiples écoles; séminariste appliqué, dont les classes furent fâcheusement interrompues par un deuil familial; puis, successivement, diacre, normalien à vingt-six ans bien sonnés, instituteur, défroqué, marchand de tabac, et, de nouveau, instituteur; passant toute cette deuxième partie de sa vie dans les faubourgs de Jassy, dans le milieu médiocre du bas clergé et des membres de l'enseignement primaire; devenant, à la suite d'heureuses circonstances, ami du poète Mihai Eminesco et membre de la plus célèbre société littéraire de Jassy; faisant, enfin, à quarante ans, sans avoir été nullement préparé au métier d'écrivain, de brillants débuts dans les lettres, et publiant, par la suite, de nombreuses pages, dans lesquelles son grand talent s'affirma de plus en plus; mais restant malgré tout un paysan, par ses dehors et sa mentalité, Creangă est l'une des figures les plus originales, la plus originale peut-être, de la littérature roumaine.

Si l'on mesurait la valeur de l'écrivain à sa fécondité, on serait tenté de ne lui accorder qu'une place de deuxième plan parmi les auteurs de son siècle. Mais si les *Contes et les Souvenirs* ont une étendue médiocre, ils sont, en revanche, profondément originaux par leur conception et par la perfection de leur forme.

Lorsque Eminesco l'engagea à collaborer aux *Convorbiri literare*, très attaché au passé et patriote ardent, et disciple, sans le savoir, d'A. Russo, dont il ignorait peut-être même le nom (1), Creangă voulut montrer que le génie populaire national avait créé des œuvres de valeur qui, sans addition d'aucun élément étranger, pouvaient être mises en parallèle avec les plus belles productions de la littérature savante : il emprunta donc au peuple quelques-uns des récits qui avaient enchanté son enfance et son adolescence, et les reproduisit avec fidélité; mais, naturellement doué d'un grand talent, il sut donner à ces vieilles fictions la vie qui leur faisait défaut, et les *Povești* présentent en maints endroits, non plus les pâles figures de la légende, mais le portrait vivant de paysans moldaves, contemporains du conteur. Creangă a fait ainsi du conte traditionnel ce qu'Alecsandri avait fait antérieure-

(1) Creangă lisait fort peu. Il n'avait qu'un très petit nombre de livres et ne possédait même pas la collection complète des *Convorbiri*, dont il était collaborateur. M. G.-T. Kirileanu avait dressé, après la mort de Creangă, la liste des ouvrages qui composaient la bibliothèque du conteur, mais il l'a égarée pendant les troubles de la Grande Guerre.

ment, dans ses *Doïne*, de la poésie populaire : une œuvre d'art. Il était le premier à entrer dans cette voie délicate, et personne ne l'y a suivi; il reste unique en Roumanie, et on ne peut guère le comparer, à l'étranger, qu'à quelques célèbres devanciers, notamment à Ch. Perrault.

Un peu plus tard, il abandonna les contes populaires et, sans s'inspirer d'aucun modèle, entreprit la rédaction de ses *Souvenirs*, qu'il consacrait à la mémoire de ses parents et, surtout, à la gloire de son village natal et de sa petite patrie, la Moldavie.

Ces *Souvenirs*, outre qu'ils sont un document autobiographique fort précieux, complètent très heureusement les *Contes*, en offrant un tableau fidèle, et combien vivant, de la vie paysanne moldave au milieu du XIX^e siècle. Ils nous fournissent également de multiples indications sur les usages, les coutumes et les superstitions populaires, et constituent un répertoire folklorique d'un très grand intérêt.

Dans les deux *Anecdotes* qu'il a consacrées au vieux Ion Roata, Creangă a élevé la voix, avec une éloquente indignation, pour ses frères les paysans, méprisés et maltraités par les puissants boyards.

Enfin, il a magistralement réussi son unique nouvelle, le *Père Nichifor le Trompeur*, qui présente l'une des plus fines études psychologiques que l'on ait faites d'un paysan roumain.

Ses œuvres, Creangă les a écrites dans la langue simple et colorée des agriculteurs de Moldavie; son style s'adapte merveilleusement aux besoins du moment : tantôt il est simple et naïf, comme le récit populaire lui-même; tantôt il devient, surtout dans les descriptions, vif, précis et nerveux; parfois enfin, au souvenir de ses parents et de son village natal, le conteur exprime sa mélancolie dans de belles périodes harmonieuses.

Pareil à un F. Mistral, il n'a pas craint d'introduire dans son vocabulaire, qui est d'une incomparable richesse, les vieux mots restés usuels dans la bouche des campagnards, et les termes et expressions populaires qui lui paraissaient plus vivants que leurs équivalents de la langue littéraire. Il a semé aussi à profusion, dans toutes les parties de son œuvre, des dictons et des proverbes paysans, en vers ou en prose. Et, à ce point de vue, les *Contes* et les *Souvenirs* sont précieux à la fois pour le linguiste et le folkloriste.

Enfin, ce qui achève de donner à l'œuvre de Creangă un charme tout particulier, c'est cet esprit de bon aloi dont le conteur a imprégné la plupart de ses pages, et qui se résume dans cette courte préface que l'auteur destinait à ses « Œuvres » (1) :

Cher lecteur,

Tu dois avoir lu beaucoup de sottises depuis que tu es né. Lis encore, je te prie, celles qui suivent; et si, par endroits, elles

(1) L'autographe de cette préface a été trouvé dans les papiers de Creangă.

ne te conviennent pas, prends la plume et compose toi-même quelque chose de meilleur; car, pour moi, c'est là tout ce que j'ai su faire et tout ce que j'ai fait.

En somme, enfant du peuple moldave, Creangă a consacré la plus grande partie de son œuvre à ce peuple, dont il reproduisait la vie, les traditions, les superstitions, les fictions, la langue, l'esprit. Ses *Contes* et ses *Souvenirs* sont deux modèles presque parfaits de cette « littérature nationale » que réclamaient instamment, aux alentours de 1840, les jeunes écrivains de l'École moldave (1); et l'on comprend que le nom de *Ion Creangă* ait été donné, en 1908, à une jeune revue de folklore de Bârlad.

Par les qualités de fond et de forme de son œuvre littéraire, Creangă se place parmi les plus grands écrivains roumains du XIX^e siècle.

Cette gloire, qu'il ne recherchait pas (2), le conteur ne l'a connue qu'assez longtemps après sa mort.

De son vivant, il ne fut guère apprécié à sa juste valeur que par quelques intimes de Jassy; son décès n'eut qu'un faible écho dans la presse roumaine.

L'édition de Jassy (1890-1892), non plus que celle de la *Biblioteca pentru toți* (1897), ne paraissent pas avoir trouvé auprès du public une faveur considérable. C'est surtout l'édition « Minerva », parue en 1902 et plusieurs fois réimprimée, qui a commencé à populariser l'œuvre de Creangă, dont la renommée s'est accrue d'année en année et qui a été plusieurs fois traduite (3). Après la Grande Guerre, les éditions se sont multipliées, notamment en Bessarabie où elles ont contribué, dans une certaine mesure, à ramener vers la mère patrie les « Moldaves » d'au delà du Prut, qui ont reconnu leur langue et se sont reconnus eux-mêmes dans les *Contes* et les *Souvenirs*.

Au cimetière « Eternitatea », on a érigé, bien que tardivement, une tombe digne de l'écrivain; dans la maison natale de Humulești et dans la « masure » de Jassy, enfin restaurée, le visiteur peut voir aujourd'hui quelques reliques du conteur, pieusement recueillies.

Creangă jouit enfin pleinement, dans toute la Roumanie, de la gloire à laquelle il avait bien droit.

(1) Voy. p. 64.

(2) Il avait obtenu, en 1878, le « Bene merenti » de deuxième classe, et, en 1883, la « Coroana României », avec le grade de chevalier; mais il ne portait jamais ces décorations.

(3) Voy. pp. XXV-XXVI.

GLOSSAIRE ⁽¹⁾

ABRÉVIATIONS

adj.	adjectif.	invar.	invariable.
adj. num.	adjectif numéral.	loc. adv.	locution adverbiale.
adj.-pron. dém.	adjectif - pronom démonstratif.	Mold.	Moldavie.
adv.	adverbe ou adverbiallement.	n. f.	nom féminin.
augm.	augmentatif.	n. m.	nom masculin.
Ban.	Banat.	n. n.	nom neutre.
Buc.	Bucovine.	n. pr.	nom propre.
c.	comme.	part.	participe.
Cr.	Creangă.	pop.	populaire.
dim. ou diminut.	diminutif.	surt.	surtout.
Dobr.	Dobroudja.	Tr.	Transylvanie.
empl.	employé.	Val.	Valachie.
fam.	familier.	v. intr.	verbe intransitif.
interj.	interjection.	v. réfl.	verbe réfléchi.
		v. tr.	verbe transitif.
		vx.	vieux.

- D. A. *Dicționarul limbii române, întocmit și publicat după îndemnul și cu cheltueala M. S. Regelui Carol I, Tomes I et II, București, 1913-1928.*
- D. T. Dr. H. Tiktin, *Rumänisch-Deutsches Wörterbuch*, Bukarest, 1903-1925.
- H. E. M. B.-P. Hașdeu, *Etymologicum magnum Romaniae*, Tomes I-3, București, 1887-1893.
- L. K. G.-T. Kirileanu et Al. Vasiliu, *Tălmăcirea cuvintelor mai neobișnuite*, dans *Ion Creangă, Opere complete, ediția VI-a*, București, s. d., pp. 293-324.

A

- abie adv. (Mold. Tr. = abia) à peine 113, etc.
- aburcă v. (Mold. Buc. pop.) tr. soulever 58; réfl. grimper 41.
- aciură v. réfl. (vx et pop.) se mettre à l'abri 35.
- acum deodată loc. adv. (Mold. = deocamdată) pour le moment 44, 184, 207.
- acuș adv. (fam. = acum) maintenant 69, 76, etc.
- adălmaș, aldămaș n. n. (pop.) « vin bu comme arrhes à la conclusion d'un marché » (H. E. M. 779-784) 45.
- adaos voy. pornè într' adaos.
- adicălea (la) loc. adv. (fam. = la adică) au bout du compte 208.
- afiștat n. m. (pop.) attestation, diplôme de fin d'études 70.
- aghezmuit adj. (plaisamment) grisé, à moitié ivre 63.
- aho! interj. (pop.) cri pour arrêter les bœufs 130.
- ahotnic adj. (Mold.) passionné pour (pentru) 23.
- aist adj.-pron. dém. (Buc. Tr. Mold. pop.), voy. p. 202.
- albă n. f. « rosse, terme comique dont on se sert pour désigner une jument » (voy. H. E. M. 713) 98.

(1) Les chiffres renvoient aux pages de l'édition G.-T. Kirileanu.

albie n. f. *bille de bois creusée dans la laquelle on berce et on lave les petits enfants* 180.

alege v. tr. *brocher, damasser* (une étoffe) 40.

alelei! interj. (pop.) *Ah!* 210.

aleu! interj. (Mold. = *aoleo*) *ha!* (douleur) 136.

alintă v. réfl. (surtout Mold.) « *faire l'enfant gâté, faire des grâces* » (D. A.) 34; « *se dandiner, faire des façons* » (D. A.) 158. *Alintat, gâté, dortoté* 162.

alivancă n. f., pl.-enci (Mold.) « *sorte de gâteau de farine de maïs au fromage* » (D. A.) 46.

alivanta adv. (surt. Mold.) *à la renverse, en culbutant* (tomber) 71.

alivenci n. f. pl. (Mold.) *ronde populaire moldave* 57.

amânar, -ariu (Mold. = *amnar*) « *les quatre poteaux qu'on plante à chaque coin pour faire une maison* » (D. A.) 133; *Pierre à fusil* 24, 106.

amandea interj. (Mold. pop.) *hop! vite!* (pour marquer la fuite) 72.

amânile (pe) *à qui mieux mieux* 99.

amar (atât — de) adj. empl. subst. (Mold.) *une si grande quantité* 69, 172.

amiji v. intr. (Mold. Buc. = *miji*) *poindre* (en parlant du jour) 144, 166.

amû adv. (vx. et surt. Mold. = *acum*) *maintenant, donc* 183, 199, 212, 221, 222, 229.

antal n. n. (surt. Mol.) *gros tonneau, foudre* 107.

antereu n. n. (Mold. = *anteriu*) « *habit de dessous, plus ou moins long, porté immédiatement sur la chemise et qui serrait la taille* » (H. E. M.) 168.

apărie, apăraie n. f. « *masse d'eau répandue par terre* » (D. A.) 81, 141.

ăra, să...ra interj. (Mold. Buc. pop. = *ăracan* de mine ou (s)-*ăraca'n* de mine) « *Ah! mon Dieu!* » (D. A.) (étonnement ou colère) 178, etc.

armenesc (cuc) n. m. (Mold. pop. = *pupăză*) *huppe*, littéral. *oiseau puant* (voy. H. E. M., 1705) 42.

arvoni v. (Mold. = *arvuni*) tr. *recruter, enrôler* 167; réfl. *s'engager* 38.

arzuliu adj. (Mold. pop.) *brûlant, ardent* 225.

așijderea adv. (vx. et pop.) *de même, pareillement* 163.

aspidă n. f. (pop.) *aspic, vipère* 154.

astrăgaci n. n. (?) (Mold.) « *outil de cordonnier, en forme de bêche, avec lequel on étire la semelle* » (D. A.) 57.

avan adj. (Mold. pop.) *méchant, cruel, terrible* 111, 191.

B

băbăt'e n. f. (Mold. fam.) *petite vieille, bonne vieille* 100.

băboiu n. m. (Mold. fam.) *grande et grosse vieille* 155.

baborniță n. f. « *vieille femme laide et acariâtre* » (H. E. M.) 156.

băbușcă n. f. (Mold. Tr.) *chère vieillotte* 100, 145.

bădădăi v. intr. (Mold.) « *aller à l'aventure, flâner* » (D. A.) 86; *parler déraisonnablement* » (D. A.) 185.

badană n. f. (Mold. = *bidinea*) *gros pinceau, brosse à badigeonner* 80.

băhli part. passé de *băhli* (*a se*) (Mold. Buc.) *croupi* (eau) 209.

băiet n. m. (Mold. = *băiat*) *garçon* 19, 168, etc.

baiu! interj. (Mold. Tr. Ban. pop.) « *Que non! pas du tout! Je ne veux pas!* » (D. A.) 73.

- bălăbăni** v. réfl. (Mold.) *se quereller* 25.
- balcâz** adj. (surt. Mold. et pop.) *gros et gras* 20, 29.
- haligă** (a face sânge'n) (pop.) *être un beau gaillard* (iron.) 231.
- bălmujit** part. passé de *bălmuji* (Ban Mold. Tr. pop.) *embrouillé* 60 (de *bălmuj*, « sorte de bouillie dans laquelle il entre du fromage blanc, un peu de farine de maïs ou de blé, du beurre ou de la crème, et quelquefois des œufs » (D. A.; cf. L. K., 294).
- bănat** n. n., a aduce — *cuiva, faire retomber une faute sur quelqu'un* 61; *nu-ți fie cu —, pardonnez-moi, excusez-moi* 107.
- bănuî** v. tr. (Mold. pop.) *faire des reproches* (cuiva) 114.
- bărăni** v. tr. (Tr. Mold. pop.) *désirer vivement* 170.
- bărbânță** n. f. (Ban. Buc. Mold. Tr. pop.) « *vase de bois, fait avec des douves, pour conserver les laitages et les fromages, plus rarement les boissons alcoolisées* » (D. A.) 132.
- bărdăhan** n. n. (pop.) *peau de l'estomac des bestiaux, employée autrefois par les paysans en guise de vitres* 149.
- bârligat** adj. (Mold.) *retroussé, en trompette* 135, 166.
- bârlog** n. n. (Mold.) *tanière* (de l'ours) 54, 74.
- băf** (a da prin) loc. pop., *être effronté, importun* 120.
- batâr** adv. (Mold. et Tr. pop. = mâcar) *au moins, du moins* 37.
- bătătură** n. f. *trame* 47.
- bate** v. intr. (pop.) *aboyer* 50.
- băteliste** n. f. (Mold. Buc.) *lieu de rendez-vous* 42.
- băzâi** v. intr. *accompagner* (en sourdine) (D. A.) 21.
- bazonie** n. f. (Mold.) *farce, blague* 23, 82, 166.
- băzdăganie** n. f. (pop.) *bizarrie, monstre* 62, 249.
- beà** v. tr. (pop.) *fumer* (la pipe) 110.
- bechiu** n. inv. (Mold. pop.) dans l'expr. *nu știe —, = il ne sait pas le premier mot* 234.
- bedreag** n. n. « *billot ou tabouret sur lequel le cordonnier s'appuie pour travailler* » (D. A.) 57.
- benchiu, benghiu** n. n. (pop.) *tache que l'on fait sur le front d'un enfant, avec du crachat et de la suie ou de la poussière prise sur le talon de la chaussure, pour le préserver du mauvais œil* 34.
- berechet** n. n. *abondance* 87, 231; « *celui qui porte bonheur* » (D. A.) 70 (?), 175.
- bernevici** n. m. pl. (Buc. Buzău et Mold.) « *gros pantalon paysan d'hiver, large et très long, en laine blanche grossière* » (D. A.) 40.
- betcag** adj. *malade* 103.
- bezmetic** adj. (Mold.) *ahuri, sans but* 59, 140, 208.
- bibiluri** n. f. pl. (Mold. pop.) « *sorte de dentelle à l'aiguille, triangulaire, qui orne le col, les manches et le bas des chemises paysannes* » (D. A.) 54.
- bichiri** v. tr. (Mold.) « *travailler en labinant, remanier minutieusement* » (D. A.) 106.
- bicisnic** adj. (Mold. = becisnic) *niais, imbécile* 69, 165, 231.
- bindisî** v. tr. (Mold. pop.) *s'inquiéter* (de) 37, 231.
- bizuî** v. réfl.; — *la, avoir le courage de faire* (une chose) 212.
- bizunie** n. f. (Mold. pop. = vizuină) *repaire, tanière* 135.
- blăstăm** n. n. (Mold. = blestem) *malédiction* 138, 191.
- blăstămă** v. tr. (Mold. = bles-temă) *maudire* 200.
- blăstămație** n. f. (Mold. = bles-temație) *malédiction* 72.

- blândă** n. f. *urticaire* 236.
- bleandă** n. f. (Mold. fam.) *coup, taloche* 19; *poussée, bousculade* 141.
- blești** v. tr. (Buc. Tr. Mold. pop.) *articuler, souffler mot* (toujours construit avec une négat. ou *abiă*) 58, 70, 118, 210.
- blid** n. n.; *écuelles, assiettes et plats des paysans, en terre ou en bois* 43, 117, etc.
- boaită** n. f. (Mold. pop.) « *se dit des bœufs maigres; terme de moquerie, surtout aux prêtres, moines et tziganes* » (D. A.) 38.
- boarfe** n. f. pl. (fam.) *vieux chiffons, hardes* 168.
- boartă** n. f. (Mold. = gaură) *trou* 78, 212, 233.
- bobletic** adj. (Mold.) *sot, niais*.
- bobote** (in) locut. (Mold.) *sans rime ni raison* (parler) 68.
- bocăni** v. tr. *battre, frapper* 232.
- bocnă** adv. a se face —, *devenir raide* (sous l'effet du froid) 28.
- bodrogăni** v. tr. (Buc. Mold. pop.) *marmotter, grommeler* 192, 224.
- bogdaproste** (puiu de) *enfant de mendiant, faible et mal vêtu* (L. K.) 166.
- boghet** adj. (Mold.) *huppé* (vo-laille) 117, 142 (?); *gros* 34.
- boi** v. tr. (Mold.) *teindre* 65; fig. *tromper, attraper* 130.
- boiă** n. f. (Mold. = văpsea) *teinture* 100.
- bojbăi** v. tr. (Mold. Tr.) *chercher à tâtons, tâtonner*, 43, 238.
- bojdeucă** n. f. (Mold. pop.) *ma-sure*; voy. p. 26.
- bolborosi** v. tr. *balbutier, marmotter* 63, 234.
- boliște** n. f. (Mold.) *épidémie* 24.
- boncălu** v. intr. (Mold. pop. = boncăi) *brâmer, raire* 218.
- bondar** n. m. (Mold.) *bourdon* 19.
- bondișă** n. f. (Mold. Buc.) *court manteau fourré, sans manches*, 54.
- bongoase** n. f. pl. (Mold. pop.) *plaisanteries, blagues* 23.
- boscorodi** v. tr. (Mold.) *marmotter, grommeler* (contre quelqu'un) 23, 38.
- bostan** n. m. (Mold. = dovleac) *citrouille* 64.
- bostănărie** n. f. (Mold.) *melon-nière* 220.
- boț cu ochi** n. m. « *gros homme, avec un visage sans expression* » (D. A.) 51.
- boz** n. m. (Mold. = bozie) *hièble* 211.
- brăncă** n. f. (pop.) *erysipèle*, 146.
- brașoave** n. f. pl. (Mold.) *men-songes, blagues* 231.
- buc** n. m. (Mold. Buc. Tr.) *balle de grain* 114; pl. *bourre* (de chanvre) 65, 66; voy. L. K. 296. In-tr'un *buc*, loc. adv. (Mold. pop.) *en un instant, en un tournemain* 31, 189, 236.
- bucate** n. f. pl. (vx. et Mold.) *biens en troupeaux* 26.
- buche** n. f. (iron.) *science* 68.
- bucheludeazlă, bucherișazdră** n. f. (pop.) *premiers éléments de lecture et d'écriture* 20.
- buchisî, buchisă** v. tr. (fam.) *battre, rosser*, 34, 251.
- bucluc** n. n. (Mold. Buc. = bo-cluc) *querelle* 187; pl. -uri, *effets, choses sans valeur* 187. *Buclucaș*, adj. *querelleur, disputeur* 63, 100, etc.
- budihace** n. f. (Mold. Buc. pop.) *monstre, épouvantail* 23, 38.
- buft** n. ? (Mold. pop.) (*sorte de*) *boudin farci* 68.
- buh** n. ? (Mold. fam.) *nouvelle, bruit* 42.
- buhaiu** n. m. (Mold. = taur) *taureau* 55, 141; *instrument avec lequel les enfants, le soir de la Saint-Basile, imitent le beuglement des taureaux, en tirant des crins de cheval au travers d'une peau tendue* 37.

- buimac** adj. *ahuri, étourdi* 72, 167. Buimăceală, n. f. *ahurissement* 72.
- bulhac** n. n. (Mold. pop.) *petit lac, mare* 145.
- bulicheriu** n. ? (Mold. Buc.) *mauvais couteau* 106.
- buluc** adv. (surt. Mold.) *en troupe serrée* 229.
- bulughină** n. f. (Mold. pop.) *pomme de terre* 170.
- burangic** n. n. (Mold. = borangic) *soie grège* 40.
- buratec** n. m. (Mold. = brotac) *rainette* 213.
- burcă** n. f. (Mold. Buc.) *grand manteau paysan, fait d'une peau d'animal*.
- burduv** n. n. (Mold. = burduf) *outré* 133; a da în —ul dracului (pop.), *envoyer au diable* 166.
- burlăcie** n. f. (Mold.) *célibat* 165.
- burzuluiț** part. passé de a se burzului, *emporté, fâché* 38.
- buși** v. tr. *renverser, jeter par terre* 37.
- busta** adv. (Mold.) dans l'expres. a da —, *se précipiter* 117.
- buștihan** n. m. (Mold. pop. = buștean) *billot, bille* 224.
- butuc** n. m., fig. *imbécile, lourdaud* 229; a trage butucul cuiva, *tromper quelqu'un* 238; a fi din butuci, *être bête*, 215.

C

- caier** n. n. *quenouillée* 114.
- căină** v. tr. (Mold. Buc.) *plaindre* 208.
- cal** n. m., știu cât le poate calul (pop.), *je sais de quoi elles sont capables* 177. Opt un cal (littéral : huit [quatre jambes et quatre roues] *un cheval*), *se dit d'un cheval qui tire seul une charrette* (D. T.) 98.
- calamandros** n. ? (Mold. pop.) *désordre, tapage* 39.
- călătorie sprâncenată** voy. *sprâncenată*.
- călcăie** (a-și luă rămas bun dela) *s'enfuir sans rien dire à personne* (?) 46.
- căleap** n. n. (Mold. pop.) *écheveau* 65, 286; voy. L. K. 297.
- cale primară** (a veni de c. p. la socri) (pop.) *faire la première visite aux parents du jeune homme* (en parlant de deux nouveaux mariés) 101.
- calic** adj. (Mold.) *pauvre* 207. Calici, v. tr. (Mold.) *appauvrir, ruiner* 174.
- calindăr** n. m. (Mold. = calendar) 231.
- câlți** n. m. pl. *étoupe* 65; voy. *buci*.
- calup** n. n. (Mold. = calapod) *forme* (de cordonnier) 69.
- ca mai** anc. locut. (« plus, eucore plus, le plus », chez Varlaam, N. Costin, etc.) dont il reste q.q. ex. chez Cr. : a se ca mai duce, *s'en aller* 206; ca mai ba să vezi, *tu ne verras plus* 86.
- cămeșă** n. f. (Mold. = cămașă) *chemise* 113. Cămeșoiu, n. n. (Mold. pop. = cămășoiu) *chemise grossière, sans empècement* 40.
- canavață** n. f. *tissu grossier* 168.
- câne-cânește** adv. (Mold. fam.) *difficilement, péniblement* 57, 69, 222.
- cânepa dracului** n. f. (pop.) *chevelure* 117.
- câneriu** adj. (Mold. pop.) *méchant comme un chien* 21, 56.
- cânos** adj. *dur, méchant* 141.
- canură** n. f. « *bourre de laine* » (D. A.; voy. L. K. 297) 47.
- capăt** n. n. (Mold. pop. = osie) *cssieu* 106, 166.
- căpcân** n. m. (Mold. Tr. = căpcăun) d'abord « *ogre à deux têtes, dont l'une de chien* », puis, comme ici, « *Tartare* » 103.

- ca pe dânsul (dânsa, etc.) (pop.) *comme il faut, fortement* 118, 135, etc.
- căpeţeală n. f. (Mold.) *partie supérieure de la bride* (d'un cheval) 106.
- căpiţă n. f. *moyette* (de foin) 127.
- căpitănie n. f. (Mold. = căpetenie) *chef* 166, 186.
- captalan n. m. (Mold.) *pétasite* (bot.) 225.
- căptuşi v. tr. (Mold. fam.) *prendre, attraper* 41, 186, 210.
- cărăbăni v. (Mold. fam.) tr. *prendre à la hâte* 40, 235; réfl. *se précipiter, déguerpîr* 72, 133, 186, 239; tr. *transporter* 99.
- carâmb n. m. (Mold. pop.) « *pièce de bois horizontale ayant, dans la ridelle, le rôle d'un montant dans la composition d'une échelle* » (D. A.) 107.
- carboavă n. f. (Mold. vx. pop.) *rouble en argent* 181.
- cărcee n. f. (Mold. pop.) *crochet de bois ou chaîne pour relier les deux timons d'une voiture* 37, 128.
- căriu n. m. (vx. et pop. = car) *vrillette* (zool.) 117.
- cârlan n. m. *agneau sevré* 23.
- cârni v. (Mold. Tr. = cărmi) tr. *tourner, faire dévier* 108; intr. *tourner, changer de direction* 209; réfl. *se tourner, bouger* 198.
- Cărnileagă n. f. (pop.) « *tous les jours gras entre la Noël et le grand carême* » ou « *avant-dernière semaine de ces jours gras* » 25; voy. L. K. 297.
- cărnosi v. tr. (Mold. pop.) *décharner* 121.
- cărpănos adj. (Mold. fam.) *avare* 41. Cărpănoşie, n. f., *avarice* 57.
- carte n. f. (vx. et pop.) *lettre* 199, 200, etc.
- căşlegi n. f. pl. *jours gras* 39, etc.
- căsoaie n. f. (pop.) *petite maison paysanne, souvent sans fenêtres, bâtie à côté d'un bâtiment principal* 114, 181.
- cătă v. tr. (pop. = căută) *chercher* 70, 210.
- cătătură n. f. (pop. = căutătură) *regard* 207.
- cătinel adv. (Mold. pop.) *lentelement* 81, 104, 155, etc.
- cât pe ce (Mold. = cât p'aci) + subj. = *presque* 31, etc.
- cătră prep. (vx. et Mold. = către) *vers* 149.
- catrafuse n. f. pl., dans l'expr. fam. : *a-şi lua catrafusele, prendre son bagage et filer* 239.
- catrinţă n. f. *vêtement de laine bigarrée, retenu à la taille par une ceinture, que portent les paysannes en guise de jupe; are să'nceapă a-i mirosl a c., il commencera à courir le jupon* 23.
- cătuşnică n. f. *herbe aux chats ou cataire* (Nepeta cataria) 224.
- Cazacincă n. f. (Cr. = cazacească) *danse introduite par les Cosaques et que l'on danse accroupi* 189.
- căzătură n. f. *vieille personne qui peut à peine se tenir debout* 151.
- cazmă n. f. (Mold. = târnăcop) *pic* 20, 233.
- ceă! ă! ceală! interj. *cris pour faire tourner à droite le bœuf attelé à gauche* 194, 234, etc.
- ceapcân n. m. *coquin, fripon* 38.
- ceaslov n. n., voy. p. 4, note 6.
- ceteră v. tr. (Tr. Mold. pop.) *assourdir, assommer* (de paroles) 234.
- cetlui v. tr. (Mold. pop.) *lier solidement* 21, 166; voy. L. K. 298.
- ceucă n. f. (Mold. Buc. pop. = cioacă) *choucas* (Corvus monedula) 53.
- chebe n. n. (Mold. = ghebă) *long manteau paysan en drap blanc soutaché* 87.
- cheji n. m. pl. (Mold. pop.) *humeur, dispositions* 99.

- chelfăneală** n. f. (Mold. fam.) *tripotée* 41, 183.
- chersin** n. n. (Mold. pop.) « *auge courte et profonde* » (L. K.) 121.
- chiag** n. n. (pop. = căzătură) 107; voy. *căzătură*.
- chichion** n. ? (Mold. fam.) *mauvaise affaire, pétrin* 149.
- chiclaz** n. n. (Creangă) « *Pierre verte vénéneuse* » (L. K.) 100.
- chicot** n. n. (Mold.) *éclat de rire*. Chicoti, v. (Mold.) intr. *rire sous cape* 49, 80; réfl. même sens 180.
- chilaciu** adj. (Mold.) *adonné à la boisson* 261.
- chili** v. tr. (Mold. fam.) *boire* 196.
- chilie** n. f. (vx.) *petite maison* 18; diminut. : *chilioară* 152.
- chilimboț** n. ? (Mold. pop.) *morceau de pain non cuit* 227.
- chilnă** n. f. (Mold. = chelnă) *fond d'une voiture* 106.
- chilotă** n. f. (Mold. pop. = pilotă) *paquets, bagage* 100.
- chilos** adj. (Mold. pop.) *résistant, entêté* 67.
- chilug** n. n. (Mold. = pilug) empl. adverb. : *ras* (litt. : comme un pilon) 29.
- chimă** (?) 209; voy. L. K. 299.
- chimeriu** n.n. (Mold. pop. = chimir) *ceinture de cuir dans laquelle les paysans mettent leur argent* 47, 174.
- chiolhănos** adj. (Mold. pop.) *misérable* 80.
- chijos** adj. (Mold. fam. = chips) *qui a bonne mine* 168, 229.
- Chiraleisa** n. f. *Kyrie éleison* (cri poussé par les enfants qui accompagnent le prêtre la veille de Noël et surtout la veille de l'Épiphanie; voy. L. K. 299) 21.
- chirandă** n. f. (Mold. pop.) *appellation moqueuse donnée aux femmes tziganes* 43.
- chirfosală** n. f. (Mold. pop.) *ta-page, brouhaha* 55.
- chiroți** v. intr. (Mold. pop. = piroti) *sommeiller* 36.
- chișcă** n. f. (Mold.) *sorte d'andouillette* 68.
- chișleag** n. n. (Mold.) *petit lait* (voy. L. K. 299) 39.
- chită** n. f. (Mold. pop.) *botte de chanvre* 64, 114; voy. L. K. 299.
- chitcăit** adj. (fam.) *misérable* (?) 165; cf. *ticăit*.
- chiti** v. (Mold. pop.) tr. *atteindre* 41; *aviser, remarquer* 132, 176; réfl. *réfléchir, se demander* 40, 75; a-o chiti, *réfléchir, penser* 175.
- chițibuș** n. n. (Mold. fam.) *bagatelle* 236.
- chitit** adj. *réfléchi* 165.
- chiuă** n. f. (Mold. pop. = piuă) *mortier à piler* 103, 114; *moulin à foulon* (voy. L. K. 300) 40, 53.
- chiuita** (cu) loc. adv. (Mold. pop.) *en quantité* 42.
- chiurchiuli** v. réfl. (Mold. Cr. = chercheli) *s'enivrer* 221.
- chiurluit** adj. (Mold. pop.) *pris de vin* 72.
- ci-că** (pop. = zice că) *il dit, ils disent, on dit que* 186, 144, 199, etc.
- cieriu** n. n. (Mold. pop.) *pâturage pour les chevaux* 80.
- cihăi** v. tr. (Mold. fam.) *presser, agacer* 22, 56, 105 etc.
- cimilitură** n. f. (pop.) *devinette* 169.
- cimotie** n. f. (Mold. fam.) *parenté éloignée* 26.
- cimpoiaș** n. m. (= cimpoier) *joueur de cornemuse* 97.
- cin** n. n. (vx.) *dignité* 82.
- cinățui** v. tr. (Mold.) *éventrer, taillader* 69, 181.
- cioancă** n. f. (Mold. pop.) *courte pipe* 107.
- cioandă** n. f. (Mold. Tr. fam.) *querelle; voy. ciondăni*.

- cioarsă** n. f. (Mold. fam.) *mauvais couteau* 265.
- ciocârți** v. tr. (Mold. ?) *taillader, découper* 106.
- ciocălău** n. m. (Mold.) *rafle* (de maïs) 262.
- ciofligar** n. m. (Mold. fam. = *cioflingar*) *vagabond, vaurien* (cf. L. K. 300) 168.
- ciolan** n. n. (Mold.) *os* 210, etc.; *mi-a trecut ciolan prin ciolan, je suis éreintée* 114. *Ciolănos*, adj. *osseux* 128.
- ciondăni** v. réfl. (Mold. Tr. fam.) *se quereller* 44, 149.
- cioric** n. n. (Mold. = *șoricu*) *couenne* 151.
- ciorti** mot russe *diable* 185.
- cioșmoli** réfl. (Mold. fam.) *s'agiter, se démener* 79, 101.
- ciot** n. n. (Mold.) *souche* 170.
- ciotcă** n. f. (Mold. pop.) empl. adverb. : *en tas, en masse*, 46, 224, etc.
- cireadă** n. f. *troupeau de gros bétail* 162.
- ciritel** n. m. (Mold. Buc. pop.) au pl. *tailis* 35.
- cislui** v. tr. *incriminer* 73; *arranger* 106.
- citi** v. tr. (Mold. = *ceti*) *lire* 35.
- ciubotă** n. f. (Mold. = *cizină*) *botte* 23, 66, etc. *Ciubotar*, n. m. (= *cizmar*) *cordonnier* 57, 67.
- ciucur** n. empl. adv. (pop.) *plin ciucur, tout à fait plein* 30.
- ciut** adj. *sans cornes* 228.
- ciutură** n. f. (Mold. = *găleată*) *seau* 14.
- clacă** n. f. (pop.) c. *șezătoare* : voy. p. 147, note 5.
- clămpăni** v. (Mold. fam.) intr. *marmotter* 21, *jaser* 41; tr. *fermer en claquant* 21.
- clăpăug** adj. (Mold. fam.) *long et pendant* (oreilles) 225.
- clățări** v. tr. (Mold. pop.) *rincer* 209.
- cleiu** n. empl. adv. (Mold.) *rien du tout* 62.
- clenciu** n. n. (Mold.) *chicane, querelle* 102.
- clipoci** v. intr. (Mold.) — *din gene, cligner les yeux* 233.
- clonț** n. m. (prov.) *bec* 140.
- coace-păli** v. réfl. *commencer à rougir* 40.
- coardă** n. f. *la plus grosse poutre du plafond dans une maison paysanne* 35.
- cobăit** adj. (Mold. pop.) *mou, bon à rien* 23.
- cobe** n. f. inv. (pop.) *poules* 142.
- coblizan** n. m. (Mold. pop.) *béta, dadais* 50.
- cocioabă** n. f. *bicoque* 29.
- cociorvă** n. f. (Mold. pop. = *co-ciorbă*) *râble, fourgon* 38, 163.
- coclaură** n. f. (Mold.) *ravin escarpé* 69, 149.
- cocostârc** n. m. (Mold. Tr. = *barză*) *cigogne* 228.
- codoșcă** n. f. (Mold. ? fam.) *entremetteuse* 179, 182.
- cofăel** n. n. (Mold. pop.) *petit broc* 116.
- colb** n. n. (Mold. = *praf*) *poussière* 34; a da —, *faire disparaître* 170. *Colbăit*, adj. *poussiéreux* 145.
- cole** adv. (Mold. fam. = *acolea*) *là-bas* 37, 126; (pop.) *un peu là* 128, et, dans ce cas, souvent précédé de *știi*, 101, etc.
- colțariu** n. n. (pop.) *petite armoire triangulaire, placée dans un coin de la pièce* 65, 115.
- conăcărie** n. f. (Mold. pop.) *vers que l'on dit à un mariage, sorte d'épithalame populaire* 23.
- concină** n. f. (Mold. = *conțină*) *jeu de cartes, dans le genre de la bataille* (Damé) 68.

- coudac n. n. (pop.) *cantique pour un saint* 63.
- coneț n. ? (vx. et Cr.) a face conețul cuiva, *jouer un mauvais tour à quelqu'un* 195.
- conțaș n. n. (Mold. Buc. pop.) *longue pelisse fourrée des paysans* 67, 71.
- corăbiască n. f. (pop.) *sorte de ronde* 57.
- corchezi v. tr. (Mold. Cr.) *déformer, défigurer* 93.
- corciogar n. m. (= cărciocar) *chicaneur* 247.
- corhană n. f. (Mold. pop.) *penchant de colline servant de pâturage* 69.
- coropcar n. m. (Mold. Tr. pop.) *marchand ambulante, colporteur* 49.
- coș (rupt în coș) — de foame (fam. pop.) *mourant de faim* 235.
- coșogeme adj. invar. (Mold. fam.) *grand, énorme* 50.
- coși v. tr. (Mold. Tr. fam.) *rouer de coups* 36, 79.
- coșolină n. f. (Mold. pop.) *avoine fauchée encore verte* 101, 106.
- costoroabă n. f. (Mold. pop. = cosoroabă) *sablrière (charpente)* 133; voy. L. K. 302.
- cotarlă n. f. (fam.) *terme méprisante pour désigner un chien : cabot* (arg.) 168.
- coțcar n. m. (Mold.) *filou, trompeur* 112.
- cotcodăci v. intr. *caqueter* 143.
- coteț n. n. *étable à cochons* 170.
- cotigî v. tr. (Mold.) *tourner, faire un détour* 19, 41.
- cotlon n. n. (Mold.) *cavité* 43, *niche dans le mur* 146.
- cotrobăi v. tr. (Mold.) *fouiller, farfouiller* 106, 238.
- cotruță n. f. (Mold. pop.) *espace libre entre les poëles paysans et le mur* 35.
- covățică n, f. (Mold.) *petit berceau* 180.
- covițăi v. intr. (Mold. pop. = guiță) *grognier (porc)* 185.
- covrigî v. réfl. (Cr. = încovrigă) *se placer en rond ou se pelotonner (?)* 31.
- crăci v. intr. (Mold. Buc. fam.) *écarter les jambes* 136.
- crăcnî v. intr. (avec une négat.) *ne pas souffler mot* 250.
- crăie n. f. (vx. pop.) *royaume* 199.
- crainic n. m. (Mold. ? vx. pop.) *crieur public* 143.
- craiu n. m. (vx. pop.) *roi* 52, 146, etc. Crăișor, n. m. *fil de roi* 202. Crăiasă, n. f. *reine* 225.
- cramă n. f. (Mold. ?) *bâtiment où l'on fait et où l'on conserve le vin* 116.
- crâmpoți v. tr. (Mold. Buc. pop.) *mettre en pièces, déchiqueter* 125, 235.
- crancalăc n. n. (Mold. pop.) *débauche* 190.
- crăpă v. intr; imi crapă măseaua (pop.), *je brâle d'impatience* 19.
- crâscă v. intr. (Mold. pop.) *grincer* (des dents) 167.
- crâșmă n. f. (Mold. = cărciumă) *cabaret* 64, 98. Crâșmar, n. m. *cabaretier* 25. Crâșmăriță *cabaretière* 64.
- crescător n. m. (pop.) *père nourricier* 157.
- cridă n. f. (Mold.) *craie* 55.
- croșnă n. f. *paquet, bagage* 169.
- cuc armenesc voy. *armenesc*.
- cucon n. m. (Mold. pop. = cocon) *seigneur* 172. Cucoană, n. f. *dame* 140.
- cucos n. m. (Mold. = cocos) *coq* 140. Cucosește, adv. *à la façon des coqs* 163.
- cucuiet part. passé empl. adj. (Mold. Tr. fam.) *juché* 65; *au front bossué* 120, etc.

culalb adj. (Mold. pop. = *codalb*) qui a l'extrémité de la queue blanche 128.

cuibariu n. n. (pop. = *cuibar*) nid (où pondent les poules) 143.

culeșer n. n. (Mold. pop. = *făcăle*) bâton pour remuer les farines pendant la cuisson 76, 169.

cumătrie n. f. (Mold. = *cumetrie*) compérage, commérage 97; repas après le baptême 157.

cupă n. f. vase de bois dans lequel les bergers traitent leurs brebis 155.

cupțior(iu) n. n. (Mold. pop. = *cupțor*) poêle des maisons paysannes 115, 160, etc.

curechiu n. m. (Mold. = *varză*) chou 35.

curte n. f. demeure d'un boyard 172; au pl. palais 146, 185.

cusclu n. m. (pop.) parent par alliance 117.

cușmă n. f. (Mold. pop.) bonnet fourré 129.

cușitaș n. n. (Mold. ?) canif 71.

cutrieră v. tr. (Mold. = *cutreeră*) parcourir 75, 82, etc.

D

dăbălăzat adj. (Mold. pop.) pendant 225.

dămoli v. tr. (Mold. = *domoli*) calmer 54.

dăndănae n. f. (Cr. = *dănănae*) chose extraordinaire 142.

darabană n. f. (Mold.) tambour 189.

dărmă v. tr. (Mold. pop. = *dărâmă*) démolir 72.

dârz adj. (Mold. ?) arrogant 186.

datoriu adj. (pop. = *dator*) obligé 223.

dăunăzi adv. (Mold. Tr. = *deunăzi*) il y a quelques jours 168, 208.

de-a-puterea-fi adv. (Mold. pop.) dans toute la force du mot 190, 233.

de-a stânga adv. (vx.) à gauche 113.

de-a-volna adv. (Mold. pop.) à foison 35.

dec! interj. (Mold. fam.) Ouais! 45.

deciocălă v. tr. (Mold. ?) démonter 100.

derdică v. intr. (Mold. fam. = *deretică*) mettre de l'ordre 50.

desăgăriță n. f. religieuse quêteuse 102.

deșanț adv. (Mold. pop.) mi-i — (de), je suis étonné de 202.

descotorosi v. (Mold. Buc. fam.) tr. débarrasser 128; réfl. se débarrasser 39.

dichiciu n. n. (Mold. pop.) sorte de tranchet, avec lequel le cordonnier orne de dessins les empeignes des chaussures 69.

dichiu n. m. supérieur d'un couvent 77.

dieată, diată (vx.) testament 117, 119.

dihai (mai) loc. adv. (Mold.) mieux encore 38.

dihonie n. f. (Mold. ?) discorde, querelle 72.

dimerlie n. f. (Mold. = *baniță*) boisseau 66, 114.

dințărit n. ? (pop.) « somme que faisait payer, dit-on, un Turc à des chrétiens, pour s'être fatigué les dents en mangeant chez eux » (L. K. 303) 70.

dintru'ntâiu și dintru'ntâiu loc. adv. (Mold. Buc. pop.) tout d'abord 134.

diochiu n. n. (Mold. = *deochiu*) mauvais œil 35.

direguî v. tr. (vx. pop. = *drege*) faire 193.

dohă n. f. (Mold. = *tobă*) tambour 73, 232.

dobzălă v. tr. (Mold. pop.) rosser 117.

dofțor n. m. (pop.) médecin 24.

dohot n. n. (Mold. pop.) sorte de goudron 32, 39.

dondăni v. tr. et intr. (Mold. fam.)
jaser, marmotter 58, 61, 133, etc.

dorit adj. (vx. pop.) *désireux* 144.

drăcărie n. f. (pop.) *diablerie* 226.

drăgăliță Doamne expr. pop.
(Mold. ?) *grâce à Dieu* 17, 74.

drăguș (a ajunge — la căuș)
(Mold. fam.) *avoir recours à
quelqu'un.*

drămălui v. tr. (Mold.) *soupeser*
44.

drâmboi v. réfl. (Mold. pop.) *bou-
der, faire la moue* 36.

drele n. f. pl. (Mold.) *champi-
gnons qui poussent sur le bois
mort, dans les lieux humides
(auricularia tremelloides)* 38 ;
voy. Șez., VII, p. 152.

dric n. n. (pop.) *fort, milieu* 101.

droagă n. f. (Mold. pop.) (plai-
sant.) *lourde voiture* 54.

drugă n. f. *gros fuseau* 47, 251 ;
voy. L. K. 303.

drughineață n. f. *grosse branche*
136.

dubală n. f. (Mold. pop.) *bain de
tannage* 125.

dugheană n. f. (Mold. = prăvălie)
boutique 45.

dugliș adj. (Mold. pop.) *pare-
seux, fainéant*, 42, 76, 77.

duluță adv. (pop.) *au galop, bien
vite* 135.

Duman n. pr. (pop.) *nom donné
aux bœufs nés un dimanche* 129.

dumbravnic n. m. *mélisse des
bois* 48.

dumeri v. réfl. (Mold. = domiri)
s'expliquer (despre) 119.

dură v. tr. (Mold.) *construire* 113.

durai-vurai loc. adv. (Mold.)
petit à petit 237.

durăt n. n. (Mold. Buc. pop.) *ta-
page* 1, 109.

durdură n. f. (Mold.) *tracas* 238.

dușcă n. f. (Mold. Buc. fam.) *gor-
gée, trait* 103, 183 ; a da de dușcă,
vider d'un trait 64.

E

Enache n. pr. m. *le Sommeil* 114.

epure n. m. ; fait jeu de mots avec
apere, « qu'il protège » 63.

ereticie n. f. (vx. pop.) *hérésie* 54.

esamen n. n. (pop.) *examen* 54.

F

falce n. f. « *mesure agraire de
14.323 m2, en usage surtout en
Mold.* » (D. A.) 94.

fânar n. n. (Mold. = felinar) *lan-
terne* 98.

farfasit adj. (Mold. pop.) *vaurien
(?)* 232.

fărmacă v. tr. (Mold. Ban. =
fermecă) *charmer* 175, 202.

fărmătură n. f. (Mold. = fărâ-
mătură) *miette* 117.

farmazoană n. f. (pop. fam.) *sor-
cière, magicienne* 222.

fărtat n. m. (pop.) *compagnon,
camarade* 249.

făt n. m. (pop.) *fils, garçon* 146,
193, etc.

fătat nu ouat expr. pop. *solide,
vaillant* 106.

feleguns (Creangă) « *appellation
moqueuse donnée à ceux qui ont
les cheveux très ras* » (L. K. 304)
32.

feleștioc n. n. (Mold. pop.) *mor-
ceau de bois, muni d'un chiffon
à l'une de ses extrémités, servant
à oindre de goudron ou de cirage*
39, 97.

feliu n. n. (vx. et Mold. = fel)
sorte 140, 146.

feliușag n. n. (Mold. pop.) *na-
ture, habitude* 218.

fereastă n. f. (Mold. = fereastră)
fenêtre 37, 147.

ferfeniță n. f. en fonct. d'adv.
(Mold. Tr.) *en inorceaux* 57, 168.

feșteli v. tr. (Ban. Buc. Mold.)
salir, souiller 162.

flăcăoan augm. Mold. de *flăcău*,
grand garçon 80.

flecusteț n. n. (Mold. ?) chose de
peu d'importance, babiole, 63,
236.

flocăi v. tr. *houspiller*, *rosser* 35,
122.

foi v. intr. (Mold.) *fourmiller*,
grouiller 78.

fojgăi v. intr. (Mold. Buc. pop.)
fourmiller, *grouiller* 154, 161.

forăi v. intr. (Mold. Buc. Tr. pop.)
renacler 200.

forfăcă v. tr. (Mold. = *forfecă*)
mâcher 235.

frasinului (a umblă frunza) « er-
rer sans but, chercher les plaisirs
et jamais le travail » (D. A.) 78,
201.

frecuș n. n. (pop.) *volée*, *frottée*
127.

fumuri n. n. pl. « médicament
mercuriel contre les maladies
syphilitiques » (D. A.) 100.

furluă v. tr. (pop.) *dérober* 66.

furtușag n. n. (Mold. pop. =
furtișag) *vol* 39, 41.

G

găbui v. tr. (Mold. Tr. pop.)
« prendre (en acculant dans un
coin), attraper » (D. A.) 20, 43,
143, etc.

găci v. tr. (Mold. = *ghici*) *deviner*
169, 239.

găfui v. intr. (Mold. = *găfai*) *ha-*
leter, *souffler fortement*, 72, 123.

găgălice n. m. (Mold. fam. « être
petit et débile » (D. A.) 126.

gălămoz n. m. (Buc. Mold. pop. =
golomot) « désordre, embrouil-
lamini » (D. A.) 72.

galbăn adj. (Mold. = *galben*)
jaune 217.

găleant n. ? (Creangă) = *dichiciu*
(D. A.); voy. ce mot.

galiș adj. (Mold. = *galeș*) *langou-*
reux, *mélancolique*, *triste* 50,
142, etc.

galiță n. f. (surt. Mold. pop.) d'ord-
au pl. « *volailles* » (D. A.) 142.

gânsac n. m. (= *gâscan*) *jars* 131.

gardul (din — Oancei) expr. pop.
marquant un refus : *pas du tout*
227; voy. Zanne, VI, 194.

gârneț n. n. (surt. Mold.) *grosse*
branche 106.

gătej n. n. et m. « *bois mort* »
(D. A.) 109.

găvozdit part. passé de *găvozdi*
(a se), *se pelotonner* 225.

Gavril n. pr. m. *nom pop. de*
l'ours 214.

găzuliță n. f. diminut. de *găză*
(Buc. Mold. Someș) « *petit in-*
secte, spécial. diptères aux ailes
transparentes » (D. A.) 224.

genuncheriu n. n. (Mold.) *man-*
teau paysan arrivant jusqu'au
genou 40.

genunchiu n. m. (Mold. = *genu-*
chiu) *genou* 231.

gherghiriu n. n. (Mold. vx. pop.)
chambre voûtée, munie de volets
en fer aux portes et aux fenêtres,
dans laquelle on conservait au-
trefois les objets de prix à l'abri
du feu et du pillage 204.

ghiaivol n. m. (Mold. pop. = *dia-*
vol) *diable* 36.

ghibăci v. tr. (Mold. pop.) *expli-*
quer (?) 65.

ghihăcie n. f. (Mold. pop. = *di-*
băcie) 47.

ghibirdic n. m. (Mold. fam.)
« *bout d'homme* » (D. A.) 56.

ghiduș n. m. (Mold. = *mucălit*)
« *farceur* » (D. A.) 121. Ghidușie,
n. f. *farce*.

ghigosî v. tr. (Mold. pop.) *rouer*
de coups 118, 186.

ghijoagă n. f. (Mold. pop.) *rosse,*
haridelle 204.

ghileală n. f. (Mold. pop.) *poudre*
(pour le visage) 100.

- ghili v. tr. (Mold. pop.) *blanchir* (de la toile) 49, 257; voy. L. K. 305.
- ghinț n. n. (Creangă et Mold. ?) « *outil de bois, en forme de nez, pour élargir les chaussures* » (D. A.) 57.
- ghiol n. n. (Buc. Dobr. Mold.) *lac* 226.
- ghiorăi v. intr. (Mold. = chiorăi) *grouiller* (intestins) 233.
- ghiorlan n. m. (Mold. fam.) *maroufle, goujat* 94.
- ghiotura (cu) expr. adv. (Ban. Mold.) « *sans mesure, en quantité* » (D. A.) 19.
- ghișos adj. (Mold. pop. = vișos) « *longs poils, floche* 28.
- giambaș n. m., c. *geambaș, maqui-gnon* 98.
- gig n. n. (Mold. pop. = vig) *pièce de toile ou de drap de 70 à 100 mètres* 40.
- gireadă n. f. (Mold. Tr. = șiră) *meule* (de blé) 171.
- giuruî v. tr. (Mold. vx. pop.) *promettre* 50.
- givorniță n. f. (Mold. pop. = viforniță) *ouragan, tempête de neige* 165.
- glagore n. f. (pop.) « *intelligence, raison* » (D. A.) 23.
- gligan n. m. (Mold. ? fam.) « *homme grand et bête* » (D. A.) 48.
- gloabă n. f. (vx. pop.) *amende* 41.
- glod n. n. (Buc. et surt. Mold. = noroiu) *boue* 145.
- godac n. m. (Mold. pop.) « *porc d'un an* » (D. A.) 147.
- gotcă n. f. (Mold. pop.) « *gelinotte* » (D. A.) 202 (les gelinottes ont une crête très rouge).
- greș n. n. (Mold. ?) *intrebarea n'are —, il est permis de demander* 179.
- grijuiv adj. (Buc. Mold. vx. et pop.) *soigneux* 69, 128.
- grobian adj. (Mold. Tr. fam.) *grossier* 136.
- groșcior n. ? (Mold. Tr. pop.) *crème du lait* 39.
- gubav adj. (Mold. pop.) *d'abord lépreux, puis, comme ici, faible, maladif* 78, 265.
- guleaiu n. n. (Mold. pop.) *ribote, bombance* 189.

H

hăbăuca adv. (pop.) « *à l'aventure, à l'aveuglette* 68.

hăbuc n. empl. adverb. (Mold. Tr. pop.) « *en morceaux* 69.

hăi! interj. (pop.) « *exclamation amicale employée, souvent en enclise, après des noms au vocatif* 46, 179, 180, etc.

haidău n. m. *bouvier* 27.

hăis! interj. (pop.) « *cri pour faire tourner les bœufs à gauche* 194.

haită n. f. (Mold. = cățea) *chienne* 102.

hălădui v. intr. (Mold. ? pop.) « *parvenir à* 233.

hălăgie n. f. (Mold. pop. = gălăgie) « *tapage, vacarme* 36.

halî v. tr. (Mold. fam.) « *prendre rapidement* 167.

hâlpav adj. et adv. (Mold. pop.) « *avide, avidement* 125, 218.

hămnisit (de foame) adj. « *affamé, mourant de faim* 38, 167, 282.

hang n. n. (Mold. fam. pop.) « *linea — cuiva, être à l'unisson avec quelqu'un* 36, 225.

hapca (cu) n. f. empl. adv. (Mold. fam.) « *par force* 241.

hapsin adj. (Mold. Buc. fam.) « *dur, méchant* 38, 100; *avare, ladre*, 140.

harabă n. f. (Mold.) « *gros chariot de transport* 212.

harabagie n. f. (Mold.) « *transport des voyageurs* 98.

harabagiu n. m. (Mold. = cărăuș) « *voiturier* 78.

- haramin** n. m. (pop.) *mauvais sujet* 30.
- hara-para** n. f. (pop.) *mêlée* (?) 193.
- harapnic** n. n. *fouet à longue corde, que font claquer les enfants en parcourant les rues le soir de la Saint-Basile* 37.
- hărașc** n. m. (pop. = ierarh) *archiprêtre* 70.
- hârбуi** v. tr. (Mold.) *distoquer* 44, 129.
- harbuz** n. m. (Mold. = pepene verde) *pastèque* 79.
- harchină** n. f. (Mold. pop.) *morceau* 31.
- hârjoană** n. f. (Mold. fam.) *bousculade* (pour rire) 36, 54.
- hârjonî** v. réfl. (Mold. fam.) *se bousculer* (pour rire) 30, 231.
- hârsit** adj. (Mold. pop., de a se hârși, être avare) *avare* 41.
- hârșcăit** part. passé de a hârșcăi (Mold.) *égratigner* 139.
- hârști!** interj. (fam.) *hop!* 21.
- hârți!** interj. (pop.) *marque le fait de tirer fortement, mais sans résultat, quelque chose de très lourd* 130; cf. scârț.
- harțag** n. n. (Mold. = arțag) *désir de se battre* 183.
- hărțăgos** adj. (Mold. = arțăgos) *qui s'emporte facilement* 100.
- hârții** (săptămâna) n. f. (pop.) *semaines pendant lesquelles on peut faire gras le mercredi et le vendredi; mais de laquelle de ces semaines s'agit-il ici? Creangă identifie cette săptămâna Hârții avec la Cărnileagă; voy. ce mot.*
- hartoî** v. tr. (Creangă) *ranger de côté* 130.
- hârзob** n. n. (Mold. pop. ?) *sorte de panier d'osier, garni peut-être d'un filet, pareil à ceux dont se servent les bergers pour faire égoutter leurs fromages* 254.
- hat** n. n. (Mold. Tr. = răzor) *petit sentier de démarcation entre deux propriétés* 60, 62.
- hăt** adv. (Buc. Mold. fam.) *très, tout à fait* 61, 161, 172, etc.
- hățaș** n. n. (Mold. pop.) *sentier entre des champs labourés, pour le passage des bêtes* 53 (mais ici les câprioare cu sprâncene sont les religieuses des couvents voisins).
- hâtru** adj. (Mold. vx. fam.) *rusé, finaud* 280.
- havalea** n. f. (vx. pop.) *corvée, taille* 70.
- haznă** n. f. (vx.) *trésor* 142.
- hazuliu** adj. (pop. = hazliu) *amoussant, gai* 176.
- heiuri** n. f. pl. (Mold. pop.) *dépendances*.
- helbet!** interj. (Mold. pop.) *soyez-en sûr!* 108, 187, 213.
- helge** n. f. (Mold. pop.) *belette (putorius vulgaris)* (dont toute la robe devient blanche en hiver) 54.
- herghelie** n. f. (pop.) *injure à quelqu'un qui court çà et là en criant* 36.
- hleab** n. n. (Mold. pop.) *vieux débris* (en parlant irrespectueusement d'une personne âgée) 109.
- hlizî** v. réfl. (Mold. fam.) *ricaner, rire sottement* 175.
- hoanghină** n. f. (Creangă = hoancă) *vieille sorcière* (pour injurier une vieille femme) 156, 192.
- hobot** n. n. (Mold. Tr. pop.) *voile* (de mariée) 203.
- hojma** adv. (Mold. fam.) *sans cesse* 105, 231.
- hojmalău** n. m. (Mold. pop.) *grand gaillard* 19, 20.
- holbă** v. tr. (Mold. fam.) *écarquiller* (les yeux) 18, 184.
- holercă** n. f. (Mold. Tr. pop.) *eau-de-vie* 195.
- holteiu** n. m. (Mold. Tr.) *célibataire* 18, 57, 74.

horăi v. intr. (Mold. Buc. = sfo-răi) *ronfler* 71, 218.

horhăi v. intr. (pop.) *aller çà et là*, 43, 208, 248.

horn n. n. (Mold. = coș de fum) *cheminée des maisons paysannes* 33, 114.

horodincă n. f. (de *Horodinca*, ville de Galicie) (Mold.) *ronde ruthène* 189.

horopsit part. passé (Mold. = oropsit) *opprimé* 151, 158.

horp! interj. (Mold. pop.) *marque le fait de humer* 235.

hoștină n. f. (Mold. pop. = boștină) *pieu de cire* 24.

hrecă n. f. *faux armée, fauchon*.

hrentui v. réfl. (Mold. pop.) *se déplacer, se déranger* 58.

hrincă n. f. (Mold. pop.) *morceau de « mămăligă » grillée* 31, 169.

huceag ou huciu n. n. (Mold. pop.) *hallier* 192.

hudiță n. f. (Mold. fam.) *ruelle* 49.

huduleț n. n. (Mold. pop.) *petit bâton qui tient la bobine dans la navette* 169.

hulubaș dimin. de *hulub* (Mold. = porumb) *fourtereau* 177.

hursuz adj. (= ursuz) *bourru* 37, 100.

hurtă n. f. (Mold.) cu —, *en bloc* 172; la —, *au hasard* 55.

husăș n. m. (Mold. Tr. pop. = sfanț) *pièce de monnaie de vingt Kreuzer* 24, 57.

huștiuliuc! interj. (Mold. fam. = băldăbăc) *pouf!* (bruit d'une chute dans l'eau) 43, 133.

huța! interj. (fam.) a da —, *faire sauter sur ses genoux* 35.

huzurî v. intr. (Mold.) — de bine, *mener une vie heureuse* 25, 115, 170, etc.

I

ialoviță n. f. (Mold. pop.) *vache grasse* 234.

iarmaroc n. n. (Mold. = bălcu) *foire, marché* 40, 129.

iaz n. n. (Mold.) *étang* 226.

ibrișin n. n. (surt. Mold. = ibrișim) *allusion mordante* 63, 93.

icni v. intr. *gémir* 31, 190, 242.

iertăciune n. f. (pop.) a-și lua —, *prendre congé* de 133.

ilău n. n. (Mold. Tr. = nicovală) *enclume*.

îmbălora v. tr., a-și — gura (pe), *agonir d'injures, médire* 25.

îmblă v. intr. (pop. = umblă) *aller* 168, etc.

împărat n. m. (pop.) *roi* 146. *Impărăteasă, reine* 151, etc.

împopoțat part. passé de *împopoțâ*, v. tr. (Mold. pop. = împo-poțonă) *pomponner* 159.

împușcat (a fugi ca) (Mold. pop.) *s'enfuir à toute allure* 187.

inc n. n. (Mold. pop.) *rire, ébats* 18, 36.

încaltea adv. (Mold. Tr. fam.) *au moins* 194, 219.

închiă v. tr. (Mold. pop. = încheiă).

închiorchioșat adj. et adv. (Mold. pop.) *de travers* 227.

închipui (a-și) v. tr. (Mold. fam.) *se procurer* ou *se fabriquer* 129.

închircit adj. (Mold.) *rabougri, malingre* 168.

încinchiț adj. (Mold. pop.) *accroupi* 39.

încot n. n. (Mold. pop.) *éclats de rire* 36; cf. *inc*.

încrâncină v. réfl. (Mold. pop.) *devenir comme granulé sous l'effet du froid* (peau) 146.

încurcală n. f. (Mold. = incurcătură) *confusion, complication* 47, 149.

îndărăpt adv. (Buc. Mold. pop. = *îndărât*) *en arrière* 69.

îndărji v. refl. (Mold.) *s'entêter* 45.

îndosî v. tr. (Mold. Buc. fam.) *caler* 44, 200.

înfătosă v. refl. (Ban. Mold. = *înfăţisă*) *se présenter* 179, 224.

înfiripă v. refl. (Mold. fam.) *se rétablir* (malade) 145.

înfruptă v. refl. (Mold. Tr.) *se régaler* 38.

înfulică v. tr. (Mold. pop.) *avaler avec rapidité* 235.

îngăimat part. pas. empl. adv. (Mold.) *en balbutiant* 147.

îngruzî v. tr. (Mold. pop.) *plisser* (le bord d'une sandale) 28.

înjghebă v. tr. (Mold. fam.) *construire* 164, 282.

înnăduşi v. tr. (Mold. = *innăbuşi*) *étouffer* 109, 180, etc.

însfăcă v. tr. (Mold. fam.) *saisir* 30, 122, etc.

înşomoltăci v. tr. (Mold. pop.) *entortiller* 180.

întărtă v. refl. (Mold. = *întărătă*) *s'exciter* 63.

înşinat part. empl. adj. (Mold. pop.) *qui tient à peine* 30, 125.

înturnă v. refl. (vx. et Mold. = *o* se întoarce) *revenir* 155, 176.

învălit adj. (Mold. pop. = *înelit*) *tout rond, gras* 145.

îr n. n. (Mold. Tr. pop.) *pommade* 100.

irmilie n. m. (Mold. pop. = *icosar*) *ancienne monnaie turque de quatorze lei* 69, 101.

irosî v. tr. *tirer, éparpiller* 102.

iscodî v. tr. (Mold. ?) *inventer* 134, *explorer* 180, *espionner* 222.

ispaşă n. f. (vx. et pop.) *estimation d'un dégât* 41.

ispăşi v. tr. (vx. et pop.) *faire l'estimation de* (après un dégât) 41.

ist pron.-adj. démonstr., voy. p. 202.

işari n. m. pl. *pantalons des paysans, en laine blanche, longs et étroits* 54.

işi v. refl. (Mold. fam.) *jeter un regard, se hausser pour voir* 122, 218.

izbelişte (de) loc. adv. (Mold. fam.) *à l'abandon* 103, *à son gré* 196.

iznoavă n. f. (Mold.) *bon mot, farce* 61, 189.

J

jâlţ n. f. (Mold. = *jet*) *fauteuil* 89.

javră n. f. (Mold.) *appellation injurieuse pour un vieillard: clabandeur* (?) 44.

jigănie n. f. (pop.) *animal, bête* 154.

jitar n. m. (Mold. pop.) *messier, garde champêtre* 52.

jitie n. f. (Mold. pop.) *histoire* 127.

jivină n. f. (vx. fam. pop.) *animal* 144, 161.

jnăpăi v. tr. (Mold. pop.) *fouetter* 37.

jordie n. f. (Mold. pop. = *joardă*) *verge, coup de verge* 40, 80.

jugărit n. n. *taxe perçue à la foire sur le bétail de trait* (?) ou *prix d'une charretée de bois* (?) 77.

julfă n. f. (Mold. pop.) *farine de chènevis* 21.

jupî v. tr. (Mold. = *jupui*) *écorcher* (au pr. et au fig.) 70, 216.

L

lăcaş n. n. (vx. et pop.) *demeure, logis* 135.

lăfăi v. refl. (Mold. fam.) *se prélasser, se vautrer* 117, 231.

lăicer n. n. (Mold. pop.) *tapis paysan, long et étroit* 65.

lainic n. m. (Mold. pop.) *paresseux, flâneur* 24.

- laiță** n. f. (Mold. pop. = *lavită*) *banc dont les pieds sont fichés en terre et qui remplace les chaises dans les maisons paysannes* 47, 144.
- lălăi** v. tr. (Mold. pop.) *fredonner* 43.
- lălăiu** adj. (Mold. fam. pop.) *grand et à l'air stupide* 29.
- lă-mă-mamă** n. m. (pop.) *grand benêt* 64.
- lambă** n. f. (pop.) « *corde ou chaîne qui relie aux palonniers les extrémités de l'essieu* » (L. K.) 107.
- lăptoc** n. n. (Mold. pop. = *scoc*) *rayère (d'un moulin)* 226.
- lătunoae** n. f. (Mold. pop.) *dosse (charp.)* 194.
- leac** n. n. (vx. et pop.) *brin, peu* 20, 34, etc.
- leacă** n. f. (Mold. Tr. fam.) o leacă = *nițel, un peu, un brin* 20, 34, etc.
- lehămeti** v. réfl. (Mold. fam.) *se lasser de, en avoir assez*, 166, 189, etc.; — *cuiva, se rendre insupportable à quelqu'un* 50. *Lehamite*, n. m. indécl., dans l'expr. « *mi-i lehamite* », *je suis fatigué de* 64, 174, etc.
- lela** adv. (Buc. Mold. pop.) dans la locut. « *a umblă —* », *aller à l'aventure, vagabonder* 50.
- leliță** n. f. (pop.) *fille de joie* 43.
- leoarbă** n. f. (Mold. fam.) *bouche*, dans l'expr. « *tacă-ți leoarba* », *tais ton bec* 94.
- lespegioară** n. f. (dimin. pop. de *lespede*) *petite pierre* 48; voy. L. K. 311.
- letcă** n. f. *sorte de roue pour bobiner* 286.
- lifterie** n. f. (Mold. pop.), a-și mîncă —, *avoir perdu tout crédit, ne plus être cru* 41.
- lighioaie** n. f. (surt. Mold. pop. = *lighioană*) *animal* 166, 231.
- linchî** v. tr. (Mold. pop. = *limpi*) *laper* 39.
- linciurî** v. réfl. (Buc. Mold.) *pa-tauger* 226.
- lipcă** adv. (Mold. fam.) *comme attaché* 39.
- lișiță** n. f. (Mold. = *leșiță*) *foulque* 132.
- liștai** adv. (Mold. pop.) *absolument, tout à fait* 236.
- lodbă** n. f. (Buc. Mold. Tr. pop.) *gros morceau de bois fendu* 57.
- lozie** n. f. (Mold.) *saule* 160.
- lucru** (se vede — că) expr. pop. : *on voit bien que* 165, 200.

M

- mahmur** n. ? (Mold. fam.) *état pénible qui suit l'ivresse* 45.
- mahorcă** n. f. (Creangă) *mauvais tabac (à priser?)* 195.
- mălit** part. passé de *măli* (Mold. Tr. pop.) *embourbé* 160.
- mămăligă** (a o pune de) (pop.) *n'en pouvoir mais* 31, 174.
- mănăstire** n. f. (Mold. = *mănăstire*) *monastère* 134.
- mâncău** n. m. (Mold.) *gros mangeur* 66; *bouche, convive* 114.
- mangosît** adj. (Buc. Mold. fam.) *misérable, vaurien*, 124, 232.
- mânică** n. f. (Mold. = *mânecă*) *manche* 71, 160.
- mântui** v. tr. (Mold. = *isprăvi*) *terminer, achever* 65, 72, 173 etc.
- mântuială** n. f. (Mold.) de —, *pour se débarrasser* 57.
- măraz** n. n. (Mold. ? pop.) *façons* 221.
- mărită** v. tr. (fam.) *se défaire de, vendre* 131.
- mărnăi** v. intr. (Mold. fam. = *mormăi*) *narmotter, balbutier* 50.
- mărunțuș** n. n. (Mold. = *mărunțiș*) *bagatelle* 102.
- mas** n. ? *arrêt en route, pour passer la nuit* 24, 108.

- măță** n. f. (Mold. Olt. = piscă) *chat* 33.
- mătăciune** n. f. (Mold. = mătăcină) *mélisse* (*melissa officinalis*) 224.
- mătăhăi** v. intr. (Mold. pop.) *vacciller* 183.
- mătrăși** v. tr. (Ban. Mold. fam.) *chasser, balayer* 195.
- mazil** n. m. *paysan libre chargé de recueillir les impôts* 20.
- mecet** n. n. (pop.) *autorité ecclésiastique* 70.
- medean** n. n. (Mold. = maidan) *place* 57.
- megieș** adj. et n. (Mold.) *voisin* 33, 87, etc.
- mehenghiu** fem. -*ghe*, adj. et n. (fam.) *rusé, malin* 56, 130, 176.
- meleaguri** n. f. pl. (Mold.) *parages* 119, 230.
- melesteu** n. n. (Mold. = făcăleț) *voy. culeșer*.
- melian** n. m. (Mold. pop.) *homme grand et bien fait* 50.
- meliță** n. f. (pop.) *machine avec laquelle les paysans broient le chanvre et le lin* 159.
- mertă** n. f. (Mold. Tr. pop.) *voy.* p. 8, note 5.
- Mezii-Păresii** n. pr. pl. (Mold.) *milieu du grand carême* 29.
- mezin** adj. (Mold. fam.) *le plus jeune* (de plusieurs frères) 119, 123.
- Michiduță** n. pr. m. (Mold. pop.) *le Diable* 134.
- mieră** v. réfl. (Mold. = a se miră) *s'étonner* 28.
- migăi** v. intr. (Mold. = migăli) *travailler avec soin, vaquer à* 114.
- mijoarca** (de-a-) n. f. invar. (Mold. = de-a-mija) *à cache-cache* (jeu) 33.
- milă** n. f. (vx. et pop.) *mesure itinéraire de valeur variable* 255.
- min-teos** adj. (Mold. pop. = min-tos) *sage, sensé* 134.
- miroznă** n. f. (Mold. = mireazmă) *parfum* 105.
- mistuî** v. réfl. (Mold.) *se cacher* 43.
- Mititelul** n. pr. m. (pop.) *le Diable* 230.
- moare** n. f. (Mold. pop.) *saumure dans laquelle on conserve certains légumes; fig. mauvaise humeur* 115.
- mocni** v. intr. (Mold.) *se tenir silencieux* 43. *Mocnit*, adj. et adv. *silencieusement* 125, 71; *mort* (fig.) 52.
- mocoși** v. tr. et réfl. (Ban. Buc. Mold. fam.) *lambiner* 43, 71, 108.
- moglan** n. m. (Mold. pop.) *rustre, goujat* 55.
- mogorogi** v. tr. (Mold. Tr. pop.) *grogner contre quelqu'un* 69.
- molcom** adv. (Buc. Mold. Tr.) *en silence*, dans l'expression « a tăceà molcom », *ne pas desserrer les dents* 43, 174.
- molfăi** v. tr. *mâchonner* 65.
- mornăi** v. intr. (Mold. = mormăi) *grogner* 61, 213.
- morocăni** v. tr. *gronder, bougonner* 105, 231. *Morocăneală*, n. f. *fait de bougonner* 98.
- moron** n. m. (Mold. = morun) *esturgeon* (*Acipenser huso*) 49.
- moș** n. m. (Mold. = unchiu) *oncle* 70.
- moschicesc** adj. (vx. et pop.) *moscovite, russe* 187.
- moșneag** n. m. (Mold. = moș) *vieillard* 142, 144, etc.
- motan** n. m. (Mold. Tr.) *matou* 82, 180.
- motocel** n. m. (Mold. pop.) *pompon* 33.
- mujdeiu** n. n. (Mold.) *ail pilé avec un peu d'eau et de sel* 170.
- mult** adv. (vx. pop. = cei mult) *tout au plus* 168.

mulțămî v. tr. (vx. Mold. = mulțumi) *remercier* 111, etc. **Mulțămîță**, n. f. *remerciement* 161, 244, 245, etc.

mursă n. f. (pop.) *breuvage sucré* 213.

musai adv. (Mold. Tr. fam.) *absolument* 36.

muscălește adv. (Creangă) *à la façon des Moscovites* 186.

mușchea n. f. (Mold. pop. = muștea) *outil en forme de poing, avec lequel les cordonniers lient le cuir et les semelles des chaussures* 57.

mușlui v. intr. (Mold. pop.) *flaier, renifler* 148, etc.

mustecios adj. (Mold. = mustăcios) *moustachu* 58.

muștereu n. m. (Mold. = mușteriu) *client* 65, 99, etc.

muștrului v. tr. *maltraiter, corriger* 186.

N

năboi v. intr. (Mold. pop.) *pénétrer (liquide)* 28; *couler violemment* 219.

nacafă n. f. (surt. Mold. fam.) *ennui, exigence* 27.

năcaz n. n. (Ban Mold. pop. = necaz) *chagrin, ennui* 108, 202, etc.

nadoleancă adj. f. (Mold. pop.) *originare d'Anatolie (poule)* 117.

năduh n. n. (surt. Mold. pop. = năduf) *amertume, tristesse* 72, 78.

năframă n. f. (Mold. Tr. pop.) *voile, mouchoir* 62, 240.

năjit n. ? (pop. surt. Mold.) *otite* 100.

nănaș n. m. (Buc. Mold. Tr. = naș) *parrain* 122, 169. **Nănașă** (din coardă) n. f. (pop. = vargă) *verge (pour châtier les enfants)* 37.

nandralău n. m. (Mold. pop.) *gamin, enfant des rues* 37.

năsălie n. f. *sorte de brancard pour porter les morts au cimetière* 38, 118.

năsip n. n. (vx. et Mold. = nisip) *sable* 46, 236.

nașteri n. f. pl. (pop.) *injures grossières* 37; voy. D. T. 1038.

năstrușnic adj. (Mold. fam.) *extraordinaire* 140. **Năstrușnicie**, n. f. *chose extraordinaire* 165.

nătâng adj. (surt. Mold.) *sot, niais* 70, 124.

națră n. f. *partie de la chaîne, entre les fils et l'ensouple* 286.

năzbătie n. f. (Mold. fam.) *malice, plaisanterie* 61, 133.

nea! interj. (pop.) *cri pour appeler un animal* 68.

nechitit adj. *sans jugement* 128.

nemernic adj. (vx. et pop.) *étranger* 154. **Nemernici**, v. intr. *errer, vagabonder* 164.

neneacă n. f. (vx. et pop.) *mère* 83.

nepurcel n. m. (dimin. pop. de nepot) *mon garçon (appellation amicale pour un enfant)* 39.

nimene pr. ind. (Mod. = nimeni) *personne* 139, 185, etc.

nîmica (pe — pe ceas) *fréquemment, sans cesse* 24.

nîtam-nisam adv. (surt. Mold.) *inopinément* 185.

nividi v. tr. (Mold. = nevedl) *ourdir* 47.

niznai adv. (surt. Mold. fam.) *a se face —, faire semblant de ne pas savoir, de ne pas comprendre* 98, 195.

noaten n. m., *laine tondue au bout de deux ans*.

nojiță n. f. (surt. Mold. Tr.) *trou fait au couteau, sur le bord des sandales paysannes, pour y faire passer des ficelles, des lacets ou des courrotes* 28.

numa adv. (pop. = numai) *seulement* 44, 49, etc.

O

- oaste n. f. (vx. et pop.) *armée* 21, 183. Oştean, n. m. *soldat* 21.
- obraş n. n. (Mold.) *parcelle de champ d'une perche sur quatre, soit 1/80 de « falce »* (voy. ce mot et D. T. 1072), ou *de quatre perches sur quatre* (L. K. 313) 107.
- ochios adj. (Mold.) *qui a de grands et beaux yeux* 145.
- ocnişă n. f. (surt. Mold.) *niche à la partie inférieure des foyers paysans* 35, 76.
- odae n. f. (vx. et pop.) *bergerie, parc à bestiaux* 26.
- oftigos adj. (Mold. = ofticos) *phésique* 78.
- ogârjit adj. (Mold.) *maigre, décharné* 145.
- oghială n. f. (Mold. pop. = obială) *loques, guenilles* 229.
- ogoi v. réfl. (Mold. Tr.) *se calmer* 231.
- ogor n. n. (Mold. Tr.) *champ cultivé* 43.
- ogradă n. f. (Mold. = curte) *cour clôturée (d'une maison)* 181, 185, etc.
- ogrinji n. m. pl. (Mold. pop.) *débris de foin laissés par les bestiaux* 102.
- olicăi v. réfl. (Mold. vx. et pop.) *se plaindre, se lamenter* 25, 223.
- oloiu n. n. (Mold. = uleiu) *huile (de lin, de chanvre, etc.)* 53, 65, 66.
- omăt n. m. (Ban. Mold. Tr. = zăpadă) *neige* 21, 68.
- onănie n. f. (Mold.) *être énorme et terrifiant, monstre* 226.
- oploşi v. (Mold.) tr. *donner un abri, un asile* 94; réfl. *se réfugier, s'établir* 68, 164.
- opsas n. n. (Mold. pop.) *partie postérieure de la chaussure, y compris le talon* 34.
- orândă n. f. (Mold. vx. et pop.) *cabaret de village* 108.
- ostaş n. m. (vx. et pop.) *soldat* 183. Oştire, n. f. (pop.) *armée* 53.
- otânji v. tr. (Mold. pop.) *battre rosser* 69.
- oşeri v. réfl. (Buc. Mold.) *tressaillir de colère* 208.
- otic n. n. (Mold. pop.) *petite pelle de bois ou de métal, fixée généralement à l'extrémité d'un long bâton, avec laquelle les paysans débarrassent le soc de leur charue de la terre qui s'y colle* 230.
- otocol n. ? (Mold. pop.) *tour, tournée* 35; 131.
- ovilit adj. (Mold. = ofilit) *pâle, aux traits altérés* 240.
- Ozana n. pr. f. *petite rivière qui passe à Humuleşti* 75.

P

- pâclă n. f. (surt. Mold.) *brouillard épais* 30.
- păclişit adj. (Mold. pop.) *diabolique, cruel* 229, 236.
- păcornişă n. f. (Creangă) *vase de bois dans lequel les paysans placent la graisse destinée à leur voiture* 97.
- pădurariu n. m. (pop. = pădurar) *garde-forestier* 212.
- paele (a da) *cuiva* (Creangă) *encourager, exciter quelqu'un par ses paroles* 35.
- păinjinî v. réfl. (Mold. = împăinjinî) *se voiler* 123.
- palancă (a face) *expr. pop. (Mold.) coucher par terre* 41.
- palcă n. f. (Mold. pop.) *verge (pour châtier)* 186.
- păli v. réfl. (Buc. Mold.) *se cogner* 34.
- pănură n. f. (Mold. Tr. pop.) *drap brut* 40.
- pânză n. f. (pop.) *linceul* 217.
- păpuşoiu n. m. (Mold. = porumb) *maïs* 20, 48, etc.
- parascovenic n. f. (fam.) *bizarerie, chose extraordinaire* 36.

- pârlaz n. n. (Mold. = pârleaz) *planche à mi-hauteur qui barre aux animaux le passage pratiqué dans une haie* 23, 158.
- parpalec n. m. (fam.) *sobriquet que l'on donne aux grecs* 168.
- pârpără n. f. (Creangă = dardoră) *ardeur, fièvre* 177.
- pârți! interj. (pop.) 130; cf. *hârți*.
- păsat n. n. *maïs grossièrement moulu* 114.
- pașcă n. f. (Creangă) *tabac à fumer très ordinaire* 57.
- pășin adj. (Mold. pop.) *modeste, à l'air timide* 176.
- pașli v. (Mold. pop.) tr. *chiper, dérober* 66; a o —, *filer, se sauver* 74, 238.
- pașnic n. m. (vx.) *receveur des contributions* 20.
- pașol (Creangă) *mot russe signifiant : « entrez »* 185, etc. Il est suivi de la préposition *na* = dans.
- pătăranie n. f. (surt. Mold. fam.) *mésaventure* 104.
- pătură n. f. (Mold. Tr. = strat) *couche* 67.
- pedepsie n. f. (pop., surt. mold.) *épilepsie* 59.
- pedestru adj. (vx. et pop.) *à pied* 205.
- pepene n. m. (Mold. Tr. =) *concombre* 145.
- perdeă n. f. (Mold. ? pop.) *abri de feuillage ou de roseaux pour les montons* 170.
- perjă n. f. (Mold. = prună) *prune* 53, 66.
- peșchiș n. n. (vx. et pop.) *présent, cadeau* 132.
- piaptănă v. tr. (pop., surt. Mold. = pieptenă) *peigner* 145, 239; fig. 168.
- pică v. intr. (Mold.) *tomber* 184; *tomber sous la main* 18; *survenir* 181.
- pidosnic adj. (Mold. pop.) *bizarre, fantasque* 102.
- pielcea n. f. (dimint. pop. de piele) *petite peau* (surt. d'agneau) 168.
- piept (a pune mânile pe) expr. pop., *mourir* 160.
- pieptenuș n. m. (Mold. pop.) *large peigne pour les tissus* 47. Voy. L. K. 315.
- pintré prép. (pop.) *à travers, parmi* 20, 31, etc.
- piperiu n. m. (pop. = piper) *poivre* 118.
- pită n. f. (vx. et pop., surt. Mold. et Tr.) *pain* 128.
- plachie n. f. (Mold. pop.) *sorte de pilaf de riz très cuit* 114, 125.
- plânsori n. f. pl. (pop. = plâns rău) *pleurs anormaux provoqués par une influence surnaturelle* 100; voy. L. K. 315.
- pleaftură n. f. (Mold. = praf-tură) *gouillon de forgeron* 263.
- plisc n. n. (Mold. = cioc) *bec* 140.
- poară n. f., dans l'expr. « a se pune în — cu căneva » (Mold. Tr. pop.), *se mettre mal avec q. q.* 134.
- pocinog n. n. (surt. Mold. Tr.) *étrenne, début* 38; a face —, *étrenner* 18, 67.
- pocladă n. f. (Mold. pop.) *large couverture de laine à longs poils faisant office de coussin, de matelas ou de paille* 101.
- poclit n. n. (Mold.) *toit mobile d'une voiture* 97; voy. L. K. 315.
- poclon n. n. (vx. et Mold. = plocon) *présent à un supérieur* 57, 59, 186.
- podele n. f. pl. (Mold.) *plancher* 57.
- podgheaz n. n. (vx.) *incursion pour piller, pillage*; a umblă în —uri (Creangă), *vagabonder* 69.
- podină n. f. *planche à parquet, environ de l'épaisseur de la main* 213.

- poduri** n. n. pl. (pop.) (litt. : *ponts*) *pièces de toile que l'on étend par terre, de loin en loin, sur le passage d'un enterrement* (d'après la croyance populaire, elles permettront au mort de franchir les fleuves de l'autre monde) 118.
- pogan** adv. (Mold. Tr. pop.) *horriblement, abominablement* 62.
- pohoață** n. f. (Mold. pop.) *scélérate* 156.
- pohonț** n. m. (Creangă) *appellation injurieuse pour un soldat russe, litt. « fantassin »* 186.
- poi** adv. (Mold. pop. = apoi) 36.
- poiată** n. f. (Mold.) *poulailler* 170.
- pojarnicie** n. f. (vx. Mold.) *caserne des pompiers* 99.
- pojijie** n. f. (Mold. pop.) *mobilier et ustensiles de la maison* 113.
- poloboc** n. n. (Mold. = boloboc) *grand tonneau* 35, 232.
- pomoștină** n. f. (Mold. pop.) *plancher d'une voiture* 110.
- ponor** n. n. (Mold. pop.) *endroit raviné* 145.
- ponosit** adj. (Mold.) *usé, râpé* 203.
- popâc!** interj. (pop.) *vlan!* (soudaineté) 201.
- poponeț** n. m. (Mold.) *épouvantail* (jeu de mots avec *popă*, « prêtre ») 57.
- popri** v. tr. (vx. pop. = opri) *arrêter* 241.
- porcan** n. m. (augm. pop. de *pore*) *porceau* (injure) 41.
- porfiră** n. f. (vx. pop.) *pourpre* 149, 157.
- porni** (intr'adaos) (pop.) *être enceinte* 59.
- poroncă** n. f. (Mold. = poruncă) *ordre* 168, 185, etc. *Poronci*, v. tr., *ordonner* 115, 240, etc.
- porumbrel** n. m. (Mold. pop. = porumbel) *prunellier* 135.
- posderie** n. f. (Mold. = puzderie) *tige de chanvre broyée* 285.
- posinag** n. m. (Mold. = pesinet) *biscuit* 197.
- postată** n. f. (Mold. Tr. pop.) *bout de chemin, petite distance* 226.
- posteuță** n. f. (Mold. pop.) *sorte de chambrière, pour soutenir l'essieu pendant qu'on graisse ou qu'on ôte une roue* 97.
- postoroncă** n. f. (Mold. pop.) *fripou, pendar* 24.
- potcapic** n. n. (pop. = potcap) 70, 71; voy. p. 25, note 3.
- poznă** n. f. (surt. Mold.) *facétie, mauvais tour* 42, 121, etc. *Poznaș*, adj., *farceur, plaisant* 105, 165.
- prânzișor** n. m. (pop.) *repas que font les paysans vers neuf heures du matin* 166.
- prăpădi** v. tr. (Mold.) *perdre* 56.
- prâsnel** n. n. (Mold. Tr. pop. = Mold. or. *titirez*, Val. *sfârlează*) *toupie* (meunerie) 143, 189.
- pre** (vx. = pe) 54.
- precovârși** v. tr. (Creangă = covârși) *surpasser, dépasser* 195.
- prejună** n. f. (Mold. = preajmă) *voisinage* 213.
- prepeleac** n. n., voy. p. 85, note 5.
- preut** n. m. (vx. et. pop. = preot) *prêtre* 80. *Preutcașă*, n. f., *femme de prêtre* 70. *Preuți*, v. réfl., *se faire prêtre* 59.
- prichiciu** n. n. (Mold. pop.) *rebord des foyers paysans* 33, 122.
- pricopseală** n. f. (Mold. = procopseală) *talent* 226.
- primblă** v. réfl. (pop. = plimbă) *se promener* 43.
- pripor** n. n. (Mold. pop.) *pente raide* 208.
- prisacă** n. f. (Mold. pop. = stupină) *rucher* 52. *Prisăcar*, n. m., *gardien d'un rucher* 52.
- priveghiu** n. n.
- prizărit** adj. (Buc. Mold. pop.) *menu, chétif* 18.
- probozi** v. tr. (Mold. pop.) *sermoner, faire des reproches* 113.

prociti v. tr. (Creangă) *faire ré-citer* 18, 19.

proclat n. m. (vx. et pop.) *scé-lérat* 138.

promoroacă n. f. (Mold.) *givre* 35, 225.

proslăvi v. réfl. (Mold. fam.) *prendre ses aises, s'étendre* 57.

prujitură n. f. (Mold. pop.) *plai-santeries, facéties* 231.

prunc n. m. (vx. et pop.) *petit enfant* 151, 157.

ptiu! interj. *Eh!* (mécontentement, ennui) 207, etc.

ptru! interj., *cri pour exciter les chevaux* 103.

puezi v. réfl. (Mold. ?) *se répandre, se multiplier* 84.

pughibală n. f. (Mold. pop.) *chenapan* 35.

pupă v. tr. (pop.) *embrasser* 122. **Pupoiu**, n. ? (Creangă), *baiser* 65.

purcede v. intr. (vx.) *se mettre en marche, partir* 79.

puricale n. f. pl. (Mold. pop.) *fruits* 54.

pururea adv. (vx.) *toujours* 114. **Deapururea** 33.

pustiuri n. n. pl. (Mold. vx. et pop. = pustie) *espaces déserts* 151.

R

răbigit adj. (Creangă = *rēbigit*) *transi* (de froid) 38.

răbui v. tr. (Creangă) 39 *graisser* (des bottes). **Răbuială**, n. f., (Creangă) *graisse ou enduit* (pour les bottes) 39.

răbuș n. n. (Mold. pop. = *răboj*) *taille, morceau de bois sur lequel les paysans marquaient autrefois leurs comptes au moyen d'entailles* 25; *după —, de la même manière* 47; *a ieși din răbuș afară, se fâcher, sortir de ses gonds* 179.

răcădui v. réfl. (Buc. Mold. pop.) *s'élançer en menaçant* 189.

rachișică n. f. (Mold. pop.) *saule pourpre* (*Salix purpurea*) 48.

raclă n. f. (Mold. = *coșciug*) *cercueil* 193.

rădică v. tr. (Mold. vx. et pop. = *ridică*) *soulever* 17, 19, etc. **Rădică** (Mold. pop.) 64, 203, etc.

răgoz n. n. (vx. et Mold. = *rogoz*) *carex* 211.

raită n. f. (surt. Mold.) *tour, tournée* 24, 126, 168.

rălă n. f. (Mold. = *rână*), dans l'expr. « *într'o —* », *sur le flanc* 109.

răpănos adj. (Buc. Mold.) *galeux, teigneux* 145.

răpciugă n. f., *morve*; o — *de cal, un cheval morveux* 204. **Răpciugos**, adj., *morveux* 145.

răpede adv. (Mold. = *repede*) *rapidement* 185, 207, etc.

răpejune, răpegiune n. f. (surt. Mold. = *repeziciune*) *rapidité* 79, 230.

răpezi v. réfl. (vx. Ban. Mold. pop. = *repezi*) *se précipiter* 116, 204.

râsipi v. réfl. (Mold. = *risipi*) *s'écrouler* 162.

răspintene n. f. (Mold. = *răspântie*) *carrefour* 50.

rătăcanie n. f. (Mold. pop.) *enfoncement de terrain* 80.

rătoș n. n. (Mold. pop.) *auberge sur la grand'route* 108.

răzămă v. tr. (Mold. = *rezemă*) *appuyer* 58, 194.

răzeș n. m. (Mold. = *moșnean*) *paysan possesseur de sa terre*. **Răzeșie**, n. f., *petite propriété d'un « răzeș »* 113. **Răzășesc**, adj., *composé de petits propriétaires* 17.

răzlog n. m. (Mold. pop.) *large pieu* (pour faire des palissades) 29, 248.

robaciu, -ace adj. (Mold. pop.)
laborieux, travailleur 113, 158.

rohacă n. f. (Mold. pop.) *bar-
rière*, 80.

rotariu n. m. (pop. = rotar)
charron 79, 282.

S

săăra! voy. *ăra*.

săcelă v. tr. (Mold. = țesălă)
étriller, battre fortement 35.

săcriu n. n. (Creangă = sicriu)
cercueil 195.

săcure n. f. (pop. = secure)
hache 107, etc.

șagă n. f. (Mold. = glume) *plai-
santerie* 30, 57, etc. Șăgalnic, adj.
plaisant, farceur 98, 104, etc.

salamură n. f. (saramură) *sau-
mure*.

samă n. f. (vx. et Mold. = seamă)
compte, etc. 174, 219, etc.

Sân-Petru n. pr. (pop. = Sfânt
P.) *Saint-Pierre* 46.

șan n. n. (Mold.) *embauchoir
pour les bottes* 57, 69.

sanchi adv. (pop.) *pour ainsi
dire* 149.

săniuș n. n. *glissades* 75.

sântiliesc adj. (Creangă) *mătr pour
la Saint-Elie* (20 juillet) 50.

sară n. f. (Mold. = seară) *soir*
44, 74, etc.

sărădui v. tr. (Mold. pop.) *orner
les vêtements paysans de «sărăd»
(soutaches)* 47.

sărdac n. n. (Mold. pop.) *courte
jaquette paysanne ne dépassant
pas les hanches* 39.

sarică n. f. (pop.) *grand manteau
de laine à longs poils, porté par
les bergers et les paysans des
montagnes* 28.

Sarsailă n. pr. m. (pop.) *l'un des
surnoms du diable* 137, 187. cf.
Michiduță et Scaraoșki.

săsâiac n. n. (Mold. Tr. pop.)
grenier à maïs 171.

său (a avea — la vărunchi) (pop.)
avoir du foin dans ses bottes 207.

șborșit (part. passé de *a se șborși*)
(Mold.) adv. *en jetant un regard
furieux* 184.

șburătăci v. tr. (surt. Mold.) fig.
pousser, favoriser le succès de 76.

scăfârlie n. f. (Mold.) *sommet du
crâne* 225.

Scaraoschi n. pr. m. (Mold. fam.,
du sl. [Iuda] *Iskariotsky*) *Satan*
166, 186, etc.

scaueș n. n. (dimin. pop. de
scaun) *petit siège, escabeau* 125.

schimburi n. n. pl. (Mold.) *linge
de rechange* 206.

șchingiu! v. tr. (Mold.) *martyr-
riser, torturer* 139.

șchioapă n. f. (surt. Mold.) *empan*
65.

șchiverniseală n. f. (Mold. =
chiverniseală) *économie* 102.

șclifosi v. réfl. (Mold.) *pleurnicher*
36, 76.

șclipui v. tr. *réunir, amasser
peu à peu* 37, 114, 164.

școarță (soră de) (pop.) *demi-
sœur* 158.

școbi v. réfl. (Mold. = cobi) *descendre*
258.

școfală n. f. (Mold. fam.) *splen-
deur, magnificence* 144, 194.

școpt part. passé de *scoace*
(Mold.), *desséché, sec* 69.

șcormoli v. (Mold. = scormoni)
tr. *émouvoir, agiter* 42; intr.
fouiller, farfouiller 110.

șcipcă n. f. (Mold. = vioară)
violon 75. Șcipcariu, n. m. *méné-
trier* 75.

șcroambe n. f. pl. (Creangă; cf.
Mold. *șcrabă, șcroabă*) *terme mé-
prisant pour désigner de vieilles
et lourdes bottes* 28.

șcrombă v. tr. (Creangă) *user,
éculer* 69.

- sculățel adj. (Creangă) (*chant*)
qui vous force à vous lever pour danser, tant il est entraînant 57.
- scurmă v. intr. (Mold.) *creuser en grattant* 219.
- șeiac n. ? *drap grossier, fabriqué surtout dans les monastères* 99.
- șapte adj. num. (Mold. = șapte; voy. p. 202) *sept* 214, 235, etc.
- șerpe n. m. (Mold. = șarpe) *serpent* 71, 144, etc.
- șese adj. num. (Mold. = șase; voy. p. 202) *six* 55, 255, etc.
 Șeispzece, *seize* 101.
- șfădi v. réfl. (Mold. Tr.) *se quereller* 19, 181.
- șfară n. f. (Buc. Mold. = sfoară) *ficelle* 33, 224.
- șfârcăi v. tr. (Creangă = smorcăi) *renifler* (du tabac à priser) 24.
- șfârloage n. f. pl. (Creangă; Mold. pop. șfârloagă = *mauvais morceau de cuir*) *mauvaises bottes* (mépris) 69.
- șfărmă v. tr. (Mold. = sfărămă) *briser* 249, 252.
- șfarogit adj. (Mold. pop.) *deséché* 203.
- șfichiu n. n. (Mold.) *mèche de fouet* 98.
- șfichiui v. tr. (Mold.) *fig. cingler avec des paroles mordantes* 80, 84.
- șgâtie n. f. (Creangă ?) *petit serpent* (fig.) 18, 238.
- șindilă n. f. (Mold. Tr. = șindrîlă) *échandole* 18.
- sireac adj. (pop. = sărac) *malheureux* 46.
- sireap adj. (vx. pop.) *sauvage* 157.
- sireican adj. (Creangă; dimin. pop. de sărac) *malheureux, pauvre* (iron.) 135, 238.
- sitișcă n. f. (Mold.) *petit tamis, passoire* 227.
- șleah n. n. (Mold. = șleau) *grand'route* 79.
- slobozi v. tr. (vx. et pop.) *libérer, donner congé* 183.
- slut adj. (Mold. fam. = urât) *laid* 158. Sluți, v. tr., *entlaidir* 29.
- smârțog n. n. (Creangă = mârțogă) *rosse* 208.
- șmichirie n. f. (Mold. = șmcherie) *supercherie, rouerie* 55, 138, 237.
- șminti v. tr. (vx. et pop.) *changer de place* 219; *déranger* 82; *fâcher* 207.
- șmomi v. tr. (Mold. = moml) *séduire par des promesses* 132, 178.
- șmotri v. tr. (Mold. fam.) *faire faire l'exercice à* 35.
- șmunci v. tr. (Mold. = smici) *arracher brusquement* 185.
- șolomonî v. tr. (pop.) *plante soporifique, ensorceler* 215. Solomonie, n. f., *sortilège* 105.
- somnoroasă n. f. (pop.) *plante soporifique (Laserpitium ou Cerinthe?)* 213.
- șopîrcăi v. intr. (Mold. pop.) *user de faux-fuyants, chercher à tromper* 191.
- sopon n. n. (Ban. Mold. = săpun) *savon* 198.
- șorocovăț n. m. (vx. Mold. = sfanț) *monnaie d'argent de quarante centimes* 24.
- șotie n. f. (Mold. fam.) *mauvais tour, farce* 71, 253.
- șovâlc! interj. (Creangă, et Mold. ?) *clopin-clopant* 153. Șovâlcăi, v. intr. (Creangă), *clopiner, boiter* 153.
- șpagă n. f. (Mold. = spangă) *sabre-baïonnette* 190.
- șpăriă v. tr. (Ban. Mold. = spēriă) *effrayer* 136, 173, etc. Spăriet, n. m., *effroi* 124.
- șparli v. tr. (Creangă = șperl Mold. pop.) a o — , *filer, décamper* 48.

- șperlă** n. f. (Mold. fam) a da prîn — , *trahir* ou *laisser dans l'embarras* 71.
- spletează** n. f. (pop.) *échelon d'une ridelle* 107.
- spirituș** n. m. (surt. Mold. = spiriduș) *diablotin, esprit malin* 175.
- spișerie** n. f. (vx. et pop.) *pharmacie* 100.
- sponci** (pe) loc. adv. (Mold.) *en petite quantité* 79.
- sprâncenată** (călătorie) *heureux voyage* (iron.) 186.
- sprințar** adj. (Mold.) *inconstant, volage* 34, 74. *Sprințăroi*, augm. (Creangă), *sauvage* 135.
- stânge** v. tr. (Ban. Mold. = stinge) *êteindre* 71.
- staniște** n. f. (Mold. pop.) *parc à moutons*, puis, au fig. (Creangă) *lieu de rendez-vous* 63.
- stârliciu** n. m., pl. *-lici* (Mold. Tr. pop.) *taches sombres qui apparaissent sur la peau d'un mourant* ou *d'un cadavre* 118.
- staroste** n. m. (surt. Buc. Mold. Tr.) *marieur* 175.
- stative** n. f. pl. (Buc. Mold. pop. = răsboiu) *métier à tisser* 46.
- stătut** adj. (pop.) *vieux* (garçon) 164.
- stăvi** v. réfl. (pop.) *s'établir, se fixer* 229.
- steclî** v. intr. (Mold. = sticlî) *briller* 234.
- ștergariu** n. n. (vx. et pop. = ștergar) *mouchoir, linge* 136.
- șterpelî** (a o) v. tr. *s'enfuir, décamper* 37.
- stinchî** v. intr. (Mold. pop.) *cesser, discontinuer* 231, 237.
- știoalnă** n. f. (Mold. Tr. pop. = hulboacă) *trou d'eau profonde* 46, 75.
- știubeiu** n. n. (Mold. pop. = uleiu) *tronc d'arbre creusé qui sert de ruche ou de récipient* 77, 114.
- stocit** adj. (de a stoci) *vidé, creusé* (fig.) 50.
- strădalnic** adj. (Mold. = străduitor) *actif, diligent* 101.
- straiu** n. n. (Mac. Mold. = haină) *vêtement* 24, 168.
- străjeriu** n. m. (Mold. pop.) *garde, sentinelle* 147.
- străpezi** v. intr. (Mold. = strepezi) *être agacé* (en parlant des dents) 216.
- strechie** n. f. (Mold. = streche) *taon* 53.
- stremțuros** adj. (Mold. = sdrențuros) *loqueteux, déquenillé* 202.
- streșină** n. f. (Mold. = streășină) *avant-toit, auvent* 44.
- stroiu** n. n. (Mold. pop.) *débris de foin ou de paille laissés par les bestiaux* 232.
- stroiu** n. n. (Buc. Mold. pop.) a bate la — , *faire passer quelqu'un entre deux rangées de soldats armés de verges*, puis, comme ici : *battre à coups de verges* 186.
- stropși** v. réfl. (Mold. Tr.) *faire une grimace menaçante* ou *se précipiter sur quelqu'un* (D. T., 1519) 190.
- stropșit** adj. (Mold. pop.) *endiable, diable* 36.
- strujî** v. tr. (surt. Mold.) *arracher, détacher* 114.
- strună** n. f. empl. adv. (aller) *bon train, comme sur des roulettes* 200.
- struncinat** part. passé de *struncinâ* (Mold. pop. = sdruncinâ) *éprouvé* 153.
- strunî** v. tr. (Mold) *tenir la bride courte* à 35, 113.
- stupî** v. intr. (Buc. Mold. = scui-pă) *cracher* 85, 220, 222, etc.
- șturlubatec** adj. (Mold. pop. = sburdalnic) *folâtre, turbulent* 33, 162.
- sucală** n. f. *rouet* 47, 101, etc.

sucăli v. tr. (Mold. pop.) *tourmenter, importuner* 39.

șugubăț adj. (Mold. fam.) *dan-geroux, méchant* 118, 151.

șugui v. intr. (Mold. = glumi) *plaisanter* 57, 130.

suhat n. n. pâturage 118.

șuiu adj. (Mold. fam.) *toqué, fou* 193.

sulcină n. f. (surt. Mold. = sul-fină) *mélilot* (bot.) 48.

sulharian n. n. (Creangă) *tronc de la grosseur de la jambe* 111.

suman n. n. *sorte de jaquette paysanne, en usage surtout en Moldavie* 40; *drap grossier qui sert à faire ces vêtements* 28.

sumuță v. tr. (pop.) *passer plusieurs fois la tête devant le visage d'une personne, tout en faisant vibrer ses lèvres comme pour un baiser, afin de la préserver du mauvais œil* 145.

șupuri v. réfl. (Mold. pop.) *se glisser, se faufiler* 40.

surgun n. m. (Mold. = surghiun) vx. *exil* 78.

surlă n. f. (Mold. pop.) *groin, puis* (Creangă) *terme méprisant pour désigner un pourceau* 146.

șurub n. n. (Mold. = șurup) *faux-fuyant* 64; *a face cîte-un șurub două prin cap* (Creangă), *tirer les cheveux* (?) (litt. *faire une mèche de cheveux ou deux sur la tête*) 36.

șurubui v. tr. (Creangă) *tourner, arranger à sa façon* 176.

T

tabacioc n. ?. (Creangă) *tabac* 188.

tăbârci v. tr. (Mold.) *soulever, transporter avec peine* 181.

tăbueș n. n. (Mold. pop. = tăbul-toc) *petit sac* 158.

taclale n. f. pl. (Mold. pop.) *bardages, blagues* 68.

taftă adv. (pop.) *complètement* 32.

tăiă v. tr. (pop.) *tuer* (des hommes) 72.

Tălășman n. pr. m. (pop.) *nom de bœuf, litt. : le querelleur* 129.

talger n. m. (Mold. = taler) *assiette plate* 64, 131 (?).

talpa iadului n. f. (pop.) *méchante femme, mégère* 155, 157.

tămădui v. tr. *arranger les choses* 180; v. réfl. *se guérir* 182.

taman adv. (fam. pop. = toc-mai) *juste* 46, 138, 167.

tamazlăc n. n. *troupeau de bêtes à cornes* 26.

tânjală n. f. (Mold. Tr.) *second limon que l'on place à l'extrémité du premier, lorsqu'on attelle deux paires de bœufs* 128; *a se lăsa pe — , se laisser aller à la paresse* 70.

tânji v. intr. (vx. et Creangă) *se chagriner, se désoler* 72.

tapangea n. f. (Mold. pop.) *tape, torgnole* 36.

țăpos adj. *pointé en l'air* (en parlant de cornes) 128.

țără n. f. (pop. fam.) *o — , une goutte, un instant* 225.

tărăboanță n. f. (Mold. = roabă) *brouette* 20.

târâi v. (Mold. = târâ) tr. *trainer* 175; réfl. 229.

tare adv. (Mold. Tr. = foarte) *très* 173, 176.

țarnă n. f. (Mold. Tr. pop. = țărănă) *terre* 20, 125, 219.

târnâi v. tr. (Creangă = târnui) *trainer par les cheveux* 231.

tarniță n. f. (pop.) *selle de bois des paysans* 206.

târnomată n. f. (Mold. pop.) *débris de paille, litière* 232.

târș n. n. (Mold. pop.) *ramilles de bois mort* 108.

tasmă n. f. (Mold. pop. = panglică) *ruban* 47.

tătuca n. m. (dim. Mold. pop. de *tată*) *petit-père* 117.

tă-vă abrév. pop. de *bată-vă* 110.

tearfă n. f. (Mold.) *lambeau d'étoffe, guenille* 286.

teleagă n. f. *sorte de petit chariot à deux roues servant spécialement au transport des matériaux* 128; *avant-train de char-rue* 230.

teleap, teleap! interj., indique une marche trainante 230.

țencușă n. f. (pop. surt. Mold.) *jeu d'enfant qui consiste à planter un couteau en terre* 68.

teslar n. m. (vx. et Mold. = dulgher) *charpentier*.

țibă! interj. (Mold. Tr. pop.) *cri pour chasser un chien* 168.

țică n. m., au vocat. seul (fam., Creangă) *petit* (en parlant à un enfant) 45, 168.

tină n. f. (vx. Mold. Tr. = noroiu) *boue* 34.

ticnă n. f. (Mold. fam. = tihnă) *tranquillité, calme* 46, 62, 252, etc.

ticni v. intr. (Mold. = tihni) *être à profit, faire du bien* 68, 71, 117, etc.

țiere (de minte) n. f. (Mold. pop. = ținere) *mémoire* 27.

tigoare n. f. (pop.) *misérable* (injure) 23.

tihărae n. f. (Mold. pop.) *ravin* 29, 53, 125.

tinerit n. m. (Mold. fam. = tineret) *jeunesse, jeunes gens* 65.

țintat adj. (pop.) *avec une petite tache blanche et ronde sur le front* 128.

ținterim n. n. (Mold. Tr. pop. = cimitic) *cimetière* 28.

tiutun n. n. (Mold. pop. = tutun) *tabac* 186.

tiva adv. (Mold. pop.) *vite, tout droit* 20, 101, etc.

țoală n. f. (Mold. = țol) *couverture, bâche* 36.

toate cele n. f. pl. (Mold. fam.) *tout* 114, 146, 169, etc.

tocmală n. f. (Mold. = tocmeală) *arrangement, condition, convention* 68, 186, 221, etc.

toiag n. n. *long cierge en spirale que l'on place dans la main des morts* 118.

țolină n. f. (pop. vulg.) *injure à une femme : gourgandine, carogne* 241.

tolocăni v. (Mold.) tr. *gronder, bougonner contre* 43; intr. *bougonner* 231.

tologi v. refl. (Mold. = tolăni) *s'étendre de tout son long* 42, 60, 145, etc.

țopârlan n. m. (Mold. fam.) *rus-tre, lourdaud* 55.

toropi v. tr. (Mold.) *assommer* 31.

torți n. f. pl. (Mold. Tr. pop.) *anses* (d'après la croyance populaire, le ciel et la terre ont une anse sur chaque bord; D. T. 1614) 136.

toșcă n. f. empl. adv. (Mold. pop.) *bourré, gonflé* 179.

traftoloagă n. f. (Mold.) *vieux bouquin* 81.

trandafir n. m. (Mold. pop.) *sau-cisse aillée et poivrée* 68.

trătăj n. m., voy. p. 4, note 5.

treampă n. f. (Mold. pop. = trampă) *échange, troc* 129.

trebălu v. tr. (Mold. pop.) *faire quelque chose* 166.

trela-lela loc. adv. (Creangă = lela) *à l'aventure, au petit bonheur* 59.

tremțuros adj. (Creangă = sdrențeros) *déguenillé* 56.

trețin n. m. *poulain de trois ans* 205.

trieră v. tr. (Ban. Mold. Tr. = treeră) *battre* (du grain) 174.

troiță n. f. (pop.) *triade, trio* 115.

tufli v. tr. (surt. Mold.) *enfoncer* 43, 129.

tuhăi v. tr. (Creangă) *rudoyer* (en paroles?) 93.

tulburà v. tr. (surt. Mold. = *turburà*) *troubler* 138, 177.

țuluc n. n. (Mold. pop.) *toupet, chignon* 228.

tumurug n. m. (Mold.) *billot, gros pieu* 133.

tupilà v. réfl. (Mold. = *pitulà*) *se cacher, se tapir* 152, 178, 238.

tupiluș adv. (Mold. pop. = *pituliș*) *en tapinois, furtivement* 49.

turbincă n. f. (Creangă = *traistă*) *musette* 184.

tureatcă n. f. (Mold. pop. = *turriac, carâmb*) *tige de botte* 65.

turture (mere) (Creangă) ?; voy. L. K. 322.

țurțur n. m. (Mold. = *scuț*) *glacçon* 225.

țuști! interj. (surt. Mold. Tr. pop.) *hop!* (mouvement rapide) 71, 121, 189.

tustrei, tuspatru, tuscinci (pop.) *tous les quatre, tous les cinq, tous les six* 228, 113, 226, 227, 228.

U

udătură n. f. (pop.) *aliments, solids ou liquides, dont les paysans accompagnent la « mămăligă »* 244, 246.

udeală n. f. (pop.) *boisson* 233.

ugilit part. passé de *ugi* (Mold. pop. Creangă = *ofili*) adv. *faible, épuisé* (?); ou *humble, suppliant* (L. K. 322) 50.

ulcior n. n. (Mold. = *urcior*) *sorte de cruche en terre* 66, 84.

uliță n. f. (fam. pop.) *rue* 57, 63.

umflă v. tr. (pop.) *empoigner, enlever sur son dos* 56, 134, 142.

uncrop n. n. (Mold. pop.) *eau bouillante* 233; *ziua de —, lendemain d'un mariage, généralement le lundi* (ainsi nommé de *uncrop*, boisson chaude, vin, ou eau-de-vie, que l'on prend au festin de ce jour-là) 178.

uricios adj. (Mold. = *urācijas*) *vilain, détestable* 65.

urieș adj. (Mold. = *urias*) *gigantesque* 79, 264.

urlași (a se duce pe) (Mold. pop.) *s'en aller au diable Vauvert* 139.

urni v. tr. (surt. Mold.) *déplacer, faire sortir de* 50, 189 etc.

urs n. m. (Mold. pop.) *boule de « mămăligă » fourrée de fromage* 55.

ursită (a face cuiva pe) (pop.) *envoiter quelqu'un pour lui ravir son mari* 100.

ușernic adj. (Mold. fam. = *ușarnic*) *qui aime à vagabonder, coureur* 39, 159.

ușor n. m. (Mold. pop. = *ușcior*) *montant de porte* 232, 282.

usturoiet adj. (Creangă) *aillé, garni d'ail* 68.

V

văduvoiu n. m. (Mold. fam.) *veuf* 64.

val n. m. (surt. Mold. = *sul, trâmbă*) *rouleau* (de toile) 118.

valeu! interj. (surt. Mold. = *aoleo*) *Ah! hélas!* 126. Cf. *aleu*.

vălmășag n. n. (Mold.) *mêlée, tumulte* 136, 243.

vânjoli v. réfl. (Creangă = *vânzoli*) *lutter* 186.

vârșă n. f. (surt. Mold. = *vârșie*) *nasse* 186.

vârtute n. f. (vx. pop.) *force, vigueur* 113.

vărzare n. f. (surt. Mold. pop.) *sorte de gâteau, fait avec des pommes de terre ou des choux frits à l'huile, que l'on mange surtout en carême* 21, 22.

- vătale** n. f. pl. (pop.) *battants du métier à tisser* 17.
- vătămă** n. m. (vx. = vătășel) *adjoint au maire d'un village* 20, 30.
- vătrar** n. n. (Mold. = vătraiu) *tisonnier* 37, 264.
- veleat** n. n. (Mold. pop.) *durée de la vie* 187.
- vergile** (îți duc) (Mold. = văr-gile) *craindre pour quelqu'un* 208.
- vezeteu** n. m. (Mold. = vizitiu) *cocher* 140.
- vidmă** n. f. (Mold. pop.) *sorcière* 192, 228.
- vindereu** n. m. (Mold. Tr. pop) *faucon (Falco peregrinus ou aesa-lon ?)* 53.
- vistierie** n. f. (vx. pop.) *trésor de l'Etat* 52.
- vitrig** adj. (Mold. = vitreg) *mană vitreagă, marâtre* 158.
- vldică** n. m. (vx. et fam. = episcop) *évêque* 22, 63, etc.
- vlăguî** v. tr. (fam. pop.) *épuiser, éreinter* 43, 64, 78.
- volintir** n. m. *engagé volontaire lors de la révolution roumano-grecque contre les Turcs, en 1821* 26.
- vornic** n. m. (vx. et pop.) *fonctionnaire qui remplissait autre-fois, au village, les fonctions de maire et de percepteur* 20.
- votchî** n. ?. (Creangă) *vodka, eau-de-vie russe* 188.
- vrăstă** n. f. (Mold. = vârstă) *âge* 35.
- vrvav** n. n. (Mold. pop. = vraf) *tas, monceau* 228.
- vultan** n. m. (pop. = vultur) *vautour, aigle* 228.
- Z**
- zăbăvi** v. réfl. (vx. pop. surt. Mold. = zabovi) *s'attarder* 186, 236.
- zăhăi** v. tr. (Mold. pop.) *laisser n'importe où* 65.
- zălog** n. n. (vx. = amanet) *gage* 105.
- zălud** adj. (Mold. fam.) *fou* 255.
- zamă** n. f. (Mold. = zeamă) *nu ești nici de — ouălor, tu n'esi propre à rien* 62.
- zâmbre** n. f. pl., a face — , *avoir l'eau à la bouche, mourir d'envie* 102.
- zămori** v. réfl. (Mold. pop.) *calmer un peu sa faim* 192.
- zămos** n. m. (Mold. = pepene galben) *melon*.
- zaplaz** n. n. (surt. Mold. = uluci) *palissade, clôture en planches* 18.
- zăpsi** v. tr. (Mold. pop.) *surprendre* 50
- zărghit** adj. (Mold. pop.) *toqué, qui a l'esprit borné* 62.
- zăticneală** n. f. (vx.) *dérangement, contretemps* 208.
- zaveră** n. f. (vx. pop.) *révolution* 26.
- zbănțuit** adj. (Creangă; de *zbănțui*, « courir de tous côtés ») *coureur, turbulent* 44.
- zburdăciune** n. f. *humeur folâtre* 35.
- zgărdiță** n. f. (pop.) *large collier de perles de verre de couleur* 62.
- zgărie-brânză** n. m. inv. (Mold. pop.) *avare, fesse-mathieu* 41.
- zghihui** v. tr. (Mold. fam.) *agiter fortement* 225, 233.
- zgribuli** v. intr. (Mold. = zgreburi) *trembler (de froid), grelotter* 168.
- zimți** n. n. pl. (fam.) *argent* 73.
- ziulică** n. f. (dim. pop. de *zi*) *jour* 158, etc.
- z măoaică** n. f. (Mold. = zmeo-aiică) *jument fougueuse* 104.
- zmârdoare** n. f. (Mold. pop. vulg.) *créature dégoûtante (injure)* 167.
- zmârțog** voy. *smârțog*.
- zodier** n. m. (pop.) *astrologue, di-seur de bonne aventure* 23.
- zvoană** n. f. (Mold. fam. = zvou) *bruit, rumeur* 150.

INDEX ALPHABÉTIQUE

On a recueilli dans cet Index : les noms de tous les écrivains mentionnés, des personnages qui ont joué un rôle dans l'histoire des Lettres, et des principaux critiques cités; 2° les noms des personnages qui ont été, de près ou de loin, en relations avec Creangă; des lieux où a vécu le conteur; 3° les titres des œuvres de Creangă; 4° les mots roumains expliqués en notes.

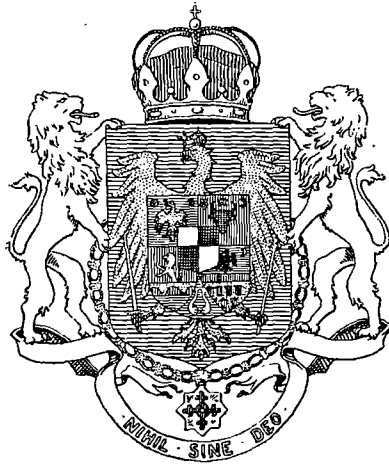
Les chiffres en caractères gras indiquent, pour les personnages ou les ouvrages plusieurs fois cités, les pages où il en est parlé plus longuement. n. = note.

- A**aron (F.), 63 n. 1.
Acul și barosul, 57, 70 n. 4.
 Agura, 40.
Album de Beldiceanu, XX.
Album de Gruber, XVII, XX et n. 1.
 Alecsandri (V.), 61, 64, **65**, **66**, 67, 68, 70, 186 n. 1, 217.
 Alexandresco (Gr.), XVII, XX, XXI, XXVI, XXVII, XXVIII, 13, 29, 40, 54, 55, 56, 147.
Amintiri din copilărie (Souvenirs d'enfance), XVIII, XIX, XX, XXI, XXII, 40, 46, 52, 53, 60, 172, 174, 181, **190-198**, 214, 215, 218, 219.
 Andersen (Chr.), 177, 178, 179.
Anecdote, 40, 52, 53, 60, 181, **185-188**, 218.
 Aroumains, 140, n. 2.
 Arsenie (T. M.), 69, 70.
 Asachi (G.), 61, 64.
 Aulnoy (Mme d'), 177.
Azi am bani... (chanson sans titre), XIX.
- B**achelin (Leo), XXV, XXVI.
 Bădescu (Sc.), 58.
 Bălcesco (N.), 64.
 Baloș (A.), 5.
 Bărboiu (église), 15.
 Bechstein (L.), 62.
 Beldiceanu (N.), 46, 53; voy. *Album*.
 Benfey (T.), 62.
 Bodrângă (le père), 147.
 Bogdan (N. A.), XXVI, XXVII, 43.
bojdeucă (mesure de Cr.), 26, 32, 43.
 Bojincă (D.), 63 n. 1.
 Bolta Rece (auberge de la), 34.
 Bonjouristes, 187 et n. 1.
 Borca, 6.
 Braun (Mme), 26.
- Broșteni, 5 et n. 2.
 Brun (J.), XXV, XXVI.
 Buicliu (T.), XXI.
Burlăcăritul (l'Impôt sur les celtibataires), 37.
 Buta (C.), 18, 147, 148.
 Butzureau (C.), 20, 21.
 Byng (Lucy), XXVI.
- C**alicul de la Talpari, 47, 70 n. 4.
 Candrea (I.-A.), 149 n.
 Cantacuzino (C.), 61.
cântece haiducești, 69, n. 2.
Capra cu trei iezi (la Chèvre aux trois chevreaux), XVIII, XIX, 52, 71, **78-83**, 145, 146, 148, 150, 154, 161, 163, 167, 169, 170, 172 n. 1, 174.
 Caragiale (I.-L.), 41, 56.
 Caragiani (I.), 37.
 Carol (prince), 18.
ceaslov, 4 n. 6.
 Cercle littéraire de Jassy, 46.
 Cercle « Orientul », 69.
 Chendi (Il.), XXII, XXVII.
Cinci pâini, 52, 53, 70.
 Ciubuc Clopotarul, 3 n. 3.
 Climesco (N.), 33, 49.
 Conta (Gr.), 7.
 Conta (V.), 24 n. 3, 40.
Convorbiri literare, XXI, XXII, XXV, 18, 33, 34, 35, 43, 52, 53, 58, **68**, 69, 70, 146, 154, 175, 182, 185, 190.
 Copou, 38.
 Corduneanu, 18.
 Cosmovici (G. A.), XXVII, 45.
 Creangă (Constantin), XVIII, XIX, XX XXI, XXII, 13, 25, 26, **27**, 41, 42, 43, 44, 60.

- Creangă (David), 1, 3, 5, 6 et n. 5.
 Creangă (famille de), voy. arbre
 généalogique, p. 2.
 Cristu Ioanin, 66.
 Cuza (A. C.), XVIII, 44 n. 6.
 Cuza (prince Gr.), 188.
- D**
 Damaschin, 18.
 Danilă Prepeleac, 52, 71, 85-94, 145,
 146, 151, 153, 164, 166, 174.
 Densușianu (O.), 149 n.
 Divan ad hoc, 185.
 doină, 62 n. 2, 194 n.
 Dostoïevski (F.), 188.
 Dragoste chioară și Amor ghebos,
 XVIII, XIX, 54.
 Duhu (pope), voy. Teodoresco (I.).
 Dumitresco (O.), 66.
- E**
 Ecole moldave, 68.
 Emilgar, voy. Gârleanu (E.).
 Eminesco (M.), 11, 33, 34, 35, 36,
 38, 39, 42, 44, 47, 54, 55, 69, 147,
 175, 217.
 Esope, 71.
- F**
 Fata babei și fata moșului (la Fille
 de la vieille et la fille du vieux),
 52, 71, 97-103, 145, 146, 158, 159,
 165, 174.
 Făt-Frumos, 103 n. 2.
 Făt-Frumos fiul epei (Făt-Frumos
 fils de la jument), XVIII, XXII,
 XXIII, 53, 70, 71, 103-117, 145,
 146, 159, 174 n. 3, 176.
 Filimon (N.), 67.
 Folticeni, 9, 10.
 Forășco (A.), 187.
 Fraction libre et indépendante, 18.
 frères de croix, 104 n. 1.
 Fundesco (I. C.), 67, 70, 79, 149,
 154, 170.
 Furtună (D.), XXVIII, 31, 40, 45.
- G**
 Galata, 38.
 Galata (église), 15.
 Gârleanu (E.), XVIII, XIX, XXV,
 XXVII, 56.
 Gavrilesco (A.), 22.
 Geografia județului Iași, 51.
 Ghenadie Șandrea de Tripoleos
 (évêque), 15.
 Gheorghe (oncle de Creangă), 45.
 Ghica (Gr.), 7.
 Glichsaere (H. der), 72.
 Goldner (H.), XXI.
 Golesco (I.), 66.
 Golia (monastère), 15, 20, 21, 26.
 Gorjan (A.), 51.
- Gorvei (A.), XXVII, XXVIII, 46.
 Grammont (comtesse de), 177.
 Grigoresco (V.), 9 n. 6.
 Grigoriu ou Grigoresco (C.), XXVII,
 17, 33, 49, 50.
 Grigoriu (Ileana), 13, 14, 29, 30.
 Grigoriu (Ion), 13.
 Grimm (frères), 62, 149, 151, 177.,
 178, 179.
 Gruber (E.), XVII et n. 4, XX.,
 XXII, XXVI, 46, 47, 48; voy.
 Album.
 Gubernatis (A. de), XXVI.
- H**
 Harap Alb, XVIII, XXII, 52, 127-
 136, 145, 146, 150, 151, 152, 153.,
 154, 155, 157, 158, 159, 160, 162,
 163, 164, 165, 166, 167, 168, 172.,
 174, 175, 213, 214.
 Harta județului Iași, 51.
 Hașdeu (B. P.), 58, 64.
 Herder (I.-C.), 178.
 Humulesco (Ion), 4.
 Humulești, 1, 5, 7, 10, 12, 45, 147-
 Hurmuzachi (C.), 185.
 Hurmuzachi (frères), 66.
- I**
 Ibrăileanu (G.), XXIX.
 Iele, 173.
 Ienăchescu (G.), 12, 16, 17, 18, 33.,
 41, 49, 50, 51, 147, 148 n. 1.
 Impresiuni de Lina Catalina, 53.
 Intrebare domnului A. Gorjan (O),
 51.
 Inul și cămeșa, 57, 70 n. 4.
 Invățătorul copiilor, 21, 50, 51, 57-
 Ionesco (I. S.), 47.
 Ionică cel prost, voy. Povestea lui
 Ionică cel prost.
 Ioan Roata și Cuza Vodă, voy. Anec-
 dote.
 Iordache (instituteur), 4.
 Iorga (N.), XXVI, XXVII, XXVIII,
 61.
 Iosif (St. O.), XXII.
 Irinucă, 6.
 Ispiresco (P.), 67, 69, 70, 149, 152,
 177.
 Ivanciu (pope), 13.
 Ivan Turbincă (Ivan de Musette),
 XVIII, XIX, 52, 71, 139-145, 146
 et n. 1, 148, 151, 164, 166, 167,
 168, 171, 172 n. 1, 174.
- J**
 Jassy, 5, 10, 11, 13, 18.
 Junimea (société litt.), 22, 33, 34,
 35, 36 et n. 7, 37, 38, 41, 43, 46,
 58, 59, 68, 175, 181, 192, 214.
 Junimistes, 18, 19, 37, 175.

- Kirileanu** (G. T.), XVIII, XXII, XXIII, XXV, XXVII, XXVIII.
Kogălniceanu (M.), 64, 185.
Kremnitz (Mite), XXV.
Lambrior (A.), 40.
Laurian (A. T.), 63 n. 1, 68.
Lazăr (G.), 63.
Leca Morariu, XXIX, 19, 34.
Liceu Nou, 27.
Lovinesco (E.), XXIV, XXVIII.
Lupesco (M.), XXVII, XXVIII, 42.
Măcăresco (N.), 10 et n. 5.
Maier (P.), 63.
Maioresco (Ion), 63 n. 1.
Maioresco (Livia) (Mme de Dym-za), 53.
Maioresco (T.), XX, 16, 17, 18, 24 n. 3, 30, 34, 36, 40, 41, 45 n. 1, 50, 51, 67, 68, 181, 182 n. 1.
Măldăresco (I.), 79.
Mama Balaşa, 58.
Mandicevski (Catherine), XXVI.
Manoliu (R.), XXVIII, 3 n. 6.
Marian (S. F.), 69.
Mariensco (At.), 66, 69, 70.
Marmeliuc (D.), XXIII.
Massim (I.), 68.
Meglen (pays de), 73 n. 2.
Mehedinţi (S.), XXII.
Memoriul lui Creangă (?), 59 n. 1.
Mendel (Dr A.), XVII, 60.
Mérimée (P.), 140 n. 2, 149.
Metoda nouă de scriere și cetire, 19, 21, 50, 51, 57.
Miclesco (C.), 18.
Miclesco (S.), 14.
Mico (N.), 63.
Minar (O.), XXVIII; voy. *Memoriul lui Creangă*.
Misiunea preotului la sate, XXIII, 58.
Mistral (F.), 218.
Mogorogea (I.), 9.
Mortzun (V.), XX et n. 5, XXI, 44 n. 6, 46.
Moș Ion Roată și Unirea, voy. *Anecdote*.
Moș Nichifor Coșcariu (Le Père Nichifor-le-Trompeur), 37 n. 2, 52, 59, 60, 181-184, 218.
Moș Nichifor și maica Evghenia de-săgărița, 36 n. 5.
Müller (C.), XXII.
Munteanu (G.), 63 n. 1.
Nădejde (I.), XXVI, 50.
Nanu (N.), 6 et n. 2.
Nastasia, 5.
Negruzzi (C.), 64, 66, 146.
Negruzzi (I.), XIX, XXVI, XXVII, XXVIII, 18, 22, 36, 43, 66, 146.
Nivard de Gand (Maître), 72.
Nodier (Ch.), 149.
Obert (Fr.), 62.
Odobesco (A.), 67, 70.
Olteni în Iași, 57, 58.
Omul prost, XIX; voy. *Prostiea omenească*.
Păcală, 71, n. 1.
Păcurariu, 30, 43, 192.
Pamfile (T.), XXIII, XXVIII, 58.
Pann (A.), 62.
Panu (G.), XXVII.
Papahagi (T.), 73.
Pantchatantra, 71.
Patruzeci-de-Sfinți (église des Quarante-Saints), 13, 14, 15.
Pavăl Ciubotariu, 10, 147.
Perrault (Ch.), 149, 177, 178, 179, 218.
Perrault d'Armanecourt, 177.
Phèdre, 71.
Pipirig, 1, 2, 5, 6 n. 5.
Pogor (V.), 24 n. 3.
Pompiliu (M.), 40, 58, 69, 70.
Pop Florantin (I.), 50.
Pop (I.), 69.
Popa Duhu, 40, 53, 60, 181, 188-190.
Popa Duhu, voy. *Teodoresco* (I.).
Popesco (N. D.), 70, 73.
Povățuitoriu la cetire prin scriere, 38, 45, 50.
Poveste, 57; voy. *Prostiea omenească*.
Povestea unui om lenș, 52, 70, 181.
Povestea lui Ionică cel prost, XVII, 37 n. 2, 59, 60.
Povestea porcului (le Conte du porc), 52, 71, 117-127, 145, 146, 151, 157, 159, 163, 165, 167, 172, 174.
Povestea poveștilor, 59.
Precup (E.), XXIX.
Prepeleac, 85 n.
Prostiea omenească (la Sottise humaine), XIX, 71, 83-85, 145, 146, 160, 174.
Punguța cu doi bani (la Petite-bourse aux deux liards), 52, 71, 72-78, 145, 146, 147, 161, 163, 174, 211.
Rabelais (Fr.), 197, 213.
Răceanu (V.), 33, 49, 50, 51.
Rădulesco (H.), 63.

- Răspuns la criticele de I. Pop Florantin*, 45.
Regulele limbii române, 51.
 Roată (Ion), 25, 53; voy. *Ion Roată et Anecdote*.
Roman de Renard, 71, 72.
 România Jună (société litt.), 40, 41, 52.
 Russo (A.), 64-65, 66, 67, 68, 176, 217.
- Sainéan** (L.), 95, 150 n. 1, 152.
 Saint-Pantelimon (église), 15.
 Sărărie, 21.
 Săvesco (T.), 48.
 Savin (I.), XXVIII, 58.
Satirice, 57; voy. *Azi am bani...*
 Sbiera (I.), 79, 154, 170.
 Schiller (J.-C.-F.), 147.
 Schmid (chanoine), 177, 178, 179.
 Schott (frères), 62.
 Schvartz, 50.
 Scobăi (Gh.), XVII, 60.
 Scorpan (Gr.), XXIV n. 2, XXV n. 4.
 Scriban (F.), 10, 11.
 Sevastos (Elena), 46 n. 1.
șezătoare (pl. șezători), 147 n. 5.
 Simionescu (A.), 33, 49.
 Simowycz (V.), XXVI.
 Șincăi (G.), 63.
 Slănicul-Moldovei (bains de), 42, 44, 45.
 Slavici (I.), 70.
 Smântână (părintele), 19.
 Smaranda, 1, 2, 3, 5, 12.
Soacra cu trei nurori (la Belle-Mère aux trois brus), 33, 36, 52, 71, 94-97, 145, 146, 148, 155, 167, 168, 169, 170, 171, 174, 210, 211.
 Societate Academică, 68.
 Socola (séminaire de), 10, 11, 12, 189, 192.
spân, 128 n. 1.
 Sperantia (T. D.), XXIX, 149 n., 150 n. 1.
 Stănescu (D.), 73, 79.
 Stănescu (B. Em. ou Aradanul), 66.
- Stan Pătitul* (Stan l'Echaudé), 52, 56, 71, 136-139, 145, 146, 148, 150, 151, 164, 167, 168, 172, 173, 174.
 Stavri (A.), XXVI, 46 n. 1.
 Ștefan a lui Petrea Ciubotariul, 1, 12.
 Ștefănescu (Ion) (= Ion Creangă), 1, 5, 7.
 Stier, 62.
 Stefanovitch (Vuc), 61.
- Țabacaru** (Gr.), XXIV, n. 2.
Târgu-Neamtzu, 7, 9, 12, 45, 188, 192.
 Tătărași, 33, 54, 189.
 Tell (Chr.), 26.
 Teodoresco (Isaia), 7, 9, 45, 188, 189; voy. *Popa Duhu*.
 Tinca, voy. *Vartic*.
 Tîrgușor, 38.
 Torcălău (Ion), 7.
trătaș, 4 n. 5.
 Trei - Ierarhi *au* Trei - Stetitele (église), 17.
- Urechia** (V. A.), 52.
Ursul păcălit de Vulpe (l'Ours berné par le Renard), 57, 70, 72 n. 1.
- Vartic** (Ecaterina), XVII, 28-29, 42, 54, 55, 147, 148, 154, 175.
 Vasile a Illoaiei (ou V. a Vasilcăi), 4.
 Vasile-Lupu (Institutul), 15, 16, 17.
- Weigand** (G.), XXVI.
 Wenzig, 62.
- Xenopol** (A. D.), XVII, XVIII, XX, XXI, XXII, XXVII, XXVIII, 40.
- Zaharovschi** (V.), XX.
 Zaheiu (Creangă), arbre généalogique (p. 2) n. 2, 23, 33, 42, 48.
zméou, 88 n. 6.



*Achévé d'imprimer le Jeudi
vingt Mars mil neuf cent
trente, sur les presses de
l'Imprimerie Commerciale du
Journal de Rouen
6, rue de l'Hôpital, à Rouen.*



ADDITIONS ET CORRECTIONS

- P. XIX, note 3 : au lieu de « note 2 », lire « note 3 ».
P. XXIV, note 4 : au lieu de « p. 89 », lire « p. 58 ».
P. 1, note 3, l. 2 : au lieu de « *Moldevene* », lire « *Moldovene* ».
P. 15, note 2, l. 4 : au lieu de « p. 224 », lire « p. 200 ».
P. 39, note 4, l. 4 : au lieu de « p. 51 », lire « p. 42 ».
P. 47, note 7, l. 3 : après « p. 70 », ajouter « note 4 ».
P. 70, l. 5 du bas : au lieu de « (5) », lire « (4) ».
P. 175, note 3 : au lieu de « p. 162 », lire « p. 153 ».
P. 182, note 2 : au lieu de « note 3 », lire « note 2 ».
P. 253, Glossaire : au lieu de « Prepeleac 85 n. », lire « *prepeleac* 85 n. 5 ».
-